N° 395 — Tome CVI 1er Décembre 1913

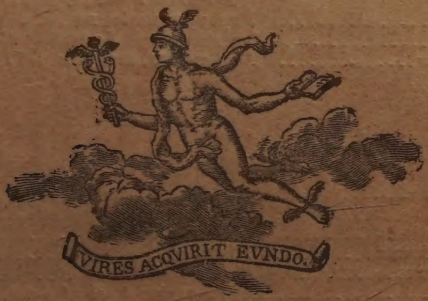
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, HENRY-D. DAVRAY, PAUL DERMÉE, GEORGES DUHAMEL,
EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, BOYER D'AGEN,
R. DE BURY, FAGUS, JEAN DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, ELSA KOEBERLÉ, EMILE LALOY,
LAFCADIO HEARN (MARC LOGÉ *trad.*), AUGUSTE MARGUILLIER,
JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH, GEORGES PALANTE,
EDMOND PILON, FRANÇOIS PORCHÉ, RACHILDE,
PIERRE VERGELY, J.-L. WALCH.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 395. — 1er DÉCEMBRE 1913

Emile Laloy	*La Langue Française cessera-t-elle dans peu de temps d'être une langue scientifique*	449
François Porché	*Symphonies du soir*, poésie	470
Lafcadio Hearn (Marc Logé *trad.*)	*L'Education officielle japonaise*	473
Edmond Pilon	*André Vésale (d'après une estampe)*	489
Elsa Koeberlé	*Le Double*, poésie	505
Boyer d'Agen	*Le Dernier peintre de Montmartre: Fernand Pelez*	506
Fagus	*Paysages parisiens*	628
Paul Dermée	*Le Révérend Laurence Sterne*	539
Pierre Vergely	*Mon enfant, ma sœur* (I-VI) roman.	552

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	582
Rachilde	*Les Romans*	587
Jean de Gourmont	*Littérature*	592
Edmond Barthélemy	*Histoire*	598
Georges Palante	*Philosophie*	604
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	610
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	614
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	621
R. de Bury	*Les Journaux*	628
Maurice Boissard	*Théâtre*	633
Jean Marnold	*Musique*	637
Gustave Kahn	*Art*	642
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	650
Henri Albert	*Lettres allemandes*	656
J.-L. Walch	*Lettres néerlandaises*	661
Mercure	*Publications récentes*	665
	Echos	668

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie HACHETTE & Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris

PAUL GAULTIER

LES MALADIES SOCIALES

I. LA CRIMINALITÉ ADOLESCENTE. — II. L'ALCOOLISME. III. LA DÉPOPULATION. — IV. LA PORNOGRAPHIE. — V. LE SUICIDE

Ce livre est un livre douloureux, mais en même temps un livre d'espérance, puisque, à côté du bilan qu'il dresse des fléaux qui ravagent les sociétés modernes et, en particulier, la France, il propose des remèdes. Cet ouvrage, d'un intérêt passionnant, s'adresse à tous.

Un volume in-16, broché 3 50

DU MÊME AUTEUR

LE RIRE ET LA CARICATURE (2e édition)
Ouvrage couronné par l'Académie française

LE SENS DE L'ART (4e édition)
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales

L'IDÉAL MODERNE (3e édition)
Ouvrage couronné par l'Académie française

REFLETS D'HISTOIRE

LA VRAIE ÉDUCATION (3e édition)

LA PENSÉE CONTEMPORAINE (2e édition)
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales
Prix " Vie Heureuse " (Sociologie) 1912

Prix d'ensemble Calmann-Lévy décerné par l'Académie française en 1913

Chaque volume in-16, broché 3 50

ERNEST DUPUY

ALFRED DE VIGNY

LA VIE ET L'ŒUVRE

LE SANG DES AIEUX. — LES VOIX DU FOYER.
AU SERVICE DU ROI. — LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE.
LES POÉSIES DE LA JEUNESSE.
LE ROMAN. — LE THÉATRE.
LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE.

n volume in-16, broché 3 50

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

La Question d'Orient

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS (1590-1913)

par **E. DRIAULT**, agrégé d'histoire

Directeur de la *Revue des Études Napoléoniennes*

Sixième édition, mise au courant des derniers événements

Préface de G. MONOD, de l'Institut.

1 vol. in-8° (*Ouvrage couronné par l'Institut*)..... 7 fr

L'Unité française

par LE MÊME

PRÉFACE DE H. WELSCHINGER, de l'Institut.

1 vol. in-16..... 3 fr. 5

No querelles quotidiennes, les cris des partis en bataille, même quand il sagit de la défens du territoire, risquent de déterminer chez beaucoup de Français, au sujet des destinées de notr pays, un sentiment d'inquiétude, un pessimisme profond qui lui ferait beaucoup de mal.

M. Driault a eu le souci de retrouver sous nos divisions superficielles la trame ancienne indestructible de l'unité française, de reconstituer l'incomparable solidarité des générations suc cessives et des classes sociales qui fait de la France la plus forte nationalité qui soit au mond en un mot de refaire la synthèse de ce qu'est vraiment la France d'hier et d'aujourd'hui, et d restaurer la foi nécessaire en son avenir si certainement glorieux.

Bonaparte à Ancône

par **Pierre BODEREAU**, docteur ès lettres de l'Université de Paris.

PRÉFACE DE M. LE GÉNÉRAL DE LACROIX.

1 vol. in-16, avec 2 cartes hors texte..... 3 fr. 5

Après avoir rappelé les raisons militaires et financières qui, à la fin de 1796, rendirent néce saire la marche sur Rome, l'auteur indique comment Bonaparte choisit pour cette expédition route d'Ancône, les avantages qu'il en retira pour l'entretien et la sécurité de son armée, l'org nisation qu'il donna aux États pontificaux occupés, et les procédés diplomatiques qu'il employ pendant les négociations de Tolentino, de Leoben et de Campo-Formio, pour conserver l Légations et la citadelle d'Ancône. Cette étude est complétée par un exposé de la politique orie tale de Bonaparte à cette époque : occupation des Iles Ioniennes, concentration dans l'Adriatiq de l'escadre française de la Méditerranée et de la flotte vénitienne, utilisation du port d'Ancô pendant la campagne d'Italie et pendant l'expédition d'Égypte.

Notre défense maritime

par **J.-L. DE LANESSAN**

Député, ancien Ministre de la Marine, ancien Gouverneur général de l'Indo-Chine.

1 vol. in-16..... 3 fr.

Du même auteur, récemment paru :

Nos Forces Militaires. 1 vol. in-16..... 3 fr.

BRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel. — PARIS —

ÉTRENNES 1914

ISTOIRE DE L'ART

publiée sous la direction de
ANDRÉ MICHEL

Nouveauté

Formation de l'Art Classique Moderne

281 Gravures, 7 Héliogravures hors texte

Un volume gd in-8°, 440 pages, broché, **15** fr.; — relié demi-chagrin, tête dorée, **22** fr.

OLUMES précé parus :
L'Art Pré Roman.
L'Art Roman.
3. Formation et Expansion de l'Art Gothique.
4. Évolution de l'Art Gothique
5. Le Style Flamboyant. Le Réalisme.
6. Débuts de la Renaissance.
7. La Renaissance en Italie.
8. La Renaissance en France, en Espagne et en Portugal.
9. La Renaissance en Allemagne et dans les pays du Nord.

aque volume, *Gravures, Héliogravures hors texte,* broché, **15** fr.; — relié demi-chagrin, **22** fr.

LAVISSE et RAMBAUD

ISTOIRE GÉNÉRALE

DU IVe SIÈCLE A NOS JOURS

Ouvrage complet en *12 volumes*

Origines (395-1095).
urope féodale ; les Croisades (1095-1270).
mation des Grands États (1270-1492).
aissance et Réforme ; Nouveaux mondes (1492-1559).
Guerres de Religion (1559-1648).
is XIV (1643-1715).
Dix-huitième siècle (1715-1788).
Révolution française (1789-1799).
oléon (1800-1815).
Monarchies constitutionnelles (1815-1847).
olutions et Guerres nationales (1848-1870).
Monde contemporain (1870-1900).

aque volume in-8° raisin, broché . . . **16** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . **20** fr.

PAUL GOUT

Architecte en chef des Monuments Historiques

E MONT-SAINT-MICHEL

Histoire de l'Abbaye et de la Ville. — Étude chéologique et architecturale des Monuments

470 gravures, 33 planches hors texte

s 2 volumes ensemble, brochés . . . . . **50** fr.
ec demi-reliure, tête dorée . . . . . **65** fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des Inscriptions : Prix Bordin

PETIT DE JULLEVILLE

HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

8 volumes, avec 156 planches *hors texte*

Moyen âge, des origines à 1500 (*1re partie*).
Moyen âge, des origines à 1500 (*2e partie*).
Seizième siècle
Dix-septième siècle (1601-1660).
Dix-septième siècle (1661-1700).
Dix-huitième siècle.
Dix-neuvième siècle (1800-1850).
Dix-neuvième siècle (1850-1900).

Chaque volume in-8° raisin, broché. . . **20** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . **25** fr.

ÉMILE MÂLE

L'ART RELIGIEUX DU XIIIe SIÈCLE EN FRANCE

In-4° carré (3e ÉDIT.), 190 gravures, br. . **25** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée . . . . . **32** fr.

L'ART RELIGIEUX DE LA FIN DU MOYEN AGE EN FRANCE

In-4° carré, 251 gravures, broché. . . . **25** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . **32** fr.

Ouvrages couronnés par l'Académie des Inscriptions

Demander le Catalogue Étrennes 1914

Sommaires des derniers numéros parus de :

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX

PAR

PAUL FORT

ANDRÉ SUARÈS, FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

J.-H. ROSNY AINÉ, ALGERNON-CHARLES SWINBURNE

DON JUAN EN FLANDRE

DRAME EN UN ACTE

PAR

LOUIS DUMUR ET VIRGILE JOSZ

ÉDOUARD DUCOTÉ, GEORGES DELAW

TOME XXXIII
Neuvième année

AVRIL
MAI-JUIN 1913

AU LUXEMBOURG

PAR

HENRI DE RÉGNIER

LUDMILA-J. RAIS, JACQUES COPEAU, PAUL FORT

GEORGES PIOCH : *sur* LÉON DEUBEL, JOHN KEATS (E. LE BRUN *trad.*).

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PAR

VICTOR-ÉMILE MICHELET

G. DELAW, F.-T. MARINETTI, TANCRÈDE DE VISAN, CÉCILE PÉRIN

FRÉDÉRIC MISTRAL, MAURICE MAETERLINCK, ROMAIN ROLLAND

PAUL HUSSON, LOUIS MANDIN.

TOME XXXIV
Neuvième année

JUILLET-AOUT
SEPTEMBRE 1913

15, RUE RACINE, PARIS

Dépositaire général : E. FIGUIÈRE, ÉDITEUR, *7, rue Corneille*

Librairie Georges BARANGER, 5, Rue des Saints-Pères, Paris

Extrait du Catalogue de Livres d'Étrennes.

VENTURI. — **LA MADONE**, *Représentation de la Vierge dans l'Art.*
400 reproductions dans le texte et 17 hors texte
n-4, broché, au lieu de 40 fr., **12** fr. — Cartonnage artistique, **15** fr. — Reliure amateur, **19** fr.

rnest RUPIN. — **ROC-AMADOUR**, *Archéologie et Histoire des célèbres monuments.*
133 reproductions dans le texte et hors texte
n-8 jésus, broché, prix : 20 fr. Net : **19** fr. — Reliure amateur, prix : 28 fr. Net **25** fr. **20**

)YER D'AGEN. **L'ŒUVRE DU PINTURICCHIO**
100 planches hors texte à l'héliogravure
In-folio, en carton, prix : 125 fr. Net : **35** fr. | Reliure amateur..... Net : **60** fr.

DACIER. — **Le Musée de la Comédie Française**
70 reproductions dans le texte et 22 hors texte
In-4, broché, prix : 15 fr. .Net : **3** fr. **50** | Relié..... Net : **9** fr.

:orges COURTELINE. — **LA VIE DE CASERNE**, gravures sur ois dans le texte, et à l'eau-forte en couleurs, hors texte, par H. Dupray, in 8, broché,
Prix : 20 fr..... Net : **7** fr. | Reliure amateur..... Net : **12** fr.

ouard ROUVEYRE. — **Comment apprécier les Croquis, Esquisses, Études, DESSINS, TABLEAUX, Aquarelles, Gouaches, Pastels, Miniatures**, 220 reproductions démonstratives en pleine page accompagnant le texte,
in-8, br., 18 fr. Net : **17** fr. **10** | Reliure amateur, prix : 25 fr. Net : **22** fr. **50**

arles YRIARTE. — **La vie d'un Patricien de Venise au XVIe siècle**, 144 reproductions dans le texte et hors texte, grand in-8,
br., 30 fr. ..... Net. **15** fr. | Reliure amateur,..... Net : **23** fr.

. YRIARTE. — *Un Condottière au XVe siècle*, **RIMINI**, 200 reproductions
dans le texte grand in-8 broché, prix : 25 fr..... Net : **12** fr. **50**
Reliure amateur, net : **20** fr.

. YRIARTE. — **AUTOUR DES BORGIA**, études d'Histoire
et d'Art, 194 reproductions dans le texte et hors-texte, in-4 broché, prix : 50 fr. Net : **28** fr.
Reliure amateur, net : **38** fr.

GONSE. — **Les Chefs-d'Œuvre des Musées de France**,
culpture, dessins, objets d'art, 457 reproductions dans le texte et hors-texte, in-4, broché.
Prix : 50 fr..... Net : **25** fr.
Cartonné, net : **30** fr. — Reliure amateur, net : **42** fr.

BOUCHOT. — **LES FEMMES DE BRANTOME**,
ombreuses reproductions dans le texte et 30 planches hors texte à l'héliogravure d'après
louet, Holbein et les primitifs français, in-4, broché, prix : 20 fr..... Net : **10** fr.

ston PARIS. — **Poèmes et Légendes du Moyen Age**,
n-8, broché, prix : 6 fr..... Net : **5** fr. **70**
Relié, net : **7** fr. **70**

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER

SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in 4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

IBLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg PARIS(6e)

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

Viennent de paraître :

ISTOIRE DE MADEMOISELLE BRION

dite Comtesse de Launay

Imprimée aux dépens de la Société des filles du bon ton (1754).

Ce petit roman, sous forme de Mémoires, est celui d'une fille galante, " de bon ton ", qui onte avec une vivacité et un esprit endiablés ses fredaines de jeunesse, ses aventures bigarrées, hauts et ses bas. Mlle Brion a toujours gardé de la tenue, et assez de mesure pour se juger et ter honnête courtisane. Pour le plus grand bien de la morale, elle finit d'ailleurs presque bour-isement.

LA PHILOSOPHIE DES COURTISANES

Ouvrage imité de l'italien

Dialogue qui met en leçon, dans la bouche d'une délurée entremetteuse, l'art de la courtisane, ureusement inventé, dit l'auteur, pour le soulagement de l'humanité. Il indique aux femmes qui destinent le vrai chemin par où se perfectionner dans le métier le plus nécessaire au bon ilibre de notre humanité. Mais aussi il fait ressortir la nécessité de s'éloigner, autant que pos-le, de cette profession.

LES SONNETTES ou Mémoires du Marquis d'***

Par Guiard de Servigné

Ecrit avec une gaieté d'imagination tout à fait séduisante, ces petits Mémoires produisent les udo-confidences du libertin duc de Richelieu qui, pour ranimer ses facultés défaillantes, avait aginé de pourvoir, dans son château, tous les lits de ressorts et de fils faisant mouvoir des nettes placées dans son propre appartement, et dont les tintements étiquetés apportaient au duc plus indiscrètes révélations sur les occupations nocturnes de ses invités.

aque volume sur Arches, broché, livré sous étui..... 6 fr. »

Louis SONOLET

LES ILOTS D'AMOUR

SUIVI DE L'INITIATION AMOUREUSE

(Les Mille et une nuits de noce et le Sacre des Innocents)

Un vol. petit in-8 orné de 16 illustrations hors texte en couleurs et une couverture ustrée de Léo FONTAN..... 3 50

Mlle X..., Comédienne Française

E QUE MES JOLIS YEUX ONT VU

Indiscrétions de coulisses, lestement troussées des vedettes de grandes scènes ou de musics-hall venirs de tournées fastueuses, confidences d'alcôves... il y a de tout dans ce livre écrit d'une ne alerte par une femme qui connut, tout récemment encore, les triomphes les plus retentissants, s qui sut de très bonne heure renoncer aux planches pour le foyer conjugal. Qui est Mlle X...? le devinera sans peine.

vol. in-12 de 320 pages, couverture illustrée..... 3 50

DEMANDEZ LE CATALOGUE

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, **PARIS**

Nouveautés pour Étrennes 1914

WILLIAM SHAKESPEARE

Traductions de GEORGES DUVAL, couronnées par l'Académie française

ROMÉO & JULIETTE

24 planches en couleurs de W. HATHERELL

Un magnifique volume grand in-8 (22 × 28). — Prix : broché ..... **25 fr**

Ont paru précédemment, même format, même prix :

Hamlet

30 planches en couleurs de W.-G. SIMMONDS

Le Marchand de Venise

36 planches en couleurs de Sir JAMES D. LINTON

CHARLES DICKENS

DAVID COPPERFIELD

21 planches en couleurs de FRANK REYNOLDS

HENRY BORDEAUX

ANNETTE & PHILIBERT

Illustrations de GUY

Un vol. in-8. — Prix : broché, **15** fr. ; en reliure artistique, tête dorée, dos orné. **12** fr.

CAMILLE PITON

Le Costume civil en France

Orné de 700 illustrations directes par la photographie et de 12 planches en couleurs, d'après les documents du temps

Un volume grand in-8 (22 × 28). — Prix : broché, **15** fr. ; reliure artistique, **18** fr. ; reliure amateur ..... **21** fr.

GORON, ancien chef de la Sûreté

Mémoires de Poum

Chien de Police

—:— Illustrations de MARIN BALDO —:—

Un vol. grand in-8 (19 × 28). — Prix : broché, **10** fr. ; relié toile, tranches dorées. **12** fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LA LANGUE FRANÇAISE

CESSERA-T-ELLE DANS PEU DE TEMPS

D'ÊTRE UNE LANGUE SCIENTIFIQUE?

—

De notre ancienne grandeur, il nous reste un héritage d'une grande importance : la langue française est une langue scientifique.

Expliquons d'abord ce que l'on doit entendre par langue scientifique.

Une langue scientifique est une langue qui permet à celui qui la possède de faire progresser la branche de science à laquelle il se consacre en ne consultant que des ouvrages écrits dans sa propre langue. Evidemment, on peut écrire des articles scientifiques presque en toute langue, mais peuvent seules être considérées comme des langues scientifiques celles qui assurent à ceux qui les parlent la possibilité de se passer des langues étrangères pour étudier une branche de la science et la faire progresser. Il n'y a actuellement que trois langues qui aient une littérature scientifique assez développée pour posséder cette qualité, aussi jouent-elles en même temps le rôle de langues scientifiques internationales, apportant à ceux qui les écrivent l'assurance que la plupart des savants s'occupant du même sujet qu'eux pourront les comprendre et que par conséquent leurs travaux ne passeront pas inaperçus.

Pascal comparait l'humanité à un homme qui ne mourrait jamais et apprendrait toujours. Chaque génération transmet à la suivante l'héritage d'observations et de découvertes qu'elle

a reçu de celle qui l'a précédée. Cette tradition était d'abord orale et, par la force même des choses, elle s'appliquait à peu d'objets et était souvent interrompue. Du jour où elle est devenue écrite, elle a pu augmenter de volume, et les chances de voir se perdre ce qui avait été une fois découvert ont diminué. Mais ce qui a surtout permis de consolider les avances faites et de transmettre dans leur intégrité les progrès de tout genre fut l'invention de l'imprimerie; en permettant de multiplier, sous une forme correcte et commode, l'expression ultime de la pensée d'un auteur, elle l'a notée pour des milliers d'individus, non seulement de sa génération, mais des générations suivantes.

D'ailleurs, pour que cette pensée soit comprise des contemporains et de la postérité, il ne suffit pas qu'elle soit consignée dans un manuscrit ou dans un imprimé, il faut aussi qu'elle soit écrite dans une langue connue de ceux qui peuvent en tirer parti. Les différences de langage opposent un obstacle infranchissable dans l'échange de la pensée écrite ou orale. Aussi, le besoin de langues internationales remonte-t-il aux temps les plus reculés. Dès les origines de l'écriture, on voit certaines langues servir aux communications internationales, et cela, même après que la grandeur politique des peuples qui les parlaient avait disparu. La langue grecque dut à cette particularité beaucoup des progrès qu'elle fit en Orient après la conquête romaine. Celle-ci lui avait barré le chemin vers l'Occident par des colonies de langue latine. Les peuples romans qui en sortirent trouvèrent dans le latin l'instrument de communication qui fit progresser la civilisation dans l'Europe occidentale lorsque Byzance succomba peu à peu sous les coups des Barbares musulmans, slaves ou latins.

Au Moyen-Age, le volume des connaissances humaines était encore fort restreint, et cependant, le grec et le latin n'avaient comme concurrents à cette époque dans l'ancien monde que l'arabe, le sanscrit et le chinois. Ces deux dernières langues aidaient d'ailleurs au développement de civilisations absolument séparées des autres et ignorées d'elles comme elles les ignoraient elles-mêmes. En revanche, l'importance de l'arabe dans l'histoire de la civilisation lui est venue presque uniquement de ce qu'il a servi d'intermédiaire aux quatre autres civilisations pour la propagation de certai-

nes découvertes; en particulier, c'est de cette langue que furent traduits plusieurs des ouvrages scientifiques grecs qui servirent de base à la renaissance médiévale en Occident.

Dès le milieu du xv^e^ siècle, celle-ci avait fait de tels progrès que tous ceux de la civilisation allaient désormais être son œuvre. Un à un, tous les peuples de l'Univers allaient être obligés de venir à son école.

Le seul dépositaire de cette civilisation du Moyen-Age était le latin. A cette époque, pour s'instruire, il fallait commencer par l'apprendre. Pour les gens riches ou occupant des positions élevées qui ignoraient cette langue, on faisait des traductions de certains ouvrages importants, mais aucun savant ne pouvait ignorer la « langue scientifique ».

Pourtant, ce monopole du latin manquait d'une base solide. A l'époque même où il bénéficiait de cet immense succès, le latin était une langue morte.

Jusqu'à l'époque de Charlemagne, sauf peut-être en Irlande ou dans la Grande-Bretagne, on le prononçait d'une façon traditionnelle, en calquant la prononciation du mot latin sur celle du mot roman correspondant. Cet usage avait certainement amené des variations dialectales dans la prononciation du latin, mais l'accent était mis sur la même syllabe partout, et comme les dernières lettres ne se prononçaient que peu ou pas, les gens parlant des dialectes différents pouvaient encore s'entendre. Il n'y avait de différence bien notable que dans la valeur donnée à certaines lettres (*u* pour *ou*, *es* pour *s*, etc.). En revanche, ce mode traditionnel de prononcer le latin rendait très difficile d'apprendre à bien l'écrire, la plupart des lettres finales ne se prononçant pas et beaucoup de sons du roman de cette époque étant représentés tantôt par une lettre, tantôt par une autre.

Lors de la renaissance des études sous Charlemagne, vraisemblablement sous l'influence de l'Anglo-Saxon Alcuin, qui devait prononcer le latin à l'irlandaise, c'est-à-dire littéralement et en faussant l'accent, on commença dans les pays francs à employer une prononciation arbitraire où chaque lettre était nettement articulée. La chrétienté latine fut ainsi coupée en deux régions, l'une où l'on continuait à prononcer le latin suivant la tradition, l'autre où le latin, devenu une langue de savants, était parlé avec le souci de s'exercer à prononcer

toutes les lettres écrites. Les manuscrits provenant de cette seconde région sont par suite assez corrects de bonne heure, tandis que ceux provenant de la première continuent pendant quelque temps les fautes de l'époque mérovingienne. Les documents de l'époque conservent plusieurs anecdotes sur les froissements que causaient aux Italiens le dédain des hommes du nord pour leurs fautes grammaticales, dues, au fond, à ce que le latin était encore pour eux leur langue maternelle et une langue vivante.

Cette absence d'unité dans la prononciation, faisant obstacle à ce que les gens de diverses régions pussent se comprendre *sans peine* les uns les autres, empêcha le latin du Moyen-Age de redevenir une langue littéraire véritable. Ses productions s'en ressentirent. Des nombreuses poésies latines de l'époque, à peine quelques hymnes peuvent-ils être rangés dans la catégorie des chefs-d'œuvre; au contraire, la poésie en langue vulgaire de la même période compte parmi ses auteurs des génies comme Dante, Chaucer et le poète de la Chanson de Roland. En même temps, les actes administratifs et les ouvrages historiques commencent à être écrits dans la langue parlée. Seule, l'Université n'emploie que le latin.

C'est à cette époque que l'on note les premiers succès de la langue française. Ils coïncident avec un développement brillant de l'école épiscopale de Paris qui devient une Université (Universitas litterarum). Pendant longtemps, elle n'aura de concurrentes qu'à Bologne et à Salerne. Pour l'usage de notre langue en dehors de son territoire, cette circonstance eut une importance énorme. Les jeunes clercs qui venaient passer plusieurs années de leur vie au quartier latin pour écouter les maîtres dont le talent attirait la jeunesse de toute la chrétienté, non seulement se mettaient à prononcer le latin comme eux, mais encore apprenaient peu à peu la langue du pays où ils venaient faire un long séjour. Si elle avait été aussi différente du latin que l'étaient les idiomes germaniques, ils seraient probablement restés sans comprendre les habitants du pays, mais la parenté de l'idiome parlé dans le Parisis avec le latin permettait aux étudiants de l'Université d'apprendre assez vite le français et de se mêler à la vie journalière des habitants de Paris et des provinces de France qu'ils devaient traverser pour aller à l'Université et en revenir. Ils apprenaient

ainsi à connaître les chansons de nos trouvères. Aussi, sans qu'elle ait produit des œuvres qui s'imposent, la littérature française du Moyen-Age a exercé une immense influence sur les littératures étrangères sans que celles-ci en aient exercé une notable sur elle.

Des circonstances politiques vinrent aussi favoriser l'essor de notre langue au delà de la frontière.

La conquête de l'Angleterre par les Normands mit pendant des siècles à la tête de ce pays une dynastie et une noblesse purement françaises à l'origine, et qui au début de la guerre de Cent Ans conservait encore un caractère bilingue. Des conquérants anglais qui suivirent Edouard III et le Prince Noir en France, beaucoup parlaient le français comme descendants des Normands, tandis que d'autres le parlaient comme appartenant aux provinces et aux villes encore possédées par les rois anglais en France. Leurs campagnes, comme plus tard celles de leurs descendants sous Henri V et Henri VI, contribuèrent à maintenir l'usage de la langue française à la cour d'Angleterre et dans beaucoup de maisons nobles.

Les Croisades firent aussi beaucoup pour répandre notre langue en Orient. S'il n'en résulta rien de durable, elles établirent du moins sa prédominance dans les pays conquis par les Croisés, depuis la Palestine et l'île de Chypre jusqu'à Constantinople et au Péloponèse.

L'établissement de la maison de Bourgogne dans les Pays-Bas eut le même résultat. A Bruxelles et à Louvain, dans les palais du duc Philippe le Hardi et de ses descendants, on ne parlait guère que le français, quoique la langue de la population de ces villes fût le bas allemand. Même le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien n'y changea rien. Ce prince dut apprendre le français pour parler avec cette princesse. Il correspondait avec ses enfants en français. Son petit-fils Charles-Quint commença par parler français; c'était sa langue maternelle.

La France était alors le centre du monde latin. Pour aller d'Angleterre ou d'Espagne en Italie ou même en Allemagne, il fallait la traverser. Les pays balkaniques et l'immense Russie étaient en dehors de la chrétienté latine. Cette position centrale, si elle favorisait les coalitions contre notre pays, en faisait en revanche l'intermédiaire naturel des pays qui l'entouraient.

La fin du XVI^e^ siècle vit se produire un autre événement qui favorisa l'expansion de notre langue : le calvinisme se propagea dans les Pays-Bas. Lors de la révolte qui y éclata contre Philippe II, les hérétiques des provinces wallonnes furent forcés de se réfugier dans les provinces du nord ; c'est de là que vient la fréquence des noms propres français parmi les habitants des villes hollandaises. Cet énorme afflux d'émigrés maintint pendant plusieurs générations un caractère bilingue aux classes instruites des Provinces-Unies, tandis que la supériorité numérique des Wallons dans les Pays-Bas espagnols, non moins que la tradition et l'affinité de leur langue avec celle des quelques fonctionnaires et soldats espagnols, y maintenait la prépondérance du français.

Enfin, la Révolution d'Angleterre produisit des effets analogues ; pendant leurs 18 années d'exil, Charles II et les Cavaliers séjournèrent généralement en France et furent forcés d'apprendre notre langue. Cette circonstance joua plus tard un grand rôle au Congrès de Nimègue.

En Italie également, un accident politique favorisait l'usage de notre langue à l'est des Alpes. Les possessions de la maison de Savoie étant à cheval sur les deux versants et les ducs originaires du versant français, notre langue se maintenait et s'affermissait dans les vallées des Alpes et étendait en Piémont une influence qui remontait à plusieurs siècles et dont la raison est en partie inconnue.

De ce côté cependant, la langue française, dans sa tendance à remplacer le latin, avait rencontré un premier et redoutable adversaire.

La langue italienne, plus voisine du latin que les autres langues romanes, avait affirmé son indépendance plus tard que celles-ci. Aux IX^e^, X^e^ et XI^e^ siècles, dans le nord de l'Europe, la culture latine était encore l'apanage exclusif des clercs ; en Italie, à la même époque, elle était usuelle parmi les laïques de bonne naissance. Le besoin d'employer la langue vulgaire comme langue écrite s'y faisait en conséquence beaucoup moins sentir qu'en France, aussi l'italien est-il devenu une langue écrite plus tardivement que le français et le provençal. Ses débuts n'en furent que plus éclatants. Ils commencent peu avant Dante, qui le dota d'immortels chefs-d'œuvre. Boccace, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse et tous les grands écrivains

italiens de la Renaissance donnèrent à leur pays la prépondérance littéraire, en même temps qu'il acquérait la prépondérance artistique; simultanément, il recouvrait l'hégémonie religieuse par le retour des papes d'Avignon à Rome et par le développement de l'influence théologique et canonique de la Papauté. Au XVI^e siècle, tous les peuples se mirent plus ou moins à l'école des Italiens. La dignité de cet idiome s'en accrut. Lors de la naissance des études physiques à Florence et dans d'autres villes de l'Italie à la fin du XVI^e siècle, nous y voyons imprimer pour la première fois des travaux scientifiques dans une langue parlée. Dès 1592, Galilée enseigne les mathématiques à Padoue en italien. En 1630, il publiera dans la même langue son « Dialogo sopra i duo sistemi del mondo ». L'exemple fut suivi en France et en Angleterre, et le « Discours de la Méthode » publié en 1636, en établissant les bases sur lesquelles allait se développer la philosophie moderne, donnait en même temps le premier exemple d'une œuvre philosophique immortelle écrite dans une autre langue que le latin ou le grec. A partir de ce moment, l'usage des langues modernes dans les sciences se développe rapidement; néanmoins, jusqu'à la « Critique de la Raison pure » de Kant inclusivement, il n'est pas d'œuvre scientifique importante qui n'ait été traduite en latin.

Aux échecs sur le terrain scientifique s'ajoutèrent bientôt pour le latin ceux sur le terrain diplomatique. Ils étaient encore plus inévitables, étant donné qu'en chaque pays on prononçait cette langue d'une façon différente. Déjà aux conférences de Munster et d'Osnabrück, l'impossibilité de traiter tous ensemble en employant le latin avait été manifeste, et une partie des négociateurs avaient employé le français comme moyen de communication. Aux conférences de Nimègue, en 1677, on adopta comme langue unique le français; cette décision fut prise, il est vrai, sur la demande de nos diplomates, mais elle ne fut adoptée que parce que les négociateurs hollandais, espagnols et anglais avaient l'habitude de l'employer et ne conversaient entre eux qu'en français.

A partir de cette époque, le français marche de triomphe en triomphe. L'émigration des Huguenots, l'avènement de Philippe V en Espagne, les progrès de la maison de Savoie en Italie, les fréquents Congrès occasionnés par les coalitions contre Louis XIV et Louis XV, contre Charles XII et Frédéric II, y

contribuent autant et plus que les succès de notre littérature, de nos arts et de nos modes. Lors de la Révolution française, cette influence est à son apogée : les comptes rendus des Académies de Berlin et de Turin sont écrits en français, la correspondance de Frédéric II, de Catherine II et de Joseph II est dans la même langue ; les petits souverains et les grands seigneurs imitent les dominateurs de l'Europe.

La réaction allait commencer. Elle fut amenée par des haines politiques et nationales. Après Iéna, l'allemand remplace le français dans les « Mémoires » de l'Académie de Berlin ; en même temps, les diplomates prussiens commencent à employer l'allemand à la place du français dans leurs relations avec leur gouvernement et avec les représentants des pays où cette langue est parlée. Après 1815, la mode de parler français diminue beaucoup en Allemagne.

En Russie, les mêmes tendances furent engendrées par les mêmes causes. Jusqu'en 1812, la société et l'enseignement employèrent de plus en plus le français. C'est dans cette langue que Pouchkine fit ses premiers vers. Il commença à versifier en russe sous le coup de l'indignation que lui causa l'invasion de la Russie par Napoléon.

Que l'on excuse cet historique un peu long ; il était nécessaire pour établir que notre langue n'a pas dû son « universalité » à des qualités particulières, mais bien à des circonstances fortuites, et que la disparition de ces circonstances peut contribuer à lui faire perdre cette situation.

Depuis 1815, il a été à la mode dans chaque pays d'employer exclusivement la langue indigène pour l'administration et la littérature, mais pour les sciences, dans les petits pays et dans ceux où la science était peu cultivée, cette tendance a été contrariée par plusieurs difficultés : l'absence de littérature scientifique antérieure, le nombre infime de savants pouvant utiliser un travail écrit dans les langues de ces nations, l'ignorance où les savants des autres pays restaient de travaux écrits dans des langues qui leur étaient inconnues, la tendance naturelle des savants à écrire dans la langue où sont consignés la majeure partie des travaux utilisés par eux, et en particulier dans celle où ils ont fait leurs études universitaires.

Les quatre premières raisons ont profité aux langues anglaise et allemande comme à la nôtre pour faire des progrès au de-

hors, mais la dernière pendant longtemps a surtout profité à la langue allemande. Les Universités anglaises ont en effet toujours été peu accueillantes ; les Universités des Etats-Unis n'existent que depuis peu. Quant aux Universités de France, sauf sous la monarchie de Juillet, elles furent plutôt traitées comme des suspectes qu'aidées par les gouvernements qui se succédèrent chez nous de 1815 à 1875. Malgré tout, il s'y forma peu à peu une clientèle considérable composée principalement de Levantins et d'étudiants des républiques américaines, et qui fréquentait surtout la Faculté de médecine de Paris. Mais l'« Administration » ne se rendait aucun compte de l'énorme importance qu'il y avait à garder et à attirer ces visiteurs. Elle leur refusait souvent le droit de prendre des inscriptions et d'obtenir des diplômes s'ils ne produisaient pas les mêmes baccalauréats que les Français. Puis, vers 1890 trouvant que ces « rastaquouères » encombraient l'Ecole de médecine de Paris, elle leur refusa toute concession sur l'équivalence des diplômes pour s'y faire inscrire, et prétendit les reléguer en province. La plupart d'entre eux préférèrent aller en Allemagne ou en Autriche, à Madrid et à Coïmbre, et ne revinrent point. Depuis ils ont été remplacés par des Russes, mais, malgré tout, le nombre d'étrangers dans nos Facultés est resté bien inférieur à celui de ceux qui fréquentent les Universités allemandes.

Celles-ci, depuis plusieurs siècles, ont toujours été organisées d'une façon supérieure aux nôtres. Appartenant à une dizaine d'Etats différents complètement indépendants les uns des autres, elles ont échappé à l'inconvénient de voir les mêmes imperfections exister chez toutes, parce que toutes dépendent des mêmes maîtres, parlement, ministre et directeur de l'enseignement supérieur. En possession d'une certaine indépendance et jouissant des droits des personnes juridiques, elles pouvaient remédier à beaucoup de petites défectuosités par leurs moyens propres, tandis que celles de France étaient garrottées par l'omnipotence d'une administration despotique, ignorante et négligente. Depuis 1875, on a peu à peu remédié à la plupart de ces défauts, mais il y a encore beaucoup à faire, et malheureusement l'opinion des étrangers impartiaux est loin de mettre nos Universités, même celle de Paris, au niveau des Universités allemandes. En particulier, l'organisa-

tion de notre enseignement médical, jadis si brillant, est jugée peu favorablement par les étrangers.

L'importance des Universités dans la concurrence que se font les diverses langues est réellement très grande. Les savants des petits peuples ont une tendance à abandonner leur langue nationale pour écrire dans celle du pays où ils ont étudié. Les petits états forment donc scientifiquement de véritables annexes des pays où leurs savants font leurs études; à ce point de vue, la Russie, la Suède, les Pays-Bas, la Norwège et le le Danemark sont de véritables tributaires de l'Allemagne. Le nombre des travaux qui y sont publiés en français va toujours en diminuant dans les quatre derniers et y est depuis une vingtaine d'années très inférieur à celui de ceux publiés en allemand. Quant à la Russie, le nombre des travaux publiés en français n'y augmente pas, et si celui des travaux publiés en allemand y décroît, c'est que celui de ceux publiés en russe y augmente rapidement. Mais ce qui a surtout donné une grande avance sur nous à nos rivaux allemands et anglais, c'est que le Japon, et à son exemple la Chine, ont absolument cessé de nous envoyer leurs étudiants. La langue française n'est apprise dans ces deux pays que par quelques personnes qui se destinent à la diplomatie. De ce fait, nous nous trouvons et nous nous trouverons de plus en plus distancés par nos concurrents, car c'est par milliers que ces pays envoient de plus en plus des étudiants en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Une autre obligation, pour les Universités d'un pays qui vise à attirer les étrangers, est de retenir ceux qui possèdent les qualités nécessaires pour faire des savants distingués. Naturellement nos nationaux trouveront dur de partager nos chaires avec des étrangers, mais ce recrutement d'auxiliaires choisis dans les races amies est cependant indispensable, surtout étant donné que la population de notre pays est relativement peu nombreuse. Il serait donc nécessaire de faire des efforts dans ce sens en inscrivant au budget un crédit spécial que l'on accroîtrait petit à petit pour fournir des pensions aux étrangers venant faire dans les Universités françaises des cours libres ou supplémentaires. L'Institut Pasteur a bien senti ce besoin quand il a retenu en France des hommes comme Metchnikoff, mais il ne faisait que suivre l'exemple

des Allemands, qui avaient attiré Van't Hoff à Berlin, W. Meyer-Lübke à Vienne, etc. Beaucoup des maîtres illustres de l'Université de Paris au moyen âge n'étaient pas des régnicoles.

Les étrangers de talent ayant étudié dans nos Universités pourraient aussi être utilisés pour les comptes-rendus analytiques dont nous parlons plus loin.

Outre le fonds spécial destiné aux professeurs étrangers, il devrait y en avoir un autre permettant d'accorder des bourses en France aux mieux doués des étudiants étrangers. Ce genre de dépenses est d'ailleurs si évidemment utile que la Société des Amis de l'Université de Paris y a consacré des sommes notables.

L'enseignement du français dans les colonies et la formation de professeurs indigènes capables d'y enseigner en français seraient une mesure du même genre et aussi féconde en bons résultats. Les Anglo-Saxons (et en particulier ceux des Etats-Unis aux Philippines) ont compris que, dans leur intérêt même, les conquérants européens doivent restreindre de plus en plus leur action dans les colonies à l'éducation politique, économique et scientifique des indigènes. Les vices de notre bureaucratie et la nécessité pour nos politiciens de caser leur clientèle électorale nous ont empêchés jusqu'ici de voir cette vérité. Il faudrait cependant y arriver. Dans chacune de nos colonies, on devrait instituer une école où l'on apprendrait en français aux indigènes la médecine et les arts de l'ingénieur, de façon à former des médecins et des techniciens que la métropole ne peut fournir qu'à des prix exorbitants. Les plus capables de ces étudiants indigènes viendraient se perfectionner dans nos Universités du midi et dans nos écoles spéciales. Après avoir servi à apprendre la science à la jeunesse lettrée de nos possessions, la langue française servirait tout naturellement aux relations que les différentes races qui les habitent auraient entre elles ou avec les étrangers.

C'est surtout dans l'Afrique équatoriale, divisée entre tant de langues, que ce rôle serait fécond ; il y conduirait à des progrès encore plus rapides si on s'efforçait d'y détourner l'émigration des nègres de nos colonies des Antilles, qui vont actuellement s'établir dans les anciennes colonies espagnoles.

L'enseignement universitaire est l'une des bases les plus importantes pour la réalisation de l'ambition d'un pays qui

désire voir sa langue cultivée hors de ses frontières. L'étudiant étranger qui a conservé un bon souvenir du pays où il a étudié devient un client précieux de sa librairie et de mainte branche de son industrie (instruments scientifiques ou professionnels, etc.). Il propage les idées qui lui ont été enseignées, et quand il trouve qu'une chose manque dans sa patrie, il préconise d'aller la chercher dans le pays où il a étudié. En un mot, il reste un propagandiste scientifique, politique et commercial de l'Etat qui est devenu pour lui une seconde patrie intellectuelle. On doit donc attirer les étudiants étrangers par tous les moyens possibles, d'abord en n'exigeant d'eux aucun diplôme et seulement le minimum de connaissances nécessaires pour tirer profit des cours auxquels ils désirent assister, ensuite en leur présentant des laboratoires pourvus d'un outillage de premier ordre, enfin en n'exigeant d'eux aucune rétribution quand ils ne désirent point de diplôme permettant d'exercer en France. En un mot, il faut que notre enseignement ait la réputation d'être meilleur, plus accueillant et moins coûteux que celui de nos concurrents. La première condition n'est en notre pouvoir que dans des limites très restreintes, mais nous pouvons réaliser les deux autres par quelques sacrifices d'argent.

Mais les Universités, les grandes écoles et les laboratoires ne constituent pas le seul mode d'attraction d'un pays où l'on parle une langue capable de servir d'intermédiaire scientifique. Les publications où l'étudiant apprend la science, celles où le savant se renseigne sur ses progrès et où il consigne ses travaux jouent un rôle au moins aussi considérable. Elles sont en quelque sorte les prospectus par lesquels on peut de loin juger de l'activité scientifique d'un pays. A ce point de vue, notre infériorité vis-à-vis des Allemands et des Anglais est beaucoup plus grande qu'en ce qui concerne l'état des Universités. De plus en plus, depuis 1870, on a compris qu'il convenait de doter les étudiants et savants français d'écoles où ils puissent apprendre et enseigner, de laboratoires et de bibliothèques où ils puissent travailler et étudier, mais on a complètement perdu de vue la nécessité d'encourager les publications qui doivent former les étudiants et tenir les travailleurs au courant des progrès réalisés. Il n'est guère de branche de la science où il ne se publie deux ou trois

manuels allemands pour un manuel français, et les plus complets des premiers sont généralement deux ou trois fois plus gros que les manuels français les plus complets. On comprend facilement l'infériorité de l'étudiant qui se sert des nôtres, et qui, sur un sujet donné, reçoit un enseignement moins au courant et plus incomplet. Mais où le manque d'encouragement aux publications scientifiques a produit les résultats les plus lamentables, c'est en ce qui concerne les publications donnant un compte rendu *analytique* des progrès d'une science. Nous n'en possédons guère que deux, l'une, les « Comptes rendus de la Société chimique de Paris», date de 1858, et correspond aux *Jahresberichte* allemands, l'autre, le « Bulletin de l'Institut Pasteur », plus récent, correspond aux *Centralblätter* allemands. En Allemagne, au contraire, il n'est pas de division ou de subdivision de la science qui n'ait depuis plus ou moins longtemps son « Compte rendu annuel » où ses progrès pendant une année sont disposés méthodiquement (*Jahresbericht*) ; depuis quelque temps, ce mode de publication est concurrencé par des « Feuilles centrales » (*Centralblätter*), ne différant des « Comptes rendus annuels » que par l'absence d'ordre méthodique, ce qui permet de faire paraître les comptes rendus analytiques dès qu'ils ont été rédigés, sans attendre que tous les articles qui les précèdent dans l'ordre méthodique aient déjà été imprimés. D'ailleurs, elles ne font pas seulement concurrence aux « Comptes rendus annuels », elles publient aussi des articles de fond et font ainsi également concurrence aux « Revues » (*Zeitschriften*). Elles représentent la forme la plus récente de la presse scientifique spécialisée. Depuis quelques années, il n'est pour ainsi dire pas de mois qui n'en ait vu créer plusieurs.

Sur le terrain des « Revues », nous pouvons généralement mettre en regard des publications allemandes des publications françaises analogues, mais combien inférieures comme étendue. Je recevais, il y a quelque temps, un prospectus des « Archives internationales de physiologie » publiées à Liège par le professeur Frédéricq. On y avait collé une bande portant la mention : Seul périodique français de physiologie pure, en danger à cause du nombre insuffisant des abonnés français. Il compte cependant par an au plus 500 pages imprimées en gros caractères. La revue allemande correspondante, « Pflü-

ger's Archiv », en comptait en 1912 3400 imprimées en plus petits caractères.

Il n'est guère de branche de la science où il n'en soit ainsi.

Le résultat est qu'un Allemand n'a pas besoin de connaître d'autre langue que la sienne propre pour devenir un savant et faire progresser la science, mais que la chose devient de plus en plus impossible à un Français. L'étude des langues étrangères, et en particulier du français, est donc de plus en plus inutile pour un Allemand, qui peut ainsi consacrer tout son temps à la science qui l'attire. Le Français, en revanche, est de plus en plus contraint de passer une partie de son existence à apprendre l'allemand, s'il veut faire progresser la science sur un point quelconque, ce qui naturellement le constitue en état d'infériorité.

Mais où un pareil résultat produit des effets navrants, c'est dans le domaine de notre clientèle scientifique. Comment veut-on que les Espagnols, les Italiens, les Portugais et les Roumains regardent la langue française comme une langue romane d'ordre supérieur s'ils trouvent dans la littérature scientifique française les mêmes lacunes que dans la leur ? Si par hasard ils sont venus faire leur éducation scientifique en France, ils n'y enverront pas leurs élèves, et désapprendront l'usage de notre langue, tandis que leurs successeurs, sur leur conseil, iront étudier en Allemagne et deviendront une annexe scientifique de ce pays.

Un outillage scientifique de premier ordre, et en particulier des publications scientifiques de premier ordre, sont donc nécessaires pour maintenir la langue française au nombre des langues scientifiques et conserver notre clientèle parmi les peuples qui ne parlent pas une langue servant d'intermédiaire aux savants des différentes races.

Mais comme je le disais plus haut, c'est en matière de publications scientifiques que notre infériorité est la plus grande.

Dans la plupart des autres nations, elles paraissent depuis longtemps avec de fortes subventions du gouvernement. En France, l'état florissant de la librairie française a longtemps dispensé le gouvernement de faire beaucoup dans ce sens, et depuis que le besoin de subventions de ce genre se fait sentir davantage, rien n'a été fait, l'attention du parlement et du

ministère étant attirée davantage par des demandes de créations de chaires que par des subventions à donner à des manuels, à des revues et à des bulletins analytiques. Mais, dans le marasme croissant de la librairie française, des dépenses assez fortes devraient être inscrites pour subventionner les publications de ce genre paraissant en France et à l'étranger. Ces dépenses devraient d'ailleurs s'appliquer presque exclusivement aux frais d'impression, la rédaction de ces publications étant répartie entre les très nombreux professeurs, chargés de cours et maîtres de conférences ; ils y trouveraient une occupation plus utile que celle de faire des cours qui, souvent, ne peuvent avoir quelques rares auditeurs que parce qu'on force à y aller des étudiants qui n'ont pas intérêt à écouter des leçons faites le plus souvent sur des sujets trop particuliers pour pouvoir les intéresser. Il suffirait de décider que les professeurs n'acceptant pas de rédiger une subdivision de l'une de ces « Feuilles Centrales » perdraient leurs droits à l'avancement, puis, au fur et à mesure des vacances, on réserverait sur les traitements vacants une certaine quotité qui ne serait payée aux professeurs qu'au fur à mesure que chacun d'eux aurait exécuté la portion de travail qui lui aurait été confiée. L'exemple de la bureaucratie et de l'industrie privée a en effet surabondamment prouvé que pour qu'un travail soit fait en temps voulu et bien fait, il faut qu'il soit fait *aux pièces* et *signé*.

On aurait tort de croire que des sommes considérables seraient nécessitées par ces subventions. Une partie des frais serait couverte par les produits de la vente, et, d'autre part, ces publications éviteraient d'acheter en France un grand nombre d'exemplaires des publications allemandes analogues ; elles répondent en effet à une nécessité, et si on n'en publie pas en français, nos savants et nos bibliothèques les achèteront en Allemagne au lieu de les acheter en France.

L'impossibilité d'une vente fructueuse pour la plupart des ouvrages scientifiques imprimés en français est d'ailleurs une des choses qui nous ont fait le plus de tort auprès de la clientèle scientifique que nous avions un peu partout. Les bibliothécaires et les libraires savent combien de fois, dans ces dernières années, des étrangers ont publié en français des livres scientifiques dont la vente n'a couvert qu'une faible partie des

frais parce qu'on n'en a pu placer que très peu en France, tandis que les publications allemandes analogues étaient rapidement épuisées. Le public français lit peu, et en particulier lit peu d'ouvrages scientifiques, car même si c'était dans ses goûts, la pauvreté et le mauvais fonctionnement de nos bibliothèques lui interdiraient ce genre de lectures. Il ne peut donc prendre l'habitude d'acheter des livres scientifiques et les regarde en général comme un luxe au-dessus de ses moyens. Aussi la librairie française vise-t-elle au bon marché plus qu'à la qualité, au contraire de la librairie allemande, qui élève hardiment ses prix, sûre que les bibliothèques et les riches amateurs qui sont ses tributaires sauront faire des sacrifices pour avoir des ouvrages de mérite supérieur. On ne compte plus les mécomptes d'étrangers qui ont publié un livre en français pour donner plus de retentissement à leur travail et qui l'ont vu passer inaperçu, parce que le livre français se vend encore plus mal en France qu'à l'étranger ; nous avons ainsi perdu la sympathie de bien des gens qui croyaient à l'influence de notre langue et qui ont été durement désillusionnés.

Et par ce point de vue, nous arrivons à une autre réforme nécessaire pour défendre notre situation dans le monde intellectuel, à savoir, à celle des bibliothèques.

Notre infériorité dans cette branche date de loin, de la Révolution. Celle-ci, lorsqu'elle détruisit les anciens corps constitués, qui presque tous avaient de bonnes bibliothèques, prit soin, il est vrai, de décréter un plan excellent de bibliothèques, mais n'eut pas le temps de le réaliser. L'Empire fut trop occupé par la guerre, la Restauration trop ennemie des lumières, pour exécuter ce que la République n'avait fait que projeter. Des ministres éminents l'essayèrent sous la monarchie de Juillet, mais leurs réformes, excellentes à beaucoup de points de vue, ne remédièrent qu'à quelques imperfections. Avec le second Empire, un esprit anti-libéral envahit les bibliothèques. Ce fut dès lors une maxime appliquée en France que les bibliothèques ont pour premier devoir de conserver les livres et non point de les communiquer. De là des restrictions déraisonnables entravant le prêt à domicile et exigeant en général la lecture sur place, comme si les lecteurs étaient des vagabonds et tous les livres d'une bibliothèque des objets

précieux. De là, une exagération énorme des frais de communication, au point qu'à la Bibliothèque nationale chacune d'elles coûte en moyenne 1 franc (en additionnant les frais d'acquisition, de garde et de communication, mais en laissant de côté ceux de construction et d'entretien des bâtiments). Sur ce point-là encore, les étrangers (et en particulier les Allemands) nous ont devancés dans la voie du progrès. Le problème d'assurer la rentrée des livres a été résolu par eux tout naturellement en obligeant les emprunteurs à donner un gage ou à fournir une caution. On n'a pas cru qu'il était *plus démocratique* d'obliger les gens à perdre une ou plusieurs journées pour consulter un livre pendant leurs heures de travail que d'assurer, par la remise d'une somme d'argent, la restitution d'un livre que non seulement ils peuvent emporter, mais qui peut leur être envoyé par colis postal. En exigeant le paiement d'un droit annuel (8 fr. à Berlin) ou une redevance par volume prêté (12 cent. à Strasbourg), on a éliminé les personnes ne venant emprunter que parce que ça ne coûtait rien. Grâce à ces mesures, le département des imprimés de la Bibliothèque royale de Berlin rend environ 5 fois plus de services que celui de la Bibliothèque nationale, sans coûter plus cher. On ne saurait exagérer le tort que cause au progrès de la science dans un pays une mauvaise organisation des bibliothèques. Les règlements qui y entravent la communication des livres sont presque aussi nuisibles que la Réaction qui les confisque ou que l'Inquisition qui en enferme les auteurs.

Si l'on veut que les travailleurs étrangers gardent un bon souvenir de leur séjour dans notre patrie et engagent leurs compatriotes à y venir, il faut leur offrir une hospitalité généreuse dans des laboratoires et des bibliothèques de premier ordre.

Le développement de nos bibliothèques de tout genre aiderait d'ailleurs puissamment à celui de notre production littéraire et scientifique : par des achats de livres, il encouragerait l'esprit d'entreprise chez les éditeurs ; par la facilité d'utiliser pour ainsi dire gratuitement les livres dans toute l'étendue du territoire français, il permettrait à nombre d'esprits très bien doués qui y sont dispersés de se tenir au courant du mouvement scientifique et d'y apporter leur contribution, chose qui leur sera bien difficile tant que la communication des livres

ne pourra être obtenue qu'à la condition de se trouver dans certains locaux situés presque exclusivement à Paris.

Un système de subventions pour la publication des manuels scientifiques est d'ailleurs indispensable. La participation des professeurs de l'enseignement supérieur devrait y être obligatoire. Chacun d'eux devrait être tenu de rédiger et de réviser un ou plusieurs chapitres du manuel de la science qu'il enseigne, de sorte que l'on ne verrait plus ce fait lamentable que, pour avoir en français un manuel de physique un peu étendu, on a été obligé de traduire un manuel russe, et cela quand notre enseignement supérieur compte une vingtaine de professeurs de physique !

La capacité des professeurs de notre enseignement supérieur ne pourrait d'ailleurs que gagner à ce que chacun d'eux ait à renseigner les autres (et par conséquent à se renseigner lui-même) sur un chapitre bien délimité de la science. On peut objecter que c'est là une obligation morale qui a toujour existé pour eux et que sa délimitation serait la seule chose nouvelle ; mais combien manquent aux obligations si on ne leur impose pas d'y satisfaire d'une façon concrète et avec menace d'une sanction en cas de négligence.

Une autre réforme nécessaire pour maintenir le plus possible l'usage de notre langue à l'étranger est la simplification de son orthographe. Les littérateurs qui forment la majorité des membres de l'Académie française ne se rendent pas compte du tort qu'ils font à la popularité de notre idiome en obligeant les étrangers à apprendre deux fois un grand nombre de mots français, une fois pour savoir comment il est écrit et une autre fois pour savoir comment il se prononce, difficulté qui n'existe ni en allemand, ni en italien, ni en espagnol. Aussi notre langue passe-t-elle à l'étranger pour difficile à apprendre, ce qui n'encourage pas à l'aimer et à la pratiquer.

Notre orthographe capricieuse a d'ailleurs des inconvénients même dans les pays de langue française : les Français n'ayant pas l'habitude de prononcer leur langue comme ils l'écrivent, des prononciations locales se reforment dans le domaine de la langue d'oïl ; elles conduiront avec le temps à une nouvelle création de patois.

La réforme orthographique est donc nécessaire ; pour être

bienfaisante, elle devra établir des règles simples dans la façon d'orthographier.

Résumons ce long article et concluons : seules les langues dans lesquelles tous les progrès de la science sont consignés peuvent prétendre au titre de langues scientifiques internationales : l'on peut écrire des articles scientifiques dans les autres langues, mais ceux qui les écrivent, n'ayant pu parfaire leur éducation avec des ouvrages écrits dans leur langue maternelle, auront toujours une tendance de plus en plus forte à écrire dans une langue pouvant faire connaître leurs travaux par les savants du monde entier; ils y seront aussi incités par le fait que la librairie y sera prospère et, par conséquent, paiera les uteurs, au lieu d'être payée par eux. La production scientifique des pays où l'on publie beaucoup s'augmentera donc de la plus grande partie de celle des pays où l'on publie peu. Ainsi, sauf quelques-unes, toutes les langues sont destinées à rester des idiomes purement littéraires et administratifs. Dans la concurrence que se font les langues scientifiques, le français, la seule langue des pays latins à laquelle on puisse reconnaître cette qualité, est descendu de la première place, qu'il occupait il y a cent ans, à la troisième, fortement distancé par l'anglais et l'allemand. A moins que nous ne fassions des efforts énergiques pour empêcher l'écart entre nos concurrents et nous de s'accroître, il augmentera rapidement. Si nous reculons devant une augmentation de nos dépenses scientifiques, notre littérature scientifique perdra avant peu cette ampleur qui fait de notre langue une langue scientifique.

Quelque grande que soit la bonne volonté des autres peuples à notre égard, le jour où leurs savants auront désappris notre langue, il sera aussi oiseux pour nous d'espérer que le français continuera à être une langue internationale, qu'il le serait d'espérer de voir cette qualité rendue au latin. Seules restent des langues internationales celles qu'il est utile d'apprendre et que la majorité des étrangers apprennent. Il est évident qu'il deviendra de moins en moins utile d'apprendre le français comme une langue commerciale. L'utilité de notre langue reposera donc de plus en plus sur les services qu'elle pourra rendre aux savants et aux diplomates. Notre plus grande garantie qu'elle restera la *langue diplomatique* est donc dans son utilité scientifique. Les faits semblent de plus en plus aiguiller

vers une situation où l'Allemagne et l'Angleterre seront à la tête de deux grands groupements. Si apprendre le français devenait un pensum infligé aux seuls élèves diplomates, nos amis comme nos ennemis succomberaient vite à la tentation de substituer à une langue diplomatique unique les langues des deux chefs de ces groupements. Personne ne nous défendrait puisque tous, sauf nous, gagneraient au change. Pour défaire l'œuvre du congrès de Nimègue, il suffirait que dans un futur congrès international plusieurs hommes s'imposant comme négociateurs sachent bien à la fois l'anglais et l'allemand et ignorent notre langue.

D'ailleurs, l'époque où tous les savants du monde entier parleront la même langue est peut-être plus proche qu'on ne croit. A mesure que la science s'enrichit d'observations et de découvertes nouvelles, le savant doit se spécialiser davantage, et le jour où une langue aura acquis le privilège de servir d'organe à presque toutes les publications scientifiques spéciales, elle aura acquis une fonction qui restera son apanage éternellement.

Pendant longtemps, les faits historiques ont été locaux (républiques grecques et latines), puis ils sont devenus régionaux (Assyrie, Chine, Grèce, Rome), puis continentaux (Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon). Nous sommes arrivés à la période mondiale, et de même que le latin, langue du Latium, est devenu peu à peu la langue de l'Italie et d'une partie de l'Europe occidentale, de même que le français, langue du Parisis, est devenu peu à peu la langue de toute la France, de même une langue deviendra la langue mondiale. Ce devra être une langue parlée, sans quoi les inconvénients qui ont amené l'abandon du latin se reproduiraient. Ce n'est même pas la conquête qui engendrera ce résultat. Il y a trop de langues différentes sur le globe et la marche de la civilisation est trop nettement orientée vers l'abolition de la guerre (il n'y a eu que quatre guerres entre grandes puissances en Europe depuis 1815; trois ont été déclarées par la France et la quatrième n'a eu lieu qu'avec son assentiment) pour que des événements militaires soient l'élément qui amènera le triomphe de la langue destinée à devenir la langue universelle. Il sera dû à ce que ceux qui la parleront en auront fait l'instrument des « archives scientifiques » de l'univers. Ce sera la victoire du plus digne

(the survival of the fittest). Ce jour-là, les autres langues commenceront à tomber au rang de patois.

Il est pénible de penser que notre chère langue française ait eu tant de chances de conquérir cette situation glorieuse et définitive, et qu'une parcimonie mal placée, une organisation défectueuse et parfois l'hostilité de gouvernements cléricaux envers l'enseignement les lui aient fait perdre presque toutes. Elle reste encore néanmoins en possession d'un gros avantage, elle est la langue obligatoire en diplomatie. Elle jouit aussi de grandes sympathies chez beaucoup de petites nations. Si nous savons voir le danger et adopter avec intelligence les remèdes nécessaires, tout n'est peut-être pas perdu, et nous pouvons tout au moins prolonger la période où l'espoir continuera à nous être permis. Mais il ne faut pas se faire d'illusions ; si nous persistons à laisser les choses suivre leur cours naturel, la génération actuelle pourrait peut-être assister au 1870 de la langue française, comme la génération précédente a douloureusement vécu celui de notre gloire militaire et de notre situation politique.

ÉMILE LALOY.

SYMPHONIES DU SOIR

—

Comme un cri de douleur qu'étouffe un plafond bas,
Les bruits lointains du soir assourdis par la pluie
Ébranlent ma fenêtre où le brouillard s'appuie :
Tous parlant à la fois, je ne les comprends pas.
Je les écoute, ému de ces voix désolées
Dont l'ardeur s'exaspère à la chute du jour,
Comme si, dans la nuit, à ma vitre collées,
Cent bouches de misère imploraient mon secours.
Brusquement, pour ne pas sentir que ma main tremble,
J'écarte les rideaux : eh! quoi, rien au dehors
Que le pavé luisant et le pont noir qui semble
Porter l'hiver brumeux d'un bord à l'autre bord?
Pourtant, bien que mes yeux n'aient distingué personne,
Je sais bien qu'une foule était là ; je soupçonne
L'humble troupeau craintif d'avoir fui mon regard.
Les pauvres gens qu'emplit la terreur de déplaire
Croient que leur seule vue est un manque d'égard
Et, quêtant la pitié, attendent la colère.
Je m'éloigne. Aussitôt les voici revenus.

Enhardis maintenant, des milliers d'inconnus
Sur mes carreaux obscurs versent de longues larmes.
Plus terribles ainsi qu'aucune armée en armes,
Forts de leur dénûment, transis, trempés, fiévreux,
Flaireurs d'ombre pareils à des loups aux flancs creux,
Ivrognesses traînant des marmots dans leurs jupes,
Le déchet, le rebut, les bons-à-rien, les dupes,
Et jusqu'à des vieillards qu'on eût crus résignés,

Tous les malodorants et tous les malpeignés,
Et ceux-là devant qui la charité recule
Parce qu'ils sont trop vils, parce qu'on veut choisir
Et dans le bien qu'on fait ménager son plaisir,
Tous ils mêlent leur souffle au vent du crépuscule.
Il en sort de partout, des faubourgs de Paris,
Des vieux quartiers du centre aux ruelles infectes,
Pleins de recoins qui font qu'on s'arrête surpris,
Où d'étranges maux d'yeux avec d'étranges sectes
Fleurissent, m'a-t-on dit, dans les arrière-cours;
Il en vient, qui sans doute ont marché bien des jours,
Des rives de Tamise et des rives de Sprée,
Des cirques effrayants où, plus haute qu'ailleurs,
La clameur des humains est plus désespérée,
Et de plus loin, des grands réservoirs : juifs railleurs
Opposant aux soufflets une ironie amère,
Bons moujiks regardant la souffrance et la mort
Du même œil ingénu qu'un pauvre enfant sa mère...
Mais que sert d'en nommer quelques-uns? on fait tort
Aux visages sans nom perdus dans la cohue.
Qu'est-ce, dans la douleur, que la douleur connue?

Que veulent-ils enfin? Est-ce ma faute, à moi,
Si les pleurs sont nombreux comme les grains du sable?
Ai-je créé le monde? en suis-je responsable?
Ma chambre est-elle un temple ou le palais d'un roi,
Pour que l'humanité vienne y gémir et rampe
Autour de la clarté qui tombe de ma lampe?
C'est fou, voyons, ou bien c'est moi qui perds l'esprit!
Mais non. Je vivais là comme un arbre qui pousse,
Prenant mon temps. Le soir étendait sa main douce
Au-dessus du silence où mon rêve mûrit :
Je travaillais. — Alors vous vous trompez d'adresse!
De quel droit troublez-vous ma féconde torpeur,
Pour me glisser dans l'âme une horrible tendresse,
Cette compassion qui ressemble à la peur?

Ils ne me verront plus, j'ai soufflé ma lumière,
Et, caché dans mon lit, ma tête sous les draps,
Je songe : « Ils vont partir, ils seront bientôt las
De se meurtrir les poings aux angles de la pierre. »
Il me semble déjà que je n'entends plus rien...
Seul mon cœur, enchaîné comme un galérien,
A coups précipités rame dans les ténèbres,
Et je ferme les yeux, sachant qu'il me conduit
Sans espoir de retour aux rivages funèbres.
Mais derrière mes yeux, au fond d'une autre nuit
Où l'averse vient battre une fenêtre immense,
La vision grandie à présent recommence.

FRANÇOIS PORCHÉ.

L'ÉDUCATION OFFICIELLE JAPONAISE

—

L'étude de l'éducation officielle, au Japon, nous apprendra à quel point le développement du caractère national a été contenu par une discipline séculaire. Et elle nous expliquera l'étonnante faculté de résistance de ce caractère à la nouveauté.

La nation entière commence en ce moment à recevoir une instruction renouvelée selon les méthodes européennes, et imposée par le gouvernement. Les programmes portent, à peu près, sur les mêmes matières essentielles qu'en Europe, sauf les classiques grecs et latins. Depuis les Kindergartens jusqu'aux Universités, tout le système d'éducation est moderne, du moins en apparence. Pourtant l'influence du nouvel enseignement sur les pensées et les sentiments des jeunes Japonais se fait sentir bien moins qu'on ne l'avait prévu. Et cela ne tient pas seulement à la place que les anciennes études chinoises occupent toujours, ni aux particularités que crée la différence de religion. Cela s'explique beaucoup plus par les divergences fondamentales qui séparent la conception japonaise et la conception européenne de l'éducation et des résultats que l'on en attend. Malgré la nouvelle méthode et le nouveau programme, l'éducation japonaise observe encore un plan traditionnel, qui est tout l'opposé du plan occidental. Chez nous, le principe d'autorité, fondement de l'enseignement moral, se fait sentir dès l'enfance. Le professeur européen ou américain se montre sévère même avec les tout petits. Nous estimons qu'il est important de leur inculquer, aussitôt que possible, les devoirs de bonne conduite, le « Il faut » et le « Il ne faut pas ». Plus tard, on leur permet un peu plus de liberté. On fait comprendre au grand garçon que son avenir dépendra de ses efforts et de ses qualités personnelles. On le laisse se débrouiller presque entièrement seul, en lui donnant parfois un conseil, ou en lui faisant un reproche. Enfin, l'étudiant adulte, qui a du caractère et des dispositions heureuses, devient par-

fois l'ami de son professeur, vers qui il se retournera, dans les circonstances difficiles de sa vie, et dont il recevra le meilleur conseil. Et puis, pendant tout le cours de la formation morale et intellectuelle de l'étudiant, non seulement nous nous attendons à voir agir l'émulation, mais nous l'exigeons. Et cette sorte de concurrence semble de plus en plus indispensable au fur et à mesure que la discipline se relâche, tandis que l'enfant grandit et devient homme. L'objet de l'éducation occidentale est de cultiver l'habileté individuelle et le caractère personnel, et de créer un être indépendant et plein de force.

Or, l'éducation japonaise, en général, a suivi le plan contraire. Et elle s'y tient encore de nos jours, malgré les apparences. Elle n'a jamais eu pour objet de préparer l'individu à une activité indépendante ; elle a toujours voulu le former en vue d'une activité solidaire, — le façonner afin qu'il puisse occuper une position bien déterminée dans une société aux cadres rigides. Chez nous, la contrainte commence dès l'enfance, pour se relâcher ensuite graduellement. En Extrême-Orient, la contrainte ne se fait sentir que beaucoup plus tard, mais, sitôt apparue, elle va en se resserrant toujours. Et elle n'est pas imposée directement par les parents ni les professeurs, ce qui fait une différence considérable dont nous verrons plus tard les effets.

L'enfant japonais jouit d'une liberté beaucoup plus grande que l'enfant européen, — et cela même bien après l'âge où commence sa vie d'écolier, vers la sixième année. Bien entendu, il existe beaucoup d'exceptions, mais en général on permet à l'enfant de faire ce qu'il veut, du moment que sa conduite n'est nuisible ni pour lui-même ni pour les autres. On le surveille, mais on ne le contrarie pas, on le gronde, mais on ne le force que rarement à obéir. En somme, il peut être aussi « diable » qu'il veut. Un proverbe japonais prétend que « les ornières de la route elles-mêmes détestent un garçon de sept ou huit ans » ! — (*Nanatsu yatsu*, — *michibata no ana desaimon nikumu.*) On ne le punit que lorsque cela est absolument nécessaire ; et alors, suivant l'ancienne coutume, toute la famille, y compris les domestiques, interviennent en faveur du coupable ; ses petits frères et ses petites sœurs revendiquent le droit d'être punis à sa place. Ce sont seules les gens des classes les plus grossières qui fouettent leurs

enfants ; en général, on préfère comme dérivatif le moxa (1), — et c'en est un très dur. L'opinion générale désapprouve ceux qui cherchent à effrayer les enfants en faisant, comme nous disons, « la grosse voix ou les gros yeux » ; une punition doit être infligée aussi silencieusement que possible, et celui qui l'inflige gronde d'une voix très douce le petit coupable. Gifler un enfant sous quelque prétexte que ce soit est une preuve de vulgarité et d'ignorance. Il est rare que l'on punisse un enfant en le privant de récréation, de nourriture ou d'un de ses plaisirs habituels. Les mœurs exigent qu'on soit infiniment patient avec les tout petits.

La discipline commence à l'école, mais elle est tout d'abord si légère qu'il n'est guère possible de l'appeler discipline. Le professeur n'est pas le maître, mais plutôt le frère aîné. Il ne dispose pas d'autre punition que le blâme public. L'autorité du maître sur l'enfant s'appuie surtout sur l'opinion commune de la classe ; or, un professeur habile dirige facilement cette opinion. Chaque classe est théoriquement gouvernée par deux petits capitaines, choisis d'après leur intelligence et leur caractère. Lorsqu'il y a un ordre désagréable à donner, c'est enfant capitaine, *Kyuchô*, qui en est chargé. Ces détails méritent d'être notés ; ils montrent comment s'exercent, dès la vie scolaire, la discipline de l'opinion, la domination de la volonté commune, et à quel point la méthode réelle de l'éducation japonaise s'accorde parfaitement avec les traditions morales de la race.

Dans les classes supérieures, l'autorité est légèrement plus forte ; dans les grandes écoles, elle est beaucoup plus sensible ; la force dirigeante est toujours le sentiment de la classe et non la volonté personnelle du professeur. Dans les écoles moyennes, les élèves se montrent extrêmement sérieux et l'opinion de la classe atteint à une force devant laquelle le professeur lui-même est obligé de céder. Il serait probablement renvoyé, s'il essayait de l'ignorer. Toutes les classes des écoles moyennes élisent leurs officiers, qui représentent et font respecter le code moral de la majorité, et la règle traditionnelle de conduite. Cette règle de conduite se perd peu à peu, mais il en reste à peu près partout quelque chose. Les rixes, l'intimidation, les menaces sont inconnues au Japon, car une

(1) Cautérisation par un corps facilement inflammable.

discipline qui exige une conduite uniforme ne tolère ni la colère personnelle, ni la domination d'un seul.Ce n'est jamais l'influence de l'individu sur la foule qui règle la vie scolaire au Japon; c'est toujours la masse qui soumet l'individu, — et la force de cette masse est formidable. L'étudiant qui, sciemment ou inconsciemment, offense le sentiment général de la classe se verra tout à coup condamné à la solitude la plus absolue. Personne ne lui parlera ; personne ne fera attention à lui, même en dehors de l'école, jusqu'à ce qu'il se décide à faire des excuses publiques. Et même alors son pardon dépendra du vote de la majorité de ses camarades.

Cet ostracisme temporaire est fort redouté, et non sans raison. Car il est considéré comme une véritable disgrâce, même en dehors du milieu des étudiants. Le souvenir en suivra celui qui l'a encouru, pendant toute sa carrière. Quelle que soit la position officielle ou professionnelle à laquelle il parvienne plus tard, on n'oubliera jamais qu'il a été, une fois, condamné par l'opinion générale de ses camarades de classe, même si les circonstances devaient établir, par la suite, qu'il a eu raison contre ceux-ci.

Dans les grandes écoles du gouvernement, la discipline est encore plus sévère. Les professeurs sont généralement des fonctionnaires soucieux de leur avancement : — les étudiants sont des hommes qui se préparent à l'Université, ou se destinent, à part quelques exceptions, à des fonctions publiques. Dans ce monde tranquille, froid et ordonné, il n'y a place ni pour la joie, ni pour la jeunesse, ni pour la sympathie. Il y a des réunions, des sociétés; mais elles n'ont qu'un but utilitaire, — et servent à certaines branches d'études. On n'y a ni le temps, ni le goût de s'amuser. En toutes les circonstances, un certain maintien conventionnel est exigé par la tradition, par cette tradition qui est infiniment plus ancienne que toute école publique. Tout le monde se surveille réciproquement ; les excentricités ou les singularités sont vite remarquées, et réprimées. Pour l'observateur étranger, cette discipline, — telle qu'elle s'impose dans certaines institutions, — paraîtrait peu réjouissante. Ce qui m'a toujours fait le plus d'impression dans les collèges supérieurs, c'est le silence sinistre qui y règne. Dans l'un de ces collèges, où j'ai enseigné pendant plusieurs années, et qui était le collège le plus

conservateur du Japon, il y avait plus de mille étudiants, tous jeunes et plein d'énergie. Pourtant le calme général qui régnait, soit dans l'intervalle des cours, soit pendant les récréations dans le parc, sur le terrain de jeux ou dans les gymnases, me donnait un étrange sentiment d'oppression. Regardait-on les élèves jouer au football? on n'entendait pas d'autre bruit que les sourds coups de pieds donnés au ballon. Suivait-on les luttes de jiujutsu? On n'entendait pas prononcer un mot, pendant de longues demi-heures! Il est vrai que le jiujutsu exige non seulement le silence, mais l'absense absolue de toute manifestation d'intérêt ou d'émotion chez les spectateurs. Il y a trente ans, la discipline des écoles samurais exigeait cette même impassibilité.

L'étudiant parvient enfin à l'Université, la grande porte de cérémonie qui s'ouvre pour lui sur les fonctions publiques. Il se sent libéré de la domination qui régnait jusqu'ici sur sa vie publique, bien que la volonté de sa classe continue à le diriger à certains points de vue. En général il entre dans la vie officielle après avoir passé ses examens; il se marie et devient le chef, — ou le chef éventuel d'une famille. Seuls ceux qui ont suivi attentivement ce changement peuvent comprendre combien soudaine est la transformation qui s'opère en l'homme japonais à ce moment de sa carrière. Et cette transformation explique toute la signification de l'éducation japonaise.

Peu de faits de la vie japonaise surprennent autant que la métamorphose qui transforme l'étudiant gauche et maladroit en un fonctionnaire digne, impassible et élégant. Il n'y a pas très longtemps encore, il demandait, la casquette à la main, l'explication d'un texte ou le sens de quelque phrase étrangère; aujourd'hui, il rend peut-être la justice, ou bien il entretient une difficile correspondance diplomatique, ou bien encore il dirige quelque collège. Quoi que vous ayez pensé de ses facultés particulières en tant qu'étudiant, vous ne douterez guère, à présent, de son aptitude spéciale pour la situation qu'il a été appelé à occuper. Les succès d'étudiants n'ont contribué que secondairement à sa nomination, bien qu'ils fussent nécessaires. Mais il a été soumis à un entraînement spécial. Une haute protection l'a fait désigner pour certaines qualités de caractère, ou du moins pour la promesse de ces qualités. Peut-être a-t-il bénéficié d'un certain favoritisme; mais, en général, les

hommes capables sont seuls nommés aux postes de confiance. Le gouvernement se trompe rarement. Tel étudiant possède une valeur qui dépasse beaucoup celle qu'il aurait pu acquérir simplement par l'étude. Il a des facilités pour diriger, ou pour organiser, — quelque force ou quelque talent naturel cultivé par son éducation. Suivant son genre de valeur, on a choisi d'avance la position qu'il occupera. Ses longues et dures années d'école lui ont appris plus que les livres ne sauraient lui enseigner, et bien plus qu'un sot n'apprendra jamais. Il sait lire dans les esprits des hommes, pénétrer leurs raisons les plus secrètes. Il sait demeurer impassible dans toutes les circonstances : il sait comment découvrir immédiatement la vérité, par de simples questions; il sait comment vivre toujours sur ses gardes, même vis-à-vis de ses amis les plus intimes, — et il sait comment demeurer fermé et impénétrable au moment même où il se montre le plus aimable. Il est passé maître dans l'art de la sagesse mondaine. Il est vraiment étonnant et présente le type parfait de sa race. Un Occidental même éclairé ne saurait le juger. Ses connaissances visibles comptent peu dans l'appréciation de sa valeur. Ses études universitaires, sa connaissance de l'anglais, du français, ou de l'allemand, — ne lui servent que comme l'huile assure le bon fonctionnement de certains mécanismes. L'étudiant japonais ne considère ses diverses connaissances que comme les meilleurs moyens d'atteindre une fin administrative. Sa vrai science, infiniment plus profonde, est l'aboutissant de l'évolution de l'âme japonaise. Et la distance qui sépare son esprit et l'esprit occidental est incommensurable. De nos jours, cet homme s'appartient moins que jamais. Il appartient à une famille, à un parti, à un gouvernement. Dans sa vie privée, il est lié par la coutume; dans sa vie publique, il ne peut agir que suivant l'ordre, et il ne doit jamais rêver à céder à des impulsions qui sont en contradiction avec l'ordre, quelque généreuses ou raisonnables qu'elles puissent être. Un mot imprudent suffirait à ruiner sa vie, il a donc appris à ne pas se servir inutilement des mots. Il arrivera vite à de hautes situations, grâce à une soumission silencieuse, et à l'observation inlassable du devoir. Il deviendra peut-être Gouverneur, Juge Suprême, Ministre ou Ambassadeur. Mais plus il réussit, plus les liens sociaux et moraux qui le tiennent vont se resserrant.

En vérité, un long entraînement dans la prudence et le sang-froid sont une préparation indispensable à l'existence officielle. Car l'habileté nécessaire soit pour conserver une position, soit pour la résigner avec honneur, dépend beaucoup de cet entraînement. Ce qu'il y a de plus sinistre dans la vie officielle, c'est le manque absolu de liberté morale, — la négation du droit d'agir suivant ses convictions personnelles sur la justice. Le subordonné, qui désire, avant tout, garder sa place, ne doit avoir ni croyances, ni sympathies personnelles, à moins d'y être autorisé. Il n'est plus de nos jours l'esclave d'un homme, mais d'un système, qui est aussi ancien que la Chine. Si la nature humaine était parfaite, ce système serait également parfait. Mais tant que la nature humaine demeurera ce qu'elle est aujourd'hui, ce système laissera beaucoup à désirer. Tout peut dépendre du caractère personnel de ceux auxquels le pouvoir a été temporairement confié, et la seule liberté laissée au serviteur le plus capable qui est soumis à un mauvais maître est de se résigner, ou de mal faire à son tour. L'homme fort envisage bravement le dilemme, et résigne. Mais pour un homme fort il y a cinquante timides. Sans doute la perspective d'une carrière brisée est beaucoup moins effrayante que l'ancienne idée de crime qui s'attachait à toute espèce d'insubordination. Les cérémonies et les légendes religieuses survivent à la foi dans la doctrine. Ainsi le gouvernement conserve toujours son autorité même sur la conscience, quoique la religion ne se confonde plus de nos jours avec le gouvernement. Le système du secret, qui existe toujours, contribue à entretenir cette crainte mal définie qui a toujours été attachée à l'idée de l'autorité administrative. Et cette autorité est encore pratiquement omnipotente dans les limites que j'ai déjà indiquées. Avoir la faveur de l'autorité, cela veut dire jouir de tous les plaisirs illusoires d'une brusque et nouvelle popularité. Par un mot, toute une communauté, toute une cité tourne tout le côté aimable de sa nature humaine vers le favori, — afin de le charmer et de lui faire croire qu'il est digne de recevoir ce qu'il y a de meilleur dans ce que tout le monde peut lui donner : mais supposez que les pouvoirs changeants découvrent tout à coup que l'homme qu'ils ont favorisé est entré dans une intrigue politique quelconque, celui-ci sera immédiatement, sans savoir pourquoi, l'ennemi

public. Personne ne lui parlera plus, ni ne le saluera, ni ne le lui sourira, — sauf ironiquement. Ses anciens amis se croiseront avec lui sans le reconnaître. Les poursuit-il pour les interroger ? Ils lui répondront avec le plus de rapidité et de prudence possible. Le plus souvent ils ignorent le « pourquoi » de l'affaire. Ils savent seulement qu'on a donné des ordres et qu'il ne ferait pas bon d'essayer de pénétrer les raisons de ces ordres. Les gamins des rues savent aussi cela, et ils se mettent à railler la malheureuse victime de la fortune ! Et les chiens eux-mêmes aboient sur son passage, comme s'ils devinaient le changement qui s'est opéré en lui et autour de lui.

Telle est la force de la défaveur officielle. Mais les peines que font encourir toute erreur, ou tout manque de discipline, sont parfois beaucoup plus sévères. Au temps de la féodalité l'offenseur aurait reçu l'ordre de faire le harakiri. Parfois, lorsque le pouvoir passe à des hommes malfaisants, ceux-ci abusent de leur autorité. Il faut alors beaucoup de courage pour désobéir à un ordre contraire à la conscience.

Ce qui sauva autrefois le Japon des pires effets de cette tyrannie, ce fut le sentiment moral de la masse. Le sentiment dictait à l'ordinaire la soumission à l'autorité, mais, trop brutalement opprimé, il pouvait aussi bien inspirer une révolte. Aujourd'hui les mœurs favorisent plus la justice. Mais il faut beaucoup de tact, de fermeté et de résolution à un fonctionnaire, pour se guider sûrement parmi les récifs et les tourbillons de la vie politique nouvelle du Japon.

Mon lecteur comprend maintenant le caractère général, les tendances et les résultats de l'éducation officielle japonaise. Il est curieux d'étudier aussi quelques traits de la vie des étudiants. Ils montrent à quel point les vieilles coutumes et les traditions survivent encore au Japon. Je puis en parler d'après mon expérience personnelle de professeur, — une expérience de plus de treize années.

Ceux qui ont lu Gœthe se rappelleront la docilité confiante de l'étudiant que reçoit le Docteur Méphistophélès dans la première partie de Faust, et au contraire son attitude si différente lorsqu'il reparaît, dans la deuxième partie, comme Baccalaureus. La plupart des professeurs étrangers enseignant au Japon ont eu l'occasion de rencontrer ces deux attitudes chez les étudiants, et de se demander si l'une des premières

personnes qui conseillèrent au gouvernement japonais d'adopter la méthode européenne n'a point joué, sans intention malicieuse, le rôle de Méphistophélès...

Le gentil garçon japonais qui, avec un respect infini, rend une visite de courtoisie au professeur étranger en lui apportant un bouquet d'iris, ou une gerbe de fleurs de prunier, le garçon qui fait ce qu'on lui dit, et qui vous charme par son ardeur, sa confiance, et ses manières empreintes d'une grâce qu'il est rare de trouver chez les jeunes gens occidentaux du même âge, est destiné à subir les transformations les plus étranges avant de devenir un baccalaureus. Vous le rencontrerez peut-être quelques années plus tard; il a revêtu l'uniforme d'une École Supérieure, et vous reconnaîtrez avec peine votre élève de jadis. Il est devenu taciturne, renfermé, dénué de toute grâce; il réclame comme un droit ce que la bonne éducation ne permet de solliciter que comme une faveur. Il a pris un air protecteur, qui est insupportable. Plus tard, à l'Université, il devient plus correct, plus conventionnel, mais il s'est éloigné encore; il s'est éloigné tellement de ce qu'il était comme enfant que cela vous donne un véritable chagrin.

L'Océan Pacifique est moins large et moins profond que l'abîme invisible qui sépare actuellement l'esprit de l'étudiant japonais et l'esprit du professeur étranger. Ce dernier est désormais considéré uniquement comme une machine à enseigner, et il n'aura presque sûrement qu'à regretter l'effort qu'il ferait pour devenir l'ami de ses élèves. Du reste, toute la méthode de l'éducation officielle tend à empêcher une telle amitié de se créer. Je ne parle pas seulement d'après mon expérience personnelle, mais d'après des faits bien connus. Le professeur essayera en vain de se mettre en harmonie avec la sensibilité de ses élèves, ou de les intéresser à certaines études qui feraient naître entre eux et lui une affinité intellectuelle. Ce sera peine perdue. Peut-être, dans deux ou trois cas sur mille, parviendra-t-il à obtenir des étudiants quelque chose d'infiniment précieux : une estime affectueuse et durable. Mais s'il ne sait pas se contenter de cela, il ressemblera à l'explorateur qui, dans les régions antarctiques, pendant de long mois, vainement, cherche la brèche dans les falaises de glaces éternelles.

Or l'exemple du professeur européen prouve que la barrière

qui sépare maîtres et élèves est faite, pour une grande part, de divergences naturelles.

Le professeur japonais peut exiger et obtenir de ses élèves des efforts inouïs. En dehors des heures de cours, il vit familièrement avec eux. Il peut gagner leur dévouement. Un étranger ne le gagnera jamais. Cette inégalité d'influence s'explique sans doute, facilement, par le sentiment de la race.

Il est bien difficile à un étranger, à moins qu'il n'ait du Japon une expérience vraie, de parler une demi-heure avec un Japonais, ou au moins avec un Japonais qui n'a jamais voyagé, sans dire quelque chose qui ne choque le goût et les sentiments de celui-ci. Et il y a très peu, — il n'y a peut-être pas de Japonais, qui puissent avoir une courte conversation avec un Européen, sans faire à celui-ci une impression effrayante, ou du moins surprenante! Il est presque impossible que la sympathie s'établisse entre des esprits construits si différemment. Cependant le professeur étranger, à la recherche de l'impossible, — qui s'attend à trouver chez ses élèves japonais une compréhension intelligente égale à celle qu'il demanderait à des étudiants occidentaux, est tout naturellement très troublé.

— Pourquoi faut-il qu'il existe toujours la largeur du monde entre nous ?

On pose bien rarement cette question, mais on n'y répond que rarement.

Pourtant mon lecteur devine sans doute la réponse. Et pourtant il y a un point essentiel et bien curieux de cette réponse qu'il ne devinera pas. Avant de le lui signaler, je lui ferai observer que le professeur étranger n'a vis-à-vis de l'étudiant japonais qu'une autorité purement artificielle, si l'on peut dire, tandis que le maître japonais enseigne avec l'autorité de la tradition et de l'idée de devoir. L'inertie que rencontre le professeur étranger, l'indifférence qui le glace à tous moments résultent en grande partie de l'incompréhension mutuelle, rendue inévitable par des conceptions du devoir absolument opposées. Le sentiment ancien s'attarde encore dans ces âmes, alors même que les manières, les mots et les usages anciens ont disparu. Aucun étranger ne se rendra jamais compte à quel point le Japon féodal survit dans le Japon moderne. L'ensemble des sentiments qui vivent encore aux cœurs japonais est hérité.

L'idéal ancien n'a pas tout à fait cédé la place à un idéal nouveau.

Au temps de la féodalité japonaise le professeur ne recevait pas de traitement; on trouvait tout naturel qu'il donnât tout son temps, toute sa pensée et toute sa force à sa profession. Cette profession était tenue en grand honneur, et s'il n'était pas question de rémunération, c'est que le maître s'en remettait entièrement à la reconnaissance des parents et des élèves. Le sentiment public liait ceux-ci au maître d'un lien que rien ne pouvait rompre, et qui venait immédiatement après celui qui unissait les parents aux enfants. En général, à la veille d'une bataille, l'élève, devenu officier prenait soin de s'assurer que son ancien professeur avait pu fuir la cité assiégée. Le maître sacrifiait tout à son élève, et l'élève était prêt, à tout moment à mourir pour son maître.

De nos jours, il est vrai, les aspects durs et égoïstes du caractère japonais apparaissent à la surface. Mais pour retrouver l'ancien sentiment moral persistant encore sous la rudesse de la nouvelle écorce, il suffit d'examiner la façon dont est donné l'enseignement supérieur au Japon ; pour une faible part, le gouvernement y subvient, mais il est surtout alimenté par des sacrifices individuels.

Cet esprit de sacrifice règne, du haut en bas, dans la société entière. C'est une chose bien connue qu'une partie importante des revenus privés de Leurs Majestés est, depuis de longues années, employée à l'éducation du peuple. Mais on ignore, en général, que toute personne noble, riche ou occupant une haute situation fait instruire des étudiants à ses dépens personnels. Dans la plupart des cas, l'aide donnée ainsi est une libéralité gracieuse; et dans un moins grand nombre de cas les dépenses de l'étudiant lui sont seulement avancées; il les remboursera peu à peu, dans un temps indéterminé. Autrefois les daymios disposaient du plus gros de leur revenu pour aider et entretenir leurs suivants; ils fournissaient le nécessaire à des milliers de personnes. En retour ils exigeaient d'eux le service militaire, la loyauté et l'obéissance. Leurs successeurs, surtout ceux qui sont encore de grands propriétaires, rivalisent en subvenant à l'éducation du peuple. Tous ceux qui le peuvent font instruire les fils, les petits-fils ou les descendants de leurs serviteurs d'autrefois. Ceux-ci sont choisis cha-

que année parmi les étudiants des écoles établies sur les anciennes terres du daymio. Aujourd'hui, il n'y a plus que les nobles très riches qui puissent se permettre d'entretenir un grand nombre d'étudiants, plusieurs années de suite. Les hommes nobles moins fortunés ne peuvent se charger que de quelques-uns. Pourtant ils entretiennent presque tous quelques étudiants, même lorsque le revenu du protecteur est si infime que la dépense lui serait impossible, si l'étudiant ne prenait l'engagement de le rembourser aussitôt ses examens passés. Dans certains cas, le protecteur se porte garant de la moitié de la dépense ; l'étudiant paye le reste.

Ces exemples de l'aristocratie sont suivis par les autres classes de la société. Des marchands, des banquiers, des fabricants, — tous les hommes riches des classes commerçantes et industrielles font instruire des étudiants à leurs frais. Les officiers les imitent. Les personnes dont les revenus sont trop faibles pour leur permettre une telle générosité aident pourtant les étudiants en les employant comme portiers, messagers ou comme précepteurs, — en les logeant, les nourrissant et en leur donnant parfois un peu d'argent de poche pour les services qu'ils rendent. A Tokyo, comme dans la plupart des grandes villes, presque toutes les grandes maisons sont gardées par des étudiants, que l'on aide ainsi.

Il ne faut pas oublier non plus le rôle tout particulier que jouent les professeurs dans ce grand mouvement. La plupart d'entre eux, dans les écoles communales, ne reçoivent pas des traitements qui leur permettent de fournir des subsides aux étudiants. Mais tous ceux qui gagnent plus que le strict nécessaire s'ingénient à le faire. Quant aux professeurs des écoles supérieures, ils le font si naturellement, malgré la modicité de leurs ressources, qu'ils semblent obéir à une nouvelle « tyrannie de la coutume », mais la « tyrannie de coutume » n'explique pas le plaisir du sacrifice, et l'étrange persistance de l'idéalisme féodal que manifestent des faits extraordinaires. Par exemple, certain professeur de l'Université est connu pour avoir fait instruire un grand nombre d'étudiants en partageant entre eux, pendant de longues années, la presque totalité de son traitement. Il les logeait, les nourrissait, les habillait et les instruisait ; il leur achetait leurs livres, et payait leurs cotisations. — Il ne se réservait que la petite somme abso-

lument indispensable pour vivre, en se nourrissant de patates. Voyez-vous, dans un autre pays, un professeur se mettant volontairement au régime du pain et de l'eau, afin de pouvoir faire instruire quelques jeunes gens pauvres ?

Je connais encore deux exemples du même état d'esprit, presque aussi remarquables. Un philanthrope, vieillard de soixante-dix ans, dévoua tout son temps, son argent et sa science à son ancien idéal du devoir. On ne saura jamais combien de sacrifices obscurs de ce genre ont été accomplis par ceux qui étaient le moins bien placés pour cela, et certains traits même sont presque douloureux. Je commets une indiscrétion rien qu'en y faisant allusion. Et cependant ils sont tout à l'éloge de la nature humaine.

Or, il est évident que des étudiants japonais habitués à voir les professeurs indigènes se sacrifier ainsi pour leur bien se montrent peu sensibles aux marques d'intérêt ou de sympathie des professeurs étrangers. Car ceux-ci, malgré leurs traitements supérieurs, n'ont aucune raison d'imiter l'exemple de leurs collègues japonais, ni surtout aucun penchant à le faire.

Cette ardeur à consentir des sacrifices personnels, à surmonter toutes les difficultés, pour réaliser l'éducation de la nation, suffit à détruire bien des légendes. Malgré la corruption qui a gagné, ces dernières années, les milieux universitaires, malgré tous les scandales et toutes les intrigues, tant que l'esprit du sacrifice personnel régnera parmi les professeurs et les étudiants, on peut espérer que toutes les réformes utiles seront accomplies. Je dirai même que la plupart des scandales officiels et des faillites sont le fruit de l'intervention de la politique dans l'éducation moderne, ou de l'essai d'imiter les méthodes conventionnelles de l'étranger, absolument contraires au passé et à l'esprit de la race. Là où le Japon est demeuré fidèle à ses anciens idéals moraux, il a réussi très noblement. Mais lorsqu'il s'en est éloigné inutilement, il n'a rencontré que le mal et le désordre.

Cependant, d'autres traits encore empruntés à l'histoire de l'éducation moderne démontrent, d'une façon encore plus probante, combien l'existence d'autrefois survit, quoique cachée, dans les mœurs nouvelles, et aussi à quel point le caractère de la race reste immuablement fixé dans les cerveaux les plus élevés. Je fais surtout allusion aux résultats obtenus par

l'éducation des Japonais à l'étranger, dans l'enseignement supérieur des Universités allemandes, anglaises, françaises ou américaines. Ces résultats semblent avoir été souvent presque nuls. Si l'on tient compte de la différence, de la contradiction absolue des habitudes de l'esprit, il est surprenant que les étudiants japonais aient réussi, comme ils l'ont fait, dans les universités étrangères. C'est un vrai prodige, pour un homme dont l'esprit a été formé par la culture japonaise, qui est imbu de la science chinoise, et qui connaît par cœur tous les idéographes, de prendre ses grades dans une Université européenne ou américaine. Il est évident que les hommes qu'on envoie achever leurs études à l'étranger sont choisis avec soin pour leurs aptitudes particulières; il leur est indispensable d'avoir une mémoire incomparablement supérieure à la moyenne des mémoires occidentales, et d'une qualité tout à fait différente. Mais, lorsque ces jeunes étudiants reviennent au Japon, on remarque généralement qu'ils cessent brusquement de faire le moindre effort pour persévérer dans la science où ils s'étaient spécialisés à l'étranger, à moins que ce ne soit dans un but purement pratique. Les Japonais sont inaptes vraiment à continuer tout travail indépendant, selon les méthodes occidentales. N'ont-ils point de pensée créatrice ? Point d'imagination constructrice ? Ou sont-ils indifférents ? L'histoire de la terrible discipline morale et intellectuelle à laquelle la race a été soumise depuis si longtemps prouverait bien, en effet, que l'esprit japonais a ainsi ses limites. Mais peut-on répondre précisément à ces questions ? Seule l'indifférence des Japonais est bien évidente. Ils n'essayent même pas de la déguiser. Mais il faut surtout se rappeler que jusqu'à présent l'érudition n'a guère été encouragée dans le pays même. En réalité, le jeune Japonais est envoyé dans les universités étrangères pour tout autre chose que pour apprendre à consacrer sa vie à l'étude de la psychologie, de la philologie transcendantale. On l'y envoie se préparer à remplir de hautes situations au service du gouvernement ; ses études étrangères ne sont qu'un des stades d'une carrière officielle. Il se prépare à des fonctions déterminées en apprenant comment les Occidentaux étudient, pensent et sentent à ce point de vue, et en constatant les progrès de l'enseignement dans ce sens. Mais on ne lui demande pas de penser ou de sentir comme les Occi-

dentaux ; du reste, cela lui serait absolument impossible. Il n'a pas et il n'aura jamais de grand intérêt personnel pour l'érudition occidentale, en dehors du domaine de la science appliquée. Son intention est d'arriver à comprendre tout cela d'après le point de vue japonais, et non du point de vue occidental. Mais il remplit bien son rôle ; il fait exactement ce qu'on lui dit de faire, et rarement plus. Sa valeur vis-à-vis de son gouvernement est doublée et parfois quadruplée par l'expérience qu'il acquiert ainsi. Mais une fois rentré chez lui, sauf pendant les quelques années où on exige qu'il fasse les fonctions d'un professeur ou d'un chargé de cours, cette expérience ne lui servira que d'un costume moral de cérémonie, — un uniforme dont il revêtira son esprit lorsque l'occasion officielle le voudra.

Il n'en est pas de même des hommes que l'on envoie à l'étranger pour suivre des études scientifiques qui exigent non seulement de l'intelligence et de la mémoire, mais aussi une sûreté de main et de diagnostic naturelle, comme la chirurgie, la médecine ou les spécialités militaires. Je doute que l'on puisse surpasser la dextérité des chirurgiens japonais. Et je n'ai guère besoin de dire que l'esprit, le caractère national supposent des aptitudes toutes particulières pour les études militaires. Mais les hommes qui ne fréquentent les Universités des autres pays que pour y gagner un diplôme, et qui se destinent, en fin de compte, à la vie officielle, ne paraissent attacher qu'une importance fort relative à tout ce qu'ils ont acquis hors de leur pays.

Nous nous sommes parfois demandé ce qu'auraient fait les anciens Grecs, et les anciens Egyptiens, s'ils avaient été mis brusquement en contact avec une civilisation comme la nôtre, une civilisation de mathématiques appliquées, où la simple énumération des sciences suffirait à remplir un dictionnaire. Il me semble que l'histoire du Japon moderne suggère très clairement ce qu'aurait fait tout peuple sage, possédant une civilisation fondée sur le culte des ancêtres. Il aurait réorganisé promptement sa société patriarcale de façon à faire face au péril imprévu ; il aurait adopté avec un succès surprenant tout le mécanisme scientifique dont il pouvait se servir ; il aurait créé une armée formidable, et une marine puissante ; il aurait envoyé ses jeunes aristocrates dans les autres

pays étudier les mœurs étrangères et se préparer aux fonctions diplomatiques; il aurait établi un nouveau système d'enseignement forçant les enfants à bien apprendre les choses nouvelles. Mais il n'aurait témoigné que de l'indifférence pour la vie intellectuelle et sentimentale de cette civilisation étrangère et son expérience sociale et morale n'aurait pas été profondément influencée par la littérature la plus belle, par la philosophie la plus profonde, ni par la religion la plus tolérante de cette autre civilisation.

LAFCADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ.)

ANDRÉ VÉSALE

D'APRÈS UNE ESTAMPE

—

Vésale était cet homme...
ÉMILE VERHAEREN
(*Les Héros.*)

C'est en tête de ton grand traité *De corporis humani fabrica* que je t'ai, pour la première fois, vu sur la vieille estampe où Titien t'a montré, le scalpel en main, cherchant, sur un homme mort le secret de la vie ; et le professeur Nicolas Tulp, quand il se tiendra grave et debout, grand col et chapeau hollandais, devant ses élèves, ne sera pas, un jour, peint par Rembrandt, plus sublime que toi dans cette vieille estampe gravée à Bâle.

Jean Oporin, le maître imprimeur qui sait les signes gothiques pour composer les livres, a mis tous ses soins dans le choix des lettres et des lettrines ; sur tes indications il a, parmi le grec et le latin, exposé, comme on fait d'un chef-d'œuvre, ton système de l'anatomie ; mais, de même que le géographe, armé du compas, se tient devant son atlas, qu'au seuil d'un herbier l'on voit, parmi les fleurs grêles et les feuilles fragiles, se pencher le botaniste, de même Oporin a voulu qu'au devant de ton œuvre vivante l'on mît ton portrait par Titien l'admirable.

Le bois, plus adouci, moins rude que le cuivre, a finement reproduit sur le haut vélin tes traits réguliers, tes regards d'une énergie concentrée, le pli sévère de tes lèvres, le rayonnement de ton visage empreint de la ferveur secrète de chercher, à travers l'homme même, un recours contre la maladie, une arme contre la mort.

Enveloppé de la houppelande à grands pans, à plis amples des docteurs des universités de Bologne ou de Padoue, au milieu du respect de tes disciples et de tes élèves, dans le silence où ne vit plus que l'attention passionnée de ceux qui t'écoutent, en gestes sobres, en mots exacts et simples, tu fais la démonstration ; et, certes, le géographe penché sur la sphère et

qui considère les continents, le botaniste attentif qui contemple en détail la structure de la tige et du calice, à l'instant que tu tâches à découvrir, dans le corps de l'homme, le dessin des os, la fermeté des muscles et, courant comme autant de sources distribuées sous l'enveloppe, les ramifications compliquées des artères et des veines, ne sont pas, à ce moment, l'un et l'autre, de plus nobles et plus grands savants que toi !

De ton scalpel aigu comme l'est le glaive d'un reître ou le poignard de bel acier d'un condottière, d'une main ferme et qui ne sait pas ce que c'est que trembler devant la mort, tu tailles dans la chair, regardes palpiter la poitrine, et, sous la pourpre ardente, étudies le merveilleux machinisme humain.

Le beau chef-d'œuvre ! En fut-il de plus accompli ? Vésale, un Dieu put seul concevoir cet admirable équilibre de toutes les parties d'un seul corps, ce cerveau qui commande, ce cœur qui anime, ces vertèbres qui maintiennent l'homme debout comme un arbre immobile, et ces canaux multiples, enchevêtrés de la tête aux pieds aux extrêmes de l'être et portant partout la chaleur, distribuant la vie avec la même ardeur que ces ceps flambants qui conduisent la sève de la terre à la vigne et font gonfler les grappes avec l'automne.

Autour de toi les groupes des assistants se sont resserrés. Dans la salle spacieuse, sous les lambris peints des devises de l'Université, des jeunes hommes venus des plus lointains et divers des pays se mêlent, se confondent et se poussent les uns près des autres. Si tu pouvais, si ton regard, fasciné par le corps que tu contemples, osait se détourner un peu de son objet, tu verrais, se détachant au premier rang parmi eux, autour de la haute dalle froide, le blond visage du Flamand, que son père, le changeur d'Anvers, envoya étudier à Padoue; tu verrais le Français léger des collèges, ce garçon de Bâle ou d'Augsbourg d'une raideur doctorale, le souple Espagnol ou le rusé Italien, avides, comme autant de jeunes clers, de ton enseignement et de ta parole. Tous sont là, tous t'écoutent, retenant le souffle, et, dans une attention plus tendue que l'arc du chasseur, regardent, sur le noble édifice de l'homme, flamber l'éclair d'acier du couteau.

Si tu cesses un instant de parler, rien, pour cela, ne bouge, en la haute salle; et le rire du Français, le lazzi de l'Italien, le chant du Flamand ou du Germain ne montent pas, parmi

ces hommes jeunes, pour déconcerter ton savoir, troubler ta méditation. Dans cette paix qui plane autour de ton génie, on entend battre le cœur du monde, on perçoit la rumeur de la foule, le pas des archers du duc Cosme, l'Arno qui glisse sous les arches et Pise tout entière, distraite du négoce, attentive seulement à la suave musique que font les anges tracés par le Gozzoli, au galop emporté des funèbres guerriers qu'Orcagna a peints, dans le Campo Santo, cabrés devant la Mort.

La Mort ! La chose horrible et menaçante ! Il y a bien longtemps que tu t'es familiarisé avec son visage. Depuis Bruxelles, qui te vit naître, jusqu'à ces bords gracieux de la Toscane, où tout est riant, où tout est beau et pur, où tout semble un paradis étendu sous les oliviers, tu n'as fait que constamment t'occuper d'elle ! Tandis que d'autres écoliers, tes amis, s'en allaient festoyer dans la rue Saint-Jacques et rire et danser avec de belles filles dont ils pressaient la taille et baisaient l'épaule, toi, Vésale, tu t'en allais, le soir, drapé dans ton manteau, du côté du charnier des Innocents, de la butte de Montfaucon, vers l'endroit où, sous les potences, tremblaient les chapelets des pendus ; et là, tu disputais aux chiens et aux voleurs les corps des misérables. Puis, rentré dans ta maison, Vésale, alors que d'autres consacrent à l'amour les heures de la nuit, toi, tu les consacrais encore à la Mort. A la lueur d'une mauvaise chandelle, occupé à lire dans le texte grec ou le grimoire arabe, longtemps tu te tenais immobile et, d'autres fois, le flambeau d'une main et le scalpel de l'autre, tu t'efforçais, en fouillant les viscères, en plongeant du côté du cœur, à découvrir dans la dissection la raison d'être ou de ne pas être. Et maintenant, maintenant que tu es dans la Toscane et pourrais, en compagnie de jeunes femmes, sur les lentes collines inclinées vers Florence ou vers Sienne, aller cueillir la grenade ou l'olive, maintenant, Vésale, éloigné de tout ce qui fait l'ornement des campagnes, la douceur du ciel ou la fraîcheur de l'eau, tu t'inclines encore au-dessus de l'énigme immobile !

Ainsi que ton maître Gonthier d'Andernach, tout fourré d'hermine et coiffé du chaperon, vint, jadis, de la Prusse rhénane, enseigner dans Paris et Louvain, toi tu vins de Bruxelles ici appelé par les Médicis.

D'une main sûre et précise, tu pousses le scalpel. Ainsi que

le croc du sanglier déchirait en le labourant le beau flanc d'Adonis, toi, d'un trait de métal, tu perces, étendu sur le marbre glacé, le corps de l'homme. Mais, Vésale, en même temps, quelle haute leçon tu fais à ces auditeurs assemblés pour t'entendre ! Avec le même amour qu'un sculpteur qui façonne en chantant le corps de sa maîtresse, avec la même ardeur qu'un poète qui tâche à peindre dans un hymne le visage de sa dame, toi tu décris l'homme, et, depuis les talons jusqu'à l'occiput, tu montres ses proportions, vantes sa symétrie, et, de toutes parts, fais voir l'ingénieux système de la chair et du sang répandus dans son être.

Du crâne, habitacle où s'agitent confusément et se choquent l'une l'autre les pensées les plus sublimes et les plus viles, jusqu'aux pieds, aux pieds qui faisaient d'un coureur d'Athènes ou de Lacédémone l'émule rapide des égipans et des centaures, Vésale, tu t'arrêtes à tous les détails si beaux du chef-d'œuvre ! Tu soulèves les fibres, dénoues les articulations, et, sous les ligaments, tu révèles aux yeux le squelette où les os, soudés l'un à l'autre, apparaissent ainsi que la charpente qui soutient l'édifice.

D'abord, dis-tu, voici les maxillaires qui broient comme des meules, les clavicules qui supportent les bras, ces bras laborieux, meurtriers ou caressants; voilà le cœur qui bat, tel qu'un oiseau pourpre, en la cage des côtes; voici le bassin, pivot merveilleux que les plus sûrs architectes, les plus grands stratèges n'auraient pas trouvé ; et voilà les poumons, les poumons qui respirent l'air imprégné de sel marin, de miel d'abeilles et de fleurs ; voilà le foie et les reins ; au bas du ventre, entre les cuisses fortes, voilà le sexe d'où la vie jaillit chaude comme un lait pur ! Enfin, parmi les muscles reliant l'une à l'autre les contrées diverses de l'être, voilà l'admirable système des artères et des veines ; comme les lacs d'un chasseur retiennent captive la colombe, ainsi le vaste réseau artériel, enfermant dans ses mailles fragiles la chair et le sang, garde la vie captive. Ah ! Vésale, toi qui te tiens penché au-dessus d'un corps pantelant avec le même tourment et la même angoisse que le sorcier au-dessus du feu où bout la cornue, si tu pouvais prévoir Césalpini, si tu pouvais devancer Harvey, tu saurais que le sang n'est pas une chose immobile, que c'est un fleuve de pourpre circulant sans cesse et que ce

fleuve, que cette pourpre, c'est cela qui fait battre le cœur, bouger le pouls et les tempes, que c'est cela qui fait, comme sous l'impulsion d'un vin enivrant, l'homme pareil à un Dieu!

Mais le génie même, Vésale, ne peut qu'aller en tâtant et dans l'ombre; le coup d'œil de l'aigle, pourtant si perçant, ne peut pas s'étendre au delà des limites que lui ont fixées les impossibilités. Tu ne peux tout voir, tu ne peux tout entendre ; et c'est cette cécité, c'est cette surdité, communes à tous les hommes, qui font, Vésale, les moments douloureux de ton cœur !

La démonstration finie, le silence tombé du ciel sur la haute salle, à l'instant où, la leçon d'anatomie achevée, s'en vont les élèves, tu demeures seul à seul avec le cadavre ; et, le bruit qui monte de l'Arno grossi bouillonnant sous les arches, le pas cadencé des milices, la rumeur des marchés, le mouvement nerveux que fait Pise se parant pour le bal du soir, cela ne peut pas empêcher l'angoisse que tu ressens devant le mystère insondable. Aussi, t'enveloppant dans les pans de ton manteau, tout frissonnant de la fraîcheur qui, le soir, même en Toscane, étend partout son voile au-dessus des collines, tu te dresses et penses qu'un homme tel que toi, Vésale, ne doit pas s'en tenir à chercher le secret en un seul être. Les corps, si parfaits et si beaux soient-ils que te livrent les gibets et les hôpitaux, ne connaissent plus assez le frisson humain ; ils ne sont jamais que la grimace figée de la vie. Et, ce que tu veux, c'est poursuivre dans la nature, au milieu des hommes que la mort n'a pas égorgés tout à fait, l'étude suprême de l'être surpris dans le moment fugace où cette vie n'a point, chez le blessé, franchi la porte taillée dans la chair, par le fer ennemi.

A ce moment, Vésale, tandis que les derniers appels des clairons des compagnies du duc Cosme retentissent sur la citadelle et que l'Arno, sous les arches de pierre, déferle et continue de gémir, un envoyé de Charles-Quint parvient jusqu'à toi ; il porte, ainsi que placet ou riche message armorié, roulé en une gaîne de cuir, ton brevet de chirurgien aux armées de l'Empereur...

Avant de donner réponse, Vésale, tu te penches, par la baie ouverte au-dessus de la ville, et contemples, un instant encore, la cité d'amour et de parfums endormie au bord du fleuve harmonieux. Une paix indicible, troublée à peine de

soupirs d'amants et d'échos de téorbes, s'élève au-dessus des bois des pins et des orangers. Mais cela n'est point suffisant à capter ton cœur! Tandis qu'entre tes doigts, maculés encore du sang de l'autopsie, nerveusement tu froisses l'invitation hautaine, ta pensée se détourne du captieux bonheur ; tu répudies toute grâce, tout repos et t'absorbes soudain dans le songe altier où, devant tes yeux, des forêts épaisses de lances semblent, en frappant le sol dur de Souabe et de Franconie, marcher en avant de l'Empereur. Et les tiens, Vésale, ceux qui t'ont donné le jour, qui façonnèrent ton cerveau à l'image du leur, ton père qui se nomma André comme toi, ton aïeul Everard, ton bisaïeul Jean, ton trisaïeul Pierre surgissent devant toi, avec la vision ! Bientôt tu reconnais celui dont tu es fils, l'apothicaire penché au-dessus des herbiers où sèchent les simples, ton grand-père le mathématicien, le même qui refaisait Euclide et s'efforçait d'atteindre à la raison des nombres, et tes autres ancêtres, médecins comme toi de père en fils ! Et tu sais que l'un d'eux, Jean, a servi sous Maximilien, que ton père lui-même, imitant son exemple, a vieilli dans le service impérial. Semblables à des sages, pareils à des dieux instruits du secret universel, Vésale, tu vois les uns et les autres surgir : tous t'indiquent d'aller avec le Charles-Quint...

Ah ! rude vallée rhénane, forêts sombres, vieux burgs, comme cela est loin de la molle Italie ! Et tu ne vois plus les lauriers fleurir, ni les femmes dénouer leurs cheveux ornés de violettes pour leurs amants ! Mais, cela aussi est profond, le Rhin, plus torrentiel que l'Arno, et qui passe en heurtant le chemin des bateaux établi, dans Mayence, d'une rive à l'autre !

Mon maître, voici enfin le fastueux cortège vers lequel tu vas à petit trot de ta mule, suivi de tes serviteurs pisans. Et ce ne sont que bannières, ce ne sont que grandes couleuvrines poussées à bras par les soldats ! Et le tambour bat, et le clairon sonne, et les lansquenets, vêtus de pourpoints bariolés, tenant haut le fer, dressent comme crêtes de coqs, au-dessus de l'armée, leurs chapeaux piqués des plumes du plus bel or et du plus beau bleu. Les archers, arbalétriers et les reîtres venus de tous les monts de la Suisse, de tout le val du

Rhin, de toutes les forêts de la Germanie, avancent, serrés l'un contre l'autre, parés de casques et de rondaches, en armures ou grands pourpoints à carreaux comme des valets de cartes ! Et le Rhin lui-même, grossi par les hivers et qui monte en poussant par devant lui les nefs les plus lourdes, les arbres déracinés arrachés des bords, ne produit pas un fracas pareil à celui que ce fleuve humain fait avec ses piques, ses lances, le pas de ses chevaux, le chant de ses reîtres et le claquement de ses grands drapeaux militaires !

Un instant ta mule, habituée à des chemins plus doux, à ces quais de l'Arno charmants et tranquilles, hésite à marcher; mais il te faut bien aller vers celui qui se porte, sous la protection des enseignes brodées d'aigles, parmi ses fous, ses femmes, ses nains, ses astrologues et ses perroquets, en avant de l'armée. Déjà, dans le feu des lames, le froissement des bannières, il te semble apercevoir l'Empereur, en son vêtement de soie et de fer, sur son haut cheval noir de bataille. Les barons, landgraves, comtes palatins, le prince-évêque de Worms, l'évêque de Mayence, les deux électeurs de Trèves et de Cologne, la mitre ou le morion en tête, parés de la toison, le ruban de l'ordre teutonique au cou, les uns sur juments pie, d'autres sur chevaux moreaux, précédés de hérauts tout empanachés, de meutes bruyantes et de veneurs, se pressent, piquant des deux à l'entrée du cortège. Mais, mon maître, en vain, parmi l'éclat des lames et des fers des lances, regardes-tu ces gens d'Espagne, d'Allemagne et de Bohême, opulents comme ducs ou comme cardinaux, tout fourrés de martre, ornés d'écus et de devises, constellés des feux de l'or et des perles ; en vain dévisages-tu, l'un après l'autre, les chevaliers ! Charles-Quint n'est pas, sur son grand palefroi de guerre, debout au milieu d'eux.

Depuis la campagne de la Gueldre, les chevauchées de Nimègue et de Ratisbonne, l'Empereur souffre horriblement; la goutte travaille sa chair, tord ses os, et, dans sa litière, tandis que ses femmes complaisamment lui sourient, qu'un nain, secouant sa marotte, essaie de l'amuser, ou que quelque officier s'efforce à porter jusqu'à ses lèvres le hanap empli de vin du Rhin, lui repousse rudement le breuvage, le fol et le baiser et, jeté parmi les coussins, mord, en criant de souffrance, ses gants fauves de chasseur.

Doucement tu t'approches, écartes les uns et les autres et fais faire silence.

Charles sait bien quel rude homme tu es, d'où tu viens, et ton père et les tiens et que, depuis ton bisaïeul, vous, les Vésale, avez appliqué le baume miraculeux, guéri Philippe le Beau, don Ferdinand d'Aragon, enfin ce Maximilien fils de Frédéric, qui le fit maître du monde et dont dévotement il baise les traits peints sur un médaillon. Alors, cette main, qui a porté la lance et levé le drapeau, tu la tiens dans ta main sèche ; tu touches à ce front auguste, tu te penches sur ce cœur empli du plus monstrueux orgueil, tu épies les mouvements que le mal imprime à cette nature.

Tout se tait, tout se recueille à mesure que tu médites. Du fond de la nuit, du mal et de la fièvre, l'impérial malade élève jusqu'à toi son regard où brille encore le vif éclair de la bataille ; mais, cette fois, ainsi qu'un sanglier terré au gîte, qu'un soldat chancelant, atteint par une flèche ou par un coup de lance, essaie d'aller se cacher à l'ombre pour mourir, lui, le dominateur des Espagnes et des Autriches, n'est plus le même guerrier emporté, fonçant de l'avant, la dague ou l'épée au poing. Le mal le tient, porte le ravage partout dans son corps, étreint sa gorge et broie comme tenailles ses membres noués par la douleur. Alors, lui, le maître, il s'en remet à toi, son médecin. Et, de même qu'aux jours de sacre et de tournoi, de fête royale ou d'entrée dans les villes, on voit Charles paraître dans le feu des torches et dans la pourpre des enseignes, le globe dans une main et le glaive dans l'autre, aujourd'hui l'on voit l'humble docteur des universités de Louvain et de Padoue se dresser en sa robe stricte et plébéienne, sous son bonnet de drap, et, dans ses mains, tenir à discrétion le trésor sacré des jours de l'Empereur.

Tout cela est vieux de quelques années, désormais, Vésale. Et, maintenant que tu as obtenu ton congé, tu es revenu à Bâle, chez Oporin, ton imprimeur.

Devant toi, sous le jour tamisé des vitraux, les ouvriers assemblent les caractères, le graveur trace son trait avec application ; l'on dispose les hautes planches anatomiques, les presses humides d'encre gémissent sous l'effort des artisans

t, c'est ton grand ouvrage *De corporis humani fabrica* qui
eparaît, complété de leçons nouvelles, embelli d'images neu-
es avec, à toutes les pages, de grands portraits des organes,
es viscères, des membres, avec tout l'être tel qu'il jaillit du
orps d'Adam.

Ecce homo! Voici l'homme ! Le voici tel que tu l'as pu
onsidérer, au chevet de César, dans le charnier des pendus
u dans les ambulances.

Parfois le corps s'habille de pelleteries riches et chaudes; il
st paré de velours, de damas et de fin linge ; il porte joyaux
ux mains et sur la gorge. Et, d'autres fois, il n'est enveloppé
ue d'un haillon ; mais, le haillon enlevé, le velours ouvert,
'est une même structure, une disposition identique et l'ar-
ile dont est pétri Charles-Quint empereur est la même que
elle que revêt le dernier des soudards de son armée.

Oh ! comme tu as bien ri, Vésale, voici deux jours, quand
porin te mena chez Jérôme Froben et que, là, vous feuille-
tes ensemble, avec Amerbach, l'homme savant en lois, le
rand *Simulachre* où la Mort, tracée sur bois par Holbein,
t vue si bien pourtraicte en toutes sortes de poses facétieu-
s. Comme elle te parut plaisante et farce et bouffonne, cette
ort arrangée en musicienne, jouant du violon sur des fémurs
riant, de ses yeux vides et de ses dents blanches, à la co-
édie !

Dans le sillon que suit le laboureur, dans l'oratoire où
ie la duchesse, dans la stalle où se tient le juge, au seuil
la chambre nuptiale où vont pénétrer les époux, sur le
nt du navire où le marin, à la lueur d'un éclair, découvre le
sif, au seuil du monastère où le gras chanoine hésite à en-
er, sur le sentier ou dans la taverne où titubent l'avare, le
ueur et l'ivrogne, tu suis sa fantaisie inimitable.

Holbein a passé là ; il a dressé à grands traits cette œuvre.
Celui-là, Vésale, il savait comme toi tout ce qu'un squelette
mporte de souplesse, la mobilité d'un crâne pareil à une
oche fêlée ne pouvant plus rendre aucun son, la transpa-
nce du thorax semblable à un vieux panier percé de part en
rt, usé par le vent et la pluie ; et, ce qu'il savait aussi, c'est
ie, sur les rotules, la carcasse — pareil à un épouvantail —
ut esquisser les balancements les plus doux, les danses de

l'amour, et, s'il le faut, mimer dans des contorsions élégantes les minauderies des dames et les pas des galants.

Cette Mort que tu vois là, Vésale, montrée sous l'aspect le plus plaisant, ballant dans la kermesse elle t'a bien fait rire, homme méditatif! Et Boniface Amerbach, Jean Oporin, la main sur la ceinture et le pied sur le tabouret, tandis que Jérôme Froben tournait les hautes pages du fameux *Simulachre*, riaient à tes côtés !

Mais, Vésale, tandis que tu riais gravement, de ce rire contenu et comme intérieur qui surprenait tant parfois tes amis, tu songeais à une Mort autrement effrayante, aperçue par toi sous le patibulaire, sur les champs de batailles, dans le choc des armées, la rencontre des régiments; et, seuls, Martin Schongauer ou le vieux Maître des Cartes à Jouer ont peint, l'un et l'autre, sur des retables d'églises, cette apparition encadrée, comme dans un blason, de la faux inflexible et du sablier inexorable.

A Jean Oporin, à Boniface Amerbach, qui remontent avec toi, le long du Rhin, vers la haute terrasse située près du Munster et de laquelle on aperçoit bondir le Rhin, tu racontes comment tu vis dans les combats et aux sièges des villes, au passage des fleuves, dans les mouvements de l'artillerie et de la cavalerie, tant d'hommes qui tombaient, brûlés par le feu, frappés par les boulets ou percés par les lances. « La guerre, disais-tu à tes deux interlocuteurs tout frissonnants de t'écouter, la guerre rend les hommes pareils à des loups. Il n'y a pas de bêtes plus cruelles à la guerre que les hommes, mais, parmi les hommes, il n'y a pas de plus farouches soldats que les Impériaux ; les Anglais du roi Henri, les Français du roi François, les Florentins du duc Médicis ne sont rien auprès; jamais on ne vit soudards pires ni plus farouches reîtres! »

Que de fois, Vésale, dans les ambulances ou les hôpitaux, ces Impériaux te furent d'admirables modèles, les exemples précieux d'une vitalité indomptable!

Ceux que la poudre des arquebuses avait brûlés au visage, ceux qu'avaient taillades les grands espadons des batailles, ceux qui avaient eu le front broyé par le fer des chevaux ou le sein ouvert par l'arbalète ou par la pique étaient, par devant toi, apportés tièdes encore du choc du carnage. On les jetait à tes pieds, on dégrafait leur cotte ou leur armure, et,

ar les mailles de l'habit, la source de leur sang jaillissait en n filet rouge !

Il n'y eut jamais pour toi, chirurgien, de verger plus fécond i plus riche.

Que de leçons tu reçus de ces hommes, Vésale !

Galien, Paracelse, Agrippa, ni ton maître Gonthier d'Anernach ne te révélèrent jamais, autant que ces soudards blesés et râlants, jurant et sacrant Dieu et les saints, l'étendue de a Douleur. En aucune université, dans nul amphithéâtre, il e te fut permis de pratiquer des autopsies aussi belles, d'approcher d'aussi près de tant de modèles de la souffrance.

La journée achevée, le soir, tandis que s'effectuaient les nouvements derniers de l'armée, que s'éteignaient au loin les umeurs finales de la bataille, il te fallait à ton tour paraîre et, dans la mesure de ton génie, réparer l'œuvre de la Iort ! Mais, cette Mort, ce n'était point, ainsi que celle de Holbein, une gueuse édentée jouant du tambour sur un vieux aisson. C'était une plus souple et subtile commère. Et que de ois, sous les traits d'un beau lansquenet vêtu d'un grand ourpoint cramoisi, la pertuisane au côté, tu la vis te sourire, la lueur des torches, tandis qu'auprès de toi, dans le soir inistre, chantaient les vivandières et que, sur les chemins, es pillards jouaient aux dés les manteaux des morts...

Maintenant, c'est dans ton grand livre *De humani corporis ibrica* que revit tout cela, dans les phrases emmêlées comme ls d'araigne de lettres gothiques merveilleuses, dans la dédiace, dans le texte et les chapitres où, de page en page, Jean e Calcar, savant maître de Venise, élève de Titien, a gravé s aspects du corps de l'homme et de la femme.

Sous les arceaux du cloître où sont étendus à jamais Œcompade, Meyer et Grynaeus, où ne retentiront plus, dans la éditation, le pas rythmé d'Holbein et de Didier Erasme, les ois amis bâlois : Amerbach, Oporin et Froben, marchent à s côtés ; ils portent entre leurs bras, comme on fait d'un tréor, le livre admirable où tu traças l'un des plus grands, l'un es plus parfaits monuments anatomiques qui furent jamais. t, du Munster sonore, il tombe sur vos fronts, tandis que le oile du soir descend sur le fleuve, un grand concert qui semle, par la voix des cloches, apporter sur ton œuvre le salut es anges et le signe de Dieu.

Désormais, Vésale, pour avoir combattu sans peur la Mor dans les batailles, pour l'avoir domptée au chevet des mala des et des agonisants, te voici recherché, par les plus grand du monde, avec le même respect que l'astrologue qui sait pré dire l'avenir aux hommes par les astres, que le mage qui sai interroger les éléments ou que le poète qui peut, comme l Tasse ou l'Arioste, dans un tercet de rimes, embellir Clorind et faire bondir Roland!

Vêtu d'un pourpoint de beau drap, ceinture de cuir, co godronné, bonnet fourré, tu marches, dans Bruxelles ta ville parmi les docteurs.

Près de toi, ton épouse Anne Van Hamme, Flamande d belle mine, l'aumônière au côté, l'escoffion en tête, avance parée à ravir. L'étoffe d'Ypres du tissu le plus rare, la dentell de Malines, de son collier orfévré à sa chaussure de vair enveloppent son corps, pressent sa taille souple et ses flanc charmants.

O toi, de qui la vie fut rude et semblable à celle des hom mes d'armes arrachés de leur patrie et parcourant le monde à la suite des camps, Vésale, aux minutes de repos et de médi tation, ne penses-tu pas qu'il serait heureux de vivre ici à Bruxelles ta ville, dans ta maison studieuse avec ta belle fem me? Tandis qu'elle serait occupée à filer, toi tu te livrerais à tes travaux, tu lirais dans les livres de grec, tu rouvrirais pour le parfaire encore, ainsi qu'un chef-d'œuvre accompli ton grand traité *De corporis humani fabrica*. Et le tic-tac d l'horloge enfermée dans sa gaîne de bois, le chant sonore d beffroi communal rythmeraient tes heures toutes partagée entre l'amour et l'étude.

Mais, Vésale, plus que personne au monde, tu hais le repo amollissant, la quiétude perfide, l'usure de l'âme, et, parfois tu songes, dans le silence conventuel et la paix engourdis sante, qu'elle avait bien sa splendeur, la vie combative a milieu des guerres!

A cela tu rêves tandis que ta chère Anne Van Hamme fil au milieu des servantes, que ta fille, semblable à un genti page, se penche au-dessus du métier dont elle tisse fil à fil e maille à maille l'ouvrage.

Or, voilà que, tandis que tu médites ainsi, dessinant à trait

ppliqués dans la marge du livre, te parvient — des Pays-Bas — la nouvelle inouïe de l'abdication de l'Empereur.

Celui que tu as vu, tant de fois, dominer dans les conseils t dans les combats, aux sièges des villes et aux assauts d'ar-nes, sentant sa main faiblir, son cœur battre avec moins d'ar-eur et la caducité tomber sur sa tête, a déposé, pour ne lus s'en saisir jamais, le glaive et le globe du monde.

Désormais Philippe, le garçon glacial, sournois et cruel, va égner sur l'Espagne, sur la Flandre et sur les Iles. Bientôt, u le verras dans sa ville, occupé tout le jour à signer, d'une nain sèche et qui jamais ne faiblit dans l'amitié et dans l'a-nour, des papiers sanglants.

Oh! ce retour dans Madrid quand, ayant quitté ta belle 'landre des artisans, des marchands, des orfèvres et des chan-eurs tu revois la place où le Manzanarès baigne encore les ieds de l'échafaud de Juan de Padilla! Partout ce ne sont ue compagnies d'arquebusiers aragonnais et castillans, que ortèges de moines avec des cagoules, qu'alguazils cherchant es coupables, que bourreaux allant et venant aux bûchers! ur toute la ville, Vésale, il y a l'âcre odeur de la cendre êlée à l'encens des prêtres. Et dans le palais, froid comme n sépulcre, parmi les cauteleux visages des conseillers et des nfesseurs, voilà Philippe lui-même, roide, sec et dur; le duc 'Albe aiguisant déjà l'épée pour les massacres; et, voilà arlos, secoué de frénésie, farouche, violent et que le lent oison semble marquer déjà pour la folie et pour la mort.

Nul palais au monde plus désolé; si, l'Escurial peut-être, l que tu le verras un jour, par devant Jean-Baptiste de olède et Jean de Herrera, esquissé par Philippe lui-même, ur un plan hâtif, dans le lieu le plus sinistre de l'Univers. ans ce palais, au milieu de Madrid frappé d'épouvante, entre s scribes glabres et ces inquisiteurs, tu rencontras pourtant, rmi les capitaines, le grand fauconnier Jean de Mol.

Jean de Mol, qui n'avait affaire qu'aux bêtes, à côté de tant moines et bourreaux secoués par le fanatisme et par la ine, avait presque belle allure, semblait bon et humain. Il prit de ta fille, tu en fis ton fils. Et c'était ton plaisir, par-i tant de spectacles d'horreur, de voir passer, comme sur nd de tenture, dans le bruit des chasses, sur leurs chevaux aures, avec le faucon encapuchonné, suivis par les valets et

par les meutes, ce garçon hardi aux yeux vifs et au brun visage, et, sur sa haquenée, ainsi que patricienne ou que noble dame, ta fille toute gracieuse, blonde comme Flamande, l'oiseau au poing et la toque en tête.

Ici, Vésale, ta main tremble, ton front s'incline et toi, l'homme rude élevé dans le travail et nourri dans les livres, tu faiblis frappé par la douleur; car ce blond visage, ce visage charmant de ta fille et le visage de ta femme pétri de la force et de la grâce de ton pays originel, il va te falloir les laisser à jamais, les oublier dans les voyages et ne plus les contempler qu'à travers la brume de la mer, l'étendue du souvenir.

Un jour, tu voulus autopsier le corps de quelque noble homme de Madrid. Et cet homme, dit-on, n'était pas mort, et sa chair vivait et son cœur battait comme un oiseau tandis qu'avec ton couteau tu ouvrais sa poitrine! Erreur funeste! Il t'en fallut répondre. Et, c'est ainsi que, par l'ordre de Philippe, au lieu de descendre dans l'in-pace du plus froid cachot tu partis pour la terre extrême de la Galilée...

Au retour, Vésale, au retour, le cœur pacifié par le pèlerinage, sanctifié par le remords et par le chagrin, tu t'en reviens vers la contrée heureuse, vers la Toscane exquise où tout n'est que parfums, que sourire et lumière. Et, tandis que de Chypre à Rhodes, que de Rhodes à Candie, la nef vénitienne se balance sur la mer, tu te souviens du temps, si cher et regretté, où tu professais dans Padoue et dans Pise. Alors tu étais ardent, jeune, plein d'énergie et de puissance; tu aimais ton art douloureux.

Peu à peu, tandis que les flots déferlaient autour de toi, comme portés par les sirènes, tu te souvenais de ton enseignement suivi, si passionnément, par tant d'auditeurs: tu revoyais les guerres fameuses auxquelles tu avais pris part; et le Charles-Quint l'épée au côté, la toison au cou, debout dans la bataille. Et les vignes de la guerre, à l'ombre desquelles tu faisais vendange, étaient si pourpres et si magnifiques, elles offraient tant de ressources à ta recherche inlassable qu'il semblait bien, tant tu étais tenace à poursuivre le secret de la raison de la vie, que rien ne dût t'échapper, un jour, du mystère...

Mais maintenant, Vésale, maintenant tu es un vieillard L'orage a passé sur toi, le malheur t'a touché! Tu n'oses plus

espérer rien de bon du sort. Cela est si vrai que, tandis que la nef avance, un éclair déchire le ciel au-dessus de la côte d'Eide ; la mer se soulève. Et de même que le marin que tu vis, dans l'estampe de Holbein, se cabrer au-devant du naufrage, de même, penché sur le bastingage, tu perçois le récif, tu devines l'écueil...

Oh ! dans l'île de Zante, l'une des plus douces d'Ionie, la perle du Levant, la Zacynthe ancienne, il y a de bien belles fleurs, des grenades, des figues, et, par delà les monts, des bois et des vignobles. Peut-être, si ton âge n'était pas si avancé, tes blessures si vives, tes mains si déchirées, pourrais-tu, en rassemblant tes forces, monter sur la colline qui domine la mer. Et sans doute que, de là, tu découvrirais des jardins pleins d'œillets, des bosquets fleuris, des allées sablées, un bassin où se baignent des jeunes femmes et des rampes de marbre où viennent se poser les colombes. Mais là où la mer l'a jeté, Vésale, là ce n'est qu'un désert. Il n'y a que des rocs, des chardons aigus et pas d'arbres. Dans le ciel, nulle mouette ne passe en battant des ailes ; sur le rivage, aucun pêcheur ne se voit faisant sécher ses filets ; et, sur les flots d'un bleu implacable, aucune felouque, aucune tartane n'apparaît, aucune galère de Malte avec ses voiles tendues et gonflées d'espérance.

A ce moment, Vésale, toi qui fus toujours le plus fort dans le combat opiniâtre que, depuis tant d'années, tu mènes contre la douleur, voilà que cette Mort, si rude et sournoise que tu poursuivis sur tous les champs de bataille des guerres impériales, cette Mort que tu fis reculer si souvent pas à pas devant l'éclair de ton génie, à qui tu dérobas tant de blessés, arrachas tant de malades et d'agonisants, elle se dresse à ta vue pour le duel final !

Mais toi, chirurgien, tu n'as plus le scalpel effilé dont tu taillais sans merci dans la chair, tu n'as plus d'armes en mains !

La Mort qui paraît devant toi dans le désert de Zante, Vésale, ce n'est pas la même que celle que tu vis grimacer dans les retables, ni danser et jouer, dans les *Simulachres*, des airs de musique. Celle-là, elle offre le visage décharné, le rictus édenté de la faim et de la misère.

Dans l'étau sec de ses doigts qui n'ont plus ni chair ni

ongles, elle étreint ta gorge, elle presse ta poitrine, elle serre... O Vésale ! C'est à ton tour de mourir...

Vêtu de noir, en bonnet carré des docteurs, faisant — le scalpel en main — la démonstration, au seuil de ton traité *De corporis humani fabrica*, montré par Titien, strict et droit, fort et volontaire, tu revis à présent devant nous, sans faiblesse ni peur, hautain dans la grande estampe...

EDMOND PILON.

LE DOUBLE

Est-ce bien vous, cruel amour, ô taciturne ?
J'ai peur. Votre présence tant de fois m'a trompée ;
La haine, votre sœur, avec vous est entrée...
C'est elle, trop souvent, ma compagne nocturne :

Je ne reconnais pas votre souffle du sien,
Elle a les mêmes traits et vos voix sont jumelles ;
Je mêle vos deux noms lorsque mon cœur appelle ;
Je ne sais qui de vous m'entraîne ou me retient.

Sous des voiles pareils et de mêmes promesses,
L'amour m'a déchiré comme un fauve affamé
Et la haine, entre des bras frais m'a bercée
Comme un enfant que l'on endort sous des caresses...

... Il faut que l'un de nous, que je ne choisis pas,
Tombe... Déjà ma main goûte le froid de l'arme...
Qu'importe qui de nous meurt, pourvu que le charme
Se rompe...

Mais, hélas ! tous les deux pareils, n'êtes-vous pas
Le double passionné de l'unique visage
Qui fait le monde amer ou beau à son image ?...

ELSA KOEBERLÉ.

LE DERNIER PEINTRE DE MONTMARTRE

FERNAND PELEZ

A l'ouverture du Salon de 1891, où le public commença à regretter l'absence des envois de Fernand Pelez, dont le sévère et magistral pinceau s'était déjà voué à des scènes inoubliables de la Vie de Misère, j'avais crayonné dans mon carnet de notes la silhouette suivante :

Grand, maigre, sec, un hidalgo des Batignolles sous l'inséparable petit feutre où se profile son masque fin et tourmenté d'artiste, avec un air mêlé de Vélasquez et de Bragance, de peintre de race et de seigneur de sang. Pour réparer la fortune des *Saltimbanques* et des *Vitrioleuses*, ses modèles préférés, il fait poser, en des portraits de maître, le *High Life* de la Plaine Monceau et court en dépenser les beaux revenus sonnants dans les roulottes des forains et de la Plaine Saint-Denis. Au dépourvu du dernier louis d'or, il monétisera ses nombreuses médailles pour payer encore le tas des Miséreux dont il achète les poses délabrées et les impréciables guenilles.

Signe particulier : peint la pauvreté, non la vie ; le courage malheureux, non la révolte même heureuse. De la synthèse sociale que semble s'être proposée cet artiste étrangement méditatif, il est permis d'espérer une chronique de notre histoire contemporaine, bien autrement troublante en sa réalité vécue que, dans son naturalisme voulu, le roman des Rougon-Macquart, sous le second Empire.

Cette ébauche, alors suffisante, ne l'est plus, aujourd'hui, et le portrait veut être en pied, depuis que Pelez est à terre devant son œuvre à peu près achevée, après vingt ans de travail et de solitude. Les pages qu'on va lire, avec des souvenirs intimes, sur un artiste d'exception et sur le milieu à part d'où il sort, répondront-elles à l'originalité du sujet et à l'intérêt que le public y voudra prendre peut-être, à l'heure où le Vieux Montmartre s'en va et où son dernier peintre le suit ?

I

Vous rappelez-vous ce tableau du Musée du Louvre où

Bellanger a représenté, devant les Tuileries, l'armée de l'Empereur après Austerlitz ou Wagram? C'est un ruissellement de galons d'or jaillissant parmi les baïonnettes d'acier, droites comme des épis sur leurs tiges, en un immense champ de blé.

Dans cette moissonnée mouvante de messidor, dans cette armée d'apothéose en marche, vont et viennent mameloucks et dragons rouges comme des coquelicots, grenadiers aux colbacks noirs comme des nielles, sapeurs poilus et imberbes, tapins ouvrant la marche en tabliers blancs comme des lys, et, pour finir, en flamboiement de fournaise, là-bas, au fond, la garde rutilante et servant d'auréole à l'ostensoir qui lui fait centre et illumine ce champ d'or, en la personne de l'Empereur.

Mais ce n'est pas ce Napoléon aveuglant dans ces blancheurs de forge qui le nimbent, tel qu'un soleil en plein midi, que contemple avec amour la foule des bourgeois en chapeaux Bolivar et de leurs dames coiffées à la Niniche, formant la haie sur le passage de cette armée d'astres flambants. C'est, marchant en tête et écartant la haie badaude des chicards, relié d'or de pied en cap et sur toutes les tranches, comme un foudre de gloire, haut de six pieds et dépassant le pommeau de sa canne et l'armée tout entière qui emboîte son pas, le beau le lumineux, l'éblouissant tambour major. — « Oh! le bel homme! » crient les grisettes se pâmant devant son coup de doigt vainqueur, dans les crocs de sa fière moustache, à la pointe de laquelle il enlève tous ces cœurs, au passage. Mais où ce Castor du panache conduit-il ces Pollux de la passementerie? A Eylau? A Essling? A Madrid peut-être?

Ce fut au cours de cette dernière campagne, au nombre des plus beaux flambards de France, partis à la conquête de l'Espagne mûre pour la cueillette, comme une grenade pour la soif, que le nom d'un Pelez s'inscrivit pour la première fois aux fastes de l'histoire et de la galanterie. Joli homme, cœur charmant et, par surcroît, directeur des vivres, notre héros vivait sur les devants comme sur les derrières de l'armée de Soult. A ce titre, possédant la clef des provisions, il se plaisait à s'appeler dans chaque ville rançonnée la Providence des belles éplorées, devant leurs buffets dégarnis et leurs caves à sec. Marbot, qui le connut mal, broda sur ses galons vainqueurs l'histoire du « maréchal Chaudron ».

Mais l'histoire, qui tôt ou tard redresse ses erreurs, verra plutôt en ce Pelez un chevalier de la Table ronde ou carrée et surtout boiteuse dont il redressa, du mieux qu'il put, les torts. A l'hôtel des Guzman Fernandez de Cordova, entre autres, il dut faire princièrement les choses. La douairière de ce nom voulut, en reconnaissance de tant de bons offices, achever de souper sur le cœur d'un Français si galamment métamorphosé en écuyer tranchant. De plus en plus heureuse, elle le supplia de l'enlever après dîner. Le gai major eut garde de refuser à la dame ce dernier service. Ainsi, Napoléon ayant perdu sa campagne, Pelez put se vanter d'avoir gagné la sienne.

La guerre d'Espagne achevée, l'heureux vainqueur fit à sa conquête les honneurs de Paris. Il l'installa tant bien que mal à son foyer et, bel Hercule désarmé par son Omphale légitime, en retour des châteaux espagnols dont ce parfait roturier ne voulut accepter ni les revenus illusoires ni les titres fallacieux, l'ex-directeur des fourrages impériaux se contenta de demander à l'ex-princesse des enceintes conquises beaucoup d'enfants.

Raymond Pelez, père de l'artiste qui va nous occuper, répondit le premier au rendez-vous que nos parfaits amoureux et nos époux légitimes s'étaient donné sous l'orme. Mais comme dans ces foyers que le génie du hasard accouple, ce fut encore le génie des aventures qui en accidenta l'existence et en entretint toutefois l'harmonie. Raymond Pelez, riche du beau domaine de Cocagne qu'une Espagnole d'écu et de couronne et un Français du magasin de la manutention lui ouvraient en pleine fantaisie, se contenta de prendre au carnet de sa mère le crayon bleu qui y marquait la litanie interminable de ses titres. Et, de châteaux en Espagne, il se mit à posséder sur le papier ceux qu'il commença à y dessiner d'une main assez habile, ma foi! annonçant déjà pour demain un artiste. Mais qu'aurait-il besoin, demain, de chercher dans le métier des arts une fortune dont il n'aurait que faire, au milieu de la médiocrité dorée dont jouissait sa famille? N'était-il pas fils de quelqu'un, *hijo de algo*, comme on disait dans la langue chevaleresque de sa mère? Il aurait bien le temps d'être fils de ses œuvres.

Ayant ainsi de qui tenir, Raymond Pelez, peignant par passe-temps, fit son écu de sa palette et attendit venir le beau parti que ses parents lui présentèrent, en la gracieuse personne

d'une demoiselle De Vallée. Celle-ci apportait sinon une fortune, du moins un nom qui perpétuerait dans le second Empire les souvenirs glorieux du premier, entre ces deux familles de serviteurs fidèles aux aigles impériales. Et pour continuer les bonnes traditions du père ex-approvisionneur de l'armée, le fils se mit tout à la joie de peupler à son tour la maison où, vieux et jeunes, beaux-parents et beaux-fils, les oncles et les tantes aussi s'ajoutant, ce monde heureux de vivre ensemble ne forma qu'une même famille.

Fernand Pelez fut un des deux garçons qui vinrent augmenter, avec quatre autres filles, le cercle et l'harmonie de cette nombreuse maison. En naissant dans un nid aux plumes douces et tant soit peu dorées, son premier regard, de son berceau, fut un sourire aux dix ou douze têtes qui lui répondirent à l'envi et semblèrent lui promettre le bonheur. N'était-il pas le Benjamin de cette autre espèce de famille Gigogne? Ici, les sœurs charmantes, dans leur effacement de grisailles, lui brodaient des chiffons et lui chantaient des romances. Là, un frère, — un peintre aussi que le père appellerait bientôt un grand artiste, — lui préparait palettes et pinceaux avec une divination qui prévoyait déjà, en cet enfant, son maître avec une affection d'aîné et un dévouement rare dont l'avenir saurait donner la grande et touchante mesure.

Plus loin, la grand'maman De Vallée, veuve d'un gouverneur des colonies françaises, ne lisait que le Calendrier pour savoir quel jour tomberait le payement de sa petite rente. Elle la rapportait, chaque fois, au foyer commun, mais bien ébréchée par les folles emplettes de jupettes de soie et de bottines bleues pour les plus jeunes, de robes à la mode et de complets de marque pour les plus grands. Ainsi, chemin faisant, au retour du Ministère des Finances, cette maman-gâteau dévalisait les plus beaux magasins à la mode, *les Deux-Magots*, *le Coin de Rue*, *le Pauvre Diable*, *le Louvre* même. Si bien qu'au jour de l'échéance de cette rente si anxieusement attendue et touchée il ne restait plus dans les coins de la chambre à grand'mère que les cartons éventrés et les papiers déchirés d'où avaient émergé un magasin de passementeries, une armée de pantins, les couleurs de l'aurore et la splendeur des louis d'or, ces beaux louis sonnants qui, dans les mains de cette folle et incorrigible maman à surprises, s'éva-

poraient, comme un nuage de rêve par un beau soir. Et pour mettre le comble aux prodigalités de l'incorrigible grand' mère, apparaissait, entre les ruches fines de son bonnet à dentelles, la tante Lise au visage plus blanc que son bonnet et dont le pur ovale, s'encadrant des bandeaux à la vierge, annonçait l'un de ces caractères charmants de femme qui, pour ne jamais vieillir, ne veulent jamais se marier. Cette « tante gâteau » sentait bien que la grand'maman De Vallée ne vivrait pas toujours et que tous ces enfants auraient besoin, longtemps encore, d'une mère. Ainsi, discrète sous les ruches dont elle avait coiffé si joliment sa sainte Catherine, la tante Lise de Monbrun ne risquait, de son coin, vers les petites, qu'un coup d'œil aussi rapide qu'affectueux et attendait son heure pour remplacer la poule mère, au milieu de la couvée.

Une autre tante, plus âgée et aussi plus serrée dans sa précieuse et maniérée personne d'ancienne grande dame, vivait au fond du même appartement, entre ses tiroirs bien fermés de commode Louis XVI, ses tasses à fleurs pour le chocolat de toute heure, et ses bonbonnières mignardes où des marquises en porcelaine remplissaient de pastilles et de croquants leurs jolies robes à paniers. C'était la tante Theaulon, veuve — et peut-être sans regret — du dramaturge Theaulon, à qui Alexandre Dumas enleva son *Roi Kean*, tout comme l'écrivain de ce drame fameux avait fait de sa femme, encore pensionnaire au Couvent des Oiseaux. Aussi petite qu'il était grand, aussi potelée qu'il était maigre, tous deux au même point distingués et myopes, ils étaient venus abriter leur roman d'amour et leur jolie fortune à l'ombre d'un vieil hôtel du Faubourg Saint-Honoré, où l'aimable ménage prenait autant de confiance que d'années. L'hôtel avait un parc, le parc un petit mur, et le petit mur de petites voisines. A travers le brillant de ses lorgnons, Theaulon les vit, les trouva charmantes et leur demanda la permission d'ouvrir la porte dérobée qui lui donnerait accès chez elles. — « Où diable! mon mari passe-t-il ses soirées? » se demanda longtemps l'épouse abandonnée. Un jour, la recluse paisible risqua sa pantoufle brodée au fond du parc, y découvrit la porte secrète, la fit murer sur-le-champ et, le soir même, vit revenir à l'ancien nid l'infidèle, après trois tours de parc où notre myope désespéré, n'ayant plus su trouver d'autre chemin, reprit celui du devoir obligatoire.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

C'était ce même Theaulon qui sortait se distraire chez les orfèvres du Palais-Royal et y achetait, de ses droits d'auteur escomptés à l'avance, une rivière de diamants à envoyer à une actrice qui l'avait bien joué. Mais l'adresse de Mme Theaulon, 205, Faubourg Saint-Honoré, ayant été donnée par distraction au lieu de celle de l'actrice, on devine l'accueil que le généreux donateur se réserva dans sa propre maison.... Le cher oncle Theaulon ne pouvait travailler qu'en plein air à ses pièces de théâtre sans nombre, et non sans importance, que ses contemporains signèrent à sa place, — Dumas en tête. Tel le *Roi Kean*, et tel ce *Chiffonnier* dont son auteur fut aussi l'acteur et sut créer le rôle, non content d'avoir écrit le libretto. Dans le Jardin des Tuileries, il donnait à ses compositions tout le temps qu'il pouvait enlever à ses devoirs de ménage. Il y alla tant et si bien qu'il oublia, un soir, d'en revenir. Le bon La Fontaine y avait sommeillé seulement, dit l'histoire. Theaulon fit mieux : il s'y laissa mourir. Ce fut sa distraction la plus forte, mais aussi la dernière. Son amie Déjazet avait caractérisé par un mot ce type curieux que les contemporains semblent avoir trop peu connu. Un soir, il frappait à la loge de l'actrice célèbre. En entr'ouvrant la porte, la camérière avait répondu que « Madame » n'était visible pour personne, ni homme, ni femme.

— Alors, dites-lui que c'est moi! ajouta l'indiscret.

— Qui toi?... répliqua Déjazet, de sa toilette.

— Theaulon! fit-il.

— Que ne te nommais-tu plus vite? lui dit-elle en l'introduisant elle-même. Et se tournant vers sa duègne : « J'avais dit « ni homme, ni femme »; mais je n'avais pas dit « Theaulon ».

A côté de ce coq favori du Grand Turc, sa poule légitime et tant soit peu négligée avait fait son nid dans le plus fin duvet où, ayant eu la force de ne pas le maudire vivant, elle eut encore celle de ne pas le regretter défunt. Et comme toutes ses pareilles que la vie a aigries, en vieillissant, elle tourna à la religion; tel un muscat tourne au vinaigre, qui cicatrise les plaies en les brûlant. M. Theaulon avait laissé sur terre un ami, ex-officier de dragons, comme lui, qui avait fait sa croix d'apôtre de sa croix de légionnaire et que Tout-Paris vénérait

déjà, en la personne de l'abbé Deguerry. La triste veuve reporta donc toute son amitié déçue sur la personne du futur martyr de la Commune qui, étant devenu curé de la Madeleine, ne laissa pas passer de jour sans revenir parler de l'inoubliable Theaulon avec celle qui n'eût pas mieux désiré que de parler d'autre chose. Mais l'amitié fidèle avait repris ses droits contre l'amitié trompée, et Mme Theaulon laissa toujours croire à l'abbé Deguerry qu'elle trouvait autant de goût que lui aux souvenirs passés. Elle s'en vengeait même à sa manière. Chaque matin, du poulailler qu'elle avait fait construire contre la fameuse porte murée, au fond du parc, elle envoyait deux œufs frais pondus au presbytère de la Madeleine. Les œufs quotidiens avaient fini par plaire au concierge de l'abbé Deguerry. Des œufs moins frais leur furent substitués et l'abbé continua à les gober sans y trouver de différence, jusqu'à ce qu'un matin un œuf couvé et près d'éclore fit découvrir le stratagème. L'abbé en rit et pria sa généreuse donatrice de suspendre dorénavant son ambassade de poussins au presbytère de la Madeleine.

— Des poussins, mes œufs frais de la veille!

En proférant sa longue plainte, avec un accompagnement de bras plus longs encore jusqu'au ciel, la douce madame veuve Theaulon ne décolérait plus. Dans l'appartement des Pelez, dont elle s'était réservé les chambres les plus confortables, la tante Theaulon clamait contre le père, clamait contre les fils, clamait contre toute cette famille d'artistes fieffés, autant de fois qu'elle risquait les coques furieuses de sa coiffe envolée dans l'entrebâillement des portes. « Des peintres!... Parlons-en!... » Ah! elle en avait connu, et de fameux, et des meurt-de-faim, les uns comme les autres. Quelquefois elle attirait les deux frères vers une bonbonnière de la cheminée. Elle leur partageait la moitié d'une pastille à la menthe et, les regardant jusqu'au fond des yeux, elle leur racontait de terribles histoires. Entre autres celle de Géricault, leur ancien voisin et ami qui, son *Radeau de la Méduse* étant fini, exposé, invendu même et de retour à l'atelier, finalement fit appeler un marchand de tableaux pour se défaire de ce trumeau :

— Combien m'en offrez-vous? demanda le maître.

— Oh! je vous fâcherais! répondit le marchand.

— Dites toujours!..

— D'abord il est trop grand pour mon magasin!... Ensuite il ne serait pas de vente... Je vous l'achète 400 francs. Et encore je vous préviens que je le détaillerai, en le découpant par morceaux.

Et tante Theaulon, en brandissant ses mains devant les têtes blondes des deux enfants, terminait sa tirade de farouche Erynnie et de mauvaise Fée par ce mot, qui leur sonnait comme un bourdon dans les oreilles :

— Authentique!.. Authentique!.. Et maintenant allez, mes peintres! terminait-elle en les reconduisant à sa porte.

Les petits, effrayés et perdus dans leur propre maison, cherchaient alors un autre visage de femme qu'ils n'y avaient jamais encore vu. Celui-là les eût aussitôt consolés par un sourire. Hélas! les pauvres orphelins, qui n'avaient gardé de leur mère morte trop tôt qu'un vague souvenir, n'osaient même pas interroger leur triste père et renouveler avec lui ce dialogue si court et si touchant que Rousseau rapporte dans ses *Confessions*, pour son propre compte :

— Jean-Jacques, parlons de ta mère!

— Eh bien! mon père, nous allons donc pleurer...

Ces larmes, que le jeune Fernand et Raymond son aîné portaient en grandissant dans leur cœur prêt à se répandre au premier heurt eurent à déborder brusquement quand l'infortune plus ou moins lointaine, dont le pressentiment ne les avait jamais quittés, frappa tout à coup à la porte. Ce jour-là, on revenait du cimetière, où l'on avait quitté la chère grand' maman De Vallée, morte en distribuant à ses chéris la dernière pluie d'or de sa rente trimestrielle, et les dernières gâteries qu'ils recevraient ici-bas! Dans cet appartement tout à coup désert, le père et ses enfants, encore ensommeillés dans leur douleur, faisaient silence autour des mille riens dont sont meublées les chambres de nos chers disparus et où il semble, à l'attente de ces fauteuils, de ces lits, de ces robes, qu'ils vont revenir tout à l'heure. Une main brusque ouvrit la porte, et la tante « Authentique » entra. Elle se contenta de tirer sa révérence au père et déclara qu'à dater de ce jour elle cessait la vie commune. Monsieur avait son art et saurait bien en vivre. Les fils auraient, sans doute, comme lui, leur art aussi, dont ils vivraient. Quant aux filles, si elles avaient besoin de leur tante Theaulon avant leur ma-

riage, elles savaient où elles la retrouveraient, non plus à l'atelier, parmi des peintres, mais chez elle. Là-dessus elle invita les enfants à l'embrasser. Repassant devant le père, qu'elle ne regardait même plus, Mme veuve Theaulon tira une dernière révérence où toutes les coques de son béguin se recroquevillèrent à la fois, comme pour ajouter aussi leur tour de phrase peignée, indignée, dédaigneuse, à l'adresse de ces artistes sans fortune, de ces peintres sans nom, de ces rapins !

Raymond Pelez, mal préparé à ce brusque déchirement de rideau par un passé d'insouciance et de bien-être, regarda devant lui l'avenir sombre qui se découvrait tout à coup. Il regarda autour lui sa petite famille qui n'aurait désormais de secours qu'en lui seul. Alors, tendant à la méchante vie ses deux bras qu'une vigueur inconnue jusqu'à cette heure semblait tout à coup découpler :

— Et maintenant, dit-il sans se plaindre, à l'ouvrage!

II

Un atelier en chambre, aux Batignolles. Une table de travail, au milieu de la plus grande pièce. Le père, dès l'aube, assis devant ses cartons de dessin, en compagnie de ses deux fils. L'aîné, robuste et volontaire, affine ses crayons et seconde l'artiste. L'autre, plus délicat et plus rêveur, regarde d'un œil distrait la course folle des crayons et des estompes et, pour son compte, feuillette d'un doigt léger des livres de collège. Quatre fillettes, — les quatre mamans, — papillonnent çà et là au ménage, cuisinent, ravaudent, époussettent et, le soir venu, apportent sur la table des travailleurs la lampe qui ne s'éteindra que bien tard, dans la nuit. C'est *l'Atelier Chantorel*, direz-vous ? Non, c'est l'atelier Pelez où le père, content de vivre au milieu de sa ruche, ne relève la tête que pour dire en rallumant sa cigarette :

— Bast! les filles se marieront bien toutes seules. Quant à mes deux garçons, ils représentent les deux aiguilles d'une même montre. Raymond est la grande, Fernand est la petite. Mais arrangez le mouvement comme vous l'entendrez : ces deux aiguilles se poursuivent toujours, et ne se rejoignent jamais. Quand la première fait midi, c'est minuit que marque la seconde.

Après tout, qu'importait au père le mouvement capricieux

de ces deux aiguilles extrêmes, si le cadran en indiquait toujours l'heure exacte du travail? Si Raymond promettait un grand artiste, Fernand, un jour, serait peut-être un grand ingénieur. Et, de l'avenir, pas d'autre cure dans cet atelier des Pelez où le travail du père suffirait bien, ma foi ! à l'entretien de sa joyeuse famille. Depuis le congé inattendu que tante Theaulon avait cru donner à l'aisance assurée d'autrefois, il semblait, au contraire, que la fortune au jour le jour se plaisait à remplir les paniers de provisions plus abondantes et plus douces. D'un tour de main courageuse, le peintre amateur de la veille avait casé aux oubliettes palettes et pinceaux qui ne lui avaient servi jusqu'alors qu'à brosser, — nouveau Charlet de la peinture en chambre, — tant de tableaux aimés, mais désormais insuffisants à nourrir, à leur prix, la petite famille. D'un crayon plus leste et non moins habile, il avait abordé l'illustration, plus facile à placer chez les éditeurs de livres à vignettes. Ce n'était pas encore l'art d'un Johannot, d'un Henriquel, d'un Doré ; mais les Sturmer et les Hetzel s'en déclaraient contents, et leurs livres confiés à Raymond Pelez présentaient, somme toute, une signature qu'on aimait. L'artiste, talonné du jour au lendemain par le besoin de vivre, eût-il même apporté une telle âpreté à la besogne quotidienne ? Mais il sentait qu'il présentait aux siens, en même temps que le pain dont il les nourrissait, l'exemple qui rendrait les fils aussi travailleurs que leur père. Et les jours passaient, les nuits aussi. Les enfants grandissaient et, aux leçons du laborieux artiste, l'aîné se faisait à son tour dessinateur et maître. Un jour, l'illustrateur de Sturmer, abordant triomphalement son libraire, exhiba du carton cinq dessins, cinq merveilles que l'éditeur, séance tenante, paya aux prix de Pelez père et qu'il signa du nom de Pelez fils. Les dessins du petit, reconnus dignes de l'édition, y figurèrent, et le père Pelez rapporta à son Raphaël ou à son Michel-Ange en herbe, avec de beaux écus sonnants, les premiers gages argentés d'un avenir certain qui se coloriait déjà, comme les jolies aquarelles du petit maître, tout en or.

Mais l'autre ?...

L'autre, accoudé devant ses livres, continuait son rêve et, sous l'abat-jour de la chambre, content de l'ombre et du bonheur où toute la famille paraissait s'endormir doucement, se

demandait, chaque soir, quel serait le réveil du lendemain. L'autre, sentant la fièvre de l'anxiété pâlir déjà son visage, regardait le tapis que l'heureux père jetait sans compter à leurs pieds et en cherchait, dessous, la trame. Il retournait les gants qu'on lui donnait et, s'il chaussait des bottines neuves, il demandait si les semelles usées n'en traîneraient pas plus tard dans les ruisseaux. Petit Hamlet de la famille parisienne où tant d'aisance côtoie tant d'infortune, il regardait là-bas, là-bas, vers l'avenir qu'il n'entrevoyait pas encore et qu'il devinait triste, triste. De quelles couleurs vraies serait-il fait, cet avenir de fils d'artiste que les plus chatoyantes aquarelles du père, les plus cher achetées, ne parvenaient pas à lui cacher tout à fait comme derrière un paravent où se jouait, pour lui, une espèce de folle comédie qui finirait peut-être en drame. Et s'il arrivait au petit Hamlet de secouer sa tristesse et de faire, un instant, son rôle de joyeux commensal au foyer insoucieux de l'artiste, c'était pour se coiffer d'un vieux bicorne de général traînant dans l'atelier et se fourrer dans la blouse deux bosses de Polichinelle qu'un rire inconscient secouait aussitôt et qui faisait au père relever la tête et dessiner, d'un trait, en ce modèle improvisé, le symbolisme touchant de la tristesse qui s'égaye et de la gaieté qui s'attriste, dans cette pauvre vie humaine dont l'avenir se promettait, en Fernand Pelez, son poète troublant et son peintre ironique.

Lui peintre?...

L'ingénieur ou le polytechnicien, que le père s'était promis, et pour qui les professeurs particuliers n'avaient pas été épargnés, tomba sérieusement malade au moment de passer ses examens définitifs. Mettre sous clef les livres, congédier les professeurs, interdire au malade toute espèce d'étude et de réflexion même pour des années durant, s'il le fallait, fut, pour le père, l'affaire d'un instant, et il envoya son fils, sous la garde du frère aîné, à la campagne. Par distraction, les voyageurs avaient emporté dans leur valise une petite boîte de couleurs. Puis, le paysage de l'Isle-Adam, où le petit malade s'était fixé, lui parut si beau qu'il supplia son frère de le laisser s'installer devant un lac, avec quelques pinceaux, — les premiers qu'il touchait, — et une toile insignifiante, — la première qu'il posa devant lui. Sur cette toile dressée devant les nénuphars stagnants et l'eau dormante, comme un tapis de jeu pour une

partie qui ne compterait pas, ces pinceaux inhabiles allaient d'un pas léger et souple dont la désinvolture semblait augmenter encore l'anodine plaisanterie.

— Va ! lui disait son frère, assis à ses côtés et n'en pouvant croire ses yeux, devant un début si étrange.

— Va ! osa ajouter son père qui, survenant à pied levé et n'osant gronder sur la consigne ainsi enfreinte, regardait, comme son aîné, le plus jeune peindre avec une sûreté et une maîtrise même qu'aucune inclination du petit philosophe n'avait encore laissé pressentir.

Le paysage achevé, on n'en reparla plus. Quelques mois s'écoulèrent, la bonne santé revint et les petits voyageurs rentrèrent à Paris, quand le Salon de 1873 allait ouvrir ses portes. Cette année-là, les Pelez, humbles fidèles de ces fêtes de l'art, où ils figuraient plutôt en visiteurs qu'en exposants, s'y rendirent. Ils longeaient les cimaises, cherchant l'œuvre curieuse, quand tout à coup un tableau, un tout petit tableau, délicieusement placé en premier rang, les arrête au passage. C'est un paysage et ils reconnaissent très bien le petit coin de l'Isle-Adam qu'ils avaient si longtemps admiré sur nature. Mais n'y retrouvent-ils pas le même petit lac avec ses mêmes nénuphars flottant sur la surface, et sa même couronne de roseaux mollement inclinés sous la brise, et jusqu'à la configuration de l'ensemble, le tout essayé sur une toile de même format ? On cherche le numéro du cadre, on ouvre le *Catalogue* au chiffre correspondant et on lit :

— Fernand Pelez : *Un étang à l'Isle-Adam.*

— Le tien ? interroge l'heureux père en embrassant son jeunet, de plaisir.

Si le public ignorant de tant de drames gais et tristes, dont les annales sont encore à écrire avec ce titre *les Salons*, avait pu observer celui qui se jouait si improvisamment devant ce premier essai d'un jeune maître malgré lui, il aurait assisté à une touchante scène. Et ce qui l'eût émotionné aurait été bien moins les larmes de bonheur que le vieux Pelez versa devant l'œuvre de son jeune fils, déjà son maître, que l'attitude recueillie et presque religieuse du frère aîné dont le regard, tout à coup fier, enveloppa son cadet, comme d'un grand manteau de gloire dont il venait de revêtir son idole ou son dieu, au service duquel sa vie, toute d'abnégation et de renoncement,

allait se dévouer dans la suite. La paresseuse aiguille, marquant toujours minuit, allait enfin sortir de l'ombre où un long passé de méditations décevantes et de tristesses instinctives avait menacé de la rouiller. Rappelez-vous le départ de la chère maman de Vallée qui avait fait couler tant de larmes sur ces beaux manteaux bleus dont il fallut, depuis, voir la pauvre doublure et les minables trous, sur ces jolis souliers bien chauds que la pluie et la neige refroidiraient ensuite si tristement par les semelles ouvertes. Et l'aiguille pressée d'arriver avant l'heure, ne voulant plus marquer que les succès arrivés à l'autre sur l'horloge de l'avenir, ne voulut plus marcher qu'au pas vainqueur de la plus grande dont la plus courte servirait désormais en esclave. Dans cette comparaison discrète tient le roman le plus touchant et le plus rare de deux frères, dont l'aîné sacrifiera à l'autre son nom naissant, son art fécond, sa vie même. Pour raconter fidèlement l'œuvre que Fernand Pelez va produire, il faudrait à l'historiographe deux pages ; mais la plus pleine serait celle que la discrétion oblige à laisser toute blanche. Mais si la tombe est sans voix, comme le dévouement qui y coucha Raymond Pelez avant l'heure, n'est-il pas permis, à l'honneur des deux frères, de résumer la vie de l'un qui ne s'explique que par celle de l'autre, avec cette phrase charmante que Xavier de Maistre a écrite si généreusement aussi sur Joseph de Maistre, son frère :

— Mon frère et moi, nous étions comme les deux aiguilles d'une même montre. Il était la grande, je n'étais que la petite ; mais nous marquions toujours la même heure, quoique d'une manière différente.

III

Les palettes cassées et les pinceaux brisés de l'ancien peintre, fait dessinateur pour nourrir sa famille, furent vite réparés par ses mains et remis dans celles du jeune peintre qui se révélait si inopinément. « Nous sommes, disaient maintenant le père et son aîné, les deux fractions de l'unité que Fernand marquera, à notre place. » Et c'était chose touchante de voir le vieil artiste représenter sa pensée par deux zéros précédant un chiffre qu'il inscrivait avec orgueil, par distraction, sur la marge d'un dessin que sa main vaillante n'allait pas moins continuer à faire pour le compte de Sturmer père et Cie. Mais lui, l'artiste, le seul Pelez qui aurait droit de vivre, où irait-il

apprendre à devenir, non plus un ingénieur, mais un rapin? Et même la palette usée du père pouvait-elle servir plus longtemps au jeune homme qui s'en servait à peindre, sans leçons, — avec ses sœurs pour tout modèle, — des têtes de Madones où la grâce des Primitifs se devinait à telles mains posées, par hasard, sur un coin de table et ébauchées avec une religion du mystère qui laissait sur la toile, encore qu'incomplète, l'illusion troublante d'une morte dont les doigts blancs suffisaient à exprimer la beauté évanouie?

Barrias vit ces premières esquisses et envoya l'élève à Cabanel, qui le fit concourir, dès ses premiers essais, pour le Prix des Ateliers. Le résultat de ce premier concours fit inscrire Pelez, en 1877, au nombre des logistes pour le Prix de Rome. Le *Super flumina Babylonis* en fut le sujet imposé, et les rivaux du jeune logiste s'appelèrent, cette année-là, Morot, Chartran, Bastien-Lepage. On est en loge. Un gardien frappe chez Pelez. Les Membres de la Commission des Beaux-Arts invitent l'élève à comparaître devant MM. Cabanel, Signol et Guillaume, pour avoir à répondre à une lettre anonyme qui le dénonce comme étranger et, de ce chef, inapte à concourir à un prix exclusivement réservé à des sujets français. Les pièces établissant sa nationalité et les droits de Pelez sont immédiatement fournies à la Commission; mais le trouble accompagne le jeune artiste à sa loge où il va achever son tableau, comme il pourra. Le jour du jugement, Pelez rencontra son maître.

— On veut vous décerner le second Grand Prix, lui dit Cabanel. A votre place, je le refuserais. Ce serait pour les années suivantes un abonnement au même second Grand Prix, et vous ne sauriez jamais de Rome que le nom. Portez la bataille sur un autre champ. Le Prix du Salon donne les mêmes avantages que le Prix de Rome. Allez vous battre au Salon.

Six mois plus tard, à date fixe, Fernand Pelez entrait en lice au Salon de 1878, avec un *Adam et Eve* dont la conception audacieuse et académique à la fois, et la peinture aussi habile que simple pouvaient du premier coup placer l'élève en front de bataille, devant ses maîtres mêmes. C'était, au Paradis terrestre, le réveil, après le premier baiser de l'amour et la première connaissance du mystère. Le voile déchiré, Adam écartait d'une main la coupe découverte où Eve voulait encore boire; tandis que le serpent déroulait ses anneaux symboli-

ques sur leurs flancs nus, jusqu'à hauteur d'une muraille où la langue du monstre sifflait sur la tête de ses victimes, condamnées à l'amour et à la mort, la raillerie de sa promesse avec un rire froid de comédien quittant la scène après le drame : — *Et eritis sicut dii!* Cette première page était écrite d'un pinceau qui savait l'art de peindre de grands sujets avec des phrases simples. Un homme et une femme nus, devant la nudité d'une muraille où un serpent rampait, pour tout décor ; et l'effet dramatique en valait peut-être celui que nous laisse Milton, avec son long poème du *Paradis Perdu.*

Le paradis perdu ! Serait-ce aussi pour notre jeune peintre, comme pour ses tristes héros, la triste déception qui l'attendait au seuil de l'Eden enchanteur ? L'Inspecteur des Beaux-Arts, M. Chennevière, ne comprit pas ce tableau et l'envoya dormir aux frises du Salon. Le jury, se promenant le long des cimaises, pour la distribution des récompenses, ne se crut pas obligé de lever la tête plus haut que l'Inspecteur, et passa.

Comment aussi était passé Cabanel, sans penser à son meilleur élève? On se trouva au bout des salles avec une troisième médaille oubliée, par hasard, au fond du sac. A qui l'adjuger? Quelqu'un élève la voix et propose *l'Adam et Eve* de Fernand Pelez. On vote, on compte les billes blanches et la médaille en reliquat va s'accrocher, comme par miracle, au clou d'un 4e étage où le premier envoi d'un futur maître attirait ainsi, pour la première fois, l'attention de ses pairs. Ainsi, croyez-vous, Cabanel récompensait l'effort d'un bon élève? Non, mais Puvis de Chavannes, faisant ainsi d'un inconnu son ami, à qui il put dire, plus tard, non sans esprit :

— Je vous connais d'Adam et d'Eve.

Ainsi se découvrit, dès son premier Salon, le triste petit Hamlet des mansardes parisiennes, à un cinquième des Batignolles où il se hâta de remonter. Mais là que faire ? Le père vieillissait et traînait un crayon fatigué sur des dessins moins soutenus, que l'éditeur Sturmer laissait souvent pour compte à son artiste. Les filles grandissaient et attendaient la dot qui ouvrirait la porte aux maris espérés. L'argent commençait à manquer chez ces braves artistes, et la misère, entrevue de si loin par la fenêtre où le plus jeune et le plus inquiet de la famille écoutait le clairon sonner la charge, arrivait à grands pas. La misère?... Eh ! qu'importait à Fernand Pelez de s'in-

quiéter de la misère? N'était-il pas le maître que la maison attendait? N'était-il pas, lui, le peintre? Et son aîné Raymond souhaitait-il, aux côtés du cadet, de plus beau titre que celui d'être son broyeur de couleurs? Ces couleurs, il les lui trouverait bien à n'importe quel prix, avec l'argent qu'il gagnerait hors de la maison à s'employer en sous-ordre dans une maison de commerce. Le père, malheureux de n'en pouvoir plus faire au moment de produire en son fils le peintre qu'il eût voulu être lui-même, dit doucement adieu à ses enfants et mourut, un soir, en leur souhaitant bonne chance. Avec quelques tableaux brocantés et la 1re médaille mise en gage, on paya, comme on put, le convoi paternel. De l'argent qui restait, on liquida quelques dettes criardes. Ainsi Cerbère eut son obole. Et ce fut au retour du cimetière, où le jeune homme avait enterré sa dernière illusion, que, repassant le Styx, — son Rubicon, à lui, où venait de s'engloutir le reste de sa pauvre fortune, — il s'écria, en courageux petit César à qui la vie méchante allait livrer bataille :

— Et maintenant, à nous deux!

— A nous trois! interrompit l'aîné revenant, un matin, les épaules chargées de chapiteaux corinthiens et de colonnes entières dont il avait dévalisé l'Exposition des Arts Décoratifs. Avec son idée fixe de faire exécuter par son frère le grand tableau qui lui vaudrait le Prix du Salon, Raymond montera à Fernand tout un intérieur de *tepidarium* romain. Tout l'attirail des thermes antiques y figurera, jusqu'à une baignoire de marbre et, pour mourir, l'empereur Commode n'a qu'à paraître dans cette salle, comme dans l'imagination du peintre qui porte son sujet, d'après Suétone ou Tacite qu'il sait par cœur. Mais ce Commode à la tête crétine et osseuse de brute et au corps musculeux de colosse, où le trouver? On bat les rues, on fouille la banlieue, on passe en revue les roulottes des forains. Un soir enfin, à la barrière de Clichy, le type rêvé se fait voir plantureux et canaille, comme un César de Rome. Il jette du haut de ses tréteaux de lutteur, où il parade, le gant crasseux à qui voudra se mesurer avec lui, Arsène, le tombeur glorieux de Marseille. Un momichon maigrelet tend au colosse ses bras de paille sèche, saisit le gant au vol, entre dans la baraque et dit à l'homme, avant que d'attendre son tour de lutte qu'il récuse :

— Parlons sérieusement. Vous êtes un lutteur de profession, et je ne suis qu'un peintre de l'école. Je voudrais faire votre buste. Viendriez-vous à mon atelier ? C'est quatre heures par pose et cent sous par séance. Voilà mon adresse!...

Le lendemain, à l'heure dite, quelqu'un frappe à la porte. Pelez accourt, ouvre et voit entrer un rogaton rachitique, aigre fruit des barrières galeuses, qui le regarde louchement. — « Pardon !... dit le gringalet, en s'excusant de n'être pas Arsène. Mais la personne à qui il parle est bien un peintre, sans doute ? » Sur l'affirmation de l'artiste que les yeux fouilleurs de l'aigrefin inspectent dans tous les sens, le romanichel termine son ambassade en invitant Pelez à descendre dans la rue.

— Il est en bas. Il n'ose pas monter. Vous ne comprenez pas ?...

Assurément Pelez ne comprend pas, mais il descend et, sur la porte, se trouve en présence d'un charbonnier colosse, noir de la tête aux pieds, qui fait paisiblement les cent pas. On se reconnaît et l'on s'explique : — Vous ne comprenez pas encore ? » Eh bien ! le lutteur, Arsène,— car c'est lui,— avait peur que le peintre Pelez fût de la police, avec laquelle le malheureux avait à régler quelques comptes.

Tout le monde avait ses petits secrets, n'est-ce pas? Bref, le charbonnier travesti était là, prêt à gagner les cent sous annoncés.

— Non, mais cinq francs cinquante! Car il faudra ajouter le prix d'un bain. Enfin, montez !... acheva l'artiste qui n'était pas au bout de ses déboires, avec cet empereur romain qui lui tombait dessus en charbonnier grimé.

Les débuts furent bons. Le tableau, lestement commencé, s'avançait. Grâce aux cent sous payés *recta*, avant chaque séance, l'énorme Arsène posait à s'y méprendre son empereur Commode. De la baignoire voisine, il se laissait complaisamment tomber et cogner par l'esclave Narcisse, chargé de l'étrangler pour le compte de l'Impératrice, sa femme, qui, relevant une portière du fond, admirait ce spectacle. Cependant, sur les frises du vestibule où le jour extérieur bleuissait, deux masques tragiques jetaient sur cette scène de dernier acte l'éclat strident et l'ironique contraste de leur rire de cuivre. Entre temps, faisant quelquefois trêve à l'agonie, le modèle mourant

contait au peintre l'histoire de sa vie. Une vie de victime, quoi ! Pour un péché de jeunesse dont Arsène ne se souvenait même plus, il mettait la police à ses trousses depuis des ans que cette mauvaise farce durait. Ainsi, tenez ! aujourd'hui, il ne devrait pas être à Paris, mais à Beauvais, où il avait été condamné à vingt ans de surveillance. Par exemple, si la « rousse » continuait à lui donner la chasse, ses godillots éculés ne lui permettraient pas d'aller plus loin. Alors, bonsoir les voisins ! Arsène est reparti en villégiature...

— Vous vous en garderez bien, avant que le tableau soit fini ! interrompit Pelez.

— Alors, soyons justes. Avancez-moi dix francs, pour m'acheter des chaussures.

Les dix francs avancés, que fit Arsène ? Le lendemain et les jours suivants, Pelez eut beau attendre son modèle. Pas plus qu'à l'atelier, on ne l'avait revu à la baraque. Et l'empereur Commode qui restait sur la toile, à moitié égorgé, tout au plus. Que faire ? Une seule enquête restait possible. Pour l'amour de l'art, le peintre se risqua d'aller chercher son prisonnier à la Préfecture de Police, sûr de l'y rencontrer, cette fois.

En effet, Arsène, au frais sous les arceaux de la Correctionnelle, continuait à vivre de ses rentes et attendait son tour d'être traduit devant ses juges, pour « délit d'ivresse et insulte aux agents ». Le jugement rendu condamnait à deux mois de prison le délinquant, coupable, en outre, de s'être soustrait sans permission à la surveillance de la police de Beauvais. Deux mois de prison ! Et le Salon qui ouvrirait ses portes quand le modèle serait libre! Et même, pourvu qu'on ne le dirigeât pas aussitôt après sur Beauvais !

— Pour ces deux mois de réclusion, je ne peux rien ! répondit le Préfet de Police à l'artiste qui alla lui confier son malheur. Mais si vous voulez lui servir personnellement de caution, je vous le remettrai après deux mois, avec charge à vous de nous le restituer quand votre tableau sera fini.

L'engagement accepté de sang-froid et la signature donnée, Pelez laissa passer ces deux mois, comme ils purent. Il se remit à la besogne quand Arsène lui revint, le gilet plein de larmes. Et, à présent, on n'avait plus qu'à se dépêcher pour arriver à la date réglementaire des envois au Salon. Pourvu

encore que le malheureux ne se fît pas reprendre! Oh! de cela, Pelez n'avait plus rien à craindre. Le gros Arsène, soupirant à chaque réprimande du patron, jurait ses plus grands dieux, — des dieux si grands que l'empereur Commode n'en avait jamais eu de pareils ! — jurait qu'on ne le reprendrait plus à boire. On ne pouvait pourtant pas mourir de soif et mourir étranglé, à la fois ? Pelez, touché par un repentir si profond et, d'ailleurs, responsable de l'homme dont il était devenu la caution, accepta résolument la vie commune, à deux, de bandit à artiste. On se levait en même temps. Le *ver tué chez le troquet* du coin, on arrivait à l'atelier et la besogne était reprise jusqu'à l'heure du déjeuner, qu'on sortait se servir, comme deux frères.

De retour à l'atelier, on y bûchait jusqu'à la nuit. Un plantureux dîner de fort-des-halles achevait la journée et l'artiste délicat, ayant gavé son dévorant modèle, le ramenait au lit où il attendait que la brute ronflât, pour sommeiller anxieux auprès d'elle. Des mois encore de cette vie à deux, écœurante, cynique, héroïque, et *la Mort de l'Empereur Commode*, achevée, partirait pour le Salon.

Non ! la chose n'irait pas jusqu'au bout, toute seule. Quoi donc ! la crapule se réveillerait sitôt, chez un pénitent si sincère d'aspect ? Des transes folles prenaient parfois l'artiste à voir son modèle s'abattre de jour en jour, davantage, dans une taciturnité sombre qui ne présageait rien de bon. Arsène, lui, ne parlait plus. Il finissait par poser à la « chienne » son torse qui semblait n'avoir plus de vigueur que pour la révolte prochaine. Un jour, l'Hercule se ramasse, demande à sortir et pour un instant de...nécessité. Il ne reparaît pas. Pelez, qui l'a attendu anxieux toute la fin de ce long jour, court à l'hôtel, la nuit venue. D'Arsène, point! A l'aube du lendemain, comme le peintre ouvre sa porte, une masse, grouillant au long de l'escalier, s'étale sur le palier et, tant bien que mal, se redresse. C'est Arsène courroucé, que Pelez courageux n'a pas peur de prendre par les bras :

— Où êtes vous allé, depuis hier ?

— Où il m'a plu !

— Qu'avez-vous fait?

— Ce que j'ai voulu !

— Allons, marchez et soyez raisonnable !

— A l'atelier encore ? J'aime mieux la prison. Tenez, payez-moi ce que vous me devez, et laissez-moi repartir.

— Repartir ?... Vous payer ?... Si vous n'êtes pas un lâche, osez donc seulement descendre dans la rue.

Arsène, un lâche !... Enveloppant d'un regard aussi méprisant que terrible ce gringalet qui marche devant lui et qu'il écraserait comme un puceron en lui posant seulement un doigt dessus, il l'accompagne sur le trottoir. Une voiture passe, Pelez l'arrête et dit à son homme : « Montez ! — Je monterai, oui !» répond Arsène en s'affalant dans le fiacre. Pelez ajoute: « Cocher, à la Préfecture de Police ! — A la Préfecture de Police ?... Oh ! là ! là ! Oui, j'irai encore et même plus loin, pourvu que c'en soit fini de ce turbin d'enfer ! » Comme la voiture roule, Arsène, tout à coup furieux, se redresse :— Et puis, vous allez me payer, hein ! Et plus vite que ça ! — Oui, je vous payerai, et ce sera chez le Préfet de Police. Vous êtes et vous restez mon homme, jusqu'à ce que vous redeveniez le sien. Oui, mon gars, c'est ainsi. Vous avez beau me regarder, ça ne sera pas autrement. » Et l'œil du maître, de peser sur cette volonté de l'esclave, d'un poids supérieur dont ce colosse ne se débarrassera plus.

Des rues, des rues encore. Enfin les quais de la Seine et la Préfecture de Police, où le peintre peut déposer son otage avec les quelques menues monnaies de la paye en retard. Arsène, de plus en plus subjugué, demande une dernière grâce à Pelez : son pardon !

— Et vous savez, M'sieur Pelez, à la « piole », oui, mais pas à l'atelier. Ah ! mais non ! Plutôt au bagne !

L'atelier, — ce bagne, — en effet, était bon pour ce forçat du chevalet et Arsène n'avait pas tort de lui préférer les loisirs de l'autre. Pelez revint donc seul à l'*Empereur Commode*, l'acheva comme il put et l'envoya au Salon où il se ferait, sans doute, un beau passage. L'obligeant M. Chennevière daigna même le regarder et le fit placer, cette fois, à la cimaise, dans une salle avantageuse. Les journaux et le public lui firent fête.

Le jury aussi se prenait d'un beau feu pour un artiste si jeune qui, dès son deuxième envoi, exposait un tableau digne d'honorer l'Ecole et de faire sortir hors des rangs un élève au dessin si classique, et un si original compositeur. On parla

même du Prix du Salon. Le sous-secrétaire d'Etat crut devoir s'en occuper et fit, un matin, appeler chez lui le candidat unanimement désigné. En entrant dans le cabinet directorial, Pelez lut son nom inscrit en grosses lettres et ostensiblement signé à la glace de Monsieur le Ministre. Le nommé Pelez allait donc avoir le prix. Monsieur le Ministre n'opposerait aucune objection à la décision libre du jury. Mais Monsieur le Ministre voulait du futur lauréat la promesse qu'il irait en Italie, en Espagne, en Hollande, partout, plutôt que de s'enfermer dans la villa Médicis, comme un limaçon dans sa coquille.

Voyager, lui qui, des Batignolles, n'avait pas dépassé les buttes de Sannois ou les rivages de l'Isle-Adam ! Mais c'était le tour du monde, que cet assoiffé d'air eût promis d'accomplir. Hélas ! il n'eut que la peine de faire le tour du Salon pour en revenir, sinon guère plus désillusionné sur la conscience des autres, du moins plus sûr de la sienne et des ouvrages sincères que mystérieusement elle commençait à lui dicter. Deux routes s'ouvraient devant lui. L'une était faite de lignes symétriques, où chaque herbe frisée recouvre son aspic, chaque fleur apparemment magnifique son ver caché, où enfin, au bout des allées ombreuses et des méandres tortueux à l'infini, les patients promeneurs atteignent tôt ou tard un petit temple grec dont on voit quelquefois les réductions en pain d'épices, et dont les dieux immortels sont quelques hommes caducs présidant en pontifes au culte de l'admiration perpétuelle : — l'Académie. L'autre... Pouvait-il seulement la voir, l'autre qui n'était pas encore tracée vers ces pays de l'incertain, de l'inconnu, du tragique peut-être qui l'attirait, en courageux explorateur d'un art nouveau ?

> Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
> S'assit, un jour, dit-on, entre un double chemin.

Sans faire son Hercule et sans croire que son œuvre était encore commencée, Pelez comprit les sacrifices que sa foi demandait à son art et, dès l'année suivante, il envoya à l'Académie la réponse qu'elle n'attendait pas précisément d'un élève si stylé, selon les implacables principes que lui avait si bien appris l'Ecole.

IV

Contre un mur galeux de barrière, — le mur infranchissa-

ble qu'après l'échec immérité de *l'Empereur Commode* l'élève sacrifié éleva courageusement entre les conventions officielles de l'Ecole et les réalités brutales de la Vie, — Pelez avait campé significativement ses fiers *Irréconciliables*. Et bien haut, en vedette, ce vaincu des Beaux-Arts avait tracé d'une main ferme le mot légendaire de Cambronne à Waterloo :

—..... !

— Vous n'enverrez pas cette insulte au Salon ! objecta Cabanel qui comprit que, de cet atelier dont il referma avec épouvante sur lui la porte, allait sortir un art qui n'avait plus que faire des promesses menteuses et des formules surannées. Le mot fut effacé, mais le tableau resta. Ces *Irréconciliables* frondeurs figurèrent au Salon de 1879 où, jusqu'à *l'Humanité* inoubliable de 1896, vous avez vu passer bien d'autres ironies sanglantes que le petit Hamlet grandi des mansardes parisiennes avait juré de rendre, trait pour trait, au siècle atroce qui les lui fit, d'ailleurs, cruellement payer.

Il en est mort, hier. Mais, dans la retraite voulue d'un atelier impénétrable, vingt ans durant, l'œuvre que Pelez, hardi jusqu'à l'audace, aura eu le courage d'entreprendre à l'écart des Salons annuels et des succès faciles est enfin terminée avec la vie de cet artiste hors de pair. C'est l'*Histoire de la Misère* à Paris, et nous attendons respectueusement que la prochaine Exposition en soit faite, pour reprendre le récit de la vie et de l'œuvre de Fernand Pelez, au point où nous la laissons, aujourd'hui.

BOYER D'AGEN.

PAYSAGES PARISIENS

—

RUE GEOFFROY-L'ANGEVIN

La morte doucement dans son grand lit repose, dans son trop grand lit, bordée comme un petit enfant: elle approchait quatre-vingts ans avant cette heure où l'on n'a plus d'âge. De son petit corps, les pieds seuls soulèvent le drap, tout le reste étire un creux au bout de quoi la tête émerge, une pauvre petite caboche ronde, presque veuve de cheveux, desséchée comme une vieille pomme, et qui sur le côté retombe, une boule de bilboquet mal plantée. Auprès, sur la table de nuit, contre un brin de buis dans un bol de tisane trempant, un bout de bougie allumée s'ennuie tout seul.

En bas, tapage; dans la loge de la concierge, les cinq héritiers, dont quatre femmes, quatre paysannes de Picardie, laides, sèches, rèches, quatuor de crécelles empaquetées dans du noir, aigrement disputent, autour du notaire résigné, à qui ne soldera point les frais de l'enterrement.

Au dehors, au grand beau soleil de mai, le régleur de funérailles béatement grille une cigarette, en reluquant, d'un air ravi la tourelle fine de Saint-Merri.

—

BELLE COMME LA BEAUTÉ

Au temps lointain déjà où le *Mercure de France* gîtait au nº 15 de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain, au sortir des réunions du mardi soir, je passais nécessairement devant les maisons de la même rue que désignent — sans ostentation — les nºs 27 et 29. Elles datent vraisemblablement du temps de la Ligue et virent la Journée des Barricades. Leur rez-de-chaussée bas se creuse entre des pilastres trapus dont le rude encorbellement peine sous le tassement des étages. Les rideaux rouges, violemment éclairés, se soulèvent d'eux-mêmes dès que sonne le pas d'un homme: et un visage de bonne hôtesse apparaît, souriant et fardé. L'esprit ennuagé par la fumée des

cigarettes et celle des conversations, on se trouvait sans surprise devant cette résurrection du Paris de Mathurin Régnier si parfaitement assorti à la rue étroite, silencieuse et noire, au delà de laquelle s'entrevoyaient les tours de Saint-Sulpice, tandis que tintaient les cloches de Saint-Germain-des-Prés.

Jean de Tinan, un soir, entr'ouvrit l'une des baies hospitalières : — Que faites-vous donc là, Mesdames ? demanda-t-il d'un air candide. — L'amour, mon joli brun...

Hélas ! ici, l'auteur d'un *Document sur l'impuissance d'aimer* se conduisit... mon Dieu, comme son titre : il ne trouva à répondre que : — Continuez. Et il s'esquiva ! Que ces dames n'avaient-elles lu Chamfort et son anecdote ? Elles auraient su quoi répliquer : « M. le comte de Charolais, ayant « surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez ! » « M. de Brissac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres « auraient dit : « Sortons ! »

Je résolus de relever incontinent l'honneur de mon sexe. J'entrai, et je continuai. Et j'en fus merveilleusement récompensé ! Ma partenaire mima bientôt le vers de Racine :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent...

Or, voici que le suprême voile se trouva arrêté dans sa chute par la pointe d'un des seins : de sorte que, durant une seconde, l'autre seul apparaissait, rond, lisse, satiné, rose, fermement élastique, marmoréen, sublime ! la splendeur d'un fragment de statue ! vision qui toujours me demeurera présente, et qui me fit écrire — pas immédiatement — les vers que voici :

La chemise glisse,
Un sein a jailli :
L'autre se hérisse,
A demi retient
Le lin suspendu ;
C'est rien qu'un éclair,
L'autre sein jaillit ;

La chemise glisse,
S'arrête un moment
Autour des deux cuisses,
Et puis se répand :
Angoisse et délice,
Le fruit a jailli !

Et quand je relis dans *Anthinéa* les phrases par quoi Charles Maurras célèbre l'une des « Parques » de Phidias : « La cein-

ture a glissé. La robe laisse à découvert une gorge naissante, l'épaule ronde, ferme, forte, si pleine de saveur, de finesse et de gloire qu'on n'en peut rêver de plus belle... », ce n'est point le Parthénon que je revois, ce n'est pas Athènes et c'est aussi beau : le sein, — le sein gauche et l'épaule de la jeune fille qui se dévêtit pour moi dans un bouge de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain.

—

FRÈRE FLIC

I

Boulevard Sébastopol, une fille galante, coursée par un agent des mœurs, lui glisse entre les nageoires, et s'engouffre affolée dans la rue du Cygne ; elle a frôlé en passant un sergent de ville qui la regarde filer, un sourire paterne aux lèvres :

— Elle a vu quelqu'un qu'elle n'aime pas rencontrer, dit-il à la tenancière du cabinet d'aisances avec qui il faisait la causette.

M. Jean-Foutre fils, dans le même moment, passe avec son papa : — Pourquoi se sauvait-elle comme cela ? elle avait donc volé ?

— Elle avait fait pis !

— Alors, pourquoi le sergent de ville ne l'a-t-il pas arrêtée ?

— Parce qu'il manque à son devoir, répond à voix très haute M. Jean-Foutre père !

— Dites donc, vous ? crie le sergent de ville, et si je vous emballais, hein ? vous verriez si je manque à mon devoir ! Et tâchez de vous *taiser* un peu, et puis de filer !

Et M. Jean-Foutre père se réfugie, éperdu, où ? dans le cabinet d'aisances ! A travers la cloison il entend peut-être la tenancière et le flic se tordre comme des bienheureux.

Et, devant la porte, M. Jean-Foutre fils monte la garde éplafourdi : car une autre fille galante arrive et lui darde d'assassines œillades !

II

Même boulevard, un autre matin. Un passant, à brûle-pourpoint, tout en marchant, allonge la main, et fourrage la croupe d'une hétaïre. La fille se retourne, indignée :

— Est-ce que vous croyez que vous avez le droit de m'insulter parce que je fais la... (elle envoie le mot technique) ?

Le passant l'injurie grossièrement. Un sergent de ville survient : Vous allez passer votre chemin tout de suite et laisser Madame tranquille !

III

Un sergent de ville aidait une vieille dame presque impotente à traverser les grands boulevards sillonnés par des trombes d'automobiles. Je m'emplissais les yeux et le cœur de la sollicitude vraiment touchante avec laquelle le colosse guidait bien lentement, bien doucement, la petite vieille apeurée, accrochée à son bras robuste. Cette physionomie de bon Samaritain ne m'était pas inconnue. Et tout d'un coup, je me souvins parfaitement que, six semaines auparavant, au cours d'une manifestation, j'avais remarqué la virtuosité avec laquelle le bon Samaritain martelait de ses poings formidables des femmes et des garçonnets égarés dans la bagarre.

—

DES BIPLANS DANS MON ASSIETTE

Je n'avais jamais vu d'aéroplane, sinon au cinéma, lequel en choisit et dégage les instants héroïques : le foudroyant départ vers l'aventure, puis aussitôt la planée allègre et victorieuse et bientôt la descente triomphale et tranquille. Mon séjour dans un village tout proche d'un important parc d'aviation provoque qu'à présent j'en contemple chaque jour. Et mon enthousiasme tombe. Ce n'est pas beau, un aéroplane : au repos, une vaste caisse d'emballage montée sur un chariot ; dans l'air, quelque chose de rigide, de mort, telle une énorme libellule desséchée. Oiseau ? homme-oiseau ? que non pas : rien qu'une machine.

On essaie bien de se monter la tête en songeant à l'héroïsme de l'homme, son sang-froid, sa science, son à-propos en quelque sorte divinatoire : oui, certes, mais tant de vertus, ne les déploie-t-il pas autant quand il maîtrise une automobile, subjugue un cheval vierge, pourfend la mer du fond d'une barque? J'oserai dire plus, et que le fameux vers d'Horace demeure de circonstance : c'est bien plutôt pour se hasarder sur l'eau — en paquebot ou sur une planche — qu'il se faut

barder le cœur d'un triple airain. Tandis que se confier à l'air fut toujours l'appétit de l'homme, et comme sa vocation ; cependant qu'il a fallu le génie de Jules Verne pour nous apprivoiser avec l'idée de plonger vers le centre de la terre ou dans l'abîme liquide.

Ce ronflement précurseur venant troubler l'auguste paix de la campagne, puis ce passage d'une flèche lente sur l'azur auparavant immaculé me râclent les nerfs. Si du moins Icare tombait, si je pouvais me figurer qu'il tombera peut-être, je prendrais un intérêt vraiment sympathique à son insolente incursion dans mon ciel. Mais non : il va, sûr de soi comme Persée sur son fougueux dada de tout repos ; et moi aussi je suis sûr de lui. Et, malgré tout, voilà que je lève les yeux vers lui, et c'est moi, héros obscur, qui trébuche contre un caillou!

—

UN AVANT-GOUT DU PURGATOIRE

C'est un rhumatisme à la fois casanier et vagabond ; gîté dans mon membre supérieur gauche, il s'y promène du paleron à la pointe des doigts. Assez indolent le jour, il manifeste sa présence par des lancinements sourds, ici, là, plus loin. Mais dès le soir, il s'agite, et la nuit, tout à fait réveillé, agile et dispos, intime à son hôte que c'est fini de rire, et que dormir trop est malsain. Il saisit entre ses pinces les tendons et les nerfs, s'y agriffe, y joue à l'escarpolette ; il taraude les articulations de l'épaule, du coude, du poignet, de chacun des doigts ; entre les os et les muscles, il insère des lames de rasoir subtilement aiguisées. Le biceps surtout a pour lui mille attraits : il le palpe, malaxe, tenaille, mordille, mord, triture, en compose une masse inerte, mais non insensible ! Après quoi il redescend ; puis remonte, et puis remonte encore, et essaie « s'il n'y aurait pas moyen » de dépiauter l'épaule. Non, elle tient solide : dépité, il glisse le long du bras comme un funambule le long de sa corde lisse, et se revanche sur la main, dont à nouveau il enrage les cinq doigts, l'un après l'autre ; ou tous ensemble. C'est un bon diable, pourtant : quand l'aurore ailée s'élance dans le ciel, il pique une tête entre deux chairs et s'assoupit, rêvant seulement un peu haut. Et, le jour revenu, il s'assagit presque définitivement, taqui-

nant son propriétaire juste assez pour lui rappeler qu'il fera nuit ce soir.

—

LA VRAIE ÉLOQUENCE...

... se moque de l'éloquence.
PASCAL.

Dans la rue; deux ouvriers, attendant l'autobus, jasent en piétinant sur le trottoir :

– ... Mais oui, je me trouvais là. Un gamin de quinze ans, un apprenti, sur sa bicyclette : il venait de la place de la Bourse. A la hauteur de la rue Colbert, là où les travaux de la Bibliothèque Nationale rétrécissent la rue Vivienne, il bute de la roue contre un garçon de magasin qui marchait devant lui, tout chargé de cartons, et qui venait de ralentir, rapport à l'encombrement : les cartons le renvoient contre un camion qui remontait dans l'autre sens; le voilà par terre, les deux roues lui passent sur le corps, l'une après l'autre. On s'est précipité : il était déjà mort, la poitrine défoncée, et le sang qui lui sortait à flots de la bouche; cela a fait aussitôt une mare : le ruisseau est devenu tout rouge. On a jeté bien vite une couverture sur lui, les agents l'ont transporté à la pharmacie de la rue Richelieu, mais on ne l'a même pas entré : pourquoi faire ? Ils l'ont reposé sur le trottoir, ils ont réquisitionné un fiacre qui l'a emporté à la Morgue...

J'ai à peine rectifié çà et là une tournure dans cette leçon d'éloquence tragiquement sobre que me donnait, à moi professionnel, un ouvrier quelconque, mais ouvrier parisien.

—

COMMENT L'AMOUR VIENT AUX PAVÉS DE BOIS

Boulevard Magenta, la chaussée fait peau neuve, et les pavés de bois s'amoncellent. Voici midi : des ouvriers, des ouvrières se sont attroupés autour d'un monsieur qui s'absorbe dans une besogne très intéressante sans doute, mais dont je ne comprends pas la signification. Il a distrait un pavé, il le dresse sur le trottoir, et se recule; il revient, fait pivoter d'un quart de tour son pavé, se recule encore, revient..., etc....

Voilà qu'il pose un second pavé, le fait évoluer de même, l'approche du premier, les entrechoque, les fait fraterniser : chaque instant de la manœuvre immanquablement suivie de l'effacement de l'ouvrier. Cependant, un pavé plus menu est glissé derrière les deux autres, puis eux, soudain écartés, le démasquent :

— Tu ne saisis donc pas, dit un assistant à son voisin ? c'est le père, la mère et l'enfant ! Sur quoi je m'approche et aperçois alors, à dix pas de là, un opérateur de cinéma qui tournait attentivement son « moulin à café », pendant que le collègue combinait l'idylle stéréotomique.

—

LE FAUX-COL DU REMORDS

Ed ecco ad un, ch'era da nostra proda,
S'avventó un serpente che'l trafisse
Là dove il collo alle spalle s'annoda...
Perch'ei rispose...
... Vita bestial mi piacque...

DANTE.

Un soir de l'autre mois, je m'attardai en joyeuse mais coupable compagnie ; il me fallut enfin prendre le train pour regagner ma demeure ; vingt minutes d'un chemin montueux séparent la station de celle-ci ; la nuit était lourde et je me sentais échauffé : je dus bientôt déboutonner mon faux-col, et il m'échappa, et je ne pus le retrouver. Mais je le revis le lendemain matin, comme je descendais vers le train de Paris, je le revis, tout piétiné déjà ; et je le revis le soir. Et le jour suivant de même, et de même tous les jours, chaque soir, chaque matin, et chaque fois piétiné un peu plus. De très loin je l'aperçois, je sais d'avance que je vais l'apercevoir, mes yeux le cherchent malgré eux. Je ne puis, je n'ose le ramasser, car celle que j'aime me guette de la villa prochaine. Nul service voyer, bien entendu, dans cette campagne. Ainsi, jusqu'à ce que les roues des chariots, les talons des passants, les pluies aient désagrégé, anéanti enfin — si cela doit jamais venir — le tissu qui semble indélébile, chaque matin, chaque soir, je verrai, j'entendrai le faux-col, jadis immaculément blanc, me crier en sa langue : — Fagus, Fagus, Fagus, tu as souillé ton âme immortelle !

— Ces faux-cols, réellement inusables, sortent de la maison Faivret, « linge Monopole », 165, rue Saint-Honoré, à Paris.

—

GRANDE BANLIEUE

Les grands frissons du soir ont envahi la plaine.
HENRI DEGRON (1).

... Un enfant
Un veau dépouillé pendu à l'étal
Un enfant
Et cette banlieue de sable autour d'une pauvre ville au fond de l'Est
Un douanier se tenait là comme un ange
A la porte d'un misérable paradis
Et ce voyageur épileptique écumait dans la salle d'attente des premières (2).

... Je venais ainsi d'absorber une quantité déraisonnable de vers futuristes : je m'endormis dans mon compartiment ; au réveil, la station où je devais descendre était dépassée ; en voici une autre, et je saute de vagon. Et me voilà subitement dans la merveille d'une largissime allée d'arbres aux si vastes feuillages qu'ils se rejoignent en voûte de cathédrale, et par les interstices j'aperçois les étoiles palpiter. Au fond, une auberge luit, pimpante, enfouie dans la noire verdure. Certes,

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant séjour,
Et doucement on y passe la vie
A célébrer le champagne et l'amour.

Et j'entre, et apprends me trouver à Saint-Remy-lez-Chevreuse, illustré par Samain, Henri Degron, Stuart Merrill ; qu'il est dix heures, et que l'unique train idoine à me rapatrier passera dans une heure. Or, tandis que je m'assimile le pain, fromage, vin, est-ce l'intoxication futuriste ? est-ce le breuvage sauveur ? Je me sens transporté à trois siècles en arrière, en cette même auberge, mais reculée jusqu'à Etampes : je suis le baron de Mergy, dépêché par Henri de Béarn auprès de la reine Margot. C'est le déclin du jour ; au loin, des trompes de chasse ronflent, une chevauchée approche : les gardes du roi, parbleu, avec leur capitaine, M. de Comminges,

(1) *Les Poèmes de Chevreuse*. Cette pièce est dédiée à M. Alfred Vallette.
(2) *Le Gay Sçavoir*, n° du 10 mars 1913.

mon propre rival. D'avance je les entends irrompre en tumulte et turlupiner l'aubergiste Girot :

Holà, faquin, debout, dressons la table !
Vite à souper : du vin, du vin, du vin !

Le fracas s'accroît, un sifflement déchire l'air : le train hélas ! Je m'y précipite, tout vibrant encore du *Pré-aux-Clercs*, car c'était ce délicieux opéra-comique que je venais de revivre. Ah, elle garde bien des charmes, la musique d'Hérold, mais le livret que Planard découpa dans la *Chronique de Charles IX*, de Mérimée, est loin d'être méprisable : grâces soient rendues au futuriste qui m'en fit mieux goûter la joliesse troubadour, délectation de mon adolescence :

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur...

Cette savoureuse nostalgie a les sources les plus diverses, et nous capte par mille obscurs liens. J'habitais depuis peu ce joli village de Verrières-le-Buisson, dont le cadran solaire avertit le passant : *Utere præsenti, memor ultimae*, quand un dimanche matin de naguère il me fallut quérir le médecin ; il n'était pas chez lui, il ne devait revenir qu'à une heure de là. Je vaguais en l'attendant sur la route de Paris ; une enseigne obséda mes yeux : *Hôtel du Faisan doré*. Sans savoir pourquoi, j'entrai; une accorte fille apparut. — Hé, la belle enfant, fais-*nous* sauter une omelette au lard, et tu la soutiendras d'un vin un peu généreux. Cependant, je posai bruyamment sur sa table ma lourde canne de bois tordu (de celles que sous le Directoire on nommait une *constitution*) et me dépouillai de ma vaste houppelande à triple collet : je n'avais d'ailleurs ni houppelande, ni canne. La collation expédiée, les gazettes parcourues, je passai prendre un café, sérieusement étoffé de cognac, au cabaret de *la Croix-Rouge*. Je songeais à une partie de billard, quand je découvris que j'étais seul ; aussi bien j'ignore parfaitement le noble jeu qu'affectionnait Louis XIV. Cela me réveilla, me rappelant brusquement le motif sévère de ma sortie, et je courus chez le médecin...

Tout en revenant par la grand'rue sinueuse et rêvant à tout ceci, un paysage analogue se superposa, diffus d'abord, gra-

duellement substantiel : la route de Lyon, qui se fait grand' rue à Villeneuve-Saint-Georges, Montgeron... Lieusaint... et traverse cette forêt de Sénart toute embaumée encore par le gracieux fantôme de la marquise de Pompadour. Je passai jadis un suave printemps dans ce canton. Et la lumière se fit : sitôt réintégré le logis, je saisis, feuilletai certaine vieille brochure, qui débute par ces lignes :

AU ROI. — *Sire:* Une famille éplorée dont les malheurs sont connus depuis vingt-cinq ans, par la France entière, vient les mains suppliantes déposer avec confiance, au pied de votre trône, le récit de ses inexprimables infortunes...

J'atteignis bientôt ce passage :

... Le 27 avril 1796 (8 floréal an IV), quatre hommes à cheval paraissant plutôt se promener que voyager... Ils avaient dîné à Montgeron, chez la dame Rirard, aubergiste ; ils avaient pris le café et avaient joué au billard chez la dame Chatelain, limonadière...

C'est tout simplement la supplique à Louis XVIII des héritiers de « l'infortuné Lesurques », c'est l'illustre et ténébreuse affaire du Courrier de Lyon. Je ne l'avais relue de longtemps, mais, récemment, le cinéma me l'avait restituée avec une grande fidélité *topographique*.

Les songes-creux du poète viennent de sa prédisposition à éprouver vivement ce que Baudelaire nomme « les correspondances ». Au contraire des cités, disqualifiées, défigurées, décapitées, désâmées, futurisées, ces villages d'Ile-de-France ont gardé leur visage, leurs parentés, leur race, leur parfum : Etampes et les Valois, Sénart et Louis XV, Verrières et Louis XVI, Lieusaint et les bandits du Directoire..., tout cela uni en une sorte de commune mesure historique que voulaient exprimer ces vers, écrits route de Fontainebleau, et *qu'on ne put s'empêcher* de dater des environs de Versailles :

O village, ô sa grande rue
Où le train du roi dévalait,
Noble France toute apparue,
O, la route de Viroflay !

O notre France tout ensemble,
Je vous entends et vous revois ;
Mon œil se mouille et le sol tremble :
Je suis sur le pavé du roi.

J'entends gronder les équipages
Roulant sur le pavé vainqueur,
Tout un peuple attend au passage,
Le pavé tremble, et notre cœur.

Vive le roi ! vive l'escorte,
Elle galope un train d'enfer,
Un flot de poussière l'emporte
Dans comme un ouragan de fer ;

Tout disparaît, mais de la Reine
Dans un éclair on a vu luire,
Hors du carrosse qui l'entraîne
Loin penchée l'adoré sourire :

Et les logis en ont gardé
Une clarté presque divine,
Qu'un soleil couchant vient teinter
D'un saignement de guillotine.

FAGUS.

LE RÉVÉREND LAURENCE STERNE

24 NOVEMBRE 1713 — 18 MARS 1768

—

En ce moment, tous les journaux et revues d'outre-Manche sont remplis d'articles sur Sterne. C'est que nos voisins fêtent aussi les anniversaires de leurs artistes et de leurs écrivains. Mais ils ont la manière. Là, point de statues à tous les carrefours. Au hasard de ses promenades, on ne risque pas de rencontrer de « Télégraphe Chappe » ni d'« Inventeurs de la quinine ». Tous les monuments sont à Westminster où seuls vont les voir ceux qui sont prêts aux épreuves. Là non plus, point de manifestations officielles avec les inévitables discours, les distributions de palmes et de croix. Et cela n'en va que mieux.

Un gouvernement n'est pas à l'aise pour exalter un écrivain, car il est toujours ridicule de prendre à témoins les littérateurs de jadis que l'œuvre politique d'aujourd'hui les comblerait d'aise. Ainsi pour Diderot. Diderot était individualiste, et abhorrait l'esprit de système, l'ordre, les idées admises, le respect, la morale..., bref tout ce que choie et cultive un gouvernement. M. Barthou est un bien merveilleux homme, mais sa tâche était délicate, il y a quelques jours en Sorbonne! Personne en France ne peut faire l'éloge de Diderot, cet ami et cet émule de Sterne, hors quelques anarchistes ou littérateurs en liberté, toutes gens fort peu écoutés !

En Angleterre, il en va tout autrement et le bi-centenaire de Sterne est salué par tout ce qui s'honore d'écrire. C'est là une belle revanche pour celui que Johnson appelait dédaigneusement l'*homme Sterne*, affichant par ces mots son mépris des livres d'un tel personnage!

Mais sous le titre de l'*Homme Shakespeare*, Frank Harris a reconstitué de la plus ingénieuse façon le caractère et la personnalité du père de *Hamlet* et de *Roméo*. Au travers de l'œuvre, c'est l'âme de l'auteur qu'il aperçoit de son regard aigu. Il instaure une méthode de critique très neuve et très pénétrante, qui pourrait trouver son emploi avec le Révérend Laurence Sterne.

L'œuvre de Laurence Sterne, en effet, est une confession absolue, d'autant plus sincère qu'elle est dépersonnalisée, d'autant plus précise qu'elle est démunie d'apologétique ou de mouvements d'éloquence si fréquents chez ceux qui se racontent. Ici, nul plaidoyer,

ni mea-culpa comme ceux qui font des *Confessions* de Jean-Jacques un spectacle si affligeant. Sterne n'a jamais eu l'angoisse chrétienne du péché.

Ses livres sont la face sincère d'une âme curieuse et rare. Pas de rhétorique, nul art académique, nul souci de règles, pas de construction savamment imaginée et combinée, mais une impressionnabilité des plus vives. Il a le don de peindre, une grande habileté à noter le geste précis et pittoresque, une notion très juste des changements émotionnels de la physionomie. Ajoutez-y une verve aventureuse et bohême, de la sensibilité qui devient même de la sensiblerie, et vous aurez les éléments premiers de cette âme qui sut cultiver ses différences.

La manière très originale dont il suit sa fantaisie, et dont il profite des hasards de la route, cette façon d'abandonner les rênes sur le cou de son cheval et d'aller au bon gré de sa monture était celle de Montaigne, fut celle de Mallarmé dans sa prose et sera retrouvée par Péguy. Les esprits ont un vol capricieux comme celui de l'hirondelle qui frôle la surface de l'eau, s'élève soudain en sifflant, pour retomber comme une feuille morte entraînée par le vent. Elle a l'air de se jouer, mais les papillons falots sont bien pris à cette chasse souple et insidieuse. Les chasseurs d'inconnu suivent leur idée, la dépassent, l'entourent, l'accompagnent vivement et se laissent emmener sur les traces de leur proie, plutôt qu'ils n'essayent de la conduire dans un piège. Ils s'enfoncent ainsi sans guide dans l'inexploré. Leur lecteur a le petit effroi de s'égarer en leur compagnie dans un labyrinthe ouvert. Non encore : il se sent perdu sur la mer multiple et sans cesse mouvante de la réalité, il est inquiet. Or, l'univers est un flux incessant, le monde des pensées est un perpétuel entrechoc de vagues et de courants. Tout ce qui est pensé peut exister et existe sans doute. Tous les contradictoires, qui ne sont pas de raison, doivent se trouver dans la nature. Allons donc à la découverte sans nous soucier de système ou d'écoles, petites tentes dressées sur quelques golfes de l'infini.

Voilà qui justifie la méthode de Sterne et qui explique l'importance considérable de son œuvre, malgré tousses défauts et son manque de grandeur. Sterne ne va ni très haut, ni très loin. Une partie seule du cœur humain est son empire, mais il y règne sans partage. Ses sentiments sont limités : pas de forte, ni de tragique douleur. Sa vie n'en eut point, et, à part le foyer d'angoisses qu'il portait dans sa poitrine, à part sa phtisie, il ne connut pas de grandes souffrances. Mais, par contre, quelle délicatesse pour sentir ce que portent avec elles d'émotions les choses quotidiennes! Bien avant d'être un auteur, dès 1740, dans une lettre à sa fiancée, il créa le mot « sentimental » pour exprimer ce qu'il apportait de nouveau :

sa sensibilité vite alarmée par le spectacle des petites choses de la vie. Tout, jusqu'à la plus humble des attitudes, provoque en lui une vibration durable et profonde; il restitue en lumière la vie intime de tous les jours.

Quelle tête d'Anglais! Et quelle préoccupation constante de ce qui se passe dans le home! Pas de foules chez lui, ni de préoccupations publiques. Tout est exposé en fonctions de quelques personnages, bien caractérisés, mais nullement exceptionnels, réunis au même coin du feu. On a cherché en Sterne un des types de l'humour anglais, et c'est très légitime, quoiqu'il ne le représente pas tout entier. L'humour! Chaque fois qu'on en a cherché une définition trop précise, on est arrivé à une formule qui ne s'appliquait plus à personne. Quoi d'étonnant à cela! N'est-il pas fait par les humoristes qui y mettent chacun de leur personnalité ? A le prendre donc dans son acception la plus générale, on peut dire que l'humour est une forme de sentiment où l'esprit ne perd jamais ses droits. C'est un dédoublement de l'être qui permet de se considérer dans le moment même où l'on ressent l'émotion : c'est une larme qui luit encore dans un sourire. Il n'est pas exclusivement anglo-saxon, puisque Cervantès, Jean-Paul Richter et Jules Renard en sont des types très francs. Mais Sterne, ici encore, traduisait ses émotions à l'anglaise.

Malgré tout cela, il étonne aussi aujourd'hui et scandalise ses compatriotes par un goût sensuel, un emportement pour la femme tel qu'on l'admet peu dans l'Ile. Une prédilection aussi pour la plaisanterie irrévérencieuse et équivoque que le Cant britannique ne tolère plus qu'à grand'peine chez Shakespeare.

§

Tout cela, certes, fait de Sterne une figure extrêmement curieuse et c'est ce qu'au premier abord nous devinons de ses traits en lisant son œuvre. « Jamais un auteur et ses ouvrages ne se sont ressemblés davantage », disait Voltaire. La connaissance de l'homme Sterne est du plus vif intérêt, car, en somme, dans ses œuvres : *Tristram Shandy*, *le Voyage Sentimental* et les *Sermons* (1), nous n'avons que les témoignages littéraires de ses dix dernières années. Jusqu'à l'âge de 47 ans, il mena une existence qui demeura longtemps, pour nous, enveloppée de ténèbres. On n'avait que des légendes, la plupart controuvées aujourd'hui, et les quelques pages de *Mémoires* où, à l'intention de sa fille Lydia, il avait consigné, peu de temps avant sa mort, les principaux événements de sa vie.

Par bonheur, l'Angleterre est le pays de Chanaan des biographes, historiographes et commentateurs. Pas le moindre poète de

(1) *The Works of Sterne*, Library of English Classics, deux volumes, Macmillan; ou dans la Tauchnitz Edition : *Tristram Shandy* et *A Sentimental Journey*, en deux volumes.

cette terre bénie à qui l'on n'ait consacré de gros volumes de recherches érudites et de gloses patientes. Notre Sterne a été, lui aussi, entrepris par toute une pléiade de savants qui ont porté leur flambeau jusque dans les coins les plus obscurs de cette vie ignorée.

Dès 1894, Mr Percy Fitzgerald publiait sa remarquable *Life of Sterne*, fondement de toute littérature sternienne; nourrie d'innombrables pièces d'archives et lettres inédites, elle élucidait de nombreux points de détail. En 1896, cet historien appliqué donna une nouvelle édition de son œuvre, enrichie par trente années de recherches faites tant par lui que par d'autres « Shandiens ».

Mr Walter Sichel dans *Sterne, a Study*, Mr Cross dans *The Life and Times of Laurence Sterne*, apportaient leur contribution à la biographie de l'humoriste; et, enfin, on eut le livre de Mr Lewis Melville : *The Life and Letters of L. Sterne*, qui commente, une par une, avec une perspicacité rare, toutes les lettres du grand écrivain déjà mises à jour ou récemment découvertes. La vie de l'auteur de *Tristram Shandy* est connue aujourd'hui, cent fois mieux que ne l'est celle de notre grand Rabelais. Citons encore les œuvres complètes publiées en six volumes par Mr Saintsbury ; mais quant aux études uniquement critiques, dans le genre de celles de Stapfer et de H.-D. Traill, qui ne nous apportent que des jugements, permettons-nous de nous en passer.

Ces longues recherches attentives nous introduisent dans l'ombre chaude où se fit la gestation d'un esprit. Selon la paresse de ces lentes années, loin de la fièvre et de la hâte qui sont le lot de ceux lancés jeunes dans la vie littéraire, Sterne se forma à loisir et, dès qu'il prit la plume, se révéla un maître.

Né le 24 novembre 1713, à Clonmel, en Irlande, de Roger Sterne, enseigne ayant fait les guerres de Flandre, et d'Agnès, veuve du capitaine Herbert, l'enfant vécut ses premières années parmi de continuels récits militaires. Les plaisanteries assez lestes, échos des corps de garde, furent les premières phrases qu'il entendit, ainsi que les narrations mouvementées de hauts faits d'armes, d'exploits héroïques accomplis par des subalternes luttant obscurément perdus dans la masse. Comme le jeune garçon faisait ses études à l'école d'Halifax, dans le Yorkshire, son père mourut à la Jamaïque des suites d'un duel. Un cousin se chargea de l'orphelin et l'envoya à l'Université de Cambridge, où il fut bien accueilli, car son arrière-grand-père, Richard Sterne, archevêque d'York, primat d'Angleterre, avait été maître du collège de Jésus de Cambridge. L'oncle de Laurence Sterne, archidiacre, l'engagea à se tourner vers l'église, ce qu'il fit assez docilement. Nous avons un portrait de cette époque qui nous le montre bon garçon sans malice, l'air très sérieux, pénétré, plus qu'il ne le fut par la suite, de la dignité de son état; les

yeux ternes où la maladie n'avait pas encore mis son feu sombre. Pourtant, dès lors, il avait noué avec Hall, un de ses condisciples, une amitié qui fut d'une très grande importance pour son évolution et qui dura toute sa vie. Celui que Sterne a peint dans ses livres sous le nom d' « Eugénius » cultivait déjà ce pantagruélisme qui est, selon Rabelais, « une certaine gayeté d'esprit conficte en mepris des choses fortuites »...

Malgré tout, quand le révérend Laurence Sterne sortit à vingt-cinq ans du collège, il n'était pas encore très déniaisé, mais portait déjà ce cœur inflammable que nous lui verrons par la suite. Nommé vicaire à Buckden, bientôt pourvu de la paroisse de Sutton-in-the-Forest et de la prébende d'York, il se met à soupirer pour une jeune fille dont l'air « intéressant » lui plaisait. Après une cour mouvementée, des larmes, du désespoir et de grands serments, il épouse, en 1741, Elisabeth Lumley, fille d'un recteur de riche paroisse, qui lui apportait le bénéfice de la cure de Stillington. La jeune fille, que nous montre un crayon de Francis Cotes, n'était pas vilaine, mais avait cet air un peu sot qui laisse croire à une âme rêveuse et poétique. A sa mine, on reconnaît bien celle qui ne pourra intéresser longtemps l'esprit curieux de Sterne, l'épouse qui ne comprendra pas le talent de son mari, la petite bourgeoise égoïste et volontaire qui ne se laissera pas émouvoir par les retours pleins de tendresse du volage au lendemain de ses entraînements irraisonnés, la femme à fuir enfin !

C'est donc dans cette province étroite, auprès de cette épouse sèche, que le « voyageur sentimental » passera de longues années. Ses livres, ses pinceaux, son violon et son fusil de chasse furent ses seules distractions. Mais non : la vraie lumière de cette vie grise, ce fut Hall-Stevenson, dont le Skelton Castle, surnommé Crazy Castle, n'était guère éloigné. Grâce à cette heureuse rencontre de son ami de collège, Sterne échappa à l'engourdissement qui saisit invinciblement en province. Autour de Hall-Stevenson s'étaient groupés de nombreux païens, esprits éveillés, amoureux de truculences, qui fondèrent le « Club des Démoniaques ». Le pasteur de Sutton y fut reçu et participa à leurs agapes placées sous l'invocation du curé de Meudon. Sterne s'y appelait « l'Oiseau noir », Hall « Cousin Antoine », et un de leurs amis « Panty » (c'est-à-dire Pantagruel). Ces réunions burlesques surexcitèrent la verve des convives. Bons gaillards, joyeux vivants, ils étaient toujours en quête de fortes fantaisies, lisant avec passion les vieux auteurs français dont la bibliothèque du château était amplement fournie. Sterne, dans son œuvre, montre — par les emprunts qu'il leur a faits — en quelle dévotion particulière il tenait *le Moyen de Parvenir*, de Béroalde de Verville, les *Pensées facétieuses*, de Bruscambille, les *Serées*,

de Guillaume de Bouchet, et surtout, par-dessus tout : le Rabelais. Un des morceaux inemployés dans *Tristram* porte même le titre de « Fragment dans la manière de Rabelais ». La bibliothèque du château contenait, en outre, toute la vieille littérature anglaise et des recueils d'érudition pêle-mêle tels qu'on en faisait beaucoup au seizième siècle. Sterne y puisa fréquemment.

De cette première période de son activité, nous ne pouvons juger que par les *Sermons* qui, quoique retravaillés, ont dû être prononcés, à peu près dans le même mouvement, devant ses braves paroissiens ahuris d'une telle fantaisie et d'un esprit si capricant. L'éloquence de ce pasteur n'a rien d'ecclésiastique. Il cherche à se sauver de la banalité du genre en suivant les déductions les plus hasardées, en recueillant des textes inusités, en notant sans compter le pittoresque des situations, le coloris des décors, l'éloquence des gestes. C'est un artiste qui se plaît à faire étinceler ses trésors devant des villageois, bien sûr de ne pas être compris; il se donne la joie d'un feu d'artifice pour lui seul. Certes, la doctrine de ses sermons est orthodoxe. En pouvait-il être autrement ? Il évite de toucher à toute question brûlante, se borne à la morale pratique universelle et ne s'élève jusqu'à la divinité que pour rappeler, en conclusion, aux fidèles, de ne pas oublier la prière.

Cependant, Sterne prédicateur obtenait quelques succès. Le jour du Vendredi Saint 1747, il prêcha, dans la Cathédrale d'York, sur le cas d'Elijah et de Zarephath. Ce fut sa première œuvre imprimée. Quelques mois après, dans la même chaire, il prononça le « Sermon sur les Erreurs de la Conscience », qui fut inséré dans *Tristram Shandy*, où il donna « la meilleure idée de l'éloquence du pasteur ». Enfin celui-ci se révéla pamphlétaire par *A Political Romance* qui circula sous le manteau, dans la province, longtemps avant d'être imprimé sous le titre de *History of a Warm Watch Coat.*

Ce sont là à peu près les seuls événements de ces longues années. Sterne avait une fille, Lydia, qu'il entourait de toute son affection ; l'ambition ne le tourmentait pas ; il vivait coi, se soignant et rêvant.

§

Plus nous connaissons cet homme et mieux nous voyons sa grande bonté, plus nous admirons son bon cœur. Sa mère s'étant trouvée dans une pauvreté proche de la misère vint le visiter, lui, et Jacques Sterne, l'archidiacre d'York. Laurence fit tout ce qu'il put pour la secourir et ne cessa jamais de lui venir en aide, mais ses ressources étaient limitées, ses charges lourdes, et ce qui lui fut possible de faire ne fut pas beaucoup. Nous avons des lettres sur toute cette affaire ; le pasteur de Sutton s'y montre ce qu'on appelait jadis un bon fils. Or, je ne sais par quel concours de petites intrigues,

une légende s'accrédita. Sterne aurait laissé mourir sa mère de privation ! Après cette mauvaise langue de Horace Walpole, Byron écrit avec une belle indignation morale, en faisant allusion à un épisode du *Voyage Sentimental :* « Il pleurnichait sur un âne mort et délaissait sa mère vivante. » Qu'on le sache, toutes les accusations contre le caractère de Sterne sont basées sur des faits aussi mal interprétés !

Certes, il est des poètes très délicats, des âmes tendres, — nous en connaissons tous — qui versent des larmes sincères sur un coucher de soleil morbide, sur les feuilles d'automne planant en cercles comme des corbeaux, ou sur un jet d'eau s'éplorant dans une vasque, et qui repousseront, d'un geste dur, tous les assauts des grandes souffrances. Nous commençons à connaître un peu le mécanisme des émotions. Ce sont les âmes sans vie intérieure qui ont l'émotion la plus forte — et la moins durable — en présence immédiate des événements. Pour Sterne, ce n'est pas le cas. Toujours prêt à s'attendrir, il montre à chaque fois la plus abondante et la plus agissante tendresse.

Mais on a fait grand bruit de sa frivolité amoureuse ! Je n'écris pas ici un traité de morale, bien au contraire.

Ses nombreuses amours, je ne les conteste pas ; elles s'allient si harmonieusement à tout le reste de son caractère qu'il serait regrettable qu'il n'en fût pas ainsi. Le pittoresque y aurait perdu. « Il me faut toujours avoir quelque Dulcinée dans la tête, » écrit-il quelque part. Et qu'il est achevé cet être primesautier, vif, allègre, plein d'entrain à suivre tous les sentiers de sa fantaisie, bel exemple, en cela comme en tout, de sincérité pour les autres hommes.

Au cours de sa passion pour Catherine Béranger de Fourmantelle, il en vient, de bonne foi, à faire des serments éternels qu'il répétera d'un cœur aussi sincère à toutes les autres élues. Avec une curieuse inconscience même, il arrive à espérer en secret la mort prochaine de Mrs Sterne, seul obstacle à son bonheur amoureux. Quand sa passion pour Ketty est à son plus fort, il se trouve pris tout entier par la composition du premier livre de *Tristram.* Aussi, avec sa façon personnelle de composer, y insère-t-il, sans nécessité, une ardente déclaration d'amour à sa « Chère, chère Jenny », voilant à peine le nom de celle à qui ses hommages s'adressaient.

Sterne, à la veille de la publication de *Tristram*, est donc en possession de tous les éléments qui composent sa personnalité. Après une vie lente, recueillie, il précipitera l'évolution de son caractère dans le tourbillon que va devenir son existence. Il va vivre fiévreusement les rêves de Sutton.

§

Tristram Shandy, comme beaucoup d'œuvres destinées à un grand

succès de librairie, fut refusé par les éditeurs, et le pauvre Sterne, résolu quand même à se voir imprimé, paya pour être lu et tenter la chance littéraire. Elle ne tarda pas à le favoriser et le succès enleva soudain les deux petits livres où un esprit si nouveau et si original se révélait. L'auteur les porta à Londres en 1760 et fut accueilli à bras ouverts par la société brillante qui mêlait au Ranelagh tout ce qui savait vivre. L'acteur Garrick fut un de ses premiers partisans et resta pour lui un ami fidèle. L'évêque Warburton, prélat lettré s'il en fut, recommandait l'œuvre du pasteur à ses collègues, en l'appelant le Rabelais de l'Angleterre.

Il défendit Sterne contre les calomnies des dévots. Devenu la coqueluche de tous les salons, chaque soir, notre auteur était reçu dans le monde, allait au spectacle ou au club. Mais c'était dans les coulisses qu'il se sentait le plus à l'aise ; son ironie aimable y voyait le mécanisme de l'hypocrisie humaine, son œil y faisait ample provision de mouvements et de gestes. Quel grenier d'abondance ! Et n'est-ce pas par là que s'explique la supériorité des auteurs chefs de compagnie : Shakespeare, Molière, et des grands fréquenteurs de cabotins, tels que Racine, sur les dramaturges de cabinet remâchant les arts poétiques !

Il fallait nourrir le succès. *Tristram* s'était épuisé ; l'éditeur Dodsley acheta très cher le droit d'en tirer une édition et la propriété de deux tomes nouveaux que Sterne allait écrire. Sous le titre : *Sermons de Mr Yorick*, bouffon de Shakespeare, les deux premiers volumes des prédications du pasteur de Sutton s'envolèrent aussi vers la gloire.

Pourtant l'engouement de la société londonienne n'était pas général. Dans le Yorkshire, par exemple, l'œuvre de Sterne n'était guère prisée. On y sentait, plus qu'ailleurs, le contraste entre la profession de l'homme et ses écrits. Maintes allusions portaient dans la cible et les blessés se plaignaient de leur malice assez cruelle. Un certain accoucheur, John Burton, esprit assez brouillon, occupé de mille choses et surtout des antiquités de sa province, type d'une lignée qui ne s'éteindra plus, se reconnaît avec rage sous les traits du docteur *Slop*. Il rallie les ennemis de Sterne. Les bigots protestaient et demandaient des sanctions contre ce scandale vivant. Des pamphlets et parodies circulèrent. Ce fut, en quelques mois, la plus furieuse des mêlées où Sterne reçut quelques coups assez sensibles. Il souffrit de l'hostilité de certains critiques : de Johnson surtout, qui le traita toujours avec dureté. Horace Walpole, lui, y mettait du mépris. Enfin, les meilleurs amis de l'écrivain, Garrick et Warburton, témoins de sa vie dissipée, lui conseillaient de se modérer et de « tempérer l'obscénité de ses écrits ». C'était un breuvage amer pour dégriser Yorick !

Heureusement que Lord Falconberg, dans une générosité de grand seigneur, lui fit cadeau de l'excellente cure de Coxwold. Sterne s'y installa pour l'été, très fatigué de son hiver londonien et bien décidé à travailler pour soutenir sa réputation.

C'est à cette première heure de gloire que Reynolds l'a fixé, en un portrait inoubliable. La fièvre des yeux semble faite d'une griserie volontaire. Il s'est emparé de tout ce que la vie peut tendre de grappes mûres à un malade. La poitrine et les joues se creusent en lui, tandis que la bouche, large, charnue et sensuelle, se courbe comme un arc pour les traits plaisants. C'est une âme tendre qui s'étourdit à vivre frénétiquement. Il faut considérer son buste par Nollekens, dont une réplique est à Crazy Castle, pour voir aussi éloquemment sa vie profonde. Il y a une contraction de la figure qui veut rire en pouffant, mais avec une larme qui sèche sur la joue brûlante. L'humour de l'œuvre est sur ce visage, avec quelque chose d'ardent que l'on ne devine pas tout d'abord. On le voit bien ici : l'humour est une forme éminemment délicate de la pudeur sentimentale que connaissent seules les âmes très sensibles.

Mêlé enfin à cette vie active, étourdissante, après laquelle il avait si longtemps rêvé, Sterne n'a plus qu'un désir : y participer encore. A peine si, après plusieurs hémoptysies, il se retire dans sa demeure de Shandy Hall, à Coxwold, le temps de se reposer, de soigner ses poumons bien malades et d'écrire deux nouveaux volumes de son œuvre qu'il ira publier l'hiver à Londres. En 1760, il apporte ainsi, à ses admirateurs, les volumes III et IV de *Tristram*, dont il donnera l'hiver suivant les volumes V et VI. Mais le scandale est plus grand encore que pour les précédents, car, avec le règne nouveau de Georges III, une certaine austérité tend à s'imposer. Le vent change.

Ce livre, qui allait se continuer, sans jamais se compléter, est la plus insolente grimace faite à toute ordonnance classique. C'est une figure particulière qui se moque de l'universel et ne cache aucun des sentiments qui la traversent. Les ombres des nuages et les jeux du soleil se succèdent rapidement sur ses traits. Vraiment *Tristram Shandy* est une œuvre pleine de défauts, mais quel chef-d'œuvre n'en a pas, et d'énormes ! Cultiver le chef-d'œuvre, c'est peut-être développer habilement ses défauts, car ils emportent toujours quelque trouvaille avec eux. Qu'il serait contradictoire d'en imaginer un n'assurant à la littérature ou aux arts aucune conquête ! « L'ordre de mes matières est nouveau », disait Pascal. Voilà la source de beaucoup de malentendus. Toute œuvre doit être conquête sur l'inconnu et l'informulé.

Chez Sterne, ce qui vraiment est neuf et de génie, c'est cet instinct du naturel, cette audace tranquille et inconsciente à être soi, à se dépeindre dans toute la mobilité de son être, sans emprunter la

parole d'autrui. On prétend que le plan de *Tristram Shandy* ressemble étroitement à celui de *A Voyage round the World, the rare adventures of Don Kainophilus*, de John Dunstan ! Je n'en crois rien, car qu'est-ce qui pouvait mieux répondre à l'humeur digressive, pittoresque de Sterne que la forme de récit impossible qu'il emploie ! Pourquoi ne cite-t-on pas *Pantagruel* parmi ses modèles? Aussi, tous les plagiats de cette œuvre, John Ferriar en a dressé la liste, vraiment très longue, dans ses *Illustrations of Sterne*.

Là encore, je vois plutôt une marque de génie ! Sterne s'assimile, avec une facilité étonnante, ce qu'il prend de toutes parts et, à vrai dire, il n'a pas l'air emprunté dans les habits d'autrui. Tous les conteurs français truculents et burlesques lui donnent des morceaux. La Bible, Shakespeare, Swift et Cervantès sont ses créanciers. Et la belle luxuriance de citations, la richesse de son érudition sur des points de détails, l'a-t-il puisée aux sources ? Que non ! Comme Hugo le fera, Sterne déniche un bon vieux recueil de compilations anciennes et y prend tout l'appareil de ses mascarades. Peut-être Rabelais fit-il de même; que M. Lefranc cherche bien. Car il a toujours fallu des manœuvres pour porter les pierres au maçon.

Un des côtés les plus curieux de *Tristram*, c'est le pittoresque militaire qui l'emplit d'un bout à l'autre; sans cesse l'oncle Tobie et le Caporal Trim parlent de fortifications, de fossés, de redoutes et de sièges célèbres. On les voit, plan en main, dresser, en petit, les ouvrages de défenses des villes fortes les plus connues. Et le siège de Namur, où l'oncle Tobie a été blessé, là où Vauban et le baron Van Coehorn, les deux grands rivaux, se disputaient la ville, le raconte-t-on assez, et dans ses détails les plus infimes !

Au milieu des grandes guerres européennes qui remplirent les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles de leur fracas, les notions sur la prise des places étaient aussi populaires qu'aujourd'hui celles sur l'aviation. Sterne y avait été initié de bonne heure dans sa famille et il se documenta sans doute dans les nombreux livres publiés alors sur la question (1).

Il en prend le pittoresque à pleines brassées et nous le jette aux yeux. Même sans les bien comprendre, nous trouvons une saveur guerrière bien spéciale à tous ces termes de camps. C'est là un étourdissant exercice de styliste.

(1) Leonhard Gorecius : *Descriptio Belli Ivoniæ* (1578); Girolamo Catano : *Libro di fortificare, Offendere e Diffendere* (1564); Agostino Ramelli : *Le Diverse ed Artificiose Machine* (1588); Marolois : *Fortification ou architecture militaire* (1615); Stevinus : *La Nouvelle manière de fortification* (1618); Le chevalier de Ville : *Les Fortifications* (1629); Comte de Pargan : *Traité des fortifications* (1645); Baron Van Coehorn : *Nouvelle manière de fortifier les places* (1702); Tartaglia : *Questi ed Invezioni Diverse* (1546); François Malthus : *Pratique de la guerre.*

§

Tel était ce livre étrange que, par à-coups, Sterne continuait chaque année. Mais sa santé empira, de nombreuses hémoptysies l'effrayèrent : il songea qu'il était temps de se soigner. En janvier 1762, malgré l'état de guerre entre la France et l'Angleterre, il s'embarqua pour Calais. A Paris, son œuvre et sa légende l'avaient précédé ; il fut accueilli avec autant de cordialité qu'à Londres, fréquenta les esprits les plus curieux de l'époque qu'il rencontra chez le Baron d'Holbach, fut l'ami de Diderot, de Crébillon fils, dont les galanteries étaient bien faites pour lui plaire, connut Mlle Clairon et tout ce qu'il y avait de plus spirituel dans la capitale.

Il passa six mois ici, se rendant sympathique à tout le monde, tant par ce qui différait de nous que par ce qui nous ressemblait. Avec finesse, Voltaire écrit : « Un Anglais amuse singulièrement les esprits gais à Paris par son originalité piquante et donne des émotions nouvelles aux âmes tendres par la sensibilité la plus naïve, la plus prompte et la plus touchante. »

Cette vie n'était guère faite pour rendre la santé au malade. Après une crise plus violente que les autres, il appelle tendrement sa femme et sa fille auprès de lui et ils s'en vont vivre dans le midi : à Toulouse, à Bagnères, à Marseille, à Aix, à Montpellier, où il pensa mourir grâce aux bons soins de la Faculté. Enfin, après de nombreuses querelles provoquées par l'humeur acariâtre de Mrs Sterne, les deux époux se séparèrent. Elle resta dans le midi, tandis que lui rentrait à Paris pour y devenir amoureux selon son habitude. Mais au bout de deux mois, en septembre 1764, son état était si mauvais qu'il rentra en toute hâte à Coxwold, délaissé depuis longtemps. Là, il prépara pour l'impression les volumes VII et VIII de *Tristram*, qui parurent au début de 1765. Il alla à Scarborough, cracha de nouveau du sang, puis, attiré par la lumière du midi, reprit le chemin de la France. En octobre 1765, il commença ce « voyage sentimental » qu'il mena si élégamment, au hasard de sa fantaisie, par Paris, Lyon, Turin, Milan, Parme, Florence, Naples, où il vit le Carnaval, Rome, où il rencontra le romancier Smollett, qu'il dépeignit sous le nom de Smelfungus. Enfin, après avoir essayé vainement de ramener sa femme au foyer, il rentra dans le Yorkshire en juin 1766 et il se mit à son volume IX de *Tristram*, qui parut en 1767 et devait être le dernier. Cette même année, les vol. III et IV des *Sermons* étaient publiés. Sterne s'était adonné au travail avec une ardeur désespérée.

C'est alors qu'au printemps il rencontra à Londres Mrs Eliza Drapper, qui fut sa plus vive mais non sa dernière passion. Epouse d'un Conseiller à Bombay, laissée seule à Londres par son mari, cette jeune femme mélancolique inspira à Sterne une violente inclination. Elle-même fut touchée par celui qui, le front auréolé de gloire

lui faisait une cour si tendre et si pressante. Elle l'aima. Quand elle retourna aux Indes, les amants s'écrivirent et ce sont les belles *Lettres d'Yorick à Elisa*, publiées au lendemain de la mort de Sterne, et le *Brahmine's Journal* où, jour par jour, d'avril à août 1767, les pensées de Yorick étaient notées pour la belle lointaine. Il en garda le plus délicat souvenir, mais cependant, à la fin de l'année, un cotillon lui fit tourner la tête; il envoyait à Lady Percy, fille de l'ex-premier ministre Lord Bute, des lettres brûlantes qui reçurent bien peu d'accueil. Sa correspondance avec Hall-Stevenson est aussi très significative au sujet de sa galanterie. Quel éternel soupirant, quel intrépide coureur de jupes !

A ce moment, dans une période de repos, il mit en œuvre les notes et croquis recueillis au cours de son voyage sur le Continent.

— D'une verve moins puissante, moins pittoresque, mais plus émue, plus tendre que celle de *Tristram*, *le Voyage sentimental* était une caravelle légère bien faite pour porter rapidement dans le monde la gloire de Sterne. Son succès fut prodigieux, mais le pauvre pasteur de Coxwold n'en jouit pas : quelques semaines plus tard, le 18 mars 1768, il mourait de pleurésie à Londres, dans une hôtellerie de Old Bond Street.

Tel fut cet homme dont la biographie semble aussi fantaisiste que les œuvres. Il fut original dans tous les sens du mot. Mais il développa son originalité avec un génie si sûr de lui-même qu'il devint le précurseur de tout un siècle.

« L'extrême beauté de son style, a écrit Mr Edmund Gosse, a affecté presque tous ceux qui désirent employer la prose anglaise comme si elle était un instrument non moins délicat que le vers. » Il est fait de nervosité, d'archaïsme, d'un sentimentalisme musical berceur par endroits.

Romantique, Sterne l'est par son individualisme de sensation et d'écriture, si l'on en juge par l'Evangile étroit des néo-classiques. Il l'est par son désordre, et nous l'en félicitons. Pour ma part, je donnerais vingt œuvres sagement équilibrées et proportionnées, pour une où la personnalité jaillit comme une bosse sur le dos d'un gibbeux. Est-ce le mal romantique ? M. Maurras, ou M. Lasserre, l'affirmera et donnera peut-être cet argument que les femmes vont d'instinct à l'original, au non-ordinaire, sans se soucier même de beauté. Il parlera d'hommes-femmes et du Romantisme, essentiellement féminin, et de ce besoin de singularité qui fait naître tant d'écoles littéraires si bruyantes. M. Lasserre, ou M. Maurras dira, peut-être, tout cela et condamnera Sterne sans appel. Et il aura raison, cette fois. Car Sterne est non seulement romantique dans toutes

ses fibres, mais encore il est coupable d'avoir fortement influencé le romantisme européen du XIXe siècle.

Walter Scott témoignait hautement son admiration à Sterne et nous pouvons marquer ce qu'il lui doit, à ce créateur de types si vrais dans leur fantaisie. Le pittoresque de l'expression, la précision des gestes, le soin de notation des détails, la création de l'atmosphère : voilà l'héritage que reçut l'auteur des *Waverley Novels*. Or, par ses mains, ces richesses se répandirent dans le monde. On n'avait pas encore assez marqué l'influence de Walter Scott sur notre littérature. M. Maigron (1) vient de montrer que Balzac et le réalisme, tout le roman de l'époque romantique, Flaubert, dans ses deux manières, sont également redevables au maître écossais. Or, tout cela, se trouvait déjà chez l'auteur de *Tristram Shandy*.

Plus directement, Heine et Jean-Paul Richter se laissent enrichir par Yorick. Et le plus bel éloge, c'est quand Gœthe déclare, dans *la Campagne de France*, que *le Voyage sentimental* a préparé le terrain à *Werther*.

C'est là une gloire que ne prévoyait guère l'éléphantesque Johnson quand il jugeait l'« homme Sterne » du haut de son infaillibilité critique. Les critiques et les esthéticiens auront beau faire, le champ de bataille reste toujours aux créateurs.

PAUL DERMÉE.

(1) Louis Maigron : *Le Roman historique à l'époque romantique*. Essai sur l'influence de Walter Scott.

MON ENFANT, MA SŒUR...

I

Tout à la pointe de la plage que bordent les villas du nouveau Fontarabie, Georges Dossan et Claire Mervail habitaient une maison basque rencoignée en contre-bas dans une échancrure du roc. Quelques plates-bandes de fleurs maigres, qui empiétaient sur le sable, lui faisaient un jardin. De jeunes maïs d'un vert vif montaient à pic par derrière, l'abritant comme des toiles tendues. Sur cette fin de journée, le silence autour d'eux tombait avec le soir. A peine si le faible vent qui soufflait de la terre entraînait jusque-là de rares bruits écourtés, appels de voix, aboiements rapides. Juin finissait. La campagne, ensommeillée tout le jour sous les grosses chaleurs brusquement survenues ne se ranimait qu'à l'heure où tombait le soleil.

Comme il était près de disparaître, Claire ouvrit la large baie du salon qui donnait sur la mer et, avant de regagner sa chaise, s'arrêta pour écouter battre la poitrine de son amant d'où l'air filait en sifflant comme d'un soufflet crevé.

— Ferme donc la fenêtre... On gèle ici.

Tandis qu'il rabattait les couvertures sur ses jambes, elle obéit, lui faisant observer qu'il respirerait moins bien si la brise n'entrait plus. Avec humeur, il haussa les épaules sans détourner les yeux des barques de pêche qui mouchetaient les vagues miroitantes. Il épongea son visage brillant de sueur.

— Ouvre, j'ai trop chaud.

Claire obéit encore. Maintenant, le menton allongé sur le rebord de la fenêtre, il buvait à même la brise pour nourrir ses poumons qui ne se dilataient plus. Mais comme il se rejetait sur la chaise longue avec un air de découragement et d'ennui, elle pressa son bras d'un geste de prière :

— Efforce-toi de bien respirer, dit-elle doucement. C'est de la santé que cet air marin. Et regarde la mer si calme...

C'était un de ces jours très purs, où, jusqu'à la tombée du

crépuscule, l'œil conserve et répand sur les choses l'impression lumineuse que lui a laissée le soleil. Sur l'eau unie, l'ombre grandissante luisait encore par endroits. A l'horizon tremblaient quelques colonnettes de fumée dont la ligne vacillante allait se dégradant dans le poudroiement orangé qui estompait le fond du ciel.

— Tu sais qu'on a été formel. Tu ne peux guérir ta poitrine qu'à l'air salin. Il convient de te forcer un peu.

Oh ! cette voix trop entendue, cet humble sourire... Sa rage éclata.

— Laisse-moi la paix. Je veux crever tranquille. Quinze jours plus tôt ou plus tard, je n'en suis pas à cela près. J'ai vu mourir mon frère...

Mais une toux profonde secouait ses flancs, en bête prisonnière bouleversant sa cage dans un suprême effort d'évasion. Claire le soutenait et tamponnait son front tandis qu'il crachait, râclant sa gorge, s'acharnant de tous les muscles de son cou gonflé, comme s'il extirpait enfin de mauvais germes qui ne se resèmeraient plus.

La sueur l'inondait et il gisait inerte après ces crises. Maternellement elle le dévêtit et il se retrouva bientôt rhabillé, calé entre les coussins, sans avoir eu à faire la dépense d'un mouvement.

Alors, poussé par l'afflux du sang qui lui battait aux tempes, un tumulte de souvenirs se rua dans son esprit. D'abord, sa première hémoptysie dans la chambre d'un hôtel de rencontre, chaude encore du désordre de la nuit ; Claire, sur son ordre mandée en hâte, demeurait hagarde, en face du logeur bouffi et pas peigné, grimaçant d'inquiétude à l'idée de la police, et de Marthe demi-nue, expliquant que, tout d'un coup, il s'était dressé pour vomir un grand jet de sang et qu'il était retombé... Puis, un saut brusque. La Riviera toute fleurie et Monte-Carlo. Leurs fêtes, leurs nuits de jeu. L'or tintait. Oh ! toutes ces passions qui bouillonnaient là, s'il eût pu les enfermer en soi-même pour en réparer ses forces défaillantes !... Et il revenait à cet argent jeté à poignées, les soirs de gain, à ces salles scintillantes, au sillage odorant des mimosas dans la brise, tandis qu'au fond du décor apparaissait une femme dont le grave regard veillait sur lui et que les autres regards convoitaient.

C'était l'infirmière qui, à ce moment, mettait quelque ordre

dans la chambre. Il se ressouvint comme alors il était fier de sa longue taille souple, de ses bras purs qu'elle dénudait jusqu'aux épaules. Et une pitié le saisit.

— Le misérable métier d'esclave que tu fais ici, ma petite Claire, — et bien en vain. Je suis perdu, tu le sais.

Sa voix n'était qu'un râle sourd dont l'on n'aurait pu dire si c'était par impuissance ou par dégoût qu'elle se refusait à un effort.

— Moi, je suis pleine d'espoir, répondit-elle très vite.

— Ce mot magique n'agit plus. Depuis cinq mois que je file sur la mauvaise pente, pas une illusion agrippée au passage qui ne se soit brisée dans mes mains comme des branches mortes. Et voici le fond du gouffre que j'aperçois tout proche.

— Mais, tu sais bien que mon seul bonheur est en toi. Tu guériras pour me faire plaisir.

Tout en protestant, elle ne cessait de l'inspecter. Ces pommettes blafardes aux méplats trop marqués, cette mâchoire proéminente dont grimaçait le rictus, ce n'était plus le visage où durant trois années elle avait cherché sa vie. Et ce masque de pâleur, elle ne l'avait vu qu'aux mourants. Dans quelques semaines, à peine plus livide qu'à cette heure, elle l'enlacerait une dernière fois pour le disposer dans sa bière, les genoux serrés, les mains croisées sur du buis...

La pénombre si lente à s'épaissir, qui amène les nuits intenses de l'été, effaçait déjà les contours. Georges, qui n'endurait plus le silence trop lourd de ces heures, parla encore.

— Tu ne sauveras pas ma vie et tu perds la tienne. Il n'y a que de la souffrance ici et du malheur pour toi. As-tu seulement quelques nouvelles des tiens ?

Il touchait au scandale qu'avait soulevé leur liaison publique dans le milieu de commerçants riches où sa maîtresse avait vécu. Ses frères même s'étaient éloignés d'elle, quelque regret qu'ils eussent de voir sa fortune de veuve à jamais perdue pour leurs enfants. Elle, dans cet amour, s'était élancée avec sa violence naturelle. Il l'avait surprise après dix années de veuvage solitaire et aussitôt envahie. Ses attaches avec un austère passé, son amant, en bon raisonneur, s'était chargé de les rompre, car elle atteignait, disait-il,« cette époque de la « vie où la plupart des femmes s'aperçoivent qu'elles sont

« dupes des lois sociales (1) ». Pour elle, la joie de ses sens ui donnait un sentiment de définitive certitude, et il l'avait ntraînée.

Son caprice une fois satisfait, il l'avait trahie, mais déjà elle s'était attachée, et la ténacité héritée des siens, et qui les avait nrichis, elle s'en arma pour conserver son amant. A force de zèle et de soumission, elle lui était devenue nécessaire, et tou-ours il lui avait plu qu'elle s'agenouillât à ses pieds comme lle le faisait encore à cet instant où elle tendait ses lèvres idèles qu'il couvrait de ses doigts trop chauds.

Une fois encore, il voulut briser le silence.

— Reprends-toi. Pars. Tu peux oublier. Pourquoi te flétrir u spectacle de mon naufrage lamentable ?

— Tu sais que je ne te quitterai jamais. D'ailleurs, je suis ûre de te guérir.

— Oui, tu as la foi. Et la foi soulève des montagnes; mais lle ne bouche pas des cavernes.

Et il frappait sa poitrine minée en souriant tristement.

Elle reprit tout bas :

— Ne serait-ce que pour ne pas te laisser à l'autre.

— Marthe ? fit-il. Elle n'aime que son plaisir et ne restera as seule ici longtemps.

Il ajouta d'un air lassé, avec une petite toux sèche :

— Cela, ma pauvre amie, c'était la suprême torture. Te aire partager mes derniers jours, qui t'appartenaient bien ependant, avec cette petite diablesse qui m'a ensorcelé !... A ropos, elle ne rentre donc pas, aujourd'hui ?

En effet, la nuit était venue. Ah ! si l'intruse avait fui, omme le bonheur reviendrait vite ! Et c'est pour elle seule u'elle le guérirait...

★

— Voyez donc, des fleurs, de belles fleurs des champs.

Claire, dressée d'un bond, faisait face à une jeune femme pparue sur le seuil. La flamme d'une lampe, qu'apportait une ervante derrière la nouvelle venue, inondait son visage obscur e l'or de ses cheveux blonds. Mince et assez grande, tout tait en elle gracile et souple, du pied cambré que chaussait ıste le soulier de daim blanc jusqu'à la main longue, un peu

(1) Balzac : *Etude de femme.*

sèche et jusqu'au cou librement jailli de la blouse à grand col. La fragilité élancée et transparente d'une verrerie de Murano.

— Tu étais donc partie très loin, demanda Georges, pour rentrer si tard, ou bien t'es-tu perdue ?

Il y avait dans l'émoi qui l'agitait la ferveur de l'avare faisant sonner un trésor. Elle raconta.

Le char-à-banc, au trot des mules, l'avait, sans qu'elle s'en doutât, conduite jusqu'à Irun. Elle riait de l'attelage assemblé avec des ficelles et dont les bêtes efflanquées se poursuivaient au hasard. Une fois débarquée, elle avait erré dans l'étroite vallée, vers Béhobie, sur les rives herbues de la Bidassoa, ou bien à la merci des sentiers creusés entre les cultures par les pieds des paysans.

— A Irun, dit-elle, j'ai bien musé une heure dans les rues qui montent dur entre les murs tristes, en plein dans la criaillerie des gosses qui jouaient au taureau jusque dans ma jupe. Et les pauvres sales boutiques aux étalages de saucisses rances ou de beaux souliers dont la poussière a granité le vernis !... Avec les vieilles moustachues devant les portes, dans ces ruelles où le silence est si à l'étroit, je me suis crue à Montmartre, tout contre le Sacré-Cœur.

Mais le soir approchait, elle prenait peur, lorsque surgit, au détour d'un bouquet de chênes, Fontarabie ramassée sur son roc, étageant derrière sa vieille porte écussonnée ses maisons d'ocre claire.

En fille de Paris, campagnarde des beaux dimanches de banlieue, elle avait retrouvé dans les horizons limités de ces paysages la grâce apaisante et familière d'une Ile-de-France que baignerait la mer.

L'œil mobile de Georges la suivait dans la course. Ils escaladaient les croupes, s'enfonçaient ensemble dans les venelles, ou parfois faisaient halte auprès d'une blanche maison basque, sous le balcon branlant où sèchent les loques en pavois. Leurs gestes se touchaient, et Marthe, d'un trait de son bras nu, figurait les aspects qu'évoquait son ami. Lorsque Claire, restée un moment à les considérer, se retira, la jeune femme eut un petit rire sec.

— Il paraît que je ne l'amuse pas, ta bourgeoise.

Et d'un coup subit sa gaieté s'étant éteinte, elle fut s'allonger dans un fauteuil, la tête abandonnée sur l'épaule. Les

yeux gris, où un éclair luisait par instants, s'égaraient dans le lointain avec cette expression dédaigneuse et nostalgique des félins au repos. Lui, s'étant glissé près d'elle, saisit ses bras qu'il baisa à petits coups avides, comme pour en boire la fraîcheur.

II

— Cinq heures. L'heure où l'on se couche à Paris, pensa Marthe.

Elle ferma sans bruit la porte de la villa et, par delà les maïs, rejoignit la route en corniche qui mène au cap Figuier. Une charrette à bœufs la dépassait. Elle s'assit à l'arrière et chemina longtemps, les jambes pendantes balancées aux cahots, penchée pour découvrir dans le bas les criques minuscules où le flot venait se perdre dans un fouillis de verdure. Puis, par un sentier de traverse, elle grimpa dans les herbes. Les croupes nues ondulaient jusqu'au cap, déjà rosées par endroits.

Figée dans le brusque arrêt d'une bête en défiance, toute tendue, elle écouta la solitude, puis, droit devant elle, repartit à pleine vitesse, broyant d'un pied nerveux les œillets sauvages. Une descente en glissade sur des graminées luisantes, la grande route retrouvée à un tournant, et la falaise, où elle reprit haleine.

Cette escapade matinale était devenue un besoin instinctif et nouveau de sa jeunesse. Une force profonde et neuve la pénétrait d'une sorte d'allégresse physique. Elle ployait ses bras, étirait ses jarrets et ses reins pour vérifier leur vigueur, qui lui paraissait un élément de cette nature sauvage, tandis que sa pensée s'enfuyait d'elle à l'appel doux et continu du vent.

La mer très bleue moutonnait à peine. Bien que depuis quinze jours il lui fût familier, le spectacle de cette heure la troublait de l'émoi d'une première entrevue. L'eau, l'air, la lumière, les odeurs fraîches, elle s'en emplissait avec des sens, une âme de bête qui en vit, dans un bondissement intérieur de délivrance et de force.

Tout près du bord maintenant, le sable humide s'enfonçait sous ses pas avec un crissement, et les courtes lames, qui déferlaient jusqu'à elle étendaient sous les premiers rayons du jour une nappe d'or vert liquide entre les lacis d'écume. A l'horizon, ni fumée, ni voile. Le sentier du retour s'était égaré

parmi l'herbe agitée de la falaise. Rien de vivant que le fourmillement des crabes affairés ou les élans des crevettes dans les flaques.

Mais, en plein rêve, un bruit l'éveilla. Des rires et des voix descendaient vers elle. Elle courut s'embusquer dans un creux de rocher et s'y tint aux aguets.

Sur sa gauche, quatre formes longues, vêtues de robes pareilles, galopaient sur le bord de l'eau. Elle les distingua qui sautaient de pierre en pierre et se bousculaient avec des cris. A un endroit choisi, on fit halte. Les robes tombées, quatre corps d'hommes lui apparurent, noirs de poil et de crasse. C'étaient des capucins venus au bain après mâtines.

Une pudeur effrayée l'envahit, puis un rire à pleine gorge, dont les éclats sonnèrent contre les parois de son gîte. Des mâles nus et grimaçant de joie, c'était bien là le symbole de sa destinée.

★

Il était près de dix heures. Sur le chemin de la villa, elle rencontra Claire et la vieille Valérie, qui se rendaient aux provisions.

— Vous allez à la Marina? questionna-t-elle. Je vous accompagne. Il faut que j'apprenne le ménage.

Elle les escorta jusqu'au quartier des pêcheurs. C'était une large voie bordée de maisonnettes claires où les filets séchaient avec le linge parmi les longues rames appuyées aux balcons. Devant chaque porte la ménagère offrait la pêche de son homme débarquée le matin. Les chicharts verts, les loubines grises, les muges ocellés de la Bidassoa ouvraient sur la fougère leur gueule saignante, effilés dans un élan qui les tendait encore; les encornets au corps acajou suivaient de leur regard d'argent leurs tentacules enroulés; sur des voiturettes à claire-voie des matelots amenaient des thons à la queue bifide et déliée, allongés sur leur flanc d'acier bleuâtre comme des torpilleurs échoués.

Aux prix demandés, la cuisinière triomphait.

— Aussi cher qu'à Paris, je vous dis, Madame. Et cela commence seulement. Que paierons-nous au mois d'août?

Claire répondait par des ordres brefs, traçait la marche à suivre comme eût fait un homme d'une chose de métier. A un moment elle se retourna pour quêter l'approbation de Marthe;

mais la jeune femme avait disparu. La vieille grommelait. Quel pays, quel monde ! Ah ! si ce n'était pas pour Madame, depuis longtemps elle aurait rendu son tablier. Des jérémiades, cent fois dites, lui revenaient. « Si le pauvre Monsieur n'était pas mort aussi jeune ; si seulement M. Georges ne s'était pas trouvé là pour secourir Madame lors de son accident de voiture, on serait encore tranquille. Et puis l'autre, la petite gueuse, qui est arrivée là-dessus... » Et en refrain, pour elle seule et plus bas par un reste de respect : « Il faut que Madame soit folle ! »

Claire la laissait aller. Si rudes soient-elles, on ne repousse pas les caresses du vieux chien, seul demeuré fidèle. Mais quand brutalement la servante conclut : « Enfin, que pense faire Madame ? » sa maîtresse sursauta. Demain ? Quand donc y aurait-elle pensé ? Sa prévoyance ne lui eût servi qu'à concevoir l'effroi de cette liberté qu'elle s'était arrogée et qui, à perte de vue devant elle, avait déblayé sa route. Elle répondit simplement :

— Ma pauvre Valérie, si Georges venait à disparaître, ce serait affreux.

Et la servante se tut, car elle sentit que sa maîtresse allait pleurer.

Sur la place où elles se retrouvaient, une cohue leur barra la route. Du poing dressé, un marinier mafflu menaçait une vieille qui l'injuriait en un basque sonore dont les *a* et les *o* aigus, criés et traînés sur la fin des mots, emplissaient l'air comme une troupe effarée d'oisons. Entre les badauds, hissée des deux coudes sur des épaules de matelots, Marthe criait en riant.

Claire voulut l'appeler, mais la cuisinière l'entraîna.

— Elle est bien où elle est, grogna-t-elle, laissez-la donc.

Elles se hâtèrent jusqu'à la villa.

III

— Tu es bien ainsi au jardin, dit Claire.

Et avec un sourire tendre en caressant son front :

— Allons, encore une journée sans fièvre. Vraiment cela va mieux.

— Et demain ça ira plus mal.

Marthe dans un fauteuil sifflotait.

— Tu ne t'amuses guère, petite? questionna-t-il.

— Peuh ! ici ou ailleurs...

— Tu regrettes Paris ?

— Paris me dégoûte.

C'était véritable, bien qu'il refusât de la croire. Dans le calme et le grand air elle avait oublié la ville et se complaisait à des flâneries interminables, le regard perdu, la pensée en sommeil. Un ennui, là, comme à Paris, comme partout, l'écœurait parfois, la laissant muette et farouche, et la nuit elle en pleurait sans cause, éperdument.

— Si, si, Paris me dégoûte, insista-t-elle.

— Parbleu ! Tu es trop sûre de le revoir. Et bientôt, car je ne traînerai pas.

Claire secouait la tête avec un air de reproche.

— Laissez donc, ma chère, dit Marthe, il n'en croit pas un mot. D'ailleurs, on verra bien et ce n'est pas la peine d'en parler.

Ces allusions à sa fin prochaine qui faisaient fondre le cœur de Claire trouvaient la jeune femme sceptique et hostile. Si elle avait eu de la surprise en apprenant la gravité du mal, son parti avait été vite pris, de cela comme du reste, avec une moue et un haussement d'épaules.

— Vous le soignez trop, conclut-elle.

— Je l'aime...

Marthe fit « Ah ! » et, se balançant sur sa chaise, réfléchit un moment.

— C'est épatant, déclara-t-elle enfin. Quelle drôle de femme vous faites! Pour moi les gens défilent à la manière de ces stations qu'on aperçoit du train. L'aspect plaît, on descend. Sinon, en route ! je voyage pour mon plaisir.

— Mon plaisir à moi est de servir ceux que j'aime, expliqua Claire à mi-voix.

La jeune femme parut réfléchir encore, puis conclut : « C'est rigolo. » Et, se tournant vers Georges :

— Toi, un type pour garde-malade, je ne l'aurais pas cru.

Non, certes, et il se sentait toujours le même, dur encore et hardi, comme au temps où les femmes venaient à lui à son gré. Il chercha son regard pour un coup d'œil complice, mais elle était toute occupée à déchirer au-dessus d'elle la verdure des tamaris qui s'effrangeait à la brise.

Le temps coulait paisiblement dans cette existence facile de vacances. Claire aimait ces lents après-midi qu'elle avait elle-même réglés et se pliait à leur monotonie quotidienne comme à un rite nécessaire et bienfaisant. A vivre ainsi, entre son malade et son ménage, une sorte de paix la pénétrait, où s'assoupissaient ses chagrins. C'était là son domaine qu'elle seule régissait et cette intruse désœuvrée en serait chassée au premier moment propice.

— Travaillez donc, lisez, lui disait-elle parfois.

— Moi, ma chère, tranchait Marthe, je ne sais que rêver et jouer.

Elle bâillait aussi, dessinait sur le sable du bout de son ombrelle, ou, à pas de chat, se glissait contre la haie de fusains jusqu'à toucher les mésanges à longue queue qui se livraient par compagnies à la cueillette des mouches...

Quatre heures. Il y avait à préparer la collation de Georges. Claire se dirigea vers la villa.

— Elle est un peu pompier, ton amie, dit Marthe à Georges quand leur compagne se fut éloignée.

— C'est une bonne femme, fit-il lâchement.

— Pas mon genre. Et durant qu'elle est à sa cuisine, nous allons faire la lecture, comme l'hiver dernier, veux-tu?

Ce projet nouveau la soulevait. Subitement elle venait de former le dessein d'être aimable, se plaisant aussi à rêver sur des livres, comme Georges lui avait enseigné. Elle courut chercher un volume et d'une voix fluide, qu'elle assourdissait pour ne pas fatiguer le malade, lut ces pages des *Mémoires d'Outre-tombe* où Chateaubriand a tracé le tableau de ses années d'enfance qu'abrita le manoir ancestral à pont-levis et à tourelles. Le jour il courait les champs. Après le souper, la famille s'assemblait autour d'une chandelle dans la salle d'honneur de cent pieds de long. M. de Chateaubriand le père y promenait de long en large son humeur farouche, à l'écart de la famille massée au coin du foyer et que le respect tenait dans le silence jusqu'au coucher de son chef.

Georges un moment posa la main sur la page ouverte.

— Vois-tu, petite, malgré ce que ces heures-là apportèrent de maussade, on y remonte toujours comme à une source de vie. Moi aussi, j'ai dans mon cœur une maison de campagne, où se sont écoulés tant de mois de mes premières années. C'était

une vaste demeure Louis XVI, à un étage, composée d'un corps central et de deux ailes. Des fenêtres, la vue s'étendait sur de grands prés. La garenne était à gauche et je vois encore, au milieu de l'allée, le bel acacia triacanthos, au feuillage de dentelle, dont nous fixions au bout de nos lances les longues épines. Et ce grand perron ! En ai-je assez sauté les marches ! Leurs dalles, brunies par tant d'hivers, étaient poreuses et grenues et toutes tigrées de lichens si beaux que nulle part je n'en ai retrouvé de comparables. Les uns étaient noirs, pareils à des truffes bien nourries, d'autres parcouraient toutes les nuances du jaune, de l'orangé au safran. Elles changeaient avec la lumière et leur coloris était si frais, si vibrant qu'on eût dit des taches qu'aurait incrustées le soleil.

Il s'arrêta un instant, car l'haleine lui manquait, puis reprit d'une voix plus émue :

— C'était un bien de famille que ma grand'mère avait hérité de ses aïeuls. Ma mère et ses sœurs y séjournaient tout l'été et, les maris étant à la ville, tiraient l'aiguille la journée entière. La marmaille, dont j'étais, galopinait à leur entour. Moi je m'échappais souvent vers les communs à la recherche des vieux domestiques Thomas et Gentil. Ils me menaient, selon la saison, faucher, effeuiller la vigne, ou dans les bois, de pins vider l'eau de pluie qui emplissait les pots à résine.

Avant le souper, on se réunissait dans la salle de billard, car on n'ouvrait que pour les visites le grand salon aux beaux vieux meubles solitaires... Et cette salle à manger, où j'aurais encore scrupule d'élever la voix, car les enfants ne parlaient point à table ! Coriolan et les Horaces, les grognards de l'Empire pendaient aux murailles. Au-dessus de la glace, la tête empaillée d'un vieux chien veillait encore parmi les assiettes de Chine grimaçantes autour de lui.

Il retrouvait des éclats de voix, des gestes fermes pour peindre et peupler ce décor. La grand'mère vive et impérieuse, politiquant avec ses gendres, le vieil oncle qui conservait le style de l'ancien régime tel que l'avait conçu Louis-Philippe, et l'aïeul médecin, herboriste et érudit, toujours penché sur un livre ou une fleur, qui usait là ses vieilles redingotes.

— Et ce qu'il y a d'affreusement triste, vois-tu, ma petite Marthe, c'est que de cette vingtaine d'êtres qui causaient et riaient le dimanche sous les rameaux de l'orme centenaire,

dont les voix sont encore dans mon oreille, presque tous sont morts...

Cette douce jeune femme qui était sa mère, son père, si joyeux, si bouillant, tant d'autres, même parmi ses cadets, avaient succombé sous l'attaque du mal qui l'abattait à son tour. Tant de vies s'étaient flétries en leur fleur comme ces luzernes humides que ses pieds brisaient, quand il courait le soir avec les chiens. Elles, du moins, avaient refleuri !

Il se tut pour laisser s'évanouir ces visages reparus et Marthe ouvrait de grands yeux surpris. Un passé? Mais chacun avait le sien! Elle, à quatorze ans, gagnait sa vie, déflorée pour cent sous par un passant à peine entrevu à la chandelle d'un hôtel borgne. Depuis, marche à marche, elle avait monté, et ses débuts au théâtre lui avaient presque fait un nom. Sauvageon poussé entre deux pavés de Paris, elle devait tout à elle-même et à sa ville. Elle mourrait seule, ou avec un hôte de rencontre, comme elle avait vécu. Ce serait la fin de son ennui...

Mais Claire accourait avec un plateau chargé.

— Mange vite, dit-elle. Je suis en retard de dix minutes. Valérie a dû elle-même aller chercher les œufs qu'on avait oublié d'apporter. Ils ne pensent à rien dans ce pays-ci... Mais dans quel état es-tu!

Devant ce visage défait, ce front en sueur, toutes ses frayeurs maternelles se réveillaient.

— Je veux rentrer, dit-il, j'ai froid.

Elle le prit sous les bras pour l'aider à regagner sa chambre.

— C'est malheureux, murmura-t-elle, qu'on ne puisse seulement pas vous le confier quelques instants.

Cet air de mentor! Le mépris de cette bourgeoise!... La jeune femme se mordit la lèvre. Etait-ce donc sa faute s'il lui avait débité toutes ces niaiseries de riche? Ah ! ils étaient bien de la même caste! Mais elle voulut se maîtriser et d'un ton léger cria à Georges :

— Tu sais, Geo, qu'Urrutenia est à Hendaye. Il a appris que tu es ici et doit venir un de ces jours à la villa.

IV

Il était deux heures lorsqu'on introduisit dans le salon du premier étage un grand gars au nez long et droit, à la lèvre fine, qui dandinait ses épaules carrées. Un instant, ses petits

yeux, en retrait sous le front têtu, furetèrent dans la pièce, puis il marcha tout droit sur Georges, dont la main disparut dans sa lourde patte.

C'était Urrutenia, joueur de pelote d'Itxassou, une gloire du pays basque français. Georges et lui avaient servi ensemble à Bayonne et leurs liens de camaraderie s'étaient resserrés à Paris où, complaisamment. Georges l'avait guidé et diverti.

— Tu ne me reconnais pas, hein? mon vieux, dit le malade. J'ai un peu maigri depuis trois ans qu'on ne s'est vu... Et toi, que deviens-tu? Es-tu toujours engagé à Madrid?

Le pelotari se récria : Plus souvent qu'on l'y reprendrait sur leurs maudits frontons espagnols ! C'est qu'il y avait fait piteuse figure, dérouté par le jeu plus serré et les balles plus vives des champions castillans. Aussi exhalait-il contre eux et leur public sa rancune de cabotin sifflé.

— Non, cette année, j'ai fait tournée au Mexique. Çà c'est un beau pays.

Il en revenait comblé de victoires qu'il prit plaisir à énumérer de sa voix grasseyante. Se dressant parfois, il indiquait un coup, les deux bras et le torse raidis dans un simulacre d'élan, avec des « aïré » poussés à pleins poumons, comme si la pelote eût volé à travers la chambre. Ayant amassé un petit avoir, il épouserait sous peu sa fiancée, une couturière d'Espelette.

— Toi, il te faudra faire comme moi, déclara-t-il, lâcher la noce et les femmes. Je serais par terre si je les avais écoutées à Paris.

— Je suis sûre, Monsieur, que Georges a été très heureux de votre visite et j'espère que nous vous reverrons.

Claire s'était levée, la main tendue, et, avec une bonne grâce toute mondaine, lui donnait congé.

— Notre amie, ajouta-t-elle, va vous reconduire.

Le malade le suivit des yeux, puis, la porte refermée :

— Est-il assez glorieux de sa force, soupira-t-il. Il paradait en mauvais riche devant le pauvre honteux que je suis. Quelle brute!

Il ajouta lentement :

— Il a tort d'être si fier. S'il savait comme on devient vite débile!

Dans le corridor frais, Marthe retenait Urrutenia, qui discourait toujours sans que d'ailleurs elle l'entendît. Toute ra-

massée sur elle-même, ses yeux clignés mesuraient l'homme et observaient ses gestes ; les ailes de son nez, sous son souffle trop fort, battaient à petits coups hâtifs. Puis, d'un sursaut, elle se redressa et lui assigna un rendez-vous le jour suivant à Hendaye, où il devait figurer dans une partie publique.

Elle ne revint à la villa que le surlendemain.

★

— Olé ! olé !

Le tremblement plus nerveux du plectre sur la guitare avivait les appels de la «Magalêma ». Dans le mauvais jour de la salle basse, on ne distinguait que les yeux, — deux gemmes noires, — et les dents claires de la matrone qui jouait, tassée sur le sol et dont la graisse se renflait sous le caraco noir. Trois filles à la haute coiffure luisante, toute clinquante de bijoux, marquaient la mesure d'une voix molle. Le flanc ployé, bondissant ou lentement ondulante après des arrêts secs sur un tournoiement rapide qui éventait aux solives les toiles d'araignées ouatées de poussière, Marthe s'élançait de toute sa jeune ardeur, chassée en avant par le rythme. Sur un canapé éventré, Urrutenia roulait entre ses doigts graisseux une longue portion de saucisse à l'ail. Une lampée, quand il eut fini, à même une bouteille de gros vin, et il se coucha repu, avec un coup d'œil de maître sur la maisonnée.

— Olé ! olé...

— Zut ! je suis crevée.

Les cheveux épars, sa poitrine haletant sous la blouse dégrafée, elle chut en travers du mâle vautré.

Désormais, les nuits de Hendaye ne la contentaient plus. Pour l'après-midi, les amants avaient élu ce refuge misérable de la Calle Pampinot.

La dure pente rectiligne en dévalait vers le port, si serrée entre ses murs que les fleurs des fenêtres eussent pu nouer leurs branches par-dessus les pavés affutés. Les portes vermoulues s'ouvraient sur la terre battue des celliers. Au delà des balcons, qu'on touchait presque de la main, la vue plongeait dans les logis sombres des premiers étages où besognaient les ménagères, parmi le grouillement des morveux. Par les beaux temps, les façades chaulées s'enlevaient dans la lumière sur le bistre des charpentes centenaires ; mais le tout s'en-

grisaillait sous le ciel couvert dans une teinte uniforme de crasse et de misère. Des vieux, cassés comme on ne l'est qu'aux champs, remontaient parfois. Un murmure s'y éveillait à certains jours ; on débondait un fût et Marthe, avec tous les voisins, venait tendre son verre et se piquer la langue au cidre frais.

Elle dansait, ou bien, au milieu de la maisonnée, s'accroupissait des heures sur le seuil avec les filles égrenant des chapelets ou mâchant longuement une mangeaille huileuse.

Les journées passaient là encore, lentement entraînées dans le courant de fumée qui montait de leurs cigarettes.

Irritée de la fainéantise de l'homme, Marthe parfois le fouettait de questions. Son village était-il loin dans la montagne ? Qu'étaient donc ces Basques si beaux gars, et d'où étaient-ils venus ? Et les chansons de son pays ? Il avait un jour d'un air grave entonné les religieux accents de la « Guernica » nationale. « C'est affreux, c'est ridicule ! » s'était-elle écriée en couvrant sa voix. — J'en sais d'autres, répliqua le pelotari piqué au vif, et il avait entonné un refrain de café-concert.

Elle comblait de caresses les servantes du bouge.

— Des confrères, déclarait-elle à Urrutenia. Seulement elles n'ont pas réussi.

Elle s'avisa même un jour de les soulager dans leur besogne et vint s'offrir au choix d'un client. C'était un campagnard défiant qui, ayant longtemps flairé cette blonde mince, murmura simplement : « *las otras* », préférant s'en tenir aux laiderons espagnols dont il avait la coutume.

★

— Où est Marthe ?

Pour la dixième fois la question revient. A peine a-t-elle paru le matin et, le repas avalé, comme une fouine se faufile hors du poulailler massacré, elle s'est enfuie vers la Calle Pampinot.

Claire a d'abord prétexté des excursions, de longues courses à travers le pays. On doit l'excuser. Une enfant ! Mais aux demandes de Georges, Marthe a haussé les épaules en disant : « Des blagues, tout cela. Je n'ai pas quitté Fontarabie. »

Les après-midi sont mornes. L'âme des fleurs et des bêtes

s'est envolée avec leur camarade blonde et le jardin vivait de son rire. Claire ne sait qu'être grave, car ses pensées sont couvertes sous les souvenirs comme sous le lierre les maisons délaissées.

Rien ne distrait son malade, pas mieux les drôleries familières que les plus chères gourmandises d'autrefois.

— Tu les aimais pourtant, dit-elle, et Valérie en cuisinait plein ce vieux plat d'argent que nous avions déniché à Nantes dans une boutique de ferraille.

Avec des mots tendres, elle le rappelle et le berce, mais ses bras tombent vite, car il ne lui appartient plus. Parfois, à bout de silence, il demande : « Où est-elle ? » sur un ton plaintif d'enfant blessé.

La fugitive se montrait-elle d'aventure, il renfermait ses questions, de peur que, sur une querelle, elle ne s'évadât. Aussi bien, il se forgeait chaque fois l'illusion qu'elle ne le quitterait plus. Une autre fugue, et il se murait à nouveau dans ses méditations désespérées.

La femme qu'il convoitait lui échappait. Ainsi toujours... Rien ne lui avait réussi. Il apportait dans son pessimisme l'âpreté de la rancune qu'il nourrissait contre lui-même.

Sans cesse, il lui remontait au cœur le regret intense et vague de tout ce qu'il n'avait pas fait, de tout ce qu'il aurait pu être, la sensation effrayante et qui le glaçait ne n'avoir plus rien à puiser dans le trésor des années vigoureuses dilapidé au hasard. Que d'essais sans suite abandonnés par nonchalance ou défiance de soi-même! Ah! s'il avait pu prévoir !

D'une intelligence dont il estimait qu'elle avait tout mesuré, d'une sensibilité que, sur l'exaltation de l'heure présente, il tenait pour profonde et subtile, il n'avait rien su tirer, ni un gain, ni un effort heureux qui lui eût, dans la mêlée, conquis un droit au respect d'autrui, et aujourd'hui aurait pansé son orgueil.

Et même, toutes ces victoires d'amour-propre, que serviraient-elles à cette heure ? Elles l'attacheraient plus charnellement, plus vilement à la vie qui le quittait ! Mieux donc valaient les sensations fugitives, les courts succès.

Ainsi à quelque parti qu'on s'arrête et aussi profond que l'on sonde, tout est vanité. Et c'est à la faveur de ce néant que le pessimisme chrétien avait sûrement élevé son édifice de

légende dérisoire et de morale apocryphe. Rien vraiment n'importait que le désir de l'heure qui se devait à lui-même de s'assouvir.

Donc, il voulait avoir Marthe, et pour lui seul, et il en pleurait d'impuissance et de rage.

Peu à peu le besoin grandit en lui de fixer son angoisse sur quelque chose de précis. Où était-elle ? Il voulait savoir.

Mais pour cela il eût fallu courir la ville, chercher. A certaines heures, il s'en découvrait la force, puis il retombait plus débile et plus incertain.

Une absence de Claire lui permit d'attaquer Valérie. D'abord elle fit l'ignorante. Mais avec des injures il l'accusa de favoriser la coupable et menaça de la chasser. Du coup, la vieille éclata.

— Il n'y a que vous, cria-t-elle, qui ne sachiez pas que la demoiselle couchaille avec votre ami en béret qui est venu l'autre semaine.

Et elle s'en fut, heurtant les meubles de son balai.

Lorsque Claire revint, il sanglota dans ses bras en répétant : « Que je suis malheureux ! Que je suis malheureux ! » Qu'était-ce donc ? Un accident de son mal, quelque ennui domestique ?...

Elle ne cherchait pas plus avant, car, au long de leur liaison, elle seule avait porté dans son cœur l'immense idéal, l'aveugle attachement, lui abandonnant la médiocre part de vanité et de plaisir. « Tu es si mobile, disait-elle quand il lui revenait blessé par quelque étrangère, ça passera. »

Aussi quand il avait exigé que Marthe les suivît, après quelques révoltes elle avait consenti, sûre qu'il se lasserait, comme d'habitude, en quelques jours. Et voici que cela encore lui manquait.

— Que je suis malheureux... !

Il s'accrochait au cou de son amie, la gorge secouée de sanglots ou avec une sourde plainte qui se prolongeait. Alors elle comprit cette souffrance dont souvent elle avait été ravagée.

Ainsi ce besoin physique de voir l'être qu'on aime, cette intime pénétration de tous les sens qui fait de son absence une douleur, répand sur son retour l'éclat d'une lumière, cet enthousiasme passionné et jaloux, il en était donc capable ! Et elle ne parvenait à le découvrir que lorsqu'il brûlait en lui au

profit de l'autre!... Il lui parut que dans son cœur ruiné quelques pierres s'écroulaient encore...

Pour le ramener au calme, elle dut s'engager à ressaisir la jeune femme le jour même et à la retenir désormais. Elle s'accusa même d'avoir manqué de complaisance et promit de changer.

★

— J'agis comme il me plaît et ne suis au service de personne.

Les mots claquaient. Marthe, ferme sur ses aplombs, toisait sa rivale, qui l'avait attendue devant la porte.

— Vous avez donc juré de désoler ce malheureux ?... Votre inconduite scandaleuse.....

—Mon inconduite ? Le scandale ? — Mais vous avez roulé aussi, ma petite mère, et avec le même homme, ce me semble. Et vous ne valez pas mieux que moi, malgré votre argent.

Elle croise les bras, le nez haut, prête à la parade. Claire se tait. Elle charge à nouveau.

— Vous m'accusez de ne pas être fidèle à votre amant!

De la gorge serrée de Claire, les paroles ne sortaient plus. Résolue au calme, cette insolence criarde l'avait vite exaspérée au point de soulever en elle une violence qui rompait tout barrage. Tremblante, le front baissé, elle va au plus ignoble: saisir la misérable et l'écraser du poing. Soudain, en arrière d'elle, un heurt de chaudron écroulé et, dans une lueur, une vision la traverse. La maison est là où elle tient Georges. Il mourrait de ne plus avoir cette enfant vicieuse... Sa conscience probe et ses mains dures ne sont donc pas les plus fortes.

— Si votre fidélité était capable de le sauver, dit-elle seulement d'une voix désarmée, j'y veillerais moi-même de tout mon pouvoir.

Ses mucles bandés se relâchent. C'est la fin. Voilà où elle est descendue, presque suppliante devant cette créature de basse classe.

Elle cède la place. Mais Marthe veut proclamer son bon droit, pour achever la déroute.

— Rien de tout cela, déclare-t-elle, ne serait arrivé, si vous vous étiez tue.

Claire fait volte-face.

— Je n'ai rien dit, n'eût-ce été que pour épargner à Georges

un chagrin qui le ronge. Il ne mange plus, dort à peine, c'est affreux. D'ailleurs, je suis incapable de trahison. Vous ayant acceptée ici, je tiens ma parole.

La riposte atteint Marthe au plus sensible. Personne au théâtre, estime-t-elle, ne l'eût jetée avec un plus bel air de loyauté. Ce profil qui s'ennoblit dans le jour estompé du couloir, ces cheveux sombres coiffés bas sur la nuque, et jusqu'à la soie blanche de la robe, si légère qu'elle ondule sous la vibration des mots, tout est en sa place, et c'est, comme on dit, « du beau métier ». Cette vaincue emporte donc un avantage dans sa défaite et si elle voulait... Une envie mauvaise empoisonne la jeune femme. Du pied elle gratte le sol, en quête d'un mauvais coup.

— Vous savez bien qu'il est foutu, dit-elle enfin.

Mais Claire esquisse un geste si douloureux, si blessé que subitement Marthe court vers elle et de la main l'arrête.

— Je vous demande pardon, reprend-elle à mi-voix, et que tout cela soit fini.

Et ayant saisi ces doigts, qui tout à l'heure se crispaient pour la saisir, brusquement elle y pose ses lèvres.

V

Dans le soleil tôt levé, qui ne ménage plus le long des murs que quelques raies d'ombre, chemine une silhouette rose écrasée d'un vaste chapeau blanc. C'est Marthe qui va, sans cause et sans but, sur la jetée toute droite. Elle songe que ses journées tracent une avenue pareillement monotone, bordée de menus faits — toujours les mêmes — aussi strictement alignés que ces tamaris qu'elle frôle, déplumés par le vent de mer.

En elle-même, alentour, tout lui paraît morne et vide ; et tout doucement elle glisse vers l'ennui. Elle devrait partir, n'ayant ici rien à espérer, et demeure cependant, sans réussir à percer l'enchantement qui la retient.

Neuf heures sonnent. Le tintement aigu de la pendule vient d'une haute maison rouge et blanche. De jeunes hommes y habitent qui, ces derniers jours, lui ont souri et sur son passage, ont chuchoté. L'un d'entre eux, même, l'a saluée un matin. Elle ralentit son pas. Se cache-t-il derrière ces volets clos l'émoi nouveau, le fol imprévu qu'elle pourchasse ? Elle rôde autour, repart, puis repasse.

Derrière elle le choc d'une porte tirée, une voix inconnue, mais qu'elle devine, et son cœur bat plus lourdement. Le jeune Espagnol au salut sort de la villa et elle, qui guettait, est sincèrement plus surprise que lui. Un peu de trouble d'abord les laisse interdits. Comme il porte une raquette, il débite des banalités sur le tennis. Marthe, la mine confuse, répond qu'elle a formé le vœu de ne goûter aucun plaisir tant que son frère serait en danger. Elle l'informe qu'avec sa sœur aînée elle se dévoue au malade qui leur donne de graves inquiétudes. « Car nous avons perdu nos parents. » Ils voudraient maintenir un air triste. Mais spontanément leurs traits s'éclairent, et ils sourient à la fortune de leur rencontre, au charme d'inconnu qu'ils s'apportent l'un à l'autre, au plaisant repos qu'ils goûtent sous ce ciel clair, parmi ces montagnes pas trop hautes, ces barques noires que l'eau balance et ces pêcheurs qui, groupés sur le môle, achèvent justement ce décor de vacances.

D'un ton de camaraderie déférente, il prend congé, tandis qu'elle envoie un « adios » léger dont les syllabes se détachent trop nettement, à la française. Et jusqu'à la villa, enveloppée encore d'un regard chaud qui brille, elle invente des mines et des histoires...

Un tapage qu'on entend dans la cuisine, — Valérie qui querelle le boucher, — réjouit son appétit de mouvement et de gaieté. Elle accourt et dès l'entrée domine les voix.

— Ta bidoche est mauvaise et Mme Mervail n'en voudra pas, crie-t-elle. Ton patron n'est qu'un voleur. Tu entends, Gonzales, un « ladrone ».

L'injure revient en note aiguë. Le garçon recule devant un poing rose brandi sous son nez et la folle joue une fureur comique qui déborde en hurlements et en menaces. L'entrée de Claire l'arrête court.

— La viande est sans doute meilleure à Hendaye, dit-elle à Valérie, mais vous savez qu'il est impossible de s'y approvisionner. Il faut donc vous arranger de ce qu'on trouve ici et je ne veux plus de ce vacarme.

C'est l'heure de sa revue quotidienne. Minutieusement elle vérifie la propreté de chaque pièce où séjournera le malade. Muette, elle accomplit sa besogne sans vouloir s'arrêter aux exclamations ni au zèle de Marthe attachée à ses pas.

On pénètre dans le salon du premier étage. La jeune femme demande :

— Comment trouvez-vous Georges ces temps-ci ?

Claire ne peut alors se tenir de décharger son cœur. Elle va, discutant les symptômes, citant des chiffres, tandis que sa compagne hoche la tête gravement. Mais elle s'arrête, réfléchit un instant et laisse tomber ses bras :

— Et puis, que sais-je de tout cela ?

Elle avoue différer le jour d'une consultation dont le mauvais pronostic abattrait son courage. Mais Marthe se récrie :

— Rien ne vous arrêtera jamais. Vous êtes si vaillante !

Elle se dresse et marche vers sa compagne, un sourire aux yeux, la main vivement offerte.

— Je vous souhaite de tout mon cœur de vivre heureuse avec lui.

Le charme de cette voix caressante, presque enfantine, insinue en Claire un invincible espoir. Elle objecte :

— Je ne compte plus guère.

— Qui donc alors compte ici ? Certes, vous êtes sa femme et pour toujours.

Claire tressaille. Cette fille est donc prête à céder la place ? Et elle le reprendrait... Cela, au reste, était fatal.

— Il peut mourir, dit-elle encore.

Marthe se récrie bien vite.

— Il a résisté mieux que bien d'autres. Combien, au contraire, en ai-je vu, de pauvres gosses pleines de santé, saisies par le froid au sortir des brasseries étouffantes et enlevées en dix jours !

Après un silence, elle ajoute d'un ton dolent :

— On ne vit pas vieille dans mon métier.

Claire pensait que Georges aussi avait mené cette vie dont on meurt. Mais maintenant qu'elle l'avait là, sous la main, elle se convainquait plus fortement chaque jour que cet homme de sa caste, de sa famille, pour ainsi dire, devait emplir une destinée normale, à l'exemple de tous ceux qui avaient vécu autour d'elle. Son mal ? La science était là dont il lui avait naguère enseigné la puissance souveraine. Elle avait donc, dans l'effet des remèdes, d'une hygiène méthodique, une foi absolue. Au malade elle disait : « Bois », comme elle aurait dit : « Prie. » Son amour ferait le reste.

Marthe rentrait dans la pièce, les bras chargés de fleurs.

— Il les aime tant, dit-elle. Et je suis là pour son plaisir.

Les œillets, les valérianes rosées, les glaïeuls au long col emplirent les vases de leurs gerbes penchées. Les fauteuils tirés de leurs coins furent ensuite ordonnés en groupes, prêts pour les visites. Le salon banal prenait un air de vie.

Alors, entraînant Claire, elle recula jusqu'à la porte pour juger de l'aspect :

— C'est plus gai ainsi, dit-elle.

★

Georges se retourne sur les coussins de la chaise longue et parfois lève vers le jour un front ennuyé. Des rafales de pluie étendent contre la vitre humide de minces draperies d'eau qui se déchirent quand le vent tombe. Claire laisse sa couture et se penche pour découvrir un point bleu.

— Où est Marthe ?

Verrouillée dans sa chambre depuis deux jours que dure la tempête, elle y dort, siffle, pioche des rôles ou broie entre ses dents les jurons d'une mystérieuse colère.

La question revient, plus nerveuse : « Où est-elle ? Où est-elle ? » Mais la garde-malade ne veut pas répondre. Il doit apprendre à souffrir l'absence de l'enfant bruyante, puisqu'aussi bien elle doit partir. Partir? Ce mot la frappe. Bien des choses finiront avec elle, une voix fraîche qui fredonne, un reste de joie... Mais il le faut, ne serait-ce même que pour lui...

L'heure du thé amène la jeune femme vêtue d'une robe sombre.

— Comme il fait laid ! dit-elle. Je me crois en hiver et je fais des visites, en vraie femme du monde. Bonjour, Monsieur, bonjour, Madame.

Une révérence qui balance les plumes sur son chapeau de gala et elle s'asseoit. En face des deux premiers rôles, c'est la dame spirituelle qui lance les mots d'auteur du deuxième acte. Elle déploie un papier gris, bigarré d'une grosse écriture.

— Un gribouillage de cet acrobate de Randié, dit Georges. Qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

Marthe explique que Randié est en train de conclure une

grosse affaire et lui propose, l'argent touché, de faire un petit voyage.

— Je les connais ses affaires, raille-t-il. Des matinées entières je l'ai attendu à la porte des bureaux, dans les rues étroites du Sentier.

— Moi, je montais, repart Marthe, parce qu'un jour il m'avait plantée là avec quinze francs de fiacre. Oh! les types qu'on rencontre dans ces escaliers poisseux!

— De tout poil. Des ventrus qui n'ont pas mangé et des squelettes aux poches pleines. Ils grimpent les étages en ruminant leur boniment. S'il porte, les gaillards vous bousculent à la descente, devenus insolents en trois minutes. Puis c'est la noce du Boulevard pendant quelques mois ou un petit voyage, comme Randié. Et l'on recommence.

— Quel monde! fit Claire.

— Courtiers faméliques, banquiers mendiants, journalistes, chacun pioche seul, comme le chercheur d'or en quête du filon.

Une quantité d'histoires leur revenait sur cette sorte de gens, produit spécial de Paris, qui vivent entre un journal, un café et une banque, logés sous les combles et soupant à cinq louis. Aux noms que citait Georges, Marthe mimait les gestes et grimaçait les tics.

Pas un fait en tout cela, pas un être que Claire connût. A son amant, elle avait ouvert sa maison et elle prenait conscience qu'il y avait vécu comme partout ailleurs, là où s'offrait un abri provisoire, entre deux fugues parmi cette clique interlope. Quel homme était-il donc et quel rôle avait-elle tenu?

Maintenant, c'était une femme, « une camarade », comme ils disaient, qui entrait en scène.

— Son regard, expliquait Georges, m'a toujours donné l'idée qu'elle contemplait au loin des paysages inconnus. Sa voix nuancée et chaude avait une ligne comme un beau corps. Et le désir vous prenait de l'élever vers l'art qu'elle eût jugé sûrement, avec un goût classique.

Ses yeux levés fouillaient dans sa mémoire pour retrouver le visage évoqué. Il ajouta :

— Elle eût tout compris d'un homme et je crois vraiment qu'avec elle je serais devenu bon à quelque chose.

— C'était grand dommage, conclut Marthe doucement, qu'elle eût la manie de se saouler.

Le malade n'entendit point, car il était parti avec l'inconnue qui changeait sa destinée, le sauvait. Des résolutions, pour la centième fois reprises, lui semblaient nouvelles. Mais vite il se rappela qu'en réalité elle ne l'avait pas cru. « Vous n'êtes pas sérieux. » Il n'avait su en tirer autre chose. Pas sérieux ! C'était vrai que la gravité que donnent la confiance en soi-même et la ténacité de l'effort lui avait constamment fait défaut. Et, en tout, il avait échoué.....

Marthe, près de la fenêtre, contemplait les gros nuages noirs qui glissaient au fond du ciel. Lorsqu'elle se retourna, elle était seule avec le malade. Etant sortie à son tour, elle se trouva au tournant de l'escalier en face de Claire, qui froissait dans ses doigts un mouchoir humide.

— Vous avez pleuré ? s'informa-t-elle. Ce n'est pas moi, je pense...

Claire, qui la dominait de sa haute taille, lui prit les épaules dans ses deux mains, et, fixant sur elle ses grands yeux désolés, lui dit simplement :

— Ma pauvre enfant, je sais que je ne puis guère vous accuser.

Marthe, toute remuée, demeura sur place, puis frappant du pied :

— Zut pour Randié ! dit-elle. Je reste ici.

VI

— Luisita, c'est Luisita qui est la première, dans un fauteuil !... A elle le bonbon. Trois encore que je vois au fond du sac. Qui les veut ?

— Moi, moi.

Toutes les langues se tendaient.

— Non, il faut les gagner. Maintenant tout le monde court. Comment pas toi, Leonsito ? Es-tu fou ? Ce ne sont que des îles. Allons, *cobarde !*... Hop ! Qui m'attrape ?

Un élan soudain, une longue clameur et un galop éparpillé sur le sable uni de la plage, des sauts et des chutes, des mains en avant lancées les premières à la chasse de Marthe qui, les jupes troussées, fuit d'un trot menu en agitant le sac.

— *Primera*, crie-t-elle en escaladant un canot échoué, *primera !*

L'assaut après la charge. La bande se rue à la conquête du butin et va le déchirer dans les querelles. Marthe parle :

— Je veux qu'on s'assoie.

Toutes obéissent. Car la petite troupe recrutée parmi le voisinage, au gré de quelques sourires offerts et rendus, la suit et l'adore. L'arrêt est court. Les fillettes, dans leur jargon mi-espagnol, mi-français, réclament un jeu.

Sur le bordage où l'on est assis, le furet commence à courir. L'émeraude, dont Marthe chérit l'eau mouvante et profonde, chemine le long du fil et son éclat jaillit par instant entre deux petites mains.

— Tu es prise cette fois encore, Elena.

L'enfant se plante au milieu du cercle, le visage gonflé de bouderie, car à côté de Marthe une fillette blonde tient la bonne place qu'elle convoite de toute la langueur de ses longs yeux bleutés. La jeune femme, qui délibérément attise cette jalousie, attend la première larme d'Elena pour la combler à son tour.

En plein jeu, elle arrête la chanson.

— Qui dont vient là-bas ? C'est Mme Mervail.

En bon ordre, on lève le camp. La dame en blanc, qui ne rit jamais, les a rejoints et met un baiser maternel sur les joues qu'on lui présente avec un « Buenas dias, señora » grave ou flûté.

— Où avez-vous laissé Georges ?

— Il est installé à l'ombre de la tente, avec sa chaise-longue et ses couvertures.

Et Marthe assure que sa « maman » peut être tranquille.

— Ouste, la marmaille, ralliez vos bonnes !

Le départ est muet comme une rentrée de classe. Marthe, sans un signe de plus vers ses compagnes, s'est emparée du bras de Claire, à qui passe l'emploi d'aînée.

— Allons voir votre homme.

Il les attend à l'autre bout de la plage, mais la jeune femme ne se hâte point. Il lui plaît d'aller au pas de parade parmi la société espagnole.

La villa solitaire occupe la chronique depuis que s'est répandue la fable des deux sœurs acharnées au salut de ce malheureux. Sur leur passage, avec des airs sérieux, les gens s'inclinent. « Adios, adios. » Marthe joue toute une panto-

mime de saluts, de mines pénétrées et douloureuses, dont en dessous elle pouffe de rire. A peine si Claire ose la suivre. Elle murmure : « Oh ! si l'on apprenait qui nous sommes », obsédée par la crainte de cette bourgeoisie ombrageuse dont elle était hier encore. Le respect que, par instinct, elle en garde, s'effarouche de ces grimaces.

— Des brutes, proteste Marthe âprement. Laissez donc, c'est drôle. Et puis, Georges est mieux, je vous dis. Dépêchez-vous de rire.

— Je ne peux plus guère.

La comédienne n'entend pas. Elle est heureuse de cette déférence qui l'environne, de leurs pareilles robes blanches, de cette camaraderie câline qu'elle a imposée, heureuse de la bouffonnerie et de tout son personnage.

Le mouchoir agité de Georges les appelle du fond de la tente rayée et Claire accourt.

— Es-tu bien ? demande-t-elle.

Il se plaint que ces couvertures l'étouffent et Claire aime le geste plus ferme dont il les a rejetées. Sur le coin d'un châle, Marthe s'accroupit à la turque.

— La sultane, raille Georges.

— Plus peut-être que tu ne le crois.

Et d'un ton mou et lugubre de somnambule, elle débite toute une histoire.

Une Circassienne, évadée de Stamboul pour échapper à la claustration du harem, se réfugie à Vienne. Le hasard des rendez-vous la mène chez un prince de la plus haute naissance qui, dès l'abord, s'éprend de sa douceur et de sa beauté. A travers les chasses peuplées de cerfs et d'ours, les amants chevauchent jusqu'à la nuit sous les sapins et les cèdres ; ils dorment dans les châteaux aux échos sonores où veille encore l'âme des burgraves. Puis les fugues à Paris, les croisières jusqu'au pôle, Venise, les orgies à la russe, toute une fantasmagorie confuse se déroule.

— Or, un jour de malheur, poursuivit-elle d'une voix solennelle, le prince rencontra à la cour une femme qui le détourna de sa Meryem. La noble Circassienne s'éloigna sans un adieu, trop fière pour lui révéler que leur union ne devait pas rester stérile. Deux mois après, l'archiduc Rodolphe d'Autriche (pourquoi ne pas le nommer ?) trouvait à Meyerling une

mort mystérieuse. Et le fruit que cette femme portait dans son sein, c'est moi qui vous parle.

Elle conclut avec une moue de mépris :

— Je ne vous demande pas de comprendre, ce n'est pas pour des gens de votre sorte.

Georges rit franchement, mais Claire, incapable de concevoir cette passion de déguisement et de grimace, pense qu'elle est folle.

Pour cette fois, du reste, la conteuse se sent mal à son aise et agacée. Ce roman d'un si beau relief au fond d'elle-même, si lyrique, s'est affadi et fondu en passant dans son récit. Jusqu'à son air de dignité qui lui paraît à elle-même faux et risible.

Par bonheur, Georges s'écrie : « Voyez donc, des Parisiens ! »

Au vrai, on ne peut s'y tromper. Cette femme strictement mise selon la mode et fardée, le clubman qui l'escorte, c'est un peu de leur Paris qui passe. On échange un coup d'œil qui va presque jusqu'au sourire. Sans se connaître, tous se retrouvent solidaires. Georges les suit du regard, comme on fait des amis qui partent. Toujours les passants lui emportèrent un fragment de son rêve tâtonnant et de son désir. A cette heure, il halète comme dans l'espoir d'un danger ou d'un coup de jeu, hume le parfum qui lui parvient encore, et son cœur se crispe d'une rageuse envie d'étreindre cette fugitive, puis d'autres, d'autres encore, jusqu'à ce qu'il ait tué sa curiosité, son ardeur de connaître et de posséder, afin de mourir rassasié.

— La jolie femme ! murmura-t-il quand elle eut disparu.

— Peuh ! une fille, cria Marthe avec dédain. Je l'ai vue aux courses. Nous aussi, tu sais, nous avons des nippes. Tiens ! On va les sortir ce soir, puisque tu es mieux. Combinez cela, Claire. Je vais voir si mes gosses sont au bain.

Les cabines retentissent d'un jacassement criard, que percent les appels aigus de Marthe.

— Elena, Carmen, Pilar...

Des nez pointent par la fente des portes entrebâillées. Elle court de l'une à l'autre, dégrafant prestement une robe, chiffonnant un bonnet. Puis la troupe entière part, au grand trot.

Arrivée au bord de l'eau, la grande amie, une dernière fois, pose ses lèvres sur les cous frais. Sous les peignoirs de laine blanche, on dirait d'une couvée de poussins duvetés pépiant autour d'une pâtée.

Comme Elena l'entoure encore de ses bras, elle la saisit et la baise ; son geste effleure le petit torse frissonnant, et lorsque l'enfant, sûre d'être la dernière et la plus fêtée, lui glisse des doigts pour plonger sous la vague, Marthe a de la surprise à sentir ses mains, où la caresse tremble encore, toutes glacées de désir.

★

La chaleur était si pesante, ce soir-là, que Claire s'était laissé fléchir et la table fut dressée dans le jardin. Marthe avait disposé les fleurs et confectionné des abat-jour de papier qui renvoyaient la clarté des bougies sur la nappe dont on apercevait la bande claire enclose dans l'ombre de toutes parts étendue de cette nuit d'août. Autour des flammes, les papillons s'affolaient. Parfois, en dessus des dîneurs, filait un sphinx ventru, fourvoyé loin de ses fleurs.

A l'aspect de Georges, noir Pierrot aux traits effondrés, à la face enfarinée de pâleur, sur qui le smoking trop large flottait comme une blouse, Claire se reprochait d'avoir été séduite par le caprice de la jeune femme. Surtout elle le devinait si entièrement heureux de cette parodie de fête, que son cœur se serrait. Dans ce décor, elle se sentait plus vaincue. Trois ou quatre jours meilleurs avaient suffi pour que déjà il s'éloignât d'elle, et elle en venait à regretter le temps d'Urrutenia, où, tous d'eux ensemble, ils pleuraient leurs misères...

Non loin, sur la route, une automobile ronfla.

— Au Bois, s'écria Marthe. Je te dis que nous sommes au Bois. Garçon, l'addition !

Elle heurta la table de son coude nu.

— Paris ! dit Georges, même le Paris désert de cette saison !... Le bonheur des promenades par les nuits sans lune ! Te souviens-tu, Claire ?

— C'est le passé, soupira-t-elle.

— Vive l'avenir ! repartit Marthe, levant son verre.

— Tu verras, petite, ce n'est qu'une illusion et elle fuit toujours.

— Toujours, répéta Claire.

— Ne fait-on jamais qu'espérer ? dit-elle. Qu'est-ce donc alors que la vie ?

— Rien autre chose qu'un cheminement hasardeux sur une route semée de trappes secrètes. De temps en temps, parmi les aveugles qui l'encombrent, éclate un cri d'angoisse. C'est un piège qui a cédé et le hurleur s'abîme dans la fosse. Certains, retenus par le milieu du corps dans l'ouverture trop étroite, s'y décharnent tout vifs. Puis un jour vient où leurs os dégringolent sur ce tas qui, continûment, s'amoncelle par-dessus le squelette du premier anthropoïde, notre père à tous.

Et il conclut de ce ton amer, qui déchirait Claire :

— De la matière qui chaque minute se décompose et répugne à la pourriture, voilà ce que nous sommes, et je défie bien tous les philosophes de me démontrer autre chose.

— Nous savons bien, interrompit Claire sur un ton de prière, qu'il n'y a de sûr et d'heureux que l'heure présente. Pourquoi troubler celle-ci !

— Tiens, continua-t-il en se tournant vers Marthe, dis à un bourgeois : « Hier, on a enterré un tel. » Il fait : « Ah ! » Evidemment, c'est normal ! Mais que son tour vienne, il ne trouvera plus assez de médecins et de prêtres. Il exige qu'on lui garantisse deux vies à la fois.

« Regarde les vieux, petite. S'ils tremblent, c'est que la mort leur parle. Il n'y a que les jeunes qui puissent l'écouter sans faiblir. »

Elle, machinalement, hochait la tête, tout occupée à crever entre ses doigts les panses lumineuses de raisins oblongs qui dégorgeaient leur pulpe sur sa langue étalée.

— Vous êtes toute pâle, Claire ! observa-t-elle.

— Par coquetterie, repartit Georges. Vois comme elle est belle ce soir.

Dans le châle de soie bleue à franges d'or qui la drapait entièrement, à l'abri de cette pénombre où désormais aimait à se retirer son visage, elle avait la grâce apaisée de celles qui n'ont plus devant elles que le déclin. Ses bras découverts étaient d'une ligne si marquée, si pleine qu'ils donnaient une sensation de nudité complète. Marthe, qui les caressait doucement, pâlissait au contact. Elles échangèrent un regard et

Claire sourit quand elle vit que Georges aussi la regardait.

D'eux-mêmes, ils étaient venus vers son silence. Son courage et sa foi dominaient cette maison, lui infusaient la vie, et, lorsqu'à cet instant un violon épancha dans la villa voisine son harmonie ténue et pénétrante, il parut qu'il dédiait un hommage au génie tutélaire de la villa.

— C'est une *Rêverie* de Schumann, dit-elle.

Ils s'étaient embusqués contre la haie de fusains qui limitait les deux enclos pour tout entendre du lamento romantique. Marthe récita doucement :

> Toute rose au jardin s'incline lente et lasse
> Et l'âme de Schumann errante par l'espace
> Semble dire une peine impossible à guérir.

— Georges, onze heures sonnent. Le vent fraîchit. Il serait prudent que tu ailles te reposer.

Le dernier vers se perdit dans les paroles de Claire. Elle posa la main sur l'épaule de son malade. « Viens », dit-elle. Alors une colère folle le saisit. Il la repoussa avec rage et, devant la vanité de sa défense, la couvrit d'un flot d'injures, affirmant avec âpreté : « C'est moi qui paie, je suis le maître », pour se convaincre lui-même de sa liberté.

Chaque jour, maintenant, il la haïssait davantage. Ses maternelles inquiétudes, sa discipline d'infirmière évoquaient les lendemains d'angoisse et d'agonie qui le menaçaient. Cette mort, dont il discourait, avait dans son esprit le recul d'un lointain imprécis, tout au plus possible, au lieu qu'elle discernait le danger, en connaissait les signes et les noms.

Le violon s'était tu.

Marthe le saisit par le bras et il se laissa emmener, tout en répétant plus faiblement : « Je ne veux pas, je ne veux pas », comme un enfant qui cède.

PIERRE VERGELY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Paul Fort : *Chansons pour me consoler d'être heureux ;* Eugène Figuière et Cie, 3 fr. 50.

Le lecteur qui, d'un doigt distrait, compulserait ce dernier livre de Paul Fort, cette *quinzième série* des Ballades Françaises à laquelle un titre charmant fut donné : **Chansons pour me consoler d'être heureux**, ce lecteur, dis-je, pourrait s'étonner d'y découvrir quatre pièces dont la composition typographique rappelle étrangement celle que les poètes ont accoutumé d'employer depuis des siècles. Il aurait toutefois tort d'en conclure que Paul Fort transige avec ses principes après y être demeuré fidèle pendant plusieurs lustres. Pour dissiper toute équivoque, Paul Fort a joint à son nouvel ouvrage une note qui contient des lignes instructives. Des quatre poèmes en question, l'un, dit-il, « est une sorte d'épitaphe, l'autre une imitation des complaintes naïves qui servent de légende à certaines images d'Epinal, le troisième une *Poésie d'almanach* dédiée aux Jours de la Semaine. » Le quatrième — il s'agit des *Litanies des bons Souvenirs* — n'est pas en vers, ajoute le poète. Après quoi, pour faire toute clarté, il renouvelle d'anciens serments :

Les « défenseurs de la vieille métrique », écrit-il, par moi beaucoup plus respectée que par bien d'autres écrivains de poésie, ne me verront pas abandonner l'idée (je suis têtu) de prouver ce que j'appelle *la supériorité du rythme sur l'artifice de la prosodie.* On sait que je « sacrifie » mes livres « à la cause » de cette vérité, qui — si nous la voyions enfin reconnue — devrait concourir à bien alléger notre métier de poète, apporterait bien plus de liberté, bien plus de souplesse et permettrait infiniment plus de fantaisie dans les formes traditionnelles du langage poétique français, qui s'en trouverait rajeuni.

Cela m'enchante de voir Paul Fort reprendre, pour se défendre lui-même après avoir pendant quelque temps laissé ce soin à ses admirateurs, les termes précis et spirituels de la préface du *Louis XI.*

A coup sûr, on ne peut que louer Paul Fort d'avoir assumé les responsabilités d'une tentative aussi noble et aussi périlleuse. Les trois quarts des vers qui se publient à l'époque actuelle ne pourraient supporter pareille épreuve sans qu'en éclatassent la platitude et la stupidité. Il y a, dans la disposition spéciale et traditionnelle des vers, une sorte de mystère rituel qui dissimule à l'occasion la sottise

ou l'indigence des propos. Les diseurs de riens le savent qui jamais n'imiteront Paul Fort. Le retour à l'ordonnance de la prose, autrement dit le démantèlement du « château de carte » de la versification, voilà une opération qui atteste de l'honnêteté, en même temps qu'une grande sûreté de dons. La poésie ainsi présentée s'en remet, pour triompher, à ses forces internes plutôt qu'à sa discipline extérieure. Pour que l'œuvre de Paul Fort n'ait point pâti de cette forme ingrate et scrupuleuse, pour qu'elle ait conservé ce haut goût de poésie que nous lui trouvons, il a fallu qu'elle soit le fait d'une exceptionnelle vertu. De cela, des milliers de gens conviennent aujourd'hui. Voilà qui va bien,

J'ai, cependant, dans un article récent, fait des réserves, non sur le bien-fondé, mais sur les résultats de l'expérience tentée par Paul Fort. Je reviens à la charge, pour ne laisser aucun doute sur la nature de mes objections. Paul Fort a voulu « prouver » quelque chose. Ce sont ses propres termes. Il a pris à tâche de démontrer que le *rythme* est seul efficace, qu'il triomphe en dépit de l'ordre typographique et qu'en conséquence « l'artifice de la prosodie » est une supercherie propre à voiler les erreurs des âmes peu musiciennes. S'il en est ainsi, disons que la preuve est faite. Les premiers livres de *Ballades* ont été pour les propositions de leur auteur une surabondante démonstration : il y a longtemps que le C. Q. F. D. est prononcé, la renommée qui s'attache au nom de Paul Fort en est un témoignage.

— Ne dites plus, Paul Fort, que vous « sacrifiez vos livres à cette étude. » Cette déclaration pleine de modestie n'a plus sa raison d'être, car chacun sait que vos beaux poèmes ne ressemblent point à des choses sacrifiées, mais plutôt, désormais, à des choses consacrées. Tous ceux que vous deviez convaincre de la vérité d'une proposition essentiellement littéraire sont sans doute convaincus. Pour le reste, vous n'empêcherez pas une critique balourde d'imprimer que vous écrivez « dans une prose curieuse » ou encore que vous faites « une sorte de prose rythmée ». Si je discute, c'est par souci de la gloire due à toute haute poésie, et c'est aussi qu'il me serait pénible de penser que la propagation de vos ouvrages, dans un certain public pourrait souffrir de cette forme typographique à laquelle vous vous êtes voué pour, je l'avoue, de pertinentes raisons. Il y a tout un monde de lecteurs que votre innovation technique peut dérouter et qui, cependant, ne méritent pas d'être abandonnés par vous. Désigné entre les meilleurs de ce temps pour être un grand poète populaire, pouvez-vous penser sans chagrin que la plupart des lecteurs qui vous sont destinés se détourneront de vous qui ne les aidez point suffisamment à balbutier en mesure vos plus beaux chants. Ce qui importe, ce n'est pas de démontrer aux littérateurs qui vous observent

la supériorité d'une disposition typographique sur une autre, mais bien, assuré comme vous l'êtes d'une harmonieuse voix, de faire connaître au plus grand nombre possible d'hommes vos trouvailles merveilleuses. Comprenez donc, Paul Fort, la nature de mon insistance et le sens de mes réserves ; comprenez, car je vous crois fermement destiné à de grandes conquêtes.

Ce vœu présenté, j'ajouterai que Paul Fort a, depuis longtemps, renoncé, me semble-t-il, au mélange *Prose et vers* qui fut apprécié dans quelques-uns de ses ouvrages. Les derniers livres de Paul Fort sont « en vers », *uniquement*, et, d'une façon générale, en vers fort réguliers, — admise l'élision facultative des *e* muets. — Depuis quelques années, Paul Fort nous donne, en maniant la métrique traditionnelle avec familiarité — comme il se plaît lui-même à le dire — le spectacle d'une rare et bien séduisante virtuosité. Il y a des pages de *l'Aventure éternelle* dont les octosyllabes comptent, à mon oreille, parmi les plus allants, les mieux ailés, les plus heureux de notre langue. Je connais peu d'alexandrins spirituels, légers ou burlesques aussi bien réussis que ceux de certaines strophes de *Pontoise ou la folle journée*. Quant à *la Tristesse de l'homme* tout entière, je la tiens pour une des plus pures et des plus mélodieuses chansons qu'il nous ait été donné d'entendre à notre époque. Son rythme parfaitement régulier est digne des trésors de notre seizième siècle. Pour moi, il importe peu que Fort dispose d'une façon ou d'une autre ces belles strophes, familières à ma mémoire :

Je suis tout à la tristesse de ma vie perdue dans les bois que le vent berce.
Je suis tout à la détresse de ma vie sans but dans l'ombre des bois touffus.

Mais je serais navré que cette plainte ne fût pas entendue par les âmes naïves, frustes, mais attentives, que le poète peut, sans déroger, atteindre et pénétrer.

Les *Chansons pour me consoler d'être heureux* nous donnent une fois de plus à mesurer l'étendue des claviers sur lesquels Paul Fort aime à laisser courir ses doigts habiles. Ce n'est pas que ce livre nous révèle, comme *Vivre en Dieu* ou *l'Aventure éternelle*, une nouvelle veine d'inspiration ; il est touchant par la qualité d'âme qu'il laisse entrevoir. Il semble que, pour traduire les mélancoliques confidences d'une certaine saison de la vie, le poète ait préféré s'en remettre aux rythmes qu'il possédait le mieux, et c'est pourquoi il a composé des *chansons*.

J'ai dit que Paul Fort, pour ses derniers ouvrages, avait adopté une versification fort régulière dans sa variété. C'est donc pour me faire mentir qu'il a placé en tête de ce recueil un poème, *Richard*

Cœur-de-Lion, qu'il se plaît lui-même à qualifier de « petit chant ailé sans forme fixe ». A la vérité, il y a là huit piécettes composées chacune de deux strophes, chaque strophe entremêlant six vers de mètres inégaux — dix, onze ou douze pieds — et rimés. L'effet, de surprise d'abord, ne tarde pas à s'imposer.

Non, me faut aimer, me faut traîner ma peine, pleurer contre la pierre ici, que voici, où j'inscrivis son nom entre un hélianthème et cet œillet couleur de cœur. — Suis transi ! — Je vais herborisant au clair de la lune, cherchant sous la mousse l'herbe qui rajeunit.

La suppression du pronom, au début de la strophe, est une de ces charmantes choses de langage où Paul Fort excelle, seul après Verlaine, à se jouer si lucidement des mots, de la syntaxe et de la quantité. Citerai-je cet alexandrin qui est une chute de poème.

Où donc est ma maîtresse ? — Au diable, dont j'enrage.

Je ne sais pourquoi ce tour elliptique, ici comiquement gracieux, me fait penser au laconique « Il tomba malade, dont il mourut », qui est de Saint-Simon, si je ne me trompe. Rien n'est plus nourri de la moelle de nos maîtres que le style si français de Paul Fort ; rien ne sent davantage, même dans l'extrême familiarité, notre belle culture classique et les richesses accumulées de notre terroir. Dans une pièce pittoresque où les alexandrins sont croisés d'octosyllabes, il écrit :

Depuis cinquante-un ans l'honneur de la paroisse, à quatre-vingt-dix portant beau, jalousé dans les coins, sans trop qu'il y paraisse, du curé même et du bedeau...

Et c'est une invention plaisante que cette rime, car c'en est une, de paraisse et de paroisse.

D'ailleurs, ces subtilités de langage habillent toujours d'autres subtilités, celles-là psychologiques. C'est ainsi que, parlant à cette *Hélène Tourangelle*, objet de plusieurs poèmes, il se rectifie si curieusement entre tirets : « Ma pure Hélène — je dis au pur visage — »

Dans la même pièce, il s'amuse encore, et de la même façon, des mots et des sentiments ; voyez plutôt le dernier vers de cette strophe qui mêle l'assonance à la rime.

... est-ce votre profil ou votre taille souple et haute, ou vos yeux verts mouillés d'argent songeur, ou bien plutôt ces mains crispées sur votre cœur, comme après un poison bu, mon amour sans doute ?

S'il écrit « ce nez divin quasi » ce n'est pas seulement pour rimer, mais c'est encore et surtout pour l'agrément réel que cela procure. Il a des façons ramassées de dire beaucoup de choses avec peu de mots, ce qui fait qu'on lui permet d'autre part l'abondance et même

le prolixe quand il lui prend fantaisie de s'étendre, ce qu'il sait faire avec esprit. Succinct, il l'est dès qu'il lui chante, et de savoureuse façon :

Puis-je mourir ainsi sans me ressouvenir de mon amour chéri ? Ce serait trop mourir.

J'ai noté pour la même cause la fin de cet aimable poème intitulé *l'Exemple impossible :*

Menu point sur la terre et fleur de modestie, violette de soir, Andely-le-Petit, aux crépuscules d'or tu te dissous et perds. Saurais-je faire ainsi ?... Non pas. — Qu'il m'est amer !

Que Paul Fort dispose ses vers comme il le voudra, il n'empêchera pas que certains de ces vers jaillissent et s'isolent de la *strophe musicale* comme un cristal de roche bien formé de la masse cristalline. Citerai-je celui-ci, qui termine la *Complainte du chemineau fou par amour :*

... j'ai peur d'un paradis qui serait sans mémoire.

Je ne dis point cela pour discuter à Paul Fort ce pouvoir, qu'il revendique, de traduire sa pensée poétique en belles *strophes musicales* plutôt qu'en *beaux vers*. Il a pleinement atteint son but dans le recueil actuel comme dans les précédents, et il a réalisé ses poèmes en vraies strophes toujours variées : tantôt quatre vers de dix syllabes à rimes croisées, tantôt les quatre alexandrins de la strophe classique, tantôt la stance de cinq alexandrins avec chute sur un octosyllabe. Ailleurs, nous trouvons la petite strophe de deux vers : alexandrin redoublé ou alexandrin et octosyllabe, si chère aux chansons populaires. Quelquefois la structure est plus complexe, comme dans ce petit poème du *Chasseur perdu en forêt*, où chaque strophe enlace deux pentasyllabes et quatre heptasyllabes, ce qui rappelle les rythmes émouvants de *la Tristesse de l'Homme :*

Quand le son du cor s'endort, gai chasseur, ne tarde ! Déjà les sentiers regardent, avec l'œil creux de la Mort, passer l'avalanche de hauts chevaux sous les branches.

Cavalier, quel beau squelette enfourche ta bête ? Adieu, chasse ! adieu, galops ! Alors s'éveille indistincte, puis s'enfle la plainte de l'étang rouge aux oiseaux.

Serai-je indiscret en répétant qu'il y a de bons lecteurs, et point méprisables, qu'une disposition typographique traditionnelle aiderait à scander sans hésitation ces vers charmants autant que capricieux. Cela mettrait du même coup en valeur le travail des rimes et des assonances, travail auquel Paul Fort apporte une adresse et une invention que je regrette de voir passer inaperçues dans une époque

où, pour tant de gens qui riment, si peu le font je ne dirai pas avec aisance, je dirai d'une manière supportable.

Mais il faudrait consacrer une étude entière à la métrique de Paul Fort : il ne faudrait pas moins d'une autre longue étude pour commenter avec fruit son style et son vocabulaire, une autre pour analyser son érudition, son savoir historique ou.... archéologique, que sais-je, la connaissance approfondie qu'il a du blason, de la vénerie et de maintes autres sciences. C'est assurément trop pour cette modeste chronique et je remets à plus tard tout surcroît de glose. J'aurais voulu parler un peu plus des *Chansons pour me consoler*... Après tout, qu'en saurai-je dire qui intruise mieux mon prochain que la lecture d'une seule page dans le texte même du poète ?

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Colette : *L'Entrave*, librairie des Lettres, 3.5o. — Georges Polti : *L'Ephèbe*, E. Figuière, 3.5o. — Gaston Roupnel : *Le Vieux Garain*, Fasquelle, 3.5o — Adrienne Lanthère : *Le Bon exemple*, Fasquelle, 3 5o. — Camille Pert : *Cady mariée*, Ed. Mignot, 3.5o. — Edgy : *La Voix du sang*, E. Figuière, 3.5o — Jean Nesmy : *Le Roman de la forêt*, B. Grasset, 3.5o.— J.-Ad. Arennes : *Les plus faibles sont les plus forts*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Henri Duvernois : *Nounette*, Modern-Bibliothèque, o.95. — Maurice Thouvenot : *Une idylle au pays Khmer*, Jouve, 3.5o. — Guillaume Line : *L'Homme aux yeux de chat*, J. Tallandier, 3.5o. — Charles Foley : *On tue dans l'ombre*, J. Tallandier, 3.5o. — Jean Stradiot et Marc Branca : *Sur les chemins de la Mort et de l'Aventure*, B. Grasset, 3.5o. — Jean Revel : *Au pays d'oïl*, Fasquelle, 3.5o. — E. Hinzelin : *Légendes et contes d'Alsace*, F. Nathan, 3 fr. — *Album Mariani*, treizième volume, G. Floury.

L'Entrave, par Colette. Quelqu'un qui a vu naître la Colette spirituelle disait : « Elle peut monter sur la corde raide, on a la sensation qu'elle ne tombera pas, qu'elle ne tombera jamais. » Et c'est bien ce vertige, pimenté de plaisir, qu'on éprouve en la lisant. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, on a la sécurité. La justesse de son geste et le rythme de son style lui servent de balancier. Un génie familier garde, pour elle, toute la mesure qui convient à ses exercices plus ou moins périlleux. Aussi était-il amusant d'intituler son dernier livre : *l'Entrave*. Quel genre d'entrave ? « Tu mèneras une vie digne, déclare à son héroïne, Renée Néré sa belle-sœur Margot, et une vie digne pour une femme c'est celle qui la conduit, inaperçue de presque tous, jusqu'à son tombeau. » Mais non ! Renée Néré ne peut pas mener une vie de femme ordinaire et d'ailleurs il n'y a pas de femme ordinaire s'il y en eut, qui, heureusement pour elles, passèrent inaperçues. Après avoir fait le tour des exercices très périlleux, les Renée Néré sentent, en effet, qu'elles pendent, lamentablement, au bout d'un fil et qu'il peut se casser, si, par douleur, engourdissement ou veulerie, elles prennent du poids... Alors... elles remontent. Le chemin, pour des acrobates de premier ordre, n'est pas tellement

difficile. La vie ?... mais c'est une acrobatie perpétuelle. Se laisser vivre sans se soucier de rien, ni de sa fin, ni de ses moyens, ce serait peut-être encore le pire, ce serait pendre, la tête en bas, sans essayer de fuir la sombre attirance de la terre, notre aimant à tous. Renée Néré a le regret du théâtre, du tremplin, mais elle sait qu'il faut un jour sacrifier cela au suprême goût d'être préférée à cela. Et la voici vaincue, domptée. D'une espèce animale bien supérieure à l'espèce humaine, cette créature libre dans la pleine forêt de Bondy qui est la vie dite parisienne cherche l'individu créé à son image, un autre animal, ou précieux ou carnassier, digne de recevoir sa soumission. Ils feront un beau couple certainement. Le peuple ajouterait : « On voudrait en retenir des petits ! » Un cycle est parcouru. Colette jaillie d'une espèce de convulsion cérébrale, d'un feu d'artifice, est allée se perdre un instant dans les étoiles, comme le clown, puis sagement redescendue elle se met aux besognes de l'humanité, parce que le fond humain est éternellement le même. On travaille tous pour être heureux alors qu'en s'amusant on est souvent si malheureux ! « Tu mèneras une vie digne ! » Je crois qu'on est toujours digne quand on mène sa vie avec intensité, sans hypocrisie ni concession. La société a inventé des entraves et des lois que l'humanité n'a pas à sanctionner, par son obéissance ou sa peur du blâme. Nous devons d'abord obéir à nos lois intérieures qui sont nos instincts et qui viennent de bien plus loin que nous. J'ai connu une religieuse du Carmel qui disait : « Je suis faite pour Dieu, mais si j'étais faite pour le diable, je ne serais pas ici ou j'aurais tort d'y être ! » Seulement les individus qui sont entre le divin et l'humain n'ont pas besoin de Dieu ou du diable, ils sont eux-mêmes, malgré eux, des demi-dieux, et rien ne vaut leur ingénuité à être simplement et vivre largement, librement tout leur génie. Mme Colette est un demi-dieu. Je revois encore, par un clair obscur d'une nuit de théâtre, ce petit faune qui, la flûte de roseaux aux dents, guettait une ronde de nymphes. Il était à la fois malicieux et gauche, mais si pur de lignes, si chaste de gestes et un tel rythme de poésie cadencait ses moindres mouvements, qu'on le sentait en chair et en os dans ce décor de vil carton et qu'on y croyait, malgré le rayon de lune électrique. Or, il ne dansait pas. Il vivait son rêve et faisait de la belle nature au milieu de la plus factice des visions... Qu'ils sont rares les êtres privilégiés qui font tout bien, même le bien !...

L'Ephèbe, par George Polti. « Pour sortir du Labyrinthe aux murs infranchissables (puisque tu espères vaincre le monstre...) il te suffira, *comme dans la vie...*, de suivre l'ordre symbolique des personnages et des événements tels que je les ai sculptés là et dont chacun représente un dieu en action. » C'est cette phrase, d'apparence énigmatique, peut-être fort transparente, que je veux citer, en la

dépouillant de quelques contingences, pour essayer d'expliquer le roman *achéen* de l'auteur. Roman *achéen !* Oh ! qu'importe... Si nous retournons aux sources de l'humanité nous devrons y retrouver tous les mythes d'où sont sorties toutes les littératures. Je crois fermement à ceci : Il y eut, dans les premiers âges du monde, des légendes qui furent inventées ou vécues par des dieux. Ces dieux, dont les faiblesses choisirent les filles des hommes pour leurs éternelles complaisances, enfantèrent des poètes et des romanciers. Cependant, ces poètes, ces romanciers n'eurent pas, à proprement parler de génie, *ils se souvinrent* seulement de leurs origines et voilà pourquoi toutes les géniales fictions des hommes remontent à ces mythes éternels. Nous n'inventons jamais. Le cerveau humain n'a rien conçu qui, mythologiquement, ne puisse être renvoyé aux légendes immortelles.

Bellérophon reçoit Pégase, le cheval ailé, pour tenter les plus nobles conquêtes. Aux pays de la Chimère, il essaye de vaincre les cruelles amazones, les femmes révoltées, et nous parcourons à sa suite, dans un sillage de feu et d'éclairs, le premier cycle des religions monstrueuses. La généalogie des monstres et le vertige du ciel nous entraînent aux démences des races qui rêvent de conquérir à la fois la puissance guerrière et la puissance amoureuse. Déjà l'homme veut des ailes, met sa main au feu et traîne sa compagne dans les tourments des passions violentes. On voit ces premières humanités issues d'un limon charrié par les volcans, en proie à toutes les ardeurs furieuses de leur sang bouillant. (Il fit bon vivre à cette époque !) Le cheval perdu ou ravi par Apollon, il faut s'essayer à d'autres espérances. Il faut tout reconquérir. C'est le rocher qui retombe et pourtant le foie de Prométhée qui renaît sous le bec vorace du vautour. Et on vogue sur les vaisseaux primitifs à la proue trop large. On aborde à Cythère. On voit fuir Délos. La rencontre formidable d'Hercule dont la caresse puissante rend l'homme capable de pleurer comme une femme est une belle page. *Chez Augias*, et la *Vision du Parnasse* nous donne l'envie de l'éternel don d'écrire ou de chanter que possède *Poltys*, l'ancêtre-roi. Au banquet des dieux, les trois ivresses, celle de l'amour, du vin et de l'enthousiasme, accomplissent la série des métamorphoses viles et des avatars héroïques. Et puis l'humanité s'égare, les passions se déchaînent. Tous ont soif de beauté ou d'excès, ce qui est souvent la même chose quand il s'agit, bien entendu, des mythes sacrés. Par d'habiles combinaisons lyriques et historiques, l'auteur entraîne tous les symboles religieux, n'oublie ni la genèse des Juifs, ni le chaos des vieilles écritures, pas plus que la naïve légende chrétienne. Hercule était le dieu ou le héros de la force, et Jésus fut le dieu ou le héros de la douceur, et tous les deux tuèrent ou réduisirent le serpent suscité

contre eux, les hydres du mal vomies par la noirceur de leur éternelle ennemie, l'obscurité ! Oui, comme dans la vie (ou le périple des îles) on peut suivre l'ordre symbolique, mais cela paraîtra le désordre à beaucoup d'humbles mortels qui n'ont pas grand commerce avec les dieux... et n'entendent point le grec, au moins dans le bon sens de la poésie. Il faut signaler à ceux-là la rencontre d'*Echo* et de *Narcisse* (le mystère mélancolique du son et du reflet) d'où se dégage, en dehors de toute recherche légendaire, une poésie sincèrement française, malgré le ton de l'églogue virgilienne. Il faudrait tout citer et tellement relire ! Bellérophon, enfin, sans avoir embrassé ni son fils ni sa fille, meurt en prononçant le nom de Pégase, le nom adoré de sa chimère qui l'aide, un instant, à vivre sa vie surhumaine, parce que nous devons tous mourir en nous souvenant seulement de notre plus beau rêve. L'œuvre de ce Poltys, que nous traduit Georges Polti, est un chant de puissant amour du beau et de l'impossible chemin qui nous y mène. Il convient de la lire avec respect..... même si nous ne saisissions pas toute les lignes, car elle s'apparente aux premières idoles que nous nous sommes inventées...ou qui nous ont inventés. Je ne veux pas oublier de dire qu'elle est dédiée à Mme Aurel, l'auteur de *la Semaine d'amour*. J'imagine cette femme-là encore bien plus que moi capable de l'analyser et de la comprendre.

Le Vieux Garain, par Gaston Ronpnel. C'est l'histoire bon enfant, très finement psychologique sous son air jovial, d'un vieux mauvais sujet. Il fut le premier facteur de sa contrée et bien souvent mis à pied pour son amour de l'auberge ou de la fille y servant à boire. Mais lorsqu'on écoute la confession du pire malfaiteur (sans parti pris), on est tenté de lui trouver des excuses. Sa religion se ressent des discours du cabaret : tantôt s'attendrissant sur les mystères, tantôt bravant Dieu et Diable, ce qui prouve déjà qu'il y croit. Il met les filles à mal et cependant en repousse une de bon cœur pour lui faire un meilleur sort. Au demeurant, le vieux Garain a raison de dire qu'il vaut mieux que la génération actuelle. Il n'a pas la conscience de son droit à faire le cruel et cela est presque la bonté d'âme.

Le Bon exemple, par Adrienne Lautère. Anna Pekarskine est une dame un peu libre, journaliste russe et auteur français. Je crois avoir compris que c'est elle qui donne le bon exemple. Elle aime sans amour, histoire de sauvegarder son indépendance. Sa pauvre petite amie Fanny, dont le cœur est mort, s'efforce d'en faire autant, et ça lui réussit assez mal, parce que probablement une Parisienne qui pense russe, ça ne vaudra jamais une journaliste russe qui... aimera en français. Ce roman est plein de qualités, très ingénieusement noué d'intrigues savoureuses ou pitoyables, bien écrit, pourtant je ne digère pas son bon exemple... russe. Entre Anna Pékarskine et l'avocat intéressé M. Piernet, je ne vois guère de différence ;

Ils exploitent tous les deux un pays qui n'est pas le leur, car M. Piernet est encore plus exotique par son perpétuel besoin de bluff, puisqu'il séduit jusqu'à un assassin.

Cady mariée, par Camille Pert. Cette petite personne, dont j'ai entendu dire le plus grand mal, ne me déplaît pas avec sa passion maladivement enfantine pour le petit Georges. Et puis, quoi, ces deux gosses-là ont soigné, dans leur garçonnière, un pauvre chat blessé. Il n'en faut pas plus, je pense, pour les rendre autrement intéressants. Ce trio de bêtes malpropres et jolies, réduit à frotter leurs vices dans un petit coin, n'est-ce pas très touchant ? Ils ne font pas de psychologie au moins. C'est toujours ça de pris sur l'ennemi scientifique de notre époque.

La Voix du sang, par Edgy. Il s'agit d'un frère et d'une sœur qui ne sont pas frère et sœur. Peut-être le jeune homme aimerait-il d'amour la jeune femme assez mal mariée, si le retour à ses parents d'adoption ne le rendait aux réalités de l'esprit de famille. Ni son vrai père ni sa vraie mère ne peuvent lui faire oublier qu'il fut élevé par des âmes douces et compatissant à son abandon. Le revirement opéré par la force de l'habitude lui fait retrouver sa famille où elle n'est point. Et libre d'aimer trop, il aime mieux. La voix du sang pourrait bien être là une ironie, comme tant d'autres préjugés sociaux ou humains.

Le Roman de la forêt, par Jean Nesmy. Autour de ces charbonniers qui semblent garder une flamme sacrée brûlant sur l'autel de la nature, rôdent les mille et une petites vies de la solitude. Ce sont tous les insectes, tous les oiseaux, tous les pauvres gibiers traqués partageant l'existence de ces ermites résignés à leur sort. Ils ont leurs peines, leurs joies et leurs caprices comme eux. Les petits se serrent dans leurs bras ou sous eurs ailes et ils fuient le nid, abandonnent la hutte pour d'aussi tristes raisons, souvent si déraisonnables. De jolies pages sentent le printemps, et la fumée montant des branches sèches se joint à l'encens des fleurs nouvelles.

Les plus faibles sont les plus forts, par J.-Ad. Arennes. Un malade laisse en mourant un souvenir assez puissant dans l'âme troublée de sa jeune femme pour l'empêcher d'être heureuse avec l'homme qu'elle a secrètement choisi. Pour achever de rompre ce lien funèbre, il faut que le bien-aimé bien vivant soit à son tour malheureux, en proie à une sorte d'agonie morale, et alors sa faiblesse triomphe, lui rend l'épouse toute attendrie, soumise au nouveau maître.

Nounette, par Henri Duvernois. Cette japonaiserie sentimentale se passe entre les deux cloisons de papier peint du salon de la renommée aux cent bouches, c'est-à-dire dans les entresols parisiens, au 5 à 7 de Mme X .. et parmi les tangos enragés de la mode actuelle. Nounette est assez mal élevée. Son héros Cherprey-Barfleur ressemble (oh ! de

loin) à M. André de Fouquière. Ces gens-là, malgré leur air artificiel, s'aiment comme tout le monde et ils se le prouvent bien. Allez-y voir, leur alcôve est derrière un si petit paravent! D'ailleurs, Nounette ne refuse pas de montrer ses jambes aux photographes.

Une idylle aux pays khmer, par Maurice Thouvenot. Mœurs cambodgiennes. Une petite fille de ce pays encore mystérieux aime le Chinois Ly. Et le Chinois Ly est un personnage que la prudence, l'amour sincère rendent très patient. Il attend son heure et travaille à édifier solidement sa future maison. On donne des fêtes aux jeunes filles et elles chantent derrière le voile sacré pour essayer de repousser ceux dont elles ne veulent pas et de charmer ceux qu'elles désirent. Entre des gestes très primitifs et des calculs sournois, Mi-Satirn, la promise du patient chinois, demeure sage et on la récompense en lui donnant le fiancé de son goût.

Miramar, l'homme aux yeux de chat, par Guillaume Livet. Est-ce que l'auteur est bien sûr qu'en 1888 M. et Mme Colson banquiers pouvaient avoir leur *chauffeur*? C'est à peine si les premiers *tacots* faisaient du sept à l'heure au Bois de Boulogne et, quant aux aéros, même fantômes, il n'en devait pas être question ! Mais je m'empresse d'ajouter que lancée (à plus de cent à l'heure) sur les traces du sympathique et fuligineux bandit qui voyait ceux qui ne le pouvaient voir, j'ai eu bientôt oublié ce vain détail d'une date... peut-être formée d'une coquille.

On tue dans l'ombre ! par Charles Foley. Episode de la vie de Venise alors qu'on se disputait... la gloire de lui rendre sa liberté. Des fanatiques obéissent à un serment, tuent leur propre fils... qui en réchappera peut-être. Mais que sont devenus les deux chevaux aux yeux crevés ? Sont-ils morts, eux, de leur affreuse blessure ?

Sur les chemins de la Mort et de l'Aventure, par Jean Stradiot et Marc Branca. De très vigoureux récits militaires, des fantaisies coloniales et des anecdotes méridionales dont la faconde est pleine de malicieuses satires. *Le Torpilleur 174* est un conte à l'Edgar Poe tout à fait digne du sombre auteur de tant de mauvais rêves.

Au pays d'oïl, par Jean Revel. *L'Expiation* est la pitoyable histoire d'un petit enfant né de la mort de sa mère, une pauvre noyée. L'enfant devient un homme courageux, car il a bravé la souffrance et la honte dès sa naissance ; mais une étude curieuse comme psychologie est celle de cette femme se refusant à un robuste paysan, son domestique ou mieux son associé, ayant bien travaillé pour elle, et tombant dans les bras d'un gamin chétif qu'elle porte elle-même sur son lit.

Légendes et contes d'Alsace, par E. Hinzelin. Illustré, ce volume est intéressant, tout rempli de fées, de saints et d'ondines. On y voit voler les fameuses cigognes de Strasbourg et on assiste aux mi-

racles de sainte Odile. C'est, pour les hommes comme pour les enfants, une lecture rafraîchissante, un verre d'eau des pures sources de là-bas.

Treizième volume des « Figures contemporaines de l'album Mariani ». En feuilletant ce gros volume, je rencontre l'intelligente et fière figure de son altesse Albert de Monaco, et je me rappelle une jolie phrase de sa... Modestie : « Je suis un homme qui travaille... un pauvre travailleur de la mer ! » Et je revois ce grand Gilliat qui a bâti un palais pour y faire entrer tous les monstres de l'océan. (Il déclare n'en pas avoir bu... Que serait-ce donc s'il en buvait !)

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Remy de Gourmont : *Le Latin Mystique*, 1 vol. in-8, 15 fr., Georges Crès. — Paul Escoube : *Préférences*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — J. M. Lentillon : *A propos de Symbolisme*, 1 vol. in-18, Charles Amat. — Jean de Bosschère : *Métiers divins*, 1 vol. in-12, « Bibliothèque de l'Occident ». — *Almanach littéraire Crès*, 1914, 1 vol. in-16, Crès.

Le Latin mystique, par Remy de Gourmont. Voici une nouvelle édition de cette étude des poètes de l'antiphonaire et de la symbolique au moyen-âge. Ce livre, qui nous révéla naguère une poésie latine ignorée et méprisée, toute cette poésie vivante qui fleurit du cinquième au treizième siècle, des Confessions de saint Augustin à l'Imitation, — eut son influence secrète sur la poésie contemporaine et initia quelques âmes mystiques à la naïveté de l'inspiration religieuse : nous avons encore nos Prudence et nos Fortunat. Mais cet ouvrage fixait encore une des tendances, un des mouvements du symbolisme, qui voulait, une fois de plus, renouveler la tentative du romantisme : réagir contre la tradition classique et, par-dessus les siècles, rejoindre la vraie tradition française, que la Renaissance avait submergée. On reprenait la poésie française à sa naissance, et cela donnait l'espoir d'une nouvelle courbe : « La poésie classique latine mourut de la perfection virgilienne, la poésie classique française, de la perfection racinienne. C'est presque la seule loi certaine de l'évolution littéraire. »

L'auteur, dans une nouvelle préface, nous explique les raisons du mépris où fut enveloppée toute cette littérature mystique du moyen âge. « Les latinistes, dit-il, sont convaincus, héritage du dogmatisme religieux, qu'il y a une orthodoxie de la langue latine et qu'elle est représentée dans la poésie par Virgile, dans la prose par Cicéron ; qu'après ces deux auteurs, si on eut encore le droit d'écrire en latin, on n'eut plus le droit d'y bien écrire, et ils épluchent les périodes et le vocabulaire, blâmant tout ce qui n'est pas virgilien ou cicéronien,

alors que, pour rester dans la logique de leurs conceptions critiques telles qu'ils les appliquent à la langue et à la littérature françaises, ils devraient prouver que, dans la suite des époques, un auteur latin écrit d'autant mieux, montre d'autant plus d'originalité de pensée et de style qu'il emprunte moins à ses devanciers, qu'il se tient davantage en communion avec l'esprit de son temps. »

Si, par malheur, ajoute-t-il, nous avions entouré la langue française d'une « aussi naïve sollicitude, si, comme cela fut tenté, on avait érigé en modèle impératif telle époque littéraire, celle de Louis XIV, très belle à la vérité et admirable, sans aucun doute, un écrivain de notre temps, qui n'est pas non plus sans valeur, ne serait estimé que dans la mesure où son style se rapprocherait jusqu'au centon, jusqu'à la parodie, de la manière de Bossuet ou de celle de Racine... ».

On a appelé ces auteurs latins du Moyen âge des écrivains de la décadence, et, par une apparente analogie, donné la même désignation de décadents aux poètes du Symbolisme. Il y a là une sorte d'antinomie, puisque, loin d'être une décadence, ces balbutiements de la poésie latine ecclésiastique sont un renouvellement, un recommencement et qui atteignit sa perfection : « Cette langue est au latin classique ce que Notre-Dame est au Parthénon, ce qu'un poème de pierres et de larmes est à une ode de Pindare, ce que le Calvaire est aux jeux Pythiques, ce que Marie est à Diane. » Décadence ! quels signes de décadence reconnaître dans le *Stabat Mater*, par exemple, « en ce poème œuvré par une main douloureuse mais sûre », et « en ces récentes années, quel fut l'authentique décadent du poète chercheur de formes, d'images, du poète forgeur de son verbe, d'un Laforgue ou d'un Sully-Prudhomme ; de ce fol ivre d'impossible ou de ce rédacteur de vers, à l'âme polytechnique et morale »?

Poètes chercheurs d'images et créateurs de leur verbe, tels furent aussi ces poètes mystiques dont on trouvera ici les plus belles hymnes. « Ignorés même de l'Eglise, ces rapsodes sacrés n'ont, en leur vie posthume, qu'une gloire anonyme : à nul, entendant ces hymnes, ces proses, ces antiennes, ne vient aux lèvres les noms ni de Rabau Maur, ni de Claudien Mamert, ni de saint Bernard, ni d'aucun, et l'on n'est pas loin de croire que de telles odes ont l'origine obscure des ballades populaires ou des contes de fées. Il faut rendre aux poètes de l'antiphonaire la gloire littéraire que l'ignorance leur a ravie. » Ce fut le but de cet ouvrage qui nous donne encore des traductions exactes et adaptées au rythme de ces proses. Qu'on les lise pour se rendre compte combien les traductions des missels approuvées par les évêques sont aussi inesthétiques qu'inexactes. Mais ce n'est qu'à ce prix qu'on obtient l'imprimatur.

Cette nouvelle édition du Latin Mystique, fort luxueusement

éditée, s'orne d'un frontispice de Maurice Denis : la foi nouvelle s'élevant au pied du calvaire illuminé par le Christ, et renversant la dernière colonne du temple païen. Cette composition du peintre mystique actuel fait songer à un tableau symbolique du xv^e^ siècle qui est au Louvre : *la Nativité*, par Jean de Gourmont, qui représente la naissance du Christ parmi les débris du paganisme.

§

Préférences, par Paul Escoube. Ce titre marque le genre de cette critique qui ne veut que nous donner les raisons de ses préférences. Cinq noms choisis s'inscrivent au volet de ce tome : Charles Guérin, Remy de Gourmont, Stéphane Mallarmé, Jules Laforgue, Paul Verlaine.

Charles Guérin qu'il définit : un panthéiste mystique. C'est, dit-il, un Vigny plus sensible et plus confidentiel, un Vigny qui aurait le cœur d'Eloa, sœur des anges... L'état de poète est presque incompatible avec l'état philosophique, qui est par essence état d'examen et d'incertitude, et le travail de la pensée n'est possible qu'au détriment du lyrisme. Poètes philosophes ? Il y a Vigny, mais il n'avait guère d'estime pour la sensation : il y a Charles Guérin.

... « Personne n'a exprimé comme lui l'angoisse métaphysique, le besoin de croire, qui, malgré l'effort de la raison, agenouillent les hommes devant une foi quelconque. Cependant, la sensibilité est plus forte en lui que l'intelligence ; sa pensée se laisse entraîner par le sentiment : il est heureusement plus poète que philosophe. » Toute angoisse métaphysique n'est-elle pas, par définition même, sentimentale? Il n'y a qu'une philosophie et qu'une métaphysique dans l'œuvre de Charles Guérin : la métaphysique de l'amour.

Ce qu'il cherche par delà la vie, c'est toujours l'amour :

> Et je dois à l'amour dont la beauté m'enivre
> Mon regret de n'avoir qu'une existence à vivre.

Remy de Gourmont, dont l'œuvre est analysée ici sans que le critique y ait ajouté aucun dogmatisme : « L'esprit qui aime les simplifications, dit-il, et veut classer les hommes, ne sait en quelle catégorie classer celui-ci... Cet esprit veut *être ;* et il change afin de se différencier constamment des autres, de lui-même, et d'éviter toute cristallisation... »

D'autres pages nous diront les subtilités de l'œuvre de Jules Laforgue, mélange peut-être unique de spontanéité et d'analyse. Que serait-il advenu de cet art? se demande M. Escoube. « *Les Deux Pigeons* marquent déjà une autre étape. Laforgue savait qu'il lui fallait beaucoup oublier. » Peut-être, en effet, allait-il refermer les livres où il avait puisé une philosophie un peu artificielle, il venait d'entrer

dans la vraie vie : « Il sait maintenant qu'il est bon de vivre : la philosophie et l'art, il va les animer de ce génie que la souffrance a nourri, et qui porte la joie comme une rare fleur. Exalté par le bonheur d'être aimé, il va donner toute sa lumière. Alors *Elle* comprit que cette heure était belle pour achever ce destin, et, d'un revers de la main, éteignit cette flamme. »

Ce qu'il faudrait encore rechercher chez Laforgue, c'est cette ferveur, cette acuité de sensation et de sentiment que lui donna la tuberculose, qui, en même temps qu'elle brûle la chair, illumine le cerveau. Nous voyons Laforgue déjà touché par la mort écrire : « Si l'idée de la mort me reste si lointaine, c'est que je déborde de vie, c'est que la vie me veut quelque chose ! » Il fait des rêves d'amour et de gloire... Chez les phtisiques, écrit le Dr Paul Moreau (de Tours) en son ouvrage sur les *Aberrations du sens génésique*, « toutes les fonctions sont surexcitées : l'intelligence brille souvent d'un éclat inusité. Les plans, les projets se succèdent à l'infini ; ils ne doutent de rien... Cette suractivité des organes intellectuels se retrouve dans l'exercice des fonctions génésiques... » Cette note médicale expliquerait la précocité intellectuelle de Laforgue, l'intensité de ses sensations artistiques, et cette sentimentalité ironique qui fait le fonds de sa nature ; s'il avait pu guérir, on se demande, cette fièvre physique et intellectuelle tombée, ce qu'aurait donné, ce qu'aurait produit l'auteur des *Moralités légendaires ;* on n'en sait rien. Peut-être n'eût-il su que développer les notes hâtives qu'il avait prises, durant ses accès de fièvre et de génie.

§

M. J.-M. Lentillon, lauréat de la Société Nationale d'Encouragement au Bien, est un homme prudent, qui ne se laisse pas prendre, en fait de poésie, aux nouveautés déjà vieillies.

Répondant à l'invitation de M. Buche, président de la Société littéraire historique et archéologique, membre de l'Académie de Lyon, M. Lentillon, défenseur « de nos traditions poétiques essentiellement nationales », nous présente ici ses « réflexions personnelles » sur cet art des vers qu'il aime et qu'il cultive : **A propos de Symbolisme**. Pour donner plus de poids aux jugements du critique, faisons d'abord connaître le poète, défenseur des traditions nationales. Voici justement à la fin du volume quelques *poèmes à dire :* ce sonnet, dédié à « Monsieur le comte A. de Mun » à propos de la réception de M. de Régnier à l'Académie.

Oui, quoi qu'on puisse faire et quoi qu'on puisse dire,
L'art d'écrire est surtout un art éducateur ;
Epopée ou Roman, Tragédie ou Satire,
Doivent en le charmant tendre au bien du lecteur.

Ces deux « quoi qu'on » sont vraiment inimitables. Il faudrait tout citer de cet admirable poème, qui stigmatise l'art immoral de M. de Régnier. Mais voici un autre sonnet d'une facture plus classique encore et qui fait songer à la perfection de Malherbe : il immortalisera le nom de Guy d'Aveline, « nommée officier d'Académie ».

L'honneur que l'on vous fait, aimable directrice,
D'un grade académique est aussi notre honneur.
La « France littéraire » et son inspiratrice
Vont donc collaborer en un commun bonheur.

Voilà de la vraie poésie ; aussi, fort de sa maîtrise et de son originalité, M. Lentillon s'est-il donné la mission de réagir de tout son pouvoir « contre les tendances poétiques symboliques et décadentes qui exercent la plus néfaste influence sur l'esprit et le goût de notre jeunesse scolaire contemporaine ». Il nous fait sentir toute l'incohérence de l'art de Rimbaud, de Mallarmé et de Francis Jammes : « Cela paraît si enfantin, écrit-il, si drôlatique, que la critique est désarmée en présence de semblables futilités », et il est heureux que de « pareils littérateurs se réclament de l'étranger et que nous n'ayons pas à les compter comme nôtres » ! A tous ces petits poètes trop fantaisistes, de Régnier, Vielé-Griffin, M. Lentillon donne ce sage conseil : « Il faut connaître toutes les ressources de la poétique d'un Malherbe et d'un Boileau avant de rimer. » Et il nous cite tels poèmes de M. de Régnier où il est impossible de trouver des rimes, et ce poète est aujourd'hui membre de l'Académie française ! « Ce qui prouve que ceux qui passent pour les gardiens de la tradition ne s'en soucient que fort peu, puisqu'ils ouvrent le temple, qui devrait être celui du « Goût », aux décadents ! » Le goût n'a plus qu'un défenseur en France, M. Lentillon : en attendant qu'un fauteuil soit libre à l'Académie, je supplie M. Barthou, ministre de l'Instruction publique, qui collectionne avec tant de soin (comme drôleries sans doute) les premières éditions de Rimbaud et autres symbolistes, de donner les palmes à M. Lentillon.

§

Je signalerai particulièrement, pour la rare qualité de son art, ce petit livre de M. Jean de Bosschère : **Métiers divins**, qui est dédié à Max Elskamp « mon pauvre frère aîné ». M. de Bosschère me semble en effet le plus pur disciple du poète imagier. Comme lui il burine les images de ses rêves et voici toute une série de bois qui nous donnent la figuration stylisée des métiers divins : le luthier, le potier, le jardinier, le poète, le maçon, l'horloger, l'imprimeur..., etc. Et j'aime cette divine promiscuité de tous les métiers : « Car ne doutez pas, écrit l'auteur, que le poète soit aux métiers, comme le boulanger, le potier et l'horticulteur. Inattendues, ses relations commercia-

les avec les hommes, mais ses denrées tiennent longtemps leurs propriétés d'épanouissement. »

§

Et voici, pour la nouvelle année qui approche, l'**Almanach littéraire Crès**. On y trouvera des lettres inédites de Barbey d'Aurevilly et de Jules Renard, des curiosités et anecdotes sur Baudelaire, Flaubert, Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle-Adam, des « pas sur le sable » de Remy de Gourmont, quelques pages de Francis Jammes et de Claudel, des critiques de MM. Louis Thomas et Ernest Gaubert.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Capitaine Albert Latreille : *Un procès militaire sous l'Ancien Régime* (1773-1791), Chapelot, 3 fr. — Oscar Havard : *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre*, t. II : *Brest, Rochefort*, Nouvelle Librairie Nationale, 7 fr. 50. — Comte O Kelly de Galway : *Francisco de Miranda*, H. Champion, 5 fr., ill. — Gustave Laurent : *Notes et Souvenirs inédits de Prieur de la Marne*, publiés avec une introduction et des notes, Berger-Levrault, 7 fr. — Théodore de Lameth : *Mémoires*, publiés avec Introduction et Notes par Eugène Welvert, 7 fr. 50.

Nous continuons cette revue périodique des ouvrages sur la Révolution par l'examen de quelques écrits relatifs à l'histoire militaire de celle-ci. On pourrait, pour maintes raisons, notamment à cause de l'intervention finale de l'Assemblée Constituante, la faire remonter jusqu'à l'Affaire du Régiment Royal-Comtois (1773-1791), que M. le Capitaine Albert Latreille, de la section historique de l'Etat-Major, a racontée dans les pages minutieusement informées qu'il intitule : **Un procès militaire sous l'Ancien Régime.**

Royal-Comtois, l'un des régiments affectés au service des colonies, tenait garnison à l'Ile-de-France, lorsqu'un conflit éclata entre le lieutenant-colonel de Lamotte-Geffrard, qui le commandait, et le corps d'officiers. Les choses s'envenimèrent au point que le régiment dut être rapatrié. Traduits devant un conseil de guerre, à Lille, le lieutenant-colonel et les officiers furent condamnés à des peines très différentes : trois mois d'arrêts seulement pour le lieutenant-colonel, et de vingt ans à un an de prison pour les officiers. Ce jugement produisit une vive émotion, quelque chose, toutes proportions et toutes différences gardées, comme celle de l'affaire Dreyfus. Les peines infligées aux officiers, dont la faute, quoi que dise M. Latreille, peut d'ailleurs paraître grave, étaient certainement excessives, surtout lorsqu'on se reporte aux grands services antérieurement rendus par eux, lors de la prise de Mahon, en 1756. Le comte de Montbarey lui-même, « l'âme de ce procès » (M. Latreille rétablit son véritable rôle, que ses « Mémoires » ne faisaient guère connaître), eut le sentiment de ceci, puisque, devenu ministre de la Guerre, il accorda aux

condamnés de Lille des adoucissements considérables qui étaient de véritables réparations. L'opinion, surtout dans l'armée, resta longtemps troublée par le verdict de Lille : et c'est ce qui explique comment l'Assemblée Constituante put reprendre l'affaire en 1791, et casser le jugement de 1773, qualifié par elle de « véritable lettre de cachet revêtue d'une forme judiciaire ».

Ceci dit, il reste qu'il y a beaucoup de pour et de contre dans cette affaire. On voit très bien la chose : mal vu dès toujours, dès son arrivée au régiment (ceci pour des raisons administratives trop longues à dire, même en les résumant), puis parvenu au commandement non sans passe-droits pour d'autres, d'ailleurs personnellement violent et peu sympathique, le lieutenant-colonel de Lamotte fut mis, somme toute, en quarantaine par ses officiers. De là une exaspération, longuement nourrie dans cette atmosphère des colonies parfois si troublante lorsqu'on la respire à trois mille lieues de la mère-patrie, et qui se traduisit enfin, chez ce chef mis à l'écart, par des éclats excessifs, à vrai dire par de véritables scènes de démence. Assurément, c'était une assez pauvre tête de chef. Mais si les sentiments de ses subordonnés peuvent se justifier, que dire d'officiers qui espionnent leur chef, qui centralisent chez le plus ancien d'entre eux (justement ancien concurrent malheureux du lieutenant-colonel) tous les renseignements susceptibles de lui nuire, etc. ? Indiscipline, dira-t-on avec raison. Le Conseil de guerre de Lille eut la main beaucoup trop lourde, et même sa sévérité peut, aujourd'hui, passer pour suspecte : mais, incontestablement, le délit qu'il eut à juger était réel. Quant à la cassation par l'Assemblée Nationale, on peut l'approuver, mais non sans se dire qu'elle n'était pas exempte de passion politique. C'était la même Assemblée qui, vers la même époque, donnait raison, contre leurs officiers royalistes, aux soldats et ouvriers de l'Arsenal de Toulon.

Quoi qu'il en soit, ce vieux Procès militaire, sur lequel l'oubli s'était accumulé, apparaît, d'après l'érudit et intéressant exposé de M. Albert Latreille, comme une lamentable affaire. Par celle-ci, on peut le dire, commença la désorganisation de l'Armée de l'ancien régime.

M. Oscar Havard poursuit sa volumineuse **Histoire de la Révolution dans les ports de guerre**. Un premier tome, apprécié en son temps ici même (1), avait retracé les destinées — malheureuses — du port de Toulon, de 1789 à 1800. Voici maintenant dans ce deuxième tome, plus considérable encore, l'histoire, non moins malheureuse, des ports de Brest et de Rochefort à la même époque.

L'histoire du port de Brest peut se diviser en deux périodes : du

(1) *Mercure de France* du 1er octobre 1912.

début de la Révolution à l'avènement du Représentant Jean-Bon-Saint-André; et depuis l'arrivée de celui-ci jusqu'à son départ après le désastre de Villaret-Joyeuse. La première partie contient un tableau de la politique anglaise, dirigée contre nos colonies et notre marine, tableau assombri par une suspicion à l'égard de plusieurs hommes de 89, complices, les uns inconscients, les autres volontaires, selon M. Havard, des intrigues du Parlement et de l'Amirauté britanniques.

De ces pages pleines de suspicion, disons-nous, d'accusations, de reproches, impressionnants, sans doute, mais s'appliquant à un ordre de faits demeurés trop souvent hypothétiques, de ces pages se dégagent des parties plus précises, et qu'on peut, dès à présent, retenir comme une contribution intéressante à l'histoire de la Révolution : celles, par exemple, qui établissent la corrélation entre l'insurrection de Saint-Domingue et les troubles de Brest. Déjà travaillés par la Société jacobine, les marins de Brest se mutinèrent, voit-on par des faits incontestables, au contact des équipages, nouvellement débarqués, qui, à Saint-Domingue, s'étaient révoltés contre les officiers royalistes. Désormais sans autorité, peu soutenu par la Constituante (comme à Toulon), l'ancien haut commandement se trouva voué à la disparition. Les circonstances et les événements qui amenèrent cette disparition sont longuement exposés par M. Havard. Les derniers officiers loyalistes qui eussent pu garder un commandement, ceux qui, après de longs débats, étaient partis de Brest, avec l'amiral de Rivière, à destination des Iles sous le Vent, pour y réprimer l'insurrection, se retirèrent, d'échec en échec, à la Trinidad, où l'amiral, selon les expressions de M. Havard, « confia à la loyauté du Roi d'Espagne la dernière flotte du Roi de France ». Ceci correspond à la défection, au profit des Anglais, des contre-révolutionnaires toulonnais. Les mêmes malheurs engendrèrent les mêmes actes. Mais celui des officiers de Brest est plus excusable. La violence jacobine est responsable en partie de ce désastre, qui clôt ce que nous avons appelé la première phase de la période révolutionnaire, à Brest.

La seconde période, celle du proconsulat de Jean-Bon-Saint-André, eut pour conséquence la catastrophe de la flotte de Villaret-Joyeuse, devant Brest, le 13 mai 1794. On sait que le combat fut livré sous la pression de Jean-Bon-Saint-André. Pour M. Havard, cette pression s'explique ainsi : Jean-Bon, tout dévoué, comme Calviniste, à l'Angleterre, voulait absolument empêcher l'expédition contre Jersey décidée par le Comité de salut public. Aussi engagea-t-il à fond, dans des conditions déplorables (suscitées elles-mêmes par sa politique), et en dépit des intentions du Comité, la flotte de Villaret-Joyeuse contre celle de l'amiral Howe. Le résultat, on le connaît. On ne peut que laisser à M. Havard la responsabilité de ces graves accusations.

Toutefois, il n'apparaît pas, évidemment, que Jean-Bon ait « réorganisé » la flotte de Brest, selon le terme employé par des historiens amis. On sait aussi que Jean-Bon-Saint-André fut obligé de quitter Brest après la défaite de Villaret-Joyeuse.

L'ouvrage s'achève sur l'histoire révolutionnaire du port de Rochefort. Là, comme à Brest, comme à Toulon, les mêmes causes amenèrent les mêmes effets. De même qu'à Brest celle de Jean-Bon-Saint-André, la dictature de Lequinio, à Rochefort, fit produire tous ses résultats à la situation préparée de longue main par les Jacobins. Aboukir, Trafalgar furent les suprêmes et irréparables effets d'une décadence navale dont M. Oscar Havard rapporte la responsabilité tout entière à la Révolution. La longue série de faits que l'érudition âprement patiente de cet historien a reconstituée s'impose évidemment à l'attention. L'identité des situations, à Toulon, à Brest, à Rochefort, a de quoi impressionner notre raison. Résumées, ces situations se définissent ainsi : Partout des états-majors royalistes (plus ou moins incapables eux-mêmes sous le rapport du caractère) chassés et des équipages débauchés, gagnés au sans-culottisme. Ajoutez la révolution du 31 mai 1793 et les nouveaux troubles qu'elle apporta. Dans de telles vicissitudes, la flotte devint ce qu'elle put. On peut dire, certes, que le changement réussit beaucoup moins à la marine qu'à l'armée de terre. Des batailles peuvent se gagner sur terre avec de mauvais souliers, ou même sans souliers du tout ; mais non pas, sur mer, avec des bateaux désemparés. En tant qu'il expose cette situation, ce livre paraît être une contribution sérieuse à l'histoire de la Révolution. Mais la thèse du complot, de la trahison, est beaucoup moins acceptable. En lisant avec l'attention qui lui est due le laborieux ouvrage de M. Oscar Havard, il est bon de garder à sa portée celui de Levot sur le même sujet. De la sorte, on a un peu les deux sons de cloche.

M. O' Kelly de Galway a publié un curieux travail documentaire sur **Francisco de Miranda**, célèbre non seulement au Vénézuéla, qui exalte en lui le précurseur ou même le fondateur de son indépendance, mais en France, où son nom reste associé à l'histoire militaire de la Révolution. Venu dans notre pays après de premières tentatives séparatistes, lié avec quelques Girondins influents, notamment avec Pétion et Servan, il prit, en 1791, du service, comme maréchal de camp, dans l'armée de Dumouriez. M. Kelly de Galway a montré, en laissant parler les pièces mêmes, le participation importante de Miranda, devenu général, aux opérations de cette armée pendant la campagne de l'Argonne, puis pendant celle de Belgique, où il ne se trouva pas à Jemmapes, mais où il prit en quatre jours de siège la citadelle d'Anvers, fit une belle marche sur la Gueldre autrichienne, bombarda Maëstricht et se battit vaillamment à Nerwinde.

Selon le biographe de Miranda, la responsabilité de cette défaite ne saurait revenir en aucune mesure à ce général. Mais la carrière de Miranda dans les armées de la Révolution n'en trouva pas moins là son terme, et l'on sait qu'il comparut devant le tribunal révolutionnaire. Quoique disculpé de toute charge en ce qui concernait la défection de Dumouriez et acquitté avec éclat, il resta désormais en butte aux rancunes anti-girondines et ne cessa plus d'être inquiété. Le 9 Thermidor mit fin aux persécutions jacobines : malheureusement, Miranda tomba dans des imprudences, et, en Vendémiaire, puis en Fructidor, on le trouve mêlé à des intrigues qui, finalement, lui valurent la déportation. Ayant pu éluder cette mesure, il fut définitivement expulsé de France sur l'ordre de Fouché, et, en 1806, revint dans l'Amérique méridionale, où il reprit ses tentatives séparatistes.

Une première entreprise, appuyée par l'Angleterre, échoua ; mais, en 1811, l'insurrection du Vénézuéla servit, d'une façon décisive, les projets du général, qui contribua puissamment à la proclamation de l'Indépendance, le 5 juillet 1811. De nouveaux revers suivirent ce triomphe. Les Espagnols ayant repris la lutte, le fondateur de l'Indépendance fut trahi, tomba aux mains de ses adversaires. Il mourut en 1816 dans les prisons de Cadix, en exécution, croit-on, d'une sentence qui le condamnait à être étranglé.

Une collection de pièces justificatives est jointe à la biographie. Elles sont curieuses et peuvent avoir de l'utilité, notamment en ce qui concerne les campagnes de Dumouriez et la défection de ce général, comme aussi les persécutions exercées contre la clientèle que les Girondins laissèrent après eux. Une bibliographie complète le volume, enrichi de divers documents iconographiques. La partie biographique est un peu décousue, manque certainement de composition. Mais cela ne saurait diminuer la valeur documentaire de l'estimable ouvrage de M. O Kelly de Galway.

§

Parmi les Mémoires relatifs à la Révolution récemment mis au jour, les **Notes et Souvenirs inédits de Prieur de la Marne**, publiés, avec une introduction et des éclaircissements, par M. Gustave Laurent, sont composés de pièces et morceaux assez incohérents et de valeur assez inégale. Ils comprennent, à côté de précieuses notes biographiques, malheureusement peu suivies, des poésies fort médiocres dont la reproduction ne s'imposait pas, enfin des discours francs-maçonniques et des études littéraires rédigés, en exil, à Bruxelles. Comme les « poésies », les écrits maçonniques étaient sans grande utilité, et l'on a sagement fait de se borner, de ce côté, à un choix restreint, où l'on a retenu, avec raison, une biographie du girondin Rouyer, ami de Prieur, malgré les divergences politiques.

La partie biographique, seule, offre un intérêt réel. Rédigées vers 1823, en exil, au hasard des souvenirs, sans ordre, ces notes se rapportent à la vie de Prieur avant la Révolution, à son élection aux États-Généraux, à son rôle dans les Assemblées constituante et conventionnelle, enfin à ses missions en Vendée et en Bretagne, à Brest et à Lorient. On trouvera, ici, des détails sur les relations de Prieur de la Marne avec Carrier, qu'il remplaça à Nantes, sur la bataille de Savenay, sur Kléber, Marceau et Tilly. Il faut ajouter encore des souvenirs sur les journées des 12 germinal et 1er prairial an III, où Prieur figura parmi « les derniers Montagnards », dont il partagea, jusqu'après Fructidor, la proscription ; et enfin des notes relatives à la période la moins connue de la vie du Conventionnel, celle qui va de Fructidor à son exil définitif sous la Restauration. M. Gustave Laurent, qui prépare, en partie d'après ces matériaux, une biographie complète de Prieur de la Marne, nous donne, en attendant, en tête de ces documents, une substantielle Notice biographique.

Jusqu'en ces derniers temps, Prieur de la Marne était resté une des figures relativement les moins discutées de la Convention. Mais le livre de M. P. Bliard, il y a deux ou trois ans, et tout récemment l'ouvrage (ci-dessus analysé) de M. Oscard Havard, où Prieur est appelé un « viveur ne sachant que vociférer, après boire, des discours de clubiste », ont ouvert et entretenu une polémique historique assez âpre. Des témoignages adverses se sont produits. Il était bon de signaler, ici, le dernier et non le moins important de ceux-ci.

Après les Souvenirs d'un honnête jacobin, voici les **Mémoires** d'un honnête libéral. Malheureusement, ils sont assez incomplets, eux aussi. De ces Mémoires de Théodore de Lameth, l'aîné, le moins connu et le moins important des trois Lameth, l'on peut dire qu'ils se sont un peu perdus en route. Au cours d'une carrière presque centenaire, et aussi précaire qu'elle fut longue, certainement l'honnête Lameth en a semé on ne sait où une bonne partie. En somme, ses vrais mémoires, Théodore de Lameth les a *parlés* dans le salon de Mme de Boigne, et celle-ci nous les a indubitablement resservis, car l'on sait assez que rien de ce qui se disait chez elle, ou chez les autres, ne tombait dans l'oreille d'une sourde. Le libéralisme déçu garde donc chez notre bonne tante de Boigne quelques-uns de ses meilleurs échos.

Pour le reste, ces Mémoires-ci se rapportent à la Révolution et s'arrêtent au Consulat. Ce qu'ils ont d'importance et offrent de curieux, ils le doivent beaucoup moins aux actions mêmes de leur auteur, parfois chevaleresques (comme lors du Procès de Louis XVI), mais toujours accomplies à l'arrière-plan politique et comme à la suite, ils le doivent beaucoup moins à cela, disons-nous, qu'à la

sorte de personnage que, somme toute, figura Théodore de Lameth à côté et au-dessous de ses deux frères : personnage « de confident, de messager, de comparse », juge, avec raison, M. Eugène Welvert. Ce sont d'excellentes conditions pour connaître les hommes célèbres.

Théodore de Lameth fit les commissions du libéralisme constitutionnel. Chose singulière, ou plutôt, peut-être, trop explicable : tout en ne le désillusionnant en rien sur la doctrine, — à laquelle, quoique déçu, il garda, durant toute sa longue vie d'honneur et de pauvreté, un attachement admirable et touchant, — cette fonction semble bien lui avoir donné peu de goût pour la personne même des libéraux, du moins pour celle de quelques-uns d'entre les plus notoires. Ce libéral préféra Danton à Lafayette, le « Blondinet » dont le profil moutonnier n'était pas en effet très exaltant, et peut-être (comme homme) Chabot à Mirabeau, ce qui serait vraiment par trop peu flatteur pour ce dernier. Avec Barnave seul (ajoutons-y Adrien Duport), les sympathies privées de Théodore de Lameth se trouvèrent à l'unisson de ses idées politiques. Pour l'aîné des trois Lameth, c'est un jeune dieu que Barnave, et le dieu de la Révolution. En 1840, octogénaire, c'est sous ses auspices que se fit l'édition des œuvres du brillant orateur. Ce trait de la fin ne fixe-t-il pas la nuance et la position du libéralisme de Théodore de Lameth dans la Révolution ? Remercions donc, sans grand enthousiasme, mais avec la politesse empressée et reconnaissante d'un curieux qu'on a cherché à satisfaire, M. Eugène Welvert des soins érudits (Introduction, Notes) qu'il a donnés à cette édition des Mémoires de l'aîné des Lameth, lequel fut leur cadet en gloire, à eux qui déjà n'étaient eux-mêmes que d'assez pauvres cadets de la gloire. Ils sont un peu, ces Mémoires, la tragédie, assez pâle, du Libéralisme cherchant, d'octobre 1789 au 10 août 1792, à se tirer de là, comme on dit, — Théodore de Lameth, très dans son rôle comme confident et *fidus Achates*, s'acquittant, non sans noblesse, de tout ce que l'affaire comportait de commissions, ou, en style de tragédie, de messages pressants.

Nous avons encore deux ou trois volumes de Mémoires à signaler. La place manque. A la prochaine fois.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Maurice Halbwachs : *La Théorie de l'Homme Moyen. Essai sur Quetelet et la Statistique morale*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, Alcan. — W. Ostwald : *Les Grands Hommes*, 1 vol. in-12 de la Bibliothèque de Philosophie scientifique, 3 fr. 50, E. Flammarion. — J. de Gaultier : *Le Génie de Flaubert*, 1 vol. in-12, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Memento.

Il y a une métaphysique de l'anthropologie comme il en est une de la psychologie ou de la sociologie. Ou plutôt on peut se demander

si tout ou presque tout, dans ces sciences incertaines, n'est pas de la métaphysique. Au nombre des questions posées par l'anthropologie, on peut signaler les suivantes : N'y aurait-il pas un type d'humanité moyenne, sorte d'idée platonicienne de l'espèce, dont les individus se rapprocheraient plus ou moins ? La perfection du type réside-t-elle dans les cas moyens ou dans les cas limites ? Qu'est-ce que le Grand Homme ? Comment émerge-t-il des moyennes ? A quel signe le reconnaître ? Quelles sont les conditions de son apparition ? Ces questions, et bien d'autres avec elles, sont suggérées par deux livres récents : **La Théorie de l'Homme Moyen**, de M. M. Halbwachs, et **Les Grands Hommes**, de M. W. Ostwald. — A vrai dire, l'idée de l'Homme Moyen, telle qu'elle a été élaborée par le mathématicien et statisticien belge Quételet, se présente comme une idée expérimentale et vérifiable à l'aide des statistiques. Cette idée paraît pouvoir se décomposer en deux idées secondaires : 1° l'idée de limites à l'intérieur desquelles oscillent autour d'une moyenne tous les cas individuels ; 2° l'idée d'une certaine stabilité de ce type moyen. Il importe de remarquer en passant que le problème de la stabilité de l'homme moyen chez Quetelet doit être distingué d'un autre problème plus général et plus métaphysique : celui de la stabilité ou de la variabilité du type biologique humain. Le type humain physique et mental peut-il évoluer indéfiniment ou bien est-il enfermé dans une structure arrêtée et dans un cercle infranchissable de fonctions et d'aptitudes psycho-physiologiques ? Cette dernière hypothèse est celle de Gobineau (1), de M. R. de Gourmont dans sa *Loi de constance intellectuelle*, de M. Le Dantec, qui ne juge pas incompatible avec l'évolutionnisme l'idée de la fixité désormais acquise de l'espèce humaine. Chez ces derniers théoriciens, la stabilité dont il s'agit est une stabilité absolue, valable pour l'espèce tout entière et dépendant de conditions biologiques universelles et invariables. La stabilité dont parle Quételet est une stabilité relative ; une stabilité qui ne vaut plus pour l'espèce entière, mais pour telle ou telle fraction plus ou moins nombreuse de l'espèce, pour tel ou tel milieu humain vivant dans des conditions déterminées. Il s'agit ici de la régularité des principaux faits : physiques, démographiques, moraux et sociaux (tailles, naissances, morts, mariages, crimes, suicides), qui intéressent un groupe donné. Les chiffres des statistiques peuvent varier avec les milieux ; mais, pour un même milieu, ils restent relativement stables.

Comment expliquer cette stabilité relative ? Sur ce point, la doctrine de Quetelet n'est pas toujours cohérente. Tantôt il se borne à invoquer le calcul des probabilités et la loi des grands nombres, ce

(1) Comte de Gobineau, *Essai sur l'Inégalité*, I, p. 166.

qui revient à constater purement et simplement la régularité. Tantôt il invoque des causes naturelles ou sociales dont l'action constante rendrait compte de la régularité révélée par les statistiques.

M. Halbwachs fait remarquer avec raison que le calcul des probabilités n'explique rien; car il repose sur ce postulat que les cas considérés sont indépendants les uns des autres et de ceux qui les ont précédés. Postulat évidemment faux dans l'espèce. « La continuité de la vie des organismes et des espèces, leur adaptation à la nature et à la société sont autant de principes de dépendance et de liaison. Or, le calcul des probabilités ne s'applique qu'à un ordre d'éléments et de faits discontinus soit dans l'espace, soit dans le temps. » — Aussi Quetelet a-t-il senti la nécessité d'invoquer des causes naturelles et sociales capables d'expliquer la constance de l'homme moyen. M. Halbwachs lui reproche de n'avoir pas suffisamment insisté sur les causes sociales, dont il montre l'action jusque dans des faits humains qui semblent au premier abord purement biologiques, tels que la taille, l'équilibre des sexes, la mortalité, la natalité, etc. Disciple de M. Durkheim, M. Halbwachs reproche à Quetelet d'en être resté à une conception individualiste du type humain, d'avoir conçu l'homme moyen comme une sorte d'image générique qui se dégagerait de la superposition d'une quantité de natures et de démarches individuelles; d'avoir méconnu l'existence « d'espèces sociales » dont la nature domine et détermine les individus, loin d'en émaner. C'est l'éternel débat métaphysique entre les réalistes et les nominalistes.

Une des opinions de Quetelet qui paraissent des plus contestables est celle qui fait de l'homme moyen l'idéal humain. D'après Quetelet, les qualités de l'homme moyen « se développent dans un juste équilibre, dans une parfaite harmonie, également éloignée des excès et des défectuosités de toute espèce ». Or, la perfection consiste « dans l'harmonie et la convenance de toutes les parties entre elles ». L'homme moyen serait donc « le type absolu du beau et du bien dans le sens le plus général ». Outre qu'elle est téléologique, cette conception a l'inconvénient de manquer de clarté. Faut-il entendre par là que l'homme parfait, l'homme idéal serait un homme moyen en tout, moyen en taille, moyen en intelligence, en sensibilité, en moralité? Prise en ce sens grossier, l'idée de Quetelet serait évidemment insoutenable. Car elle aboutirait à une théorie de la médiocrité universelle et elle exclurait des combinaisons favorables l'homme de génie, le grand homme qui est un cas limite, un *monstrum per excessum*. Peut-être est-il possible toutefois de la prendre en un meilleur sens et de la concilier avec l'opinion de M. Ostwald qui, dans son livre : **les Grands Hommes**, explique que l'homme de génie n'est pas un *monstrum per excessum*, mais le fruit d'une

combinaison harmonieuse d'éléments hétérogènes préparée par la double hérédité du père et de la mère. M. Ostwald se sert de la comparaison suivante :

La façon dont les différentes dispositions agissent les unes sur les autres est représentée, non par une somme, mais par un produit ; il suffit qu'un des facteurs soit petit pour que le produit ne puisse jamais être grand. Le résultat est comme la force d'une chaîne faite d'anneaux très différents : si l'un d'eux est faible, la chaîne ne résistera pas, quelque forts que soient les autres. Ainsi, tandis que la probabilité d'avoir dans une chaîne un ou plusieurs maillons solides est assez grande, il faut considérer comme beaucoup moins vraisemblable, et par suite beaucoup plus rare, le cas où tous les maillons sont solides.

Aussi bien le problème des grands hommes n'est-il pas moins obscur que celui de l'homme moyen. Jusqu'ici on a plutôt étudié le rôle des grands hommes que leur psychologie. Ce rôle a été exalté par les uns (Emerson, Renan, Carlyle, Nietzsche), rabaissé par les autres (Macaulay). Quelques penseurs (Renan, M. Vacher de Lapouge) ont rêvé d'une « fabrique d'Ases », de haras humains où la sélection artificielle produirait des individus tout en cerveau. Ce sont là jeux de philosophes. Il est singulièrement plus intéressant d'étudier d'un point de vue positif, comme le fait M. Ostwald, la psychophysiologie des grands hommes ou plutôt de quelques grands hommes, comme l'indique le titre allemand du livre : *Grosse Männer*. Ces grands hommes, on peut reprocher à M. Ostwald de les avoir choisis plus ou moins arbitrairement. M. Ostwald serait en droit de répondre qu'il a choisi ceux qu'il connaissait le mieux, qu'il avait pu approcher de plus près et dont il avait suivi de près la carrière scientifique. On s'étonnera toutefois de voir qu'aucun savant français ne figure dans cette galerie. Pasteur, Curie, Becquerel semblent n'avoir pas existé. Un tel silence, si on le rapproche de l'insistance avec laquelle M. Ostwald parle du déclin de la science française, surprend un peu de la part du philosophe moniste qui considère les patries sous la perspective mondiale et même cosmique de l'Energétique universelle : du savant qui vient de se placer tout récemment à la tête de la Revue : *La Réconciliation* (*Die Versöhnung*), destinée à améliorer les rapports franco-allemands. Certes, le moindre soupçon de gallophobie serait ici déplacé ; mais peut-être y a-t-il un inconscient manque de justice à l'endroit de la science française. Et il convient aussi de reconnaître que les critiques de M. Ostwald concernant l'organisation scientifique française, en particulier concernant la centralisation scientifique et la dictature des savants officiels, sont fondées pour une bonne part et que M. Ostwald ne ménage pas non plus les critiques à son propre pays. — Mais laissons cela. Disons plutôt le haut intérêt scientifique et philosophique de ce livre ; la curieuse

distinction des deux types : classique et romantique, fondée sur la vitesse des réactions mentales. Les savants qui ont une grande vitesse de réaction sont des romantiques ; ceux dont la vitesse de réaction est moindre sont des classiques. Tous les savants qu'étudie M. Ostwald sont répartis entre ces deux types. Toute la théorie du phénomène des grands hommes est rattachée par M. Ostwald aux théorèmes généraux de l'Energétique universelle qui servent aussi de point de départ aux déductions d'ordre pratique relatives à la meilleure manière d'utiliser les grands hommes et de tirer d'eux le maximum de rendement scientifique. Mais plus que cette vue théorique j'apprécie l'abondance et la richesse des aperçus de détail.

M. J. de Gaultier aborde à son tour le problème du génie à propos du sujet traité dans son dernier livre : **Le Génie de Flaubert.** Comme M. Ostwald, il définit le génie une « réussite physiologique ». Cette réussite physiologique conditionne le fait caractéristique du génie : « la rencontre entre le rythme selon lequel la réalité s'engendre et le rythme selon lequel un esprit perçoit cette réalité. » La thèse de M. J. de Gaultier consiste à soutenir que la perfection du talent littéraire poussée jusqu'au génie a masqué chez Flaubert une forme plus haute du génie : génie essentiellement métaphysique et poétique, si l'on prend ce dernier mot dans son sens étymologique, puisqu'il nous initie au secret suprême: au geste créateur de la réalité universelle, au geste illusionniste qui se répète et se multiplie, énigmatique, inexorable et tragique comme la Fatalité, à travers toute la série des personnages de Flaubert. On ne peut qu'admirer l'inépuisable ingéniosité que M. J. de Gaultier a mise au service de cette thèse hardie et la puissance constructive avec laquelle il a su forger pour le géant Flaubert une armure métaphysique faite à sa taille. — Toutefois si, pareil à l'Empereur Frédéric Barberousse dans sa caverne romantique du Kiphausen, le bon géant possédait le privilège de se réveiller tous les cent ans, on peut se demander s'il ne serait pas un peu surpris de se retrouver au milieu du palais enchanté du Bovarysme et s'il ne secouerait pas avec quelque impatience l'armure idéologique aux reflets multiples, chatoyants et décevants comme ceux du zaïmph de Salammbô. Peut-être aussi, pareil à l'aristocrate Prospero, regretterait-il de voir divulgué pour les futurs Calibans de l'Art le secret du génie, le mot magique, la formule qui crée les mondes ; ou peut-être encore sceptique à l'endroit de sa propre génialité métaphysique, accuserait-il M. de Gaultier de ressembler au magicien finalement victime des esprits qu'il avait évoqués et de bovaryser lui-même en contemplant l'univers et le génie sous l'optique bovaryque.

Memento. — Je voudrais liquider un arriéré d'ouvrages variés, relatifs à l'histoire de la philosophie ou d'une manière plus générale à l'histoire des idées. Le manque de place me force à me borner pour beaucoup de ces

livres à un simple accusé de réception. — Commençons par la rubrique très chargée des études religieuses. — A cette rubrique on pourrait rattacher l'*Introduction à l'étude des idées morales dans l'Egypte antique*, par M. J. Baillet (Paris, Paul Geuthner, 1912), savante étude sur la religion et la morale égyptiennes. — Beaucoup moins scientifique et plutôt fantaisiste est la plaquette de M. M. Deshumbert : *Jésus de Nazareth. Ma vie* (Schleicher). Dans cette plaquette, l'auteur fait parler Jésus lui-même sur sa vie, sur sa naissance, sur ses rapports avec les apôtres et avec les saintes femmes. Ce petit livre nous donne une idée assez basse de la doctrine et de l'âme même de Jésus. Ame d'un petit vicaire de campagne, à la fois naïf, sentimental, vaniteux, prétentieux, rageur, infatué de sa personne, toujours préoccupé de l'effet produit par ses sermons, ayant pas mal de sentiments mesquins parmi lequels celui, trop proprement français, de la crainte perpétuelle du ridicule. Sur la horde ignorante et crédule des disciples tranche le personnage de Judas — très sympathique à l'auteur et d'ailleurs réhabilité par lui, — type de Homais critique et ergoteur, sorte de Gaudissart débrouillard et esprit fort qui roule Jésus dans des discussions qui rappellent celles des tables d'hôte de commis-voyageurs. Il y a aussi un philosophe grec qui semble échappé d'une loge maçonnique de chef-lieu de canton. — Le Jésus de M. Deshumbert ne fera pas oublier le Christ du *Cinquième Evangile* de M. Han Ryner.

La Guerre devant le Christianisme, de M. A. Vanderpol (Tralin), est une étude très documentée et très bien faite sur les bases du droit international chrétien. — La guerre est-elle compatible avec la morale chrétienne? Oui, répondent les adeptes de J. de Maistre, qui regardent la guerre comme une institution naturelle, nécessaire, fatale, divine — Non, répondent saint Augustin, saint Thomas et tous les théologiens du Moyen-âge... Pour eux, la guerre (en dehors de la guerre défensive) ne peut être admise que comme punition, comme répression d'une faute très grave, d'un crime commis par une nation vis-à-vis d'une autre nation. L'auteur se rallie à cette seconde doctrine, qui lui donne toute satisfaction soit comme catholique, soit comme pacifiste.

Aux théologiens, il convient de signaler le livre de M. L. Berthé : *L'Incarnation* (Bloud) — et *Les Synchronismes de la théologie catholique* de M. René Aigrain (Bloud). — Aux apologétistes : *La Vérité religieuse* de M. André Godard (Bloud), qui prétend donner la théorie et l'exemple d'une apologétique progressive qui ferait appel aux données des diverses sciences. L'auteur y parle quelque part d'une « théologie expérimentale ». Cette expression est plutôt surprenante. Il s'agit sans doute de l'expérience — religieuse, à la façon de William James ; — l'opuscule du Dr L. Pascault : *Est-il raisonnable d'avoir une religion et laquelle ?* (Bloud) ; — enfin *Bible et Protestantisme*, de M. V. Franque (Bloud).

Aux amateurs de psychologie religieuse je signalerai : *La Vie Intérieure*, de M. F. Lacoste (Bloud) ; — *La Confession d'un Incroyant*, par le Dr Eugène Bernard-Leroy (E. Nourry) ; document psychologique beaucoup moins édifiant que le précédent, puisqu'il s'agit du récit d'ailleurs intéressant d'une conversion à rebours ou de l'évolution d'une âme qui se détache peu à peu des enseignements chrétiens ; — enfin une brochure de M. Albert Leclère : *Foi religieuse et Mentalité anormale* (Bloud), qui sou-

lève un curieux problème de psychologie : quelle est la part de mentalité anormale, je veux dire la part d'étrangeté, de déséquilibre et de désordre, qui entre dans la composition de toute spiritualité supérieure et qui en est en quelque sorte la rançon ?

Voici maintenant quelques écrits relatifs à la religion et à la civilisation islamiques.

D'abord, *Rome et l'Islam ; la portée philosophique de la guerre italo-turque*, par M. Camille Spiess, un farouche ennemi de l'Islam qui, en un style hermétique et au cours d'une double série d'antithèses apocalyptiques, oppose les deux civilisations : aryenne, gréco-latine — et islamique et sémitique, et bien d'autres choses encore... Il faut reconnaître à M. C. Spiess le mérite d'avoir été bon prophète, puisque, dans cette brochure, publiée avant le conflit balkanique, il prédisait et appelait de ses vœux la défaite turque... — Ensuite deux opuscules de M. A.-L.-M. Nicolas, ancien consul de France à Tauris : *Le Cheikhisme* (Paris, E. Leroux) et *La Science de Dieu, Essai sur le Cheikhisme*, dans lesquels l'auteur fait connaître le nouveau mouvement religieux (Cheikhisme, bâbysme), qui s'est produit au cours du siècle dernier dans l'Iran islamique.

Pour clôturer cette longue revue d'études religieuses, voici deux études générales sur l'évolution des religions : *L'Evolution des idées religieuses et des religions* (Paris, Georges Crès), dans laquelle l'auteur résume à grands traits l'histoire des principales religions et croit que cette évolution, faisant une part grandissante à l'esprit critique, nous guide vers « une religion de raison et de vérité ». Même conclusion unitaire dans le livre de M. Gaston Bonet-Maury : *L'Unité morale des Religions* (Alcan), qui découvre dans les différentes religions : chinoise, brahmanisme, bouddhisme, mazdéisme, hébraïsme, islamisme, christianisme, un fonds commun d'idées morales.

En voilà assez sur les études religieuses. Je liquiderai dans le prochain memento un arriéré analogue d'ouvrages relatifs à l'histoire de la philosophie.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J.-H. Fabre : *Les Merveilles de l'Instinct chez les Insectes*, Ch. Delagrave, 3 fr. 50. — J.-H. Fabre : *Les Auxiliaires*, Ch. Delagrave, 3.50. — D. G. V. Le Gros : *La Vie de J.-H. Fabre naturaliste, par un disciple*, préface de J.-H. Fabre, Delagrave, 3 fr. 50 — Georges Sirejacob : *L'Intelligence des Abeilles*, Revue du socialisme rationnel, août 1913.

Pendant plus de quarante ans, J.-H. Fabre, le grand poète naturaliste, a lutté avec un courage admirable contre les mesquines misères de la vie, demandant en vain qu'on lui accordât en plein champ un laboratoire, et la possibilité d'y étudier les mœurs des Insectes. Il a fini par obtenir, dans la solitude d'un petit village, le coin de terre tant caressé dans ses projets pour devenir un laboratoire d'entomologie vivante. C'est un *harmas*, c'est-à-dire une étendue inculte caillouteuse, abandonnée à la végétation du thym, mais où on a cultivé autrefois la vigne. En tête de son nouveau livre : **les Mer-**

veilles de l'Instinct chez les Insectes, Fabre décrit dans des pages poétiques ce laboratoire d'un nouveau genre, cet « Eden » où il compte vivre désormais en tête à tête avec l'Insecte. Mais souvent encore on sent sa rancune contre la science officielle, qui n'a pas compris son rêve.

On fonde, écrit-il, à grands frais sur nos côtes océaniques et méditerranéennes des laboratoires où l'on dissèque la petite bête marine, de maigre intérêt pour nous; on prodigue puissants microscopes, délicats appareils de dissection, engins de capture, embarcations, personnel de pêche, aquariums, pour savoir comment se segmente le vitellus d'un annélide, chose dont je n'ai pu saisir encore toute l'importance, et l'on dédaigne la petite bête terrestre qui vit en perpétuel rapport avec nous, qui fournit à la psychologie générale des documents d'inestimable valeur, qui trop souvent compromet la fortune publique en ravageant nos récoltes. A quand donc un laboratoire d'entomologie où s'étudierait non l'insecte mort, macéré dans le trois-six, mais l'insecte vivant, un laboratoire ayant pour objet l'instinct, les mœurs, les manières de vivre, les travaux, les luttes, la propagation de ce petit monde, avec lequel l'agriculture et la philosophie doivent sérieusement compter.

C'est juste, mais Fabre a tort de critiquer ces laboratoires maritimes, où tant de naturalistes de la génération présente ont appris à observer les animaux vivants, et se sont préparés ainsi aux études de biologie expérimentale, grâce auxquelles déjà beaucoup des mystères de la vie et de l'évolution se sont trouvés dissipés.

Fabre précise ailleurs ses reproches.

Vous éventrez la bête, et moi je l'étudie vivante; vous en faites un objet d'horreur et de pitié, et moi je la fais aimer; vous travaillez dans un atelier de torture et de dépiècement; j'observe sous le ciel bleu, au chant des cigales; vous soumettez aux réactifs la cellule et le protoplasma; j'étudie l'instinct dans ses manifestations les plus élevées.

Certes, les zoologistes, les anatomistes et les physiologistes ont jusqu'ici trop négligé l'étude des animaux dans la nature, et dans les conditions normales de vie. Et il faut se réjouir à la pensée que les livres de J.-H. Fabre détermineront un certain nombre de jeunes gens à observer directement la nature et créeront des vocations de véritables naturalistes.

Après la *Vie des Insectes*, *les Mœurs des Insectes* vient de paraître *les Merveilles de l'instinct*, récits puisés, comme les précédents, dans les *Souvenirs entomologiques*. Aux *Ravageurs* font suite **les Auxiliaires**, récits-dialogues sur les animaux utiles à l'agriculture.

D'autre part, le Dr. G.V. Legros a eu l'excellente idée d'écrire **la Vie de J.-H. Fabre**. Il nous le montre successivement enfant, instituteur primaire, professeur de collège, éducateur, naturaliste,

poète, philosophe. L'auteur essaie de justifier l'attitude de Fabre vis-à-vis du transformisme, théorie que le savant d'Avignon s'est toujours refusé à accepter. Il a admis l'influence des causes ambiantes, le rôle de ces mille circonstances sur lesquelles Lamarck a tant insisté; mais le rôle de ces facteurs n'était, à ses yeux, qu'accessoire et infiniment secondaire dans l'économie de la nature. Il a critiqué le principe de sélection, et il a montré que, chez maints insectes, les organes sont loin d'être aussi bien adaptés aux fonctions qu'ils doivent remplir que ne le veut la théorie darwinienne. Certaines de ces critiques ont d'ailleurs été reprises par les biologistes contemporains, qui envisagent maintenant l'évolution d'une autre manière que Lamarck et Darwin. Fabre a opposé à Darwin l'immuabilité de l'instinct, et il ne s'est pas laissé convaincre par le grand évolutionniste anglais avec lequel il a entretenu une longue et amicale correspondance. Fabre ne s'est d'ailleurs jamais préoccupé de l'opinion publique.

Il écrit à un de ses amis, presque au lendemain de la mort de Darwin :

Je me suis fait une loi de ne jamais répondre aux observations, soit en bien, soit en mal, que peuvent m'attirer mes écrits. Je vais mon bonhomme de chemin, indifférent à la galerie qui applaudit ou qui siffle. Chercher la vérité est ma seule préoccupation. Si quelqu'un n'est pas satisfait du résultat de mes observations, si ses chères théories en souffraient, qu'il recommence pour voir si les faits parlent autrement que je ne l'ai raconté. Mon problème ne se résout pas par la polémique; l'étude patiente est seule apte à le débrouiller un peu.

Dix-sept ans plus tard, il écrit encore :

Je suis d'une profonde indifférence à ce que les journaux peuvent dire sur mon compte; il me suffit d'être à peu près moi-même satisfait de mon travail.

§

J'ai déjà parlé ici des recherches si intéressantes d'un agriculteur belge, M. Sirejacob, relativement à **l'Intelligence des Abeilles**; c'est une réfutation de bien des préjugés de l'ancienne psychologie animale, qui prêtait à certains animaux des facultés intellectuelles merveilleuses. La reine serait une véritable machine à pondre. Les ouvrières ne lui seraient guère supérieures au point de vue psychique. Que de fausses manœuvres elles accomplissent. Voici un exemple.

Dans une ruche à cadres, par suite d'un transvasement, on avait dû lier les gâteaux avec de la ficelle. Dans la suite, celle-ci s'est rompue en plusieurs morceaux, que les ouvrières s'efforcèrent de traîner hors de la ruche. Les unes tiraient à hue, les autres à dia; aussi la besogne n'avançait pas beaucoup. Finalement, une des ficelles s'engagea sous la glissière en zinc du trou de vol, et « ces intelligen-

ces supérieures, ces ingénieurs ayant découvert la construction hexagonale » s'escrimèrent pendant une heure à tirer précisément dans le sens opposé à celui nécessaire pour la dégager ! On les aida, et alors elles purent s'envoler avec la corde. Mais, comme elles étaient placées au hasard, à droite et à gauche de celle-ci, la résultante des tractions produisit un mouvement de rotation. C'était comme une hélice d'aéroplane qui s'envolerait toute seule. Finalement, cet appareil giratoire alla heurter un tronc d'arbre et tout le groupe s'effondra sur le sol, étourdi par le choc.

Voici ce que vaut l'intelligence des Abeilles. — D'après les observations récentes de M. Cornetz, il en serait de même de celle des Fourmis.

On a parlé souvent de la prévoyance des Insectes. Ne voit-on pas, chez les Abeilles, les ouvrières élever dans une colonie trois à quatre mille fois plus de mâles qu'il n'en faut pour féconder une reine? Or, ces gloutons dévorent en un jour une quantité de miel égale à l'apport journalier de trois ouvrières. Ils ne servent, la plupart du temps, ni à la fécondation de la reine, ni au réchauffement du couvain.

Voilà ce que vaut la prévoyance des ouvrières.

Les agriculteurs ont essayé de remédier à cela, en installant des pièges pour les mâles. Ce sont des sortes de nasses ou filets en fil de fer ; les mailles du treillage peuvent laisser passer les ouvrières prises au piège, mais sont trop fines pour laisser sortir les mâles. Il est vrai que ceux-ci pourraient trouver une issue dans l'espace béant par lequel ils sont entrés. Mais, sur 200.000 mâles capturés et observés par l'auteur, pas un seul ne s'en est montré capable.

§

Les observations de M. Sirejacob ont paru dans une revue belge, *Revue internationale du socialisme rationnel*. Au cours des discussions sur les questions sociales et religieuses, on a fait plus d'une fois appel à la psychologie animale. Dans *les Merveilles de l'Instinct*, Fabre, comme beaucoup de ses prédécesseurs, ne voit qu'une preuve de l'existence de Dieu. Parce qu'il a constaté que les Abeilles se comportent comme des automates, M. Sirejacob conclut que « l'homme seul est un être libre et, par conséquent, responsable, de ses actes », que « l'hiatus qui existe entre la soi-disant intelligence de l'animal et celle de l'homme est un *réel abîme* qui ne peut être comblé par la quantité — si grande qu'elle soit — des modifications subies par un être et enregistrées dans sa mémoire. » Bien entendu, si j'admets les faits décrits par M. Sirejacob, je ne saurais admettre la conclusion qu'il en tire.

Dans deux livres : *la Naissance de l'intelligence* et *la Nouvelle Psychologie animale*, j'ai fait voir que les lois de la physique et de

la chimie peuvent s'appliquer à certains des actes des organismes inférieurs. Bien des journaux belges, et en particulier *la Revue internationale du socialisme rationnel*, dirigée par M. Guillaume, se sont emparés des faits trouvés dans cette voie pour se livrer à des polémiques extra-scientifiques, — et on a conclu : si les animaux sont des machines chimiques, l'homme, qui ne saurait être une pareille machine, est d'une essence différente des animaux ; certains auteurs ont été jusqu'à chercher dans les travaux de Loeb et les miens un appui pour les idées religieuses ! Mais s'ils nous avaient lu plus attentivement, et s'ils nous avaient tant soit peu compris, ils s'en seraient gardés. L'analyse physico-chimique, qui a donné de si beaux résultats en ce qui concerne les animaux inférieurs, peut en effet déjà être appliquée utilement aux animaux supérieurs, qui ne diffèrent des premiers que par une plus grande complexité des mécanismes en jeu, et, comme je compte le montrer dans mon prochain cours libre à la Sorbonne, la chimie du cerveau est déjà un chapitre des plus intéressants de la biologie expérimentale. Mais il serait fâcheux si des polémiques extra-scientifiques venaient jeter une suspicion sur les travaux en voie d'exécution dans les laboratoires de savants aussi éminents que les Professeurs Pavlov, Abderhalden Przibram.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jules Viatte : *Moret sur Loing*, Paris, chez l'auteur, 36, quai de Béthune, 2.75. — Alfred Rambaud : *Etudes d'Histoire byzantine*, A. Colin, 3.50. — André Maurel : *Petites villes d'Italie*, 3e série, Hachette, 3.50. — E. Gomez-Carrillo : *La Grèce Eternelle*, Perrin, 3.50. — Capitaine Claude Lafontaine : *A travers l'Inde*, Plon, 3.50. — Christian Beck : *L'Italie Septentrionale*, Mercure de France, 3.50. — Louis Carpeaux : *Pékin qui s'en va*, A. Maloine, 25-27, rue de l'Ecole-de-Médecine, 3.50.

Parmi les dernières publications, et autres réservées pour cette fin d'année, je suis heureux de pouvoir présenter d'abord un petit volume concernant **Moret sur Loing**, par M. Jules Viatte, architecte, — et aquarelliste à ses heures, — dont nous avons eu autrefois une étude consciencieuse sur *Saint-Julien-le-Pauvre*. — Moret, à la limite du Hurepoix et à la sortie de la forêt de Fontainebleau, est un des plus jolis coins des environs de Paris. C'est une toute petite ville qui garde aux deux extrémités de la rue centrale des portes fortifiées, — porte de Paris et porte de Bourgogne ; un pont très pittoresque sur la rivière, et en hauteur une église délicieuse, près de laquelle s'élève encore le donjon quadrangulaire du château. — On sait que les Rois Capétiens y séjournaient fréquemment et que l'église fut construite vers 1166. Louis XI fit peut-être enfermer à Moret le Cardinal La Balue dans une cage de fer analogue à celles de Loches et du

Mont Saint-Michel, et qui a subsisté par miracle au deuxième étage de la porte du Pont. Sous Henri II, Diane de Poitiers y habita; puis, avec le Béarnais, il y eut la comtesse de Moret, Jacqueline du Breuil — qui était loin de valoir Henriette d'Entragues, comme intelligence et comme femme — et dont il eut un fils, connu sous le nom de comte de Moret — lequel fut peut-être tué à la bataille de Castelnaudary, peut-être se fit ermite. Les religieuses d'un couvent installé dans l'endroit possédèrent ensuite « la Mauresse » — une moricaude qui était, d'après les potins, « fille légitime de Louis XIV et de Marie-Thérèse, laquelle, durant sa grossesse, aurait eu peur d'un nègre » (?). En 1695, enfin, Moret fut vendu à Lefèvre de Caumartin, dont la famille le garda jusqu'à la Révolution. On y peut voir quelques vestiges curieux, outre ceux qui sont indiqués déjà : sur le Loing, l'ancienne forteresse de la tête du Pont et de vieux moulins à tan ; passé la rivière, au faubourg d'Ecuelle, la chapelle du prieuré de Pont-Loup ; la Poterne, près de la porte du Pont, ou porte de Bourgogne ; quelques vieilles maisons, des débris du rempart ; le château, — aujourd'hui transformé en habitation particulière — et l'église Notre-Dame, qui vaut à elle seule une visite de la ville. — Je parlerai prochainement, à propos d'un volume de M. G. Cain sur les *Environs de Paris*, de la maison dite de François Ier, qui fut stupidement démolie en 1824 et apportée à Paris pierre à pierre pour être reconstruite sur le Cours la Reine. — Mais on fabrique encore là-bas les sucres d'orge, — qui « faisaient autrefois les délices de la Cour » — et du côté de la gare il doit exister toujours une fabrique de faïences et céramiques où l'on débitait naguère un bien amusant bibelot. — C'était la statuette d'une bonne-sœur, dont la partie haute du corps se retirait pour introduire un cordon de sonnette. Lorsqu'on remettait ensuite les deux morceaux « sens devant derrière », ma chère sœur apparaissait avec le gros ventre d'une femme enceinte. — Le marchand, narquois, soutenait d'ailleurs que c'était bien un effet du hasard.

§

M. Alfred Rambaud, qui fut professeur à la Sorbonne et chavira malencontreusement dans la politique, a laissé, outre de vastes travaux, comme l'*Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, où il mit son nom à côté de celui de M. Ernest Lavisse, et des volumes d'histoire moderne, — une intéressante étude de l'Empire grec au xe siècle, à propos de *Constantin Porphyrogénète*, et divers articles de Revues. — Ces articles, en somme de bon aloi, et qui ont contribué à donner une idée plus juste de l'histoire du Bas-Empire, qu'on voyait toujours à travers Gibbon et le soporifique Ch. Le Beau, dénotent une connaissance approfondie de ce monde spécial, — barbare et raffiné, grandiloquent et puéril — que fut l'Empire de Constan-

tinople. Ils ont été recueillis en un volume : **Etudes d'histoire byzantine**, à la librairie Colin ; M. Ch. Diehl, spécialiste du genre, s'est chargé de la publication et y a ajouté quelques notes, — mais peut-être un peu trop pour se citer lui-même, ce qui n'était nullement indispensable.

Des articles que réunit ce livre, après une étude sur la civilisation byzantine, indiquant quel fut au Moyen-Age le rôle de l'Empire grec et la lutte soutenue par ce rempart de notre Occident contre la barbarie asiatique, je retiendrai surtout une étude sur l'Hippodrome de Constantinople, — où se sont passés, dit M. A. Rambaud les plus grands faits de l'histoire du temps ; qui eut ses fastes, ses triomphes, ses crimes ; où l'on plaidait, — dans la *Fronde* ou coupe du cirque, partie curviligne du monument ; qui servait de lieu d'exécution et où l'on vit la lutte des factions désignées sous les noms de *bleus* et de *verts*, — organisées comme des milices, faisant la garde des portes, la haie sur le passage du Basileus en poussant des acclamations cadencées, et qui étaient surtout, semble-t-il bien, des groupements politiques et militaires. — Une seconde étude, très curieuse, est consacrée aux personnages des Empereurs, — souverains religieux autant que guerriers, — et des Impératrices d'Orient ; d'autres au quasi-légendaire Diogène Akritas, héros d'une véritable chanson de geste ; au philosophe et érudit Michel Psellos, qui fut ministre de plusieurs souverains, — et d'ailleurs le plus versatile des hommes ; enfin, à la question d'Orient au x^e^ siècle. Hellènes et Bulgares menaient déjà leur tapage, — et, du reste, il n'est parlé d'un bout à l'autre de ce livre que de supplices, de massacres, d'yeux crevés, de langues coupées, comme dans la dernière guerre balkanique. Après dix siècles, les mêmes faits se retrouvent, avec les mêmes races en bataille, et l'on parle de civilisation, — maintenant comme alors, — surtout après avoir assommé, martyrisé, étripé le voisin, — après lui avoir coupé le nez ou sorti les boyaux du ventre.

§

De M. André Maurel, voici le troisième volume de son ouvrage sur les **Petites villes d'Italie** (*Abruzzes, Pouilles, Campanie*) et qui constitue comme les précédents une série de promenades historiques, — cette fois dans l'Italie méridionale, dont les terres sont surtout ingrates s'il s'y trouve des cités dont les noms évoquent des faits souvent glorieux ou tragiques ; c'est Aquila, Foggia, Bari, Lecce, Tarente, Pæstum, Salerne, Sorrente, Pompéi, Caserte, Capoue, etc. — Toute cette partie de la péninsule, d'ailleurs, garde les vestiges moins des peuples de l'antiquité qui y vécurent que des conquérants normands du Moyen-Age, et le souvenir des luttes contre les Sarrasins, les Grecs, les Lombards ; contre les hordes allemandes et les troupes de Charles d'Anjou. On y rencontre des édi-

fices mi-normands, mi-byzantins, — cathédrales, églises, châteaux, — le château de Frédéric II, à Castel del Monte ; Saint-Nicolas de Bari, — où l'art normand subit d'indéniables influences orientales, tandis que Lecce offre tout le rococo, tout le mauvais goût des Espagnols et fait souvenir de leur occupation trop longue. — Cependant, c'est la délicieuse Tarente ; vers la mer un décor d'idylle ; à l'intérieur un port pittoresque, grouillant, plein de masures et d'odeurs *sui generis ;* les villes de la Grande Grèce : Locre, Sybaris, Crotone ; Pæstum avec ses temples ruinés ; Salerne, encore avec une cathédrale normande, bien massacrée ; Ravello, le golfe de Naples, Capri, — le souvenir de Tibère et de ses « petits poissons », qui seraient une calomnie de Suétone ; puis le cône fumeux du Vésuve ; à ses pieds Pompeï exhumée ; Capoue avec son amphithéâtre, et la capitale bénédictine du Mont-Cassin, — un des plus admirables refuges de l'art et de l'érudition aux vieilles époques du Moyen-Age.

M. André Maurel indique volontiers que l'histoire aide à comprendre l'art d'un pays, et il mêle agréablement la description des édifices et les récits du passé; les pierres des monuments nous permettent d'évoquer le visage des morts. Je ne le chicanerai que sur un seul point : la fantaisie de ses titres de chapitres, qui déroutent souvent et font appel à des correspondances qui, parfois, peuvent sembler saugrenues.

§

La Grèce Eternelle, de M. E. Gomez-Carrillo, est un volume d'impressions et d'études, d'autant plus précieuses que l'auteur est espagnol et se trouve n'avoir avec les peuples helléniques que de très lointaines affinités. — Mais il sait voir et noter les choses. Il considère l'Athènes moderne avec indulgence, et les statues antiques descendues jusqu'à l'art du bibelot le font sourire. Il constate surtout que la race demeure identique à elle-même, en dépit des mélanges et des invasions ; il retrouve, à l'heure actuelle les types et caractères des âges historiques, — et aussi les travers, les défauts du peuple grec : la manie du bavardage ; le plaisir de discuter non pour convaincre, mais pour le plaisir de parler, etc. «Les gens, de ce côté, dit-il, sont loquaces, fanfarons et même trompeurs comme des héros antiques; la supériorité, pour eux, c'est d'être orateur. Cependant, l'Hellène conserve un grand avantage : il a confiance en lui. » — Nous constatons ainsi, une fois de plus, que c'est le terroir qui fait l'homme. M. Gomez-Carrillo a très bien vu, du moins, le relèvement de ce pays, et comme s'il avait deviné ses dernières victoires, les faits de la guerre qui vient de prendre fin. Il indique aussi des choses très subtiles sur le patriotisme de la race, dont la grande force fut de savoir attendre, de garder la foi, de ne rien précipiter. Cette

ténacité indomptable, depuis les invasions, la conquête turque, a eu enfin sa récompense. La Grèce s'est déjà en partie reconstituée, et bientôt, peut-être, pourra reprendre sa place légitime parmi les états de l'Europe.

M. Gomez-Carrillo a consigné bien d'autres choses encore dans son livre, et à côté de l'exploration des ruines antiques, on y trouvera des observations curieuses sur la persistance du paganisme sous la figure des saints orthodoxes; sur Eleusis et ses mystères, desquels on a conté tant de sottises et dont en somme nous savons peu de choses; sur Mycènes et la tragédie des Atrides; les courtisanes grecques; la légende d'Homère; les chants populaires historiques, — même sur la littérature moderne et le théâtre, — qui, reste aussi bien d'un romantisme échevelé. En Espagnol galant, M. Gomez-Carrillo dit aussi beaucoup de bien des femmes grecques, qui, paraît-il, sont charmantes et n'ont qu'un défaut, celui de porter des noms à « coucher dehors », comme Aspasie ou Cybèle.

§

On pourra suivre encore avec intérêt les promenades du capitaine Claude Lafontaine : **A travers l'Inde**, qui ont la netteté d'un procès-verbal, tout en laissant une large place à l'impression ressentie devant les tableaux de la route. — M. Cl. Lafontaine nous conduit d'abord à Bombay, cité anglaise de vie luxueuse et d'intense activité commerciale; qui possède aussi ses quartiers indigènes, comme des rues entières de prostituées, et près de laquelle s'élèvent les sinistres tours du Silence, — d'ailleurs dans un paysage admirable. Il gagne ensuite Ahmedabad, ville des Mogols, pleine de mosquées, de temples, et où grouille une population bariolée, multicolore; Ajmère, ville indigène, qui, par miracle, est restée intacte, gardant l'allure du passé; tout près, Puskar, une de ces villes mortes comme on en rencontre tant en Asie; ensuite le Radjpootana, province quasi indépendante, où se trouve la cité rose de Jeypore; Amritsar, la cité sainte des Sikhs, où s'élève leur Temple d'Or; Delhi, plusieurs fois déplacée, dont les ruines de quartiers abandonnés occupent plus de vingt kilomètres — et où l'on peut voir le tombeau de Shah Jehan, des palais délabrés, — comme aussi la « Moti Musjid », — perle des Mosquées, qui est un véritable bijou; Lahore, dont la ville indigène apparaît surtout une pouillerie au voyageur qui s'y trouve par temps couvert; Luknow et le souvenir de la révolte de 1857; Bénarès enfin, ville sainte des Hindous, — prestigieux amas de temples, de pagodes, de pyramides — et pour laquelle il a peut-être réservé ses meilleures pages. — M. Cl. Lafontaine revient par Calcutta, Pondichéry, — reste infime de l'empire immense qu'avait rêvé Dupleix, — et termine son voyage dans les jardins

enchantés de Ceylan. — Il note, du reste, que l'Inde est très loin d'être partout une terre fertile, d'une fécondité prodigieuse, comme on se le représente trop volontiers ; certaines régions y demeurent sèches, dénudées, misérables, ce qui explique les famines atroces qui ravagent le pays. Il a aussi des conversations avec un fonctionnaire anglais, qui lui dit, naturellement, beaucoup de mal des indigènes, et consacre quelques pages au mouvement révolutionnaire qui pourrait bien, un jour ou l'autre, gâter les choses pour nos bons amis de Londres.

§

De M. Christian Beck, c'est encore une anthologie de l'**Italie Septentrionale**, *vue par les grands écrivains et les voyageurs célèbres*, et qui comprend le *Piémont*, *Milan*, *Venise*, *Florence*, *l'Ombrie*, avec des extraits souvent curieux, quelquefois plaisants et toujours divers, des ouvrages ou relations de Montaigne, le président des Brosses, Montesquieu, Stendhal, Byron, Dickens, Musset, Th. Gautier, Nietzsche, Paul Bourget, H. de Régnier, etc. C'est en somme un florilège ; le résumé des impressions données par l'Italie à ses visiteurs et consignées dans les carnets de route, les récits de voyage, voire dans les romans. — Parmi les pages les plus intéressantes et avant les descriptions de pays et de villes, on y trouvera des choses précieuses sur les mœurs, la société : la frugalité, italienne, à laquelle on sacrifie pour se donner les moyens de paraître ; le caractère vindicatif des habitants, d'après Addison, Stendhal, — qui lui compare en même temps le caractère espagnol. Plus loin c'est la physionomie pittoresque de Vérone due au crayon de Th. Gautier, des choses sur Venise de Byron, Ruskin, du président des Brosses, souvent cité et qui se plaint cette fois qu'on lui ait fait manger de la citrouille ; un tableau très coloré de Chioggia, par G. Rémond, et qui est peut-être une des plus curieuses pages du livre ; des choses humouristiques et jolies sur Ferrare par Ch. Dickens ; des notes sur Bologne par Ed. Misson, — lequel raconte à propos des tours penchées qu'à Bristol on en trouve une qui va et vient selon le mouvement des cloches ; — et il y avait même à Turin, d'après Tœpffer, un pont sous lequel l'écho répétait un bruit jusqu'à quarante fois, — tant qu'il semblait pouffer de rire. — Cependant, s'il y a beaucoup d'auteurs cités dans cet ouvrage, on peut remarquer que d'autres manquent à l'appel et l'on aurait pu y ajouter quelques pages de Taine, d'Eugène Muntz, qui comptent aussi comme écrivains d'art, plus récemment une dizaine d'ouvrages de la collection Laurens, les promenades d'histoire et d'art de M. André Maurel, etc. Une curieuse préface de M. de Wyzeva, dont nous avons encore d'excellentes pages sur Sienne et la peinture siennoise, indique enfin de quelle façon bizarre nos ancêtres, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle compre-

naient la visite des villes anciennes. Ils n'y cherchaient pas des aspects, des sites, la beauté ou la curiosité des édifices, mais on peut dire, tout bêtement : des inscriptions.

§

De M. Louis Carpeaux, un enthousiaste de la Chine, — qu'il voit peut-être d'une façon un peu bien spéciale — il me reste enfin : **Pékin qui s'en va**, un livre chaudement recommandé par son auteur et dont j'aurais regret au reste de ne pas parler. Louis Carpeaux s'est trouvé en Chine avant la dernière révolution, à la fin de l'ancien régime : il a séjourné surtout à Pékin et parcouru des régions avoisinantes ; il décrit ainsi la capitale des Mandchous, si curieuse, et ses édifices : temple du Ciel, où venait sacrifier l'empereur ; temple des Lamas ; temple de Confucius ; temple Jaune, presque ruiné ; Palais d'Eté, — avec le souvenir des dévastations commises en 1860 par les troupes anglo-françaises, — d'ailleurs en représailles du meurtre des parlementaires européens ; — plus loin, les tombeaux impériaux : les Si-lings ; les tombeaux des Mings ; les Toun-Lings ou tombeaux de l'Est ; la Grande Muraille, etc. — C'est le décor, et il s'y déroule des scènes parfois horrifiques comme, dans les rues de Pékin, l'exécution de quarante-cinq mendiants, ou le découpage de Fou-Tchou-Li, — encore vivant, — qui en disent long sur la mentalité chinoise ; des histoires singulières également, comme celle la famille Coui, dont un fils est réduit à se faire eunuque. Entre temps, Louis Carpeaux fait des déclarations à une petite prostituée indigène, qui ne sait trop comment manifester son mépris pour ce « diable étranger », lequel va jusqu'à lui proposer de la prendre pour femme, et donne quelques notes humoristiques sur les garnisons européennes des légations. Il y a ensuite, dans la bouche d'un gros Chinois *ayant habité Paris* quelques divagations religieuses et sociales sur la barbarie de l'Europe, — car il ne faut pas oublier que la mentalité d'un « Céleste » ne saurait être la nôtre, — et tout cela sent la fumerie d'opium, — le relent spécial de la drogue qui constitue avec le musc et les baguettes brûlées ce qu'on appelle là-bas « l'odeur de Chinois ». — Le livre pourtant est curieux et intéressant, malgré l'écriture un peu trop hâtive. Il se termine avec des choses sur le Cambodge, les ruines d'Angkor, et je ne saurais oublier un détail typique et concernant les « précieuses » des eunuques du « Céleste Empire » — autrement dit les organes enlevés par la castration. Il paraît que ces ex-messieurs les conservent dans des bocaux d'eau-de-vie ; même des pharmaciens du cru en achètent quelquefois, et elles ont la spécialité de servir de baromètre ; elles montent et descendent pour prédire le temps. — *Si non è vero...*

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Olivier : Gustave Courbet peint par ses lettres. — *La Revue :* Champfleury, Courbet et M. Jules Troubat. — *Le Parthénon :* M. Romain Rolland et le Rhin. — *Revue catholique et Royaliste :* M. Em. Clavequin contre Denis Diderot. — *Nouvelle Revue Française :* M. André Gide, juré. — *La Chronique médicale :* mœurs d'Amérique. — Naissance : *Les Humbles.* — Memento.

L'Olivier (septembre-octobre) publie, par les soins de M. Paul Audra, des lettres inédites de Gustave Courbet à son ami Bruyas, l'amateur d'art. Elles éclairent vigoureusement la figure du grand peintre.

Ceci est daté de mai 1854 :

Oui, mon cher ami, j'espère dans ma vie réaliser un miracle unique, j'espère vivre de mon art pendant toute ma vie, sans m'être jamais éloigné d'une ligne de mes principes, sans jamais avoir menti un seul instant à ma conscience ; sans même avoir jamais fait de la peinture large comme la main pour faire plaisir à qui que ce soit ni pour être vendue. J'ai toujours dit à mes amis (qui s'épouvantaient de ma vaillance et qui craignaient pour moi-même) : ne craignez rien, devrais-je parcourir le monde entier, je suis sûr de trouver des hommes qui me comprendront ; n'en trouverais-je que cinq ou six, ils me feront vivre, ils me trouveront. J'ai raison — j'ai raison, je vous ai rencontré, c'était inévitable, car ce n'est pas nous qui nous sommes rencontrés, ce sont nos solutions.

Je suis enchanté que vous ayez mon portrait. Il a enfin échappé aux barbares : c'est miraculeux, car dans un temps de pauvreté profonde j'ai eu le courage de le refuser à Napoléon pour la somme de 2000, plus tard à Gorschacof par l'exigence des marchands.

Cher ami, que de peines on a dans la vie pour rester dans sa foi ; dans ce charmant pays de France, quand un homme qui a quelque chose à faire arrive à triompher, il arrive comme ce soldat grec : mort.— Mais comme il y a toujours quelque chose de neuf sous le soleil, quoi qu'en disent les savants, nous allons leur donner l'exemple de deux individus qui ne veulent pas mourir.

Par l'intermédiaire des peintres Chenavard et Français, « deux *satisfaits* et *décorés* », écrit Courbet, le farouche artiste accepte de déjeuner avec le Directeur des Beaux-Arts, Nieuwekerke, en leur compagnie. Voici comme il raconte ce rendez-vous :

Je dois dire à leur honte qu'ils remplissaient un rôle gouvernemental vis-à-vis de moi ; ils préparaient mon esprit à la bienveillance et secondaient les vues de M. le Directeur. D'autre part ils auraient été contents que je me vendisse comme eux. Après qu'ils m'eurent bien conjurés d'être ce qu'ils appelaient bon enfant, nous nous rendîmes au déjeuner chez Douix, au Palais-Royal, où M. de Nieuwekerke nous attendait. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'élança sur moi en me pressant les mains, en s'écriant qu'il était enchanté de mon acceptation, qu'il voulait agir franchement avec moi, et qu'il ne le dissimulait pas, qu'il venait pour me convertir ! (Les deux autres échangeaient un coup d'œil qui voulait dire : quelle maladresse, il

vient de tout gâter). Je répondis que j'étais tout converti, que, pourtant, s'il pouvait me faire changer ma manière de voir, je ne demandais pas mieux que de m'instruire. Il continua en me disant que le Gouvernement était désolé de me voir aller seul ; qu'il fallait modifier mes idées, mettre de l'eau dans mon vin, qu'on était tout porté pour moi, que je ne devais pas faire la mauvaise tête, etc., toutes sortes de sottises de ce genre. Puis il termina le discours d'entrée en me disant que le Gouvernement désirait que je fasse un tableau dans toute ma puissance pour l'exposition de 1855, que je pouvais compter sur sa parole, et qu'il mettait pour condition que je présente une esquisse, et que, le tableau fait, il serait soumis à un comité d'artistes que je choisirais et à un comité qu'il choisirait de son côté. Je vous laisse à penser dans quelle fureur je suis entré après une pareille ouverture; je répondis immédiatement que je ne comprenais absolument rien à tout ce qu'il venait de me dire. D'abord parce qu'il m'affirmait qu'il était un Gouvernement, et que je ne me sentais nullement compris dans ce gouvernement ; que moi aussi j'étais un gouvernement, et que je défiais le sien de faire quoi que ce soit pour le mien que je puisse accepter. Je continuai en lui disant que je considérais son Gouvernement comme un simple particulier, que lorsque mes tableaux lui plairaient, il était libre de me les acheter, et que je ne lui demandais qu'une seule chose, c'est qu'il laisse l'art libre dans son exposition et qu'il ne soutienne pas, avec un budget de 3.000.000, 3.000 artistes contre moi. Je continuai en lui disant que j'étais seul juge de ma peinture ; que j'étais non seulement un peintre, mais encore un homme, que j'avais fait de la peinture non pour faire de l'art pour l'art, mais bien pour conquérir ma liberté intellectuelle et que j'étais arrivé par l'étude de la tradition à m'en affranchir ; que moi seul, de tous les artistes français mes contemporains, avais la puissance de rendre et traduire d'une façon originale et ma personnalité et ma société. Ce à quoi il me répondit : « Monsieur Courbet, vous êtes bien fier ! » — Je m'étonne, lui dis-je, que vous vous en aperceviez seulement. Monsieur, je suis l'homme le plus fier et le plus orgueilleux de France. — Cet homme, qui est le plus inepte que j'aie rencontré peut-être de ma vie, me regardait avec des yeux hébétés. Il était d'autant plus stupéfait qu'il avait dû promettre à ses maîtres et aux dames de la cour qu'il allait leur faire voir comment on achetait un homme pour 20 ou 30 mille !

Le morceau vaut d'être lu en entier. Il mériterait l'attention particulière de ces peintres d'aujourd'hui qui peignent trois mois par an et en vivent neuf dans les ministères et les cabinets de députés influents, pour en obtenir ces commandes nationales qui ne servent en vérité que leurs auteurs.

Le maître d'Ornans écrivait, le 1er mars 1873 :

Dans l'existence il y a des natures malheureuses, ce sont celles qui naissent (on ne sait pourquoi) avec l'esprit du bien, du juste, sans autre intérêt que l'amour de la justice. Le dévouement que j'ai toujours eu pour l'homme qui souffre a paralysé le bien-être que j'aurais pu me procurer dans la vie. Je ne regrette rien ; je ne redoute qu'une chose : c'est de terminer comme Don Quichotte, car le mensonge et l'égoïsme sont indivisibles.

Les déshérités dans la société viennent, encore une fois, d'essayer de s'affranchir de l'exploitation et de l'oppression de leurs semblables, par la violence. Mais cette fois-ci, malgré eux, j'en suis témoin. Les hommes du 4 septembre les y ont poussés, pour servir leur dessein et leur détestable politique. La révolution était pacifique et de propagande, ce qui explique ma participation. Mais, malgré nous, le massacre eut lieu ; ça entrait dans les plans de cet odieux gouvernement, car ces libéraux de 1820 voulaient des journées de Juin, qu'ils cherchaient pour couvrir leur honte depuis 70.

Depuis vous, mon cher Alfred, j'ai passé par les situations les plus terribles qu'un homme puisse voir dans sa vie. J'en suis sorti, n'en parlons plus. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai sauvé les arts de la nation.

§

Une coïncidence fait que M. Jules Troubat publie presque en même temps, dans **La Revue** (1er novembre), des lettres de Champfleury au poète franc-comtois Max Buchon. Ils étaient tous deux fort amis de Gustave Courbet. Naturellement, il est souvent question du grand peintre dans cette correspondance. Le voici associé à Champfleury, dans une lettre de 1852 :

... Vous avez sans doute vu les sottises de *l'Indépendance belge* sur moi et sur Courbet. Je vous demande combien il faut peu s'occuper du fond d'un livre pour jouer perpétuellement sur cette accolade entre Courbet et moi. Cela a été inventé par M. Cuvillier-Fleury aux *Débats*, répété par un autre Pontmartin à la *Revue contemporaine*, et la racine a pris. Nous voilà accolés l'un à l'autre pour quelques années, servant de prétexte à insultes réciproques, uniquement par l'amitié qui nous unit et par un article que j'ai fait sur de la peinture qui me plaît.

A part *l'Indépendance*, silence complet jusqu'ici. J'ai peur de la conspiration du silence un jour ; elle pend déjà au nez de Courbet. Vous ne sauriez vous imaginer quelles haines nous inspirons ; tantôt les uns admettent Courbet et me repoussent ; tantôt d'autres me soutiennent et insultent Courbet. Tout cela est plutôt comique que sérieux, mais nous aurions besoin tous deux d'une douzaine de cents francs de rente pour travailler à notre fantaisie et ne rien sacrifier à l'argent.

J'aurai publié cette année onze feuilles à la *Revue de Paris*, imprimé trois volumes, *les Excentriques*, *Contes domestiques* et la réimpression des anciens *Contes*, sans avoir gagné deux mille francs.

Notre position est sinistre, surtout si le public vient à nous manquer. Cependant je suis toujours plein de courage, quoique maladif, et j'ai foi.

D'une autre lettre de Champfleury :

Courbet est enfin arrivé avec ses tableaux. Je crois à un grand succès cette année ; il a surtout une *Fileuse* que je regarde comme un chef-d'œuvre. Les *Lutteurs* ne seront pas contestés ; je n'en dirai pas autant d'une certaine bourgeoise nue qui sort de l'eau. Grand scandale, attendez-vous-y, si le tableau est reçu ; car l'opinion s'effraie déjà. Mais la *Fileuse* sauvera l'exposition de Courbet, et il est évident qu'il la vendra fort cher...

M. Jules Troubat conte, à propos de la *Baigneuse* :

Ce tableau de la femme nue, qui sort de l'eau et se montre très irrévérencieusement au public, est un des plus remarquables de la galerie Bruyas, au musée de Montpellier. Courbet racontait, au sujet de cette toile, que, lorsqu'il l'exposa, l'empereur, qui visitait le Salon la veille de l'ouverture, scandalisé par cette splendeur de la chair, à la Jordaens, qui s'étalait impudiquement plantureuse, donna un coup de cravache dessus. Il ne se connaissait pas en peinture et aimait évidemment les sujets gracieux. Courbet, qui détestait l'empire et l'empereur, disait : « Si j'avais prévu ce coup de cravache, j'aurais choisi une toile mince ; il l'aurait crevée, et nous aurions eu un beau procès politique... » On ne peut pas penser à tout.

§

Le Parthénon (5 novembre) publie cette belle déclaration de M. Romain Rolland, provoquée par un article antérieurement inséré dans cette revue et qui traitait des « Origines germaniques de Jean-Christophe » :

La question des origines germaniques de Jean-Christophe vaudrait une longue réponse. — J'ai eu plus d'une raison pour choisir les pays rhénans comme patrie de mon héros. D'abord, son génie musical : c'est une plante qui, jusqu'ici, n'a pas trouvé chez nous de conditions propices pour se développer vigoureusement. Puis, comme vous le dites très bien, mon dessein d'observer la France avec des yeux tout neufs de Huron candide et barbare. — Mais j'avais une autre raison secrète, et plus profonde : ce sera une réponse aux harangues des pangermanistes qui viennent de fêter avec fracas l'anniversaire de la « Bataille des Nations ».

... Le pays de Beethoven et de Jean-Christophe ne sera jamais pour moi un pays étranger. Je ne suis pas de ces lamentables [illegible] dans la rage qu'ils mettent à appauvrir la France, afin de [illegible] et à leurs amis, ne seraient pas loin de la ramener aux [illegible] de leur Philippe-Auguste, et qui traitent d'étranger le Genevois de [illegible]. Je ne tiens pas plus de compte de leur nationalisme rétréci que de l'arrogance de l'impérialisme allemand qui, par droit de conquête, s'étale impudemment dans des terres qu'il a volées. A la barbe de l'une et de l'autre, je m'annexe avec tranquillité la rive gauche du Rhin, la Wallonie, Genève et les pays romands. J'y plante notre drapeau. Que m'importent les traités de Vienne ou de Francfort, et les crimes de la politique ? Les rameaux de notre famille française, rattachons-les à l'arbre.

Quand dix siècles de conquête germanique auraient passé sur le Rhin, ils ne feraient point que Rome et que Byzance n'y aient enfoncé leur proue, et que la grande route qui mène des Alpes latines aux Pays-Bas du nord n'ait été fécondée par les semences de liberté qu'ont répandues sur leur passage les flots de pèlerins. Le Rhin est une coulée de lumière qui mûrit les coteaux et les âmes d'Occident. Elle n'est pas plus à vous, Allemands, qu'elle n'est à nous : elle est à l'Europe. Elle ne nous divise point, elle nous réunit. Qu'il en puisse être de même de mon Christophe, votre fils et le nôtre !

§

M. Em. Clavequin commence, dans la **Revue Catholique et**

Royaliste (20 octobre), une diatribe contre Diderot, qui est à l'honneur de l'immortel écrivain.

« Denis Diderot, qu'il ne faut pas confondre avec son vénérable frère, le prêtre Didier, ni son oncle le chanoine Diderot », écrit obligeamment M. Clavequin.

Sans plus de recherche, à propos du premier mariage de Diderot, M. Clavequin observe que Mlle Champion « n'était pas sa première connaissance ». Oh ! l'heureuse élégance du terme !

M. Clavequin constate avec une touchante modération que Diderot est « immoral, anarchiste et bestial ».

Au surplus, voici une page de M. Em. Clavequin. Au début, il montre Diderot enseignant sa fille :

Diderot est en extase devant les progrès que fait son élève dans ces choses scabreuses. « Je l'ai trouvée si avancée que, dimanche passé, chargé par sa mère d'aller la promener, j'ai pris mon parti et lui ai révélé tout ce qui tient à l'état de la femme, débutant par cette question : « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes ? » Or, sa fille n'avait pas alors quinze ans. C'est ignoble. Dans sa pièce dramatique, *le Neveu de Rameau*, il se dit assis sur le banc d'Argenson : « J'abandonne mon esprit à tout son libertinage, je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de la Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. »

Diderot est un athée brutal, goujat, appelant Dieu un détestable « montreur de marionnettes » ; il est fataliste, matérialiste : « Je veux n'est qu'un mot... la liberté n'est qu'un préjugé ; » il croit « qu'un homme s'achemine aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie qu'une boule qui aurait conscience d'elle-même sur la pente d'une montagne ». « Le point important est d'aller librement à la garde-robe », dit-il dans *Rameau*, parlant des fins dernières : « Il n'y a qu'une substance dans l'Univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair, mais l'un et l'autre ont une même origine et une même fin. » Il n'y a dans la Nature que des forces qu'il divinise : « Les hommes ont banni la divinité d'entre eux ; ils l'ont reléguée dans un sanctuaire ; les murs d'un temple bornent sa vue ; elle n'existe point au delà. Insensés que vous êtes ! détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées ; élargissez Dieu ; voyez-le partout où il est, ou dites qu'il n'est point. » C'est bien la pensée de nos matérialistes athées modernes qui veulent détruire les églises. La nature complète avec ses *défauts*, ses *faiblesses mêmes, est son idéal :* c'est bien la morale laïque autonome de Diderot. Il a la morale de Bonnot et de Garnier dans le *Supplément* au *Voyage de Boulainvilliers*, où il peint un Taïtien imaginaire, son idéal, sans loi, sans pudeur, ni religion, avec la communauté de femmes et d'enfants, et des détails répugnants. Selon lui, le mariage est révoltant : « Il viole la liberté du mâle et de la femelle en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ! » Ainsi, il parle de liberté en

inconséquent et il ne veut pas qu'on condamne l'inceste ; le plaisir, l'argent pour le plaisir : voilà sa morale bestiale.

Comment voulez-vous qu'une génération, une jeunesse à laquelle on propose de pareils modèles en culte et en honneur ne descende pas la pente de l'immoralité et du crime ?

§

M. André Gide vient de remplir un des plus pénibles devoirs qui puissent incomber à un Français de quelque sensibilité : il a été juré à la cour d'Assises. Les « Souvenirs » qu'à ce propos il publie dans **La Nouvelle Revue Française** (1er novembre) sont d'une signification saisissante :

On procède à l'appel des jurés. Un notaire, un architecte, un instituteur retraité ; tous les autres sont recrutés parmi les commerçants, les boutiquiers, les ouvriers, les cultivateurs, et les petits propriétaires ; l'un d'eux sait à peine écrire et sur ses bulletins de vote il sera malaisé de distinguer le *oui* du *non* ; mais à part deux je-m'en-foutistes, qui du reste se feront constamment récuser, chacun semble bien décidé à apporter là toute sa conscience et toute son attention.

Les cultivateurs, de beaucoup les plus nombreux, sont décidés à se montrer très sévères ; les exploits des bandits tragiques, Bonnot, etc., viennent d'occuper l'opinion : « Surtout pas d'indulgence », c'est le mot d'ordre, soufflé par les journaux ; ces Messieurs les jurés représentent la *Société* et sont bien décidés à la défendre.

A propos du témoignage des enfants, dans les attentats à la pudeur :

A présent, c'est le tour de l'enfant. Elle est propre et gentille ; mais on voit que l'appareil de la justice, ces bancs, cette solennité, l'espèce de trône où sont assis ces trois vieux messieurs bizarrement vêtus, que tout cela la terrifie.

— Voyons, n'ayez pas peur, mon enfant ; approchez.

Et, comme hier déjà on fait monter la petite sur une chaise, afin qu'elle soit à la hauteur où la Cour est juchée, et que le président puisse entendre ses réponses. Il les répète aussitôt après à voix haute, pour l'édification des jurés. Nous voyons de dos la petite ; elle tremble ; et cette fois ce n'est plus le rire mais le sanglot qui la secoue. Elle sort un mouchoir de la poche de son tablier.

Cet interrogatoire est atroce ; moi aussi je sors mon mouchoir ; je n'en peux plus... Et quelle inutile insistance pour savoir ce que l'autre lui a fait ; puisqu'on le sait déjà, par le menu.

Cela me rappelle l'insistance vraiment sadique d'un juré de la Seine, pendant une session d'Assises où je siégeais. Ce juré, — pharmacien de son état, — s'était, dès le premier jour, réjoui du nombre « d'attentats à la pudeur » inscrits au rôle. Et on peut dire qu'il en profita, questionnant les tristes, malingres, malheureuses fillettes. A

le voir cramoisir, se violacer à mesure de son enquête, je comptais un peu sur la congestion pour y mettre fin. Il survécut à son odieux plaisir.

Voici quelques notes de M. André Gide :

L'innocent sera-t-il plus éloquent, moins troublé que le coupable? Allons donc ! Dès qu'il sent qu'on ne le *croit* pas, il pourra se troubler d'autant plus qu'il est moins coupable. Il outrera ses affirmations ; ses protestations paraîtront de plus en plus déplaisantes ; il perdra pied.

Le côté *chien* du commissaire de police, dans ses dépositions ; son ton rogue. Et l'air *gibier* que prend aussitôt le prévenu. L'art de lui donner l'air coupable.

Le malheureux qui se rend compte, mais seulement au moment où il l'entreprend, que sa défense est insuffisante. Son effort maladroit pour la corser.

L'imprudence du malfaiteur et cette sorte de vertige qui l'amène à dépenser aussitôt la somme qu'il vient de voler. Galmier achète un pardessus, un complet, des chemises, bretelles, mouchoirs, cravates, etc. ; il donne un franc de pourboire au commis qui lui apporte le paquet (il loge à côté du magasin).

La joie des malfaiteurs professionnels, lorsqu'ils rencontrent un *bleu*, flottant et un peu niais, qui consentira à prendre le crime à sa charge. (On lui a promis de lui payer un avocat.)

La version la plus simple est celle qui toujours a le plus de chance de prévaloir ; c'est aussi celle qui a le moins de chance d'être exacte.

De **La Chronique médicale** (1er novembre) :

L'HUMOUR FROID.

Dans une gazette américaine, on a adopté l'usage d'indiquer sur la liste des décès, vis-à-vis le nom de chaque mort, celui du médecin qui l'a soigné pendant sa dernière maladie. Cette rubrique porte pour titre : *Cause et effet*.

§

NAISSANCES :

Les Humbles (10 octobre), revue littéraire de la région du Nord, est publiée à Roubaix, sous la direction de M. Maurice Bataille. Les tendances de cette publication seront « Whitmanistes ».

Nous y voilà ! Poètes de la vie, de la force, du corps ! Whitmanistes ! Le maître n'a-t-il pas dit :

Qui que vous soyez, combien est superbe et divin votre corps, ou n'importe qu'elle partie de votre être !

Dans le « 1er cahier », M. H.-Ch. Renard écrit sur Whitman, M. Wagon sur M. Paul Fort, — et MM. Blanguernon, Bataille, Desvachez, Wagon, Dalty, Lafragette, Choquet, etc., publient des vers.

§

MEMENTO. — *La Vie des Lettres* (octobre) : — « Prière à saint Jérôme »,

par M. Francis Jammes. — « L'homme cosmogonique », poème en trois parties, de M. Nicolas Beauduin. — « Les Villes de feu », fragment d'un poème de M. Ed. Guerber. — « Ode à la Musique », par M. Lucien Rolmer. — Articles de MM. E. Montfort, L. Bertrand, M. Coulon, E. Pilon, W. Speth, G. Polti, etc. — Pages d'un roman de M. G. Picard : « Remy Basto. »

La Nouvelle Revue française (1er novembre) : — Poèmes de M. A. Baine. — « Le Sacre du Printemps », par M. J. Rivière. — La fin du remarquable roman de M. Alain-Fournier : « Le grand Meaulnes ». — « Mort d'Amour », par M. André Suarès.

Revue des Français (30 octobre) : — « Comment s'entendre avec l'Allemagne? » par M. A. de Pouvourville. — M. J. d'Ivray : « L'Egypte au temps de Bonaparte. »

La Renaissance contemporaine (24 octobre) : — « Le Rire de Georges Courteline », par M. Marcel Rogniat. — « La Mélodie et l'art musical », par M. Jean Huré.

Les Marches de l'Est (octobre): —M. Ch. Merki : « Le Duc de Guise et les derniers Valois. » — « Les Voix du Passé », par M. Marcel Drouët.

France-Italie (1er novembre) : — Poésie de M. Louis Le Cardonnel. — M. J. Bertaut : « Le Pèlerinage littéraire à Florence. »

Le Temps Présent (2 novembre) : — « M. A. Mithouard », par M. G. Sauvebois. — Poèmes de MM. Abel Léger et Jean Lebrau.

L'Amitié de France (novembre à janvier) : — M. G. Dumesnil : « Loti, pèlerin de la vie. »

Le Correspondant (25 octobre) : — M. E. de Geoffroy : « Le Problème de la sécurité sur mer. »

Le Feu (novembre) : — M. Joseph d'Arbaud : « Le Laurier d'Arles », beau poème provençal, avec sa version française.

La Revue critique (25 octobre) : — « Précisions sur l'individualisme », par M. Gilbert Maire.

La Revue de Paris (1er novembre) : — M. Ph. Millet : « Les Jeunes Algériens. »

La Grande Revue (25 octobre) : — « Roméo et Juliette dans le théâtre espagnol », par MM. C. Le Senne et G. de Saix. — « Djemila », par M. Martial Douël.

La Revue hebdomadaire (25 octobre) : — « Berlioz démasqué », par M. Jean Chantavoine.

L'Antivivisection (septembre-octobre), avec de beaux croquis de M. Albert Besnard : — M. le Dr Boucher : « De la valeur exacte des inoculations dites antirabiques. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Disgrâce de Manon, (*Gil Blas*, 28, 29, 31 octobre, 1, 3, 4 novembre). — *L'Anglomanie d'Alfred de Vigny* (*Le Figaro*, supplément littéraire, 8 novembre). — *La Moralité au théâtre*. Une lettre de Bernard Shaw (*Le Temps*, 11 novembre).

Jusqu'ici le roman de l'abbé Prévost : Manon Lescaut, était considéré comme un chef-d'œuvre : non pas un de ces chefs-d'œuvre

comme la *Nouvelle Héloïse*, qu'on ne lit plus, mais un chef-d'œuvre vivant qui émeut et dont on garde toujours l'image émotive. Mais M. Abel Hermant a écrit dans sa chronique dramatique et sur un ton dogmatique: « Manon est un roman médiocre. » Il donne les raisons de son jugement, ce sont des raisons morales : les personnages lui répugnent : « J'aime encore mieux la méchanceté délibérée, le sadisme mort des *Liaisons dangereuses*. Valmont est un vilain homme, mais c'est un homme. Qu'est-ce que c'est que des Grieux ? Et l'on a qualifié *Manon Lescaut* de chef-d'œuvre, parce qu'il y a de la grâce et de la tendresse ! J'y suis peu sensible, quand avec cela les personnages d'un livre me répugnent. »

Ce jugement, cette critique n'ont pas autrement d'importance. Cependant M. Abel Hermant passe pour un grand romancier, auteur, lui, de quelques réels chefs-d'œuvre et l'opinion s'est inquiétée. M. Jean Lévêque a interrogé quelques littérateurs : « A votre avis, Manon Lescaut est-il un bon roman ? Vous rangez-vous à l'opinion de M. Abel Hermant ? » Les littérateurs n'en savent généralement rien, ils ne se souviennent plus : ils ne lisent guère et ils ne relisent pas. Cependant voici quelques opinions que publie M. Jean Lévêque dans le **Gil Blas** : *la disgrâce de Manon*.

M. Tristan Bernard avoue que ses souvenirs ne sont pas très précis.

Madame Colette Willy aussi a oublié *Manon Lescaut*.

« Il y a très longtemps, me dit-elle, que je n'ai lu ce roman, et je me souviens que ce fut toujours sans passion. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour l'abbé Prévost, mais je ne me rends pas compte des raisons de ce peu de sympathie... »

Mme Colette Willy reste songeuse un instant ; puis, en riant, elle me dit :

« C'est peut-être de la faute de Massenet. Il a pris trop de place dans *Manon*... »

M. Henry Bataille :

« M'étant interdit par mesure d'hygiène littéraire toute lecture de critique, je n'ai pas lu l'article dont vous me parlez. Vous ne pouvez attendre de moi autre chose que l'expression de mon admiration pour le chef-d'œuvre de *Manon Lescaut*. »

M. Pierre Decourcelle :

Je pense que *Manon Lescaut* tient dans notre littérature la place que tiennent dans la peinture les gouaches de Lavreins, les tableautins de Boucher et de Fragonard. Ce n'est ni Rembrandt, ni Velasquez, ce n'est pas Latour... *Manon Lescaut* est une œuvre charmante qui nous procure le même plaisir que *les Hasards de l'Escarpolette*, *la Comparaison*, *Qu'en dira l'Abbé ?* ces délicieuses gravures, un peu libertines, mais si tendres. Ce sont les amis du XVIIIe siècle qui sont les amis mêmes de *Manon*.

M. René Boylesve :

Tous mes amis savent que je pense depuis longtemps ce que vient d'écrire M. Abel Hermant. Le sujet de *Manon Lescaut* est le plus beau des sujets ; mais l'abbé Prévost ne l'a pas traité. Il n'a tiré parti d'aucune des situations dramatiques qu'il pouvait fournir... et c'est ce qui explique que *Manon* nous plaise autant au théâtre. Le roman y apparaît dépouillé du fatras.

Enfin, dans un temps où tout le monde écrit bien, l'abbé Prévost écrit mal. Tous ses autres romans sont des œuvres sans valeur : *Manon Lescaut* ne fait pas exception. Son sujet seul vaut qu'on le lise.

C'est un roman qui m'ennuie et dont la lecture m'a toujours été pénible.

Ah ! si M. René Boylesve voulait refaire et écrire définitivement Manon Lescaut !

M. Nozière :

Je ne sais pas, nous dit-il, si *Manon Lescaut* est un chef-d'œuvre, mais je m'étonne de la manière dont on en parle. On dit : « C'est un roman mal écrit, mal composé, ce n'est pas un chef-d'œuvre. » Est-ce bien le point de vue sous lequel on doit se placer pour juger si un roman est un chef-d'œuvre ? Je ne le crois pas. Ce n'est pas la forme qui est essentielle dans un livre d'imagination ; sa valeur dépend de la puissance et de la vérité des types qui y sont présentés.

« Or, les personnages de Manon Lescaut, du chevalier des Grieux, de Lescaut subsistent, n'est-ce pas ? Ne cherchons pas plus loin. Ils sont éternels. Ils n'avaient pas paru dans le roman français avant l'abbé Prévost. Il les a créés : et ils sont éternels.

M. Remy de Gourmont :

Il y a bien trente ans que je n'ai lu *Manon Lescaut*. Alors je considérai ce livre comme un chef-d'œuvre. Je ne l'ai jamais relu et il est probable que je mourrai dans cette opinion.

Parmi les réponses que vous avez reçues, quelques-unes m'étonnent, ce sont celles où le style de l'abbé Prévost est critiqué. Je ne comprends pas très bien cette distinction du fond et de la forme.

M. Faguet :

Il y a bien un tiers de siècle que j'ai dit que *Manon Lescaut* est un chef-d'œuvre de vérité et, aussi, de pathétique ; du reste écrit en style de cantinier. Je n'ai pas changé de sentiment. »

M. Paul Adam :

Certainement, écrit M. Paul Adam, on ne peut comparer *Manon Lescaut* aux romans de Stendhal ni à ceux de Balzac, encore moins à l'immense *Guerre et Paix* de Tolstoï, à la *Salammbô* de Flaubert, à sa *Tentation de Saint-Antoine*, ni au *Germinal* de Zola. Toutefois, c'est un livre d'apparence vraie. Moins pourvu de psychologie que la *Paméla* du même abbé Prévost, ce récit est suffisamment vif pour compléter notre évocation du XVIII^e^ siècle

si précieusement documentée par Casanova, Rétif, Choderlos de Laclos et Mercier.

Mme Rachilde, qui a une grande compétence en fait de romans et en fait de chefs-d'œuvre, nous donnera la conclusion de cette contradictoire enquête :

Si je comprends bien, il s'agit de la grande querelle entre le *fond* et la *forme?*

Je crois que certaines œuvres très burinées, très fouillées, très, trop dans l'esprit des belles lettres, seront tombées dans le plus profond oubli alors que *Manon Lescaut* fera encore la joie des lecteurs sensibles aux cris humains.

Il n'y a pas de bons romans sans un *fond* d'humanité, et malheureusement ceux que tourmente la *forme* ne s'inquiètent pas assez de chercher à émouvoir ceux qui les étudient.

§

Dans une étude que reproduit **le Figaro**, M. Edmund Gosse, le grand critique anglais, nous dit les influences de la littérature anglaise sur l'œuvre d'Alfred de Vigny : *l'anglomanie d'Alfred de Vigny* Dans *Moïse*, écrit-il, on ne saurait découvrir d'autres influences que celles de la Bible et de Milton, mais *le Déluge* démontre que le poète français venait de lire *Heaven and Earth*, publié en janvier 1823, une semaine après les *Loves of the Angels*, de Moore qui lui aussi exerçait déjà une sorte de fascination sur l'esprit de Vigny : « La promptitude avec laquelle il transporta ces éléments dans sa langue est fort remarquable, et on ne l'avait pas relevée jusqu'ici.»

Plus remarquable encore sont les influences anglaises dans *Eloa*, composé au printemps de 1824. Ce poème est un hymne de pitié, de tendresse, de sacrifice, — de vain sacrifice et de pitié inutile,— et il fut reçu par la jeunesse du temps avec une admiration frénétique. Dans la *Muse Française*, Victor Hugo en rendit compte en termes aussi redondants que louangeurs et plus tard Gautier proclamait *Eloa* « le plus beau et peut-être le plus parfait poème de la langue française ». Comme exemple du romancier religieux et idéaliste, ce poème demeurera classique et donnera toujours le même intérêt à la lecture, encore que le temps ait quelque peu terni sa beauté sentimentale. C'est une variante des *Loves of the Angels*, mais le sujet est traité dans un esprit plus pur et plus éthéré que ne l'ont fait Moore et Byron... Le goût change, et, à nos yeux, *Eloa* a pris par trop l'aspect d'une figure de cire, mais rien ne nous empêche d'apprécier la magnificence des vers. Le dessin et la couleur peuvent être ceux d'Ary Scheffer, l'exécution est digne de Raphaël...

En 1826, Vigny fut présenté à sir Walter Scott, de passage à Paris, et, enflammé par son anglomanie, le poète eut l'ambition d'écrire, lui aussi, un « Waverley novel » français. Il en résulta *Cinq-Mars*, qui, pour avoir été longtemps le plus populaire de ses écrits, n'en est pas le meilleur... Ce roman, minutieuse étude à la manière de Walter Scott, enrichi par la suite

de notes et de tout un appareil historique, trahit les tendances anglophiles de son auteur par de fréquentes citations de Shakespeare, de Milton et de Byron...

Ainsi que M. Séché en a administré la preuve, c'est le 3 février 1825 qu'Alfred de Vigny épousa, à Pau, miss Lydia Bunbury, fille de sir Edward Bunbury, officier et politicien non sans importance en son temps. Agée de vingt-six ans, d'une « beauté majestueuse » que la mauvaise santé eut tôt détruite, la jeune fille flattait à tous points de vue l'excessive anglomanie du poète. Elle parlait très incorrectement le français, et même alors qu'elle était depuis de longues années la comtesse Alfred de Vigny, elle continuait à s'exprimer avec un fort accent anglais, — travers, paraît-il, fort agréable au poète qui, peu de temps auparavant, avait écrit que ses seules pénates étaient sa Bible et quelques gravures anglaises, et dont la conversation n'avait pour sujets que Byron, Southey, Moore et Scott.

Après qu'il eut quitté l'armée, en 1827, Alfred de Vigny voyagea en Angleterre avec sa femme, et c'est au retour, à Dieppe, qu'il écrivit l'un des plus splendides de ses poèmes : *la Frégate « la Sérieuse »*...

§

Voici une curieuse réponse de Bernard Shaw à une lettre que l'évêque de Kensington adressait il y a quelques semaines à lord Chamberlain et où il protestait, en son nom et au nom de ses confrères, contre l'indécence et l'immoralité d'une petite pièce en un acte, jouée au Palace Théâtre par Mlle Gaby Deslys. Cette lettre, parue dans *le Times*, est reproduite dans **le Temps.**

L'évêque de Kensington, dit-il, emploie le mot « choquant » comme si tout le monde était d'accord sur ce qui est choquant et sur ce qui ne l'est point et en dépit du fait, facile à constater, que le spectacle en question, qu'il trouve choquant, a été trouvé fort inoffensif par beaucoup de gens dont l'opinion est digne d'autant de considération que la sienne... Son initiative se base évidemment sur la conviction qu'il a, sur ce genre de question, des lumières que n'ont point les autres personnes qui vont au Palace Théâtre et que le spectacle ne choque pas. Mais si cela était suffisant pour que l'évêque de Kensington pût fermer le Palace Theatre, les non-conformistes pourraient avec autant de raison demander qu'on fermât toutes les églises anglicanes : la persécution, il ne faut jamais l'oublier, est une arme à deux tranchants.

L'évêque de Kensington prétend que la pièce en question était « suggestive », c'est-à-dire suggestive d'émotions sexuelles; mais un évêque qui, entrant dans un théâtre, déclare qu'il faut en bannir l'émotion sexuelle est aussi digne d'être écouté qu'un auteur dramatique qui, entrant dans une église, prétendrait en bannir l'émotion religieuse. La suggestion, la satisfaction, l'éducation de l'émotion sexuelle est l'un des buts les plus essentiels, les plus glorieux de l'art du théâtre : c'est une fonction qui lui est commune avec les autres arts. S'il y a dans nos musées tant de belles figures nues, c'est justement pour que les jeunes générations associent des idées de beauté à l'émotion sexuelle...

Voyons maintenant quels seraient les résultats de la suppression de

toute « idée voluptueuse » dans l'art. Cette soi-disant moralité qui ne vise qu'à étouffer ou à dégrader les émotions les plus vitales, qui sans pitié poursuit tout ce qu'il y a de divinement gracieux dans l'instinct sexuel lorsqu'il n'est pas délibérément perverti ou empoisonné, qui vit dans une perpétuelle obsession, qui est en réalité morbide et abominable, supposons pour un instant, et comme le voudraient certaines bonnes âmes, qu'on puisse l'imposer à une communauté pendant toute une génération : eh bien, je déclare que l'évêque de Kensington lui-même, au risque du martyre, enverrait sa bénédiction épiscopale au directeur du Palace en lui demandant de rouvrir son théâtre et supplierait la jeune femme, aujourd'hui l'objet de ses foudres, de reparaître sur la scène, n'eût-elle plus l'ombre d'un vêtement...

Je ne peux m'empêcher de faire remarquer à l'évêque de Kensington que si le goût des spectacles voluptueux est parfois morbide, le sentiment religieux ne l'est souvent pas moins ; si j'avais une fille aux nerfs un peu malades, j'aimerais mieux l'envoyer au Palace qu'à certaines cérémonies religieuses ; les manifestations de l'émotion politique, de l'émotion sexuelle ont toutes besoin d'être modérées, mais elles ont un droit égal à la tolérance. Je ne demande pas qu'on ferme les églises ; je ne demande même pas qu'on interdise les réunions politiques, bien qu'à mon avis rien ne soit plus absurde et démoralisant que ces manifestations ; je réclame seulement un peu de tolérance réciproque ; je demande simplement qu'on observe un peu mieux le vieux principe : « Laissons à ses erreurs celui qui se trompe ; « laissons à ses impuretés celui qui est impur ; et celui qui est juste laissons-le à sa justice ; et celui qui est saint à sa sainteté », car personne d'entre nous ne sait dans quelle catégorie il sera rangé lors du jugement final, et Mlle Gaby Deslys a droit au bénéfice du doute autant que l'évêque de Kensington.

S'il y a dans nos musées tant de belles figures nues, c'est pour que les jeunes générations associent des idées de beauté à l'émotion sexuelle! voilà la vraie moralité de l'art qui est de ne pas en avoir.

R. DE BURY.

THÉATRE

Comédie-Marigny : *Les Anges gardiens*, comédie en 4 actes, tirée du roman de M. Marcel Prévost, par MM. Jean José Frappa et Dupuy-Mazuel (29 octobre). — Renaissance : *L'Occident*, pièce en 3 actes, de M. Henry Kistemaeckers (4 novembre). — Théatre du Vieux-Colombier : *Les Fils Louverné*, drame en 4 actes, de M. Jean Schlumberger (11 novembre). — *Barberine*, pièce en 3 actes, d'Alfred de Musset (18 novembre). — Memento.

Les Anges gardiens, de MM. Frappa et Dupuy-Mazuel, qu'on joue à Marigny, sont une bonne comédie. Elle est tirée d'un roman de M. Marcel Prévost, et, s'il faut en croire son auteur lui-même, elle est « construite, claire, et suffisamment fidèle aux données du roman : aucun de ses personnage n'est trahi ». Vous savez ce que sont les anges gardiens? Ce sont ces demoiselles, nourrices, institutrices, gouvernantes étrangères, que certaines familles trou-

vent bien de donner à leurs enfants, filles ou garçons. C'est une façon de se poser dans la société, de montrer sa fortune, et un bon moyen pour ces dames d'être mamans de loin, sans rien quitter de leurs petites mondanités. M. Marcel Prévost s'élève, paraît-il, contre cette mode, dangereuse pour les enfants, tant au point de vue moral qu'au point de vue social. Peut-être cette thèse n'est-elle pas dénuée de quelque justesse. Je ne crois pas beaucoup à l'influence de l'éducation. Je n'ai pas non plus beaucoup le sens de la famille, n'ayant jamais su ce que c'est. Je ne crois pas avoir davantage la bosse de la paternité. Mais j'aurais un enfant, l'idée ne me viendrait pas de le confier à des mains mercenaires. Avez-vous jamais regardé, dans les jardins, les enfants confiés à des nourrices, à des bonnes ? Je parle en général, bien entendu ; je ne voudrais pas m'attirer, pour ce que je dis là, une réclamation du syndicat des nourrices et des bonnes d'enfants. Mais ce bambin traîné tant bien que mal par une bonne quelconque, cela ressemble assez à ces petits chiens que leurs maîtres chargent une bonne ou un domestique de sortir le soir. Avec le domestique, cela va encore. Cette sortie est pour lui une occasion de fumer une cigarette et l'animal en profite. Mais avec la bonne, c'est autre chose. La brave fille fait rapidement le tour d'un pâté de maisons, tirant le chien au bout de sa laisse, et rentre aussitôt. Naturellement, une heure après, l'animal n'ayant rien pu faire, s'oublie dans l'appartement, et c'est lui qui écope. On voit, dans *les Anges gardiens*, les différents modes de l'action nuisible de ces demoiselles venues de toutes les parties du monde pour dresser à leur façon des enfants français. Une Allemande, — c'était indiqué — entrée au service d'un député rapporteur de la Guerre, pour fournir de l'argent à son amant se laisse séduire par son patron et lui subtilise ses documents. Dans une autre famille, une hypocrite miss a si bien su conquérir l'affection d'une toute jeune fille que celle-ci n'hésite pas à quitter avec elle la maison paternelle, emportant l'argent qui pourrait sauver son père d'une débâcle de Bourse. Ailleurs, c'est une Italienne, habile à jouer la passion, qui séduit le fils de la maison, l'enlève et s'en fera certainement épouser. Enfin, toutes ces demoiselles travaillent de leur mieux pour leurs intérêts, faussant, dénaturant l'esprit et le cœur des jeunes êtres dont elles ont la garde. Les regarder agir dans la comédie de MM. Frappa et Dupuy-Mazuel ne manque pas d'amusement. Cela va vite, il n'y a pas de phrases, pas de tirades, les tableaux sont enlevés et assez réussis, et quelques répliques sont satiriques comme il convient. Ajoutez que l'interprétation est excellente dans tous les rôles. Je comprends que M. Marcel Prévost soit enchanté de ses adaptateurs. Qu'il y a longtemps que j'ai lu un livre de M. Marcel Prévost ! Cela remonte loin, à vingt ans, je crois bien. C'était *Mademoiselle Jaufre*, son livre de début, il me semble. J'ai

passé toute ma soirée, en écoutant *les Anges gardiens*, à chercher à me le rappeler. Mais vingt ans, si ce n'est plus, passés sur une lecture...

Il y a toujours dans les pièces de M. Henry Kistemaeckers, plus d'imagination que de profondeur. **L'Occident**, qu'il vient de faire représenter à la Renaissance, en est une nouvelle preuve. Cette pièce a, au reste, un grand succès. M. Henry Kistemaeckers sait mettre à la scène des personnages qui intéressent le public. Cette fois-ci, se sont des officiers de marine, dans le cadre même de Toulon. Comment voulez-vous que les spectateurs ne s'intéressent pas à des officiers de notre marine, même représentés par des acteurs? D'autant que le petit couplet d'héroïsme militaire ne manque pas, débité avec une justesse, une simplicité merveilleuses par M. Tarride. De plus, on parle, dans *L'Occident*, des méfaits de l'opium, question actuelle. Cela encore donne de la vie à la pièce. Elle en a d'ailleurs en dehors de cela. Le lieutenant de vaisseau Cadière a ramené avec lui à Toulon une petite Marocaine, Hassouna. Il en a fait sa maîtresse et il en est adoré. Mais Hassouna apprend que les gens de sa tribu et ses parents eux-mêmes ont été massacrés par les boulets d'une canonnière française qui avait pour commandant Cadière lui-même. Elle travaille alors à venger ses morts, en séduisant et en amenant à déserter un jeune enseigne, Arnaud, que Cadière aime comme un fils. Cependant, rassurez-vous. Si la pièce ne finit pas vigoureusement, elle finit noblement. Au théâtre, c'est souvent que la noblesse ou ce qu'on appelle ainsi remplace la vigueur et la hardiesse. Au moment où Arnaud va partir avec Hassouna, Cadière survient. Un incendie vient justement d'éclater dans la rade à bord d'un bâtiment. Tous les camarades y courent. Cadière invite Arnaud à les suivre, le met en demeure de choisir entre la désertion et le devoir. Arnaud balance, hésite, retenu par les paroles insidieuses d'Hassouna. Finalement, c'est Cadière qui l'emporte. Arnaud avec lui s'élance au feu. Est-ce trop dire que la Marocaine Hassouna est le seul personnage intéressant de la pièce? Il me le semble du moins. J'ignore la vengeance, mais je la comprends. Songez aux sentiments que doivent nourrir à notre égard les malheureuses populations que nous allons là-bas déposséder, massacrer avec une cruauté qu'on ne nous dit pas, mais qui est certaine. Quand je dis : nous, c'est façon de parler, car je m'en voudrais, pour ma part, d'accomplir de ces belles actions. N'est-il pas juste, logique, humain, je dirai même mérité, que ces sentiments soient des sentiments de haine? Mais il est entendu que tous ces gens sont des brigands et que nous sommes seuls des héros. Inutile d'insister. J'ai dit tout le talent de M. Tarride dans le rôle du lieutenant Cadière. C'est Mme Suzanne Després qui joue Hassouna. Passer du personnage d'Hamlet à celui de cette

petite Marocaine amoureuse, sauvage, ironique, haineuse et dissimulée, et le jouer avec cette vérité! C'est d'une belle diversité.

Le Théâtre du Vieux-Colombier est un théâtre très intéressant. On y voit ce qu'on ne voit pas ailleurs, comme salle, comme pièces, comme mise en scène, et même comme public. Il faut féliciter grandement M. Jacques Copeau, son directeur, pour cette entreprise. Si elle dure, ce qu'il faut souhaiter, nous lui devrons peut-être quelque chose de nouveau dans notre théâtre. Pour le moment, il semble qu'on n'y soit encore qu'à l'art, à l'érudition et à la littérature pure. Je ne veux pas dire par là que **Les Fils Louverné**, la première pièce nouvelle que le Théâtre du Vieux-Colombier a représentée, n'a pas son intérêt. Bien au contraire. Je connais un livre de M. Jean Schlumberger : *L'Inquiète paternité*, livre étrange, un peu insaisissable, tout en psychologie, en raccourcis quelquefois surprenants, un livre uniquement cérébral, pourrais-je dire, en tout cas un livre qui sort vivement de l'ordinaire. *Les Fils Louverné* s'y apparentent très exactement. C'est bien le même esprit qui anime l'un et l'autre, un esprit fait de scrupules, sans cesse en mouvement, dominé par une morale élevée, sans doute, mais étroite aussi, et qui lui ôte toute franchise, comme toute liberté. Les personnages de M. Jean Schlumberger sont comme l'Alissa de *La Porte étroite* de M. André Gide : ils m'étonnent, ils peuvent m'émouvoir, et au fond ils ne me sont pas sympathiques. Je les plains pour leurs souffrances morales, tout le réseau de scrupules dans lequel ils se débattent, la violence qu'ils se font volontairement à eux-mêmes, mais en même temps ils me restent étrangers, ils me choquent même, pour cette dépendance, cette contrainte qu'ils acceptent, ce pli religieux qu'ils montrent. Sont-ils vrais? Cela se peut. Sont-ils vivants vraiment? Cela me paraît une autre chose. En tout cas, il ne me paraît pas que ces choses, ces peintures purement psychologiques conviennent au théâtre. Je dis cela d'ailleurs sans y insister autrement. Pourquoi, en effet, ne pourrait-on pas tout représenter au théâtre? Il faut pourtant bien reconnaître que les personnages des *Fils Louverné* sont très spéciaux. Ils n'ont rien de cette vérité générale qui, elle, est nécessaire au théâtre. M. Jean Schlumberger nous montre deux frères, des fermiers, en pleine campagne, chacun très différent de l'autre comme caractère, dont l'un a été frappé tout jeune par cette phrase entendue à l'église, — je devrais dire au temple : — « Celui qui domine sur son cœur vaut mieux que celui qui prend une ville » et a employé désormais toute sa vie à se conformer à ce précepte, abandonnant à son frère sa part de propriété, la femme qu'il aime, le droit de commander et d'agir, jusqu'au jour où, son caractère véritable reprenant le dessus, le conflit éclate. Je tiens à le dire : comme réalisation, c'est étonnant. C'est

plein au possible. Pas un mot inutile. Pas une réplique qui ne soit pleine de choses. Ces deux frères sont de vrais analystes et qui savent s'exprimer. Mais justement c'est cela qui nuit à l'œuvre en tant que théâtre. On écoute, on apprécie, on admire l'intelligence, l'analyse profonde, mais pas un instant on est ému et aucun de ces personnages n'intéresse vraiment. C'est uniquement cérébral, et cela, dans je ne sais quelle atmosphère de religion puritaine, sèche, oppressive. Comment écrit-on des œuvres comme *Les Fils Louverné* ? Sont-elles tout extérieures à leurs auteurs ? Cela m'intéresse, moi qui ne sais que raconter. Il semble que s'y montrent des esprits à qui la vraie liberté manque, qui hésitent sans cesse, qui ne disent jamais rien qu'à demi, qui n'ont pas une hardiesse sans s'en accuser aussitôt, rongés de scrupules, d'analyse, dela peur du péché.

Je ne saurais dire trop de bien de l'interprétation des *Fils Louverné*, avec MM. Dullin, Roger Karl et Mme Gina Barbieri. Mme Blanche Albane surtout a été absolument parfaite dans son rôle.

Le Théâtre du Vieux-Colombier a également remonté la **Barberine** de Musset, qui est un joli conte de poète. Il faut aller voir cela aussi, tout comme *les Fils Louverné*. Mise en scène, assemblage de couleurs dans les costumes et dans les décors, interprétation, c'est un enchantement.

Memento. — Vaudeville : *La Dame du Louvre*, comédie-bouffe en 3 actes, de MM. G. Timmory et J. Manoussi (6 septembre). — Théâtre des Arts : *Le Droit de mort*, drame en 2 actes, de MM. Johannès Gravier et A. Lebert. *Le Cœur en panne*, comédie en 3 actes, de MM. Pierre Bossuet et Georges Léglise (31 octobre). — Théâtre Impérial : *Un malheur n'arrive jamais seul*, tragédie de M. Félix Galipaux. *Express Agency*, fantaisie de MM. Henri Falk et Maurice Dumas. *La Griserie du tango*, pantomime de M. Paul Franck, musique de M. Edouard Mathé. *Un virtuose*, comédie bouffe de MM. Wilnod et Henry Roy. *A la bonne Franckette*, revue de MM. Jean Bastia, Jules Moy et Moriss (7 novembre). — Théâtre Léon Poirier : *Le Veau d'or*, comédie satirique en 3 actes, de M. Léon Gleize (12 novembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Le Théâtre des Champs-Elysées. — L'Acoustique de notre Opéra.

On sait que le **Théâtre des Champs-Elysées** a dû fermer ses portes un mois après sa réouverture d'automne. C'est un événement regrettable à tous égards, mais dont on peut pourtant n'être qu'à moitié surpris. On doit certes louer hautement le promoteur de cette entreprise, malgré son échec d'ailleurs des plus honorables, en somme. M. Gabriel Astruc est un lanceur d'affaires dont les façons, en matière de réclame, ont pu souvent choquer les âmes délicates. Il

n'en reste pas moins que son initiative aventureuse nous valut de connaître et d'adopter *Salomé*, dont notre Opéra ignorerait probablement encore sans lui jusqu'à l'existence ; aboutit, en contribuant à implanter chez nous les *Ballets russes* et parfois en leur faisant concurrence, à créer, avec une « Grande Saison de Paris » d'appellation peut-être à l'excès ronflante, de teneur quelquefois un peu mêlée, un mouvement d'effervescence musicale évidemment précieux et désormais durable parce que devenu nécessaire; enfin réussit à doter notre capitale d'un théâtre lyrique à bien peu près modèle. En ajoutant que, musicalement parlant, l'activité de ce théâtre fut fréquemment du plus réel intérêt artistique, qu'on tenta même d'y fonder une *Société des Nouveaux Concerts* dont les programmes se distinguaient avantageusement de ceux des sociétés rivales assoupies sur leurs vieux lauriers, on accordera que ce ne sont point là de minces mérites et qu'on ne saurait ménager les félicitations à celui dont les efforts variés ont eu ces résultats divers. Seulement, peut-être ces efforts multiples n'ont-ils pas moins manqué de cohérence et de réflexion que de volonté personnellement quelque peu compétente. On a l'impression qu'il y ait une certaine dose de naïveté dans le cas de M. Gabriel Astruc, et que son audace optimiste se soit perpétuellement déclenchée au petit bonheur des occasions ou des rencontres, tablant sans précaution sur le snobisme et escomptant la chance. Si celle-ci l'abandonna au moment où il réalisait son plus beau rêve, c'est sans doute surtout qu'habitué aux organisations occasionnelles il méconnut les conditions d'une entreprise régulière. On peut discuter tout d'abord l'emplacement du Théâtre des Champs-Elysées. Situé à l'écart de tous les centres, insuffisamment desservi par les métros ou moyens de locomotion analogues, il n'est guère à proximité commode que d'une clientèle fortunée à laquelle son luxe semble particulièrement s'adresser, mais qui, précisément, est en majorité généralement absente de Paris durant six ou huit mois sur douze. Il contient, à la vérité, de vastes galeries accessibles aux bourses modestes, d'où on voit et entend fort bien, mais, quoiqu'on eût diminué le prix des autres places, l'obligation de la « toilette de soirée » dans une grande partie de la salle embête, décourage et écarte un public moyen, bourgeois ou cultivé, qui n'aime pas monter au dernier étage ni se mettre en habit, sans compter les visiteurs impromptus qui viendraient, tels qu'ils sont nippés, prendre un fauteuil après dîner. Par de semblables errements autant peut-être que par sa situation ingrate, le Théâtre des Champs-Elysées se privait de ressources régulières que ne pouvait évidemment compenser la prodigalité éphémère du Tout-Paris des galas et des ballets russes. Le snobisme montrait ici le bout de l'oreille ; il ne sévit pas moins fâcheusement ailleurs. C'est ainsi que la célébrité d'un ténor usagé lui fit confier le

poste de metteur en scène, et on put constater les tristes exploits de M. Van Dyck dans le *Freischutz* et la part qui lui revint dans le four de *Benvenuto*. Le choix de ces deux ouvrages pour amorcer un répertoire témoignait fort plausiblement de préoccupations artistiques, mais aussi peut-être de quelque inexpérience téméraire qu'animait un assez transparent souci du « sensationnel ». Il est vraisemblable que M. Astruc y fut engagé sans trop savoir où il allait. S'il avait peut-être vu jouer le *Freischutz* à l'Opéra, sans doute ne connaissait-il de *Benvenuto* que tout juste son Ouverture, à l'instar de beaucoup de gens, d'ailleurs. En présentant le chef-d'œuvre de Weber sous sa forme originale, il se distinguait certes de l'Opéra, mais en réalité, il offrait à un auditoire de théâtre une restitution historique dont la piété apparaîtrait plutôt du ressort de l'érudite Schola. L'épreuve ne servit qu'à dévoiler la puérilité du texte de l'honnête Kind et à démontrer le tort que peut aujourd'hui causer à la musique les intermèdes dialogués propres à un genre désuet dont le drame wagnérien sonna le glas définitif. La torpeur du bâton — « célèbre », lui aussi, — de M. Weingartner se chargea d'asséner le coup de grâce. D'autre part, si la tentative était certes des plus intéressantes pour les mélomanes avertis, l'inanité conventionnelle du livret faisait de la reprise de *Benvenuto* un risque que pouvait seul hasarder un théâtre pourvu, comme l'Opéra-Comique, de plusieurs séries d'abonnés — et aussi d'un metteur en scène hors de pair. Le « célèbre » M. Van Dyck déploya la plus « gailharde » sérénité à rater sans pitié jusqu'à l'intermittent pittoresque qui peut-être eût entravé la chute. Avec *Lucie de Lamermoor* et *le Barbier* pour lendemain à ces soirées, on n'est guère étonné que ce début de répertoire n'ait point attiré la foule ni séduit bien longtemps les amateurs. *Pénélope*, qui s'y joignit bientôt, fut surtout un succès d'estime, nonobstant la fonction et la célébrité de son auteur, et malgré des beautés purement musicales qui s'accommodaient mal, au surplus, de la piètre qualité du poème. L'œuvre pourtant, quoique un peu monotone au théâtre, permit cahin caha d'attendre la venue des Russes et d'inaugurer l'ère des maximums. Ere brève, malheureusement, car, nos amis et alliés partis, une clôture hâtive attesta l'impuissance de *Pénélope* et de ses acolytes à la prolonger d'un jour. Aussi ne fut-on pas peu stupéfait de voir le Théâtre des Champs-Elysées rouvrir ses guichets en octobre avec la même et identique affiche. Ici, il semble bien que M. Gabriel Astruc ait à faire son *mea culpa* pour s'être inconsidérément endormi dans les délices tout-parisiens de Deauville au lieu de se consacrer tout entier à un labeur indispensable. Avec la saison russe et les vacances, il eut à sa disposition quatre bons mois pour exercer sa troupe et préparer sa rentrée. Que n'a-t-il profité de ce délai propice ? Il nous

avait promis tant de belles choses ! S'il avait commencé par *Boris*, continué par *Elektra* et *Ariane à Naxos*, il aurait pu sans doute atteindre sans encombre l'échéance tutélaire de *Parsifal*. Il en fut réduit aux *Trois Masques*, de M. Isidore de Lara, ou peut-être, pour d'inscrutables raisons, les préféra, et *Boris Godounoff* arriva trop tard. La veille de la première annoncée, il lui fallut s'avouer vaincu et forcé d'arrêter les frais ; et l'unique représentation du chef-d'œuvre de Moussorgsky fut due au désintéressement des artistes qui tous, ce soir-là, jusqu'aux plus humbles, jouèrent *gratis pro deo*, pour l'honneur, se contentant d'être récompensés du joli geste par une ovation spontanée et rarement plus élégamment justifiée. En somme, le désastre semble avoir été provoqué par une imprévoyance évidente, doublée d'une incompétence artistique qui, loin de refuser conseils et collaborations, les accueillait sans discernement perceptible. M. Astruc était certainement rempli d'intentions excellentes, mais vagues, et devait s'en rapporter à autrui pour les réaliser. Le disparate de ce qu'il accomplit dans son entreprise avortée est le reflet du désarroi de son activité directrice et du méli-mélo de ses collaborateurs « célèbres » ou fortuits. Ce qu'il nous a donné, au cours de cette campagne malheureuse, n'en fut pas moins pourtant, en résumé, d'un intérêt musical parfois exceptionnel, auquel il convient de rendre un très sincère hommage. On peut douter que le Théâtre des Champs-Elysées renaisse de ses cendres, du moins conformément à la conception de son fondateur. Trop d'obstacles semblent s'opposer à une exploitation régulière rémunératrice, eu égard aux frais considérables que comportent les éléments d'un théâtre lyrique. Il y faudrait un mécène intelligent, satisfait de joindre quelquefois les deux bouts, mais ne l'exigeant pas, et le seul que nous possédions vient justement d'être nommé directeur de l'Opéra. Par sa situation, son faste, l'agencement plus spécialement mondain de ses places et le prix obligatoirement élevé du plus grand nombre, ce bel édifice ne paraît guère se prêter favorablement qu'aux festivalités passagères de spectacles plus ou moins « de gala ». Il serait assurément déplorable et pénible qu'une telle salle et une telle scène échouassent au cinéma économique. C'est cependant le sort qui pourrait bien guetter le Théâtre des Champs-Elysées en dehors de la « Grande Saison de Paris ». Mais celle-ci même est menacée d'un danger redoutable. Déçu de ses espoirs subventionnés, on raconte que M. Pedro Gailhard s'agite, se propose, « étudie une combinaison ». Ce serait le coup du lapin. Pour ce pauvre Théâtre des Champs-Elysées, le cinéma est peut-être encore préférable. Entre deux manières de mourir, mieux vaut évidemment choisir la moins grotesque.

Il y aurait pourtant un moyen de sauver le Théâtre des Champs-

Elysées et de l'utiliser profitablement pour tout le monde : ce serait d'y transporter **notre Opéra** avec ses abonnés et son répertoire. En vendant le monument Garnier à la Banque de France ou à un quelconque Etablissement de Crédit, l'Etat récupérerait un capital dont la subvention ne représente qu'une partie des intérêts. Il lui resterait de quoi acquérir le théâtre de M. Astruc et exproprier la comédie de M. Poirier afin de faciliter les accès ou sorties et le mouvement des voitures. Il ne semble pas douteux que la consécration officielle ait pour résultat d'inciter les compagnies de transport à assurer par de nouveaux services toutes communications désirables. On gagnerait à cet échange d'inappréciables avantages : une salle à la fois confortable, de haut goût et admirablement appropriée à son objet, une acoustique supérieure et sans doute aisément améliorable encore, une scène de justes dimensions et aménagée selon les progrès modernes en l'espèce, enfin une diminution de plus de quarante pour cent sur les dépenses quotidiennes. La subvention aidant, notre Opéra pourrait évidemment ainsi posséder une troupe qui ne soit plus la risée des étrangers ou provinciaux en voyage, jouer tous les jours de la semaine, multiplier les reprises ou résurrections des chefs-d'œuvre du passé en même temps que les révélations contemporaines pour le plus grand bien de notre art et de notre culture musicale. Ce serait l'idéal ; et s'il est vrai que M. Gabriel Astruc soupirerait alors légitimement le *sic vos non vobis*, on le consolerait en lui dressant un buste au contrôle ou dans les couloirs. Mais, comme ce serait l'idéal, il est certain naturellement que cela n'arrivera pas. M. Astruc peut être bien tranquille de ce côté. On continuera à engloutir des sommes fabuleuses à l'Opéra actuel et à y exténuer des efforts sans se résoudre même à reconnaître carrément son vice capital et se décider à tenter, pour le moins, d'y remédier. J'y suis retourné récemment, à l'occasion des *Maîtres-Chanteurs*, et je conçois fort bien, en somme, que les architectes le respectent et même l'admirent. S'il déconcerte volontiers notre sensibilité, peut nous paraître laid par maints détails, ce monument n'en incarne pas moins, avec quelque majesté harmonieuse en sa lourdeur poncive, le style d'une époque dont nous sommes trop près encore, et où nos petits-neveux découvriront sans doute des beautés qui nous échappent pour être encore incapables de les goûter faute d'un suffisant recul dans le temps. L'Opéra de Charles Garnier est évidemment un remarquable morceau d'architecture. Le malheur, c'est qu'il est un Opéra et qu'on y entend à peine la moitié de la musique qu'on y joue. Pour *les Maîtres-Chanteurs*, c'était même tout au plus le quart. La polyphonie merveilleuse qui ruisselle à pleins bords dans ce radieux chef-d'œuvre était d'un bout à l'autre défigurée parfois jusqu'à l'insoupçonnable et même çà et là littéralement escamotée. Il n'existe assurément pas dans tout

l'univers une salle où l'orchestre résonne aussi mal qu'à l'Opéra. Le *piano* des cordes y équivaut à un lointain froufrou confus; leur *pianissimo*, au silence. Les bois y manifestent une aigreur acétique inconnue autre part que là. Dans la douceur, les cors y sont enroués ou aphones, les trompettes pâteuses et vulgaires comme un piston de foire. Dans les *forte*, le gueuloir des trombones domine brutalement les cuivres égosillés et écrase ou annihile tout le reste. L'ensemble est déséquilibré, sonne à la fois sourd, grêle, criard, rauque et grossier. On n'entend que par bribes un discours instrumental incohérent, pendant que la voix des chanteurs semble tantôt brailler tantôt s'évaporer au sortir de leur bouche ouverte. Nulle musique ne saurait résister à un pareil traitement. On peut sans doute tout réformer à l'Opéra et l'avènement de M. Jacques Rouché est pour en garantir l'espérance, mais on n'en sera pas beaucoup plus avancé tant qu'on n'aura pas transformé son acoustique. C'est là le nœud de la question, et un vrai nœud gordien embrouillé par les architectes. Il faudra bien pourtant qu'on en arrive à le trancher avec ou malgré eux, car enfin, tout de même, un Opéra est fait pour y entendre la musique qu'on y vient écouter.

JEAN MARNOLD.

ART

Le Salon d'Automne. — Le Salon d'automne est bien, très bien, un peu sage; je ne veux pas dire qu'il soit pompier, il est assez généralement audacieux pour que de bonnes œuvres de technique modérée y apparaissent vieillottes ou effacées, telle Rosalinde vis-à-vis de Juliette. Mais le jury, dit-on, a été sévère pour les tout derniers efforts. C'est son droit, son droit absolu. Ce jury du Salon d'Automne, choisi par le sort parmi les sociétaires, est le moins récusable des jurys. Mais il est un peu influençable, comme tous les jurys. Cette année, il a eu tort de n'être pas très accueillant aux techniques les plus hasardées, parce qu'il semble avoir obscurément ressenti une certaine inquiétude, devant ou plutôt derrière les vaines menaces qui avaient tonné contre le Salon d'Automne, dans la Presse et à la Chambre des députés. D'avance, on a cru devoir pallier cela, car Frantz Jourdain, que j'ai toujours regretté de ne pas voir occuper un rang élevé dans la diplomatie de notre pays, avait demandé à Marcel Sembat la préface de son catalogue. C'est en effet Marcel Sembat qui à la tribune avait dissipé l'orage, mis en déroute les amis de M. Lampué et de M. Cormon, dissipé M. Jules-Louis Breton, leur porte-paroles, et rallié les députés aux idées d'indépendance et de libre exposition congruentes à notre civilisation. Le Salon d'Automne y a gagné une étincelante préface, et pourtant incomplète, car on ne peut tout

prévoir et Sembat n'a pas prévu, ne pouvait deviner que, cette année, pour la deuxième fois, le jury du Salon d'Automne serait affligé d'un collaborateur fâcheux, oiseux, déplacé comme un furoncle sur le nez d'une belle femme, à savoir M. le Commissaire, lequel n'a pas été bon enfant vis-à-vis d'une œuvre de M. Van Dongen, intitulée *Tableau*, qui méritait peut-être ce titre expressif, mais qui, émanant d'un artiste tel que M. Van Dongen, avait droit au respect de M. le Commissaire. Comme M. le Commissaire n'est sans doute pas venu exprès, averti qu'il y avait un Van Dongen subversif, il faut donc croire que toute exposition reçoit préalablement la visite d'un fonctionnaire, moraliste d'Etat et moralisant de profession; il serait intéressant de savoir si un semblable fonctionnaire, aussi actif qu'au Salon d'Automne et aux Indépendants, visite aussi le Salon officiel, où tant de vilains nus se relèvent en bosse. Pendant ce temps-là, celui où le commissaire fait la chasse à M. Van Dongen ou à M. Biégas, les apaches s'amusent. Comme le commissaire est pressé, il lui est arrivé de laisser passer de parfaites inconvenances que je me garderais de lui préciser. Elles étaient fort mal peintes. Je souhaite fort que, l'année prochaine, un audacieux cubiste tende un piège à ce fonctionnaire et, sous le couvert de l'hermétisme de sa technique, lui joue un tour pendable. Ce serait de bonne guerre.

§

Les rétrospectives du Salon d'Automne ont été réservées à des sociétaires disparus. Il a été juste de concéder des petites salles à l'œuvre de Lopigisch, bon ouvrier de la première heure du Salon d'Automne, et à Amédée Joyau. A l'Art décoratif, une salle entière a été consacrée à l'art populaire russe. Il y a là des choses charmantes, mais on ne pourrait dire qu'elles étaient inconnues tout à fait. Espérons que ce n'est pas une rétrospective.

La rétrospective de Bonhommé est fort intelligemment présentée par M. Schnerb, excellent critique et remarquable peintre, comme le prouvent les quatre paysages qu'il expose à ce Salon.

Nous avons dit récemment ici, d'après l'article de M. Schnerb à la *Gazette des Beaux-Arts*, la lamentable histoire des grands tableaux de Bonhommé et comment un ingénieur les fit lacérer. Sans doute ce savant n'y trouvait pas reproduit, dans toute sa netteté, l'outillage de l'usine moderne, et la leçon de choses lui paraissait insuffisante. Pourtant, l'œuvre de Bonhommé fut, pour son temps, techniquement très exacte. Ce ne serait d'ailleurs qu'une de ses qualités. De tout ce qu'on expose ici, il résulte un aspect de grande probité, de force volontaire et de désir de neuf, souvent réalisé. Bonhommé fut un précurseur. Sa place lui est acquise ; on parlera de lui, un peu comme on parla des frères Lenain, et d'autres qui furent véristes à une épo-

que où la vérité pittoresque de la vie populaire n'était point la plus grande province de l'art pictural, mais son plus infime canton.

Le Salon d'Automne avait un invité étranger et de marque, le peintre suisse Hodler. Plusieurs fois déjà M. Hodler avait paru à nos expositions. Le caractère un peu sombre et très idéaliste de ses compositions, ainsi qu'une certaine vigueur très appuyée de son dessin et la sévérité de sa couleur, avait éloigné de lui le succès de mode. Ce succès M. Hodler l'a trouvé en Suisse et surtout en Allemagne. L'Allemagne qui avait, sous une influence anglaise, pris comme maître peintre, tardivement il est vrai, en face de Lembach Arnold Bœcklin, qui était Suisse aussi, l'a remplacé dans son admiration par M. Hodler, et l'influence de M. Hodler existe, en Allemagne, encore qu'il soit difficile de n'y pas considérer l'influence des dernières écoles françaises comme prédominante. Il est fort douteux que M. Hodler trouve en France un succès parallèle à celui qu'il a en Allemagne, les qualités et les défauts de son art y faisant également obstacle. Il a les qualités synthétiques et aussi certaines raideurs des gothiques. Sa force est grande, sa gravité de conception émeut; son relief est ardent, sa justesse extraordinaire. L'esprit même de sa composition, la sculpturalité de sa peinture le mettent à part. Esprit très distingué, exécutant remarquable, il ne séduit pas. Son *parallélisme* est une méthode individuelle et qui lui convient sans doute parfaitement ; elle n'est point, comme dit M. Morhardt, la base d'une esthétique générale et il est peu probable qu'elle le puisse devenir, au moins en l'état actuel de ses exemples.

Ce qui n'empêche point les fresques de M. Hodler, quand elles sont en place, comme au musée de Zurich dans la salle des armes, de produire une grande impression. Peut-être ce qui manque le plus à cette *unanimité*, qui est le gros morceau de son exposition, c'est de n'être pas vue en son cadre et en sa place. On ne peut d'ailleurs que s'intéresser à un art aussi savant, de tendance aussi philosophique et de si haute ambition. Mais peut-être ce qu'on comprend le mieux dans cette œuvre, ce sont de robustes portraits qui sont bien de la famille de ceux des Primitifs germaniques. Un critique allemand a publié tout récemment un livre intitulé : *Cézanne et Hodler*. C'est beaucoup pour M. Hodler. Le sous-titre du livre place Cézanne et Hodler en première ligne de l'avenir pictural. C'est peut-être d'avance un peu bien définitif pour tous les deux. D'ailleurs, sur ce que dira l'avenir, mon confrère d'outre-Rhin et moi-même nous en sommes aux hypothèses et elles se valent toutes, à peu près.

Parmi nos vieux maîtres encore si robustes de forte jeunesse artiste, le Salon d'Automne ne nous montre que Jules Chéret, et quand je dis nous montre, c'est vraiment une façon de parler, car c'est de

l'ombre obscure qu'émerge un admirable pastel aux jaunes éclatants intitulé *Mascarades* et des dessins dont certains peuvent être indiqués comme des meilleurs parmi ceux de Chéret.

M. Matisse a exposé un portrait sans cadre. Pourquoi ? Est-ce une théorie ? La question du cadre a souvent préoccupé les peintres à techniques nouvelles. Saurat avait tenté de le résoudre par le précepte et l'exemple. Il entourait le tableau d'une bordure où les tons principaux du tableau se continuaient en symphonie de couleurs par points juxtaposés. Le défaut de cette technique c'était qu'après il fallait encore chercher une formule de cadre qui convînt à cette bordure et le limitât. Il est évident que pas de cadre du tout, c'est plus simple. M. Matisse a une grande et légitime influence. Attendons-nous pour l'avenir à l'exposition de nombreux tableaux décadrés, et le Salon d'automne comptera un groupe d'ennemis de plus, les encadreurs. Le portrait en lui-même est déconcertant ; on ne s'explique pas la cavité des yeux, les lèvres noires, et pourtant la statique de l'œuvre est belle ; on se sent devant un bon peintre.

Il n'y a aucune objection à faire au portrait de M. Paul Valéry par M. Georges d'Espagnat. Cela apparaît fort vivant, équilibré, aussi exact que la nature, et puissant. Le portrait est un peu la pierre de touche des écoles nouvelles. Les pointillistes y avaient échoué ; les cubistes y réussiront-ils ? En tout cas, ils y tâchent. M. Albert Gleizes présente un vigoureux portrait de M. Figuière dont il a été dit (plaisanterie facile) qu'il était en plusieurs volumes. Il y a là de la vie, de l'énergie contrariée par un parti-pris qu'on ne peut accueillir sans réserve, sans beaucoup de réserves. Mais on peut se demander si ces parti-pris excessifs d'aujourd'hui n'ont pas été encouragés par l'engouement dont ont bénéficié hier encore d'autres parti-pris aussi violents, s'ils laissaient le velouté de la peinture plus souple et la vision ordinaire du dessin un peu plus intacte. Tout de même l'épreuve du portrait n'est pas aujourd'hui définitive pour le cubisme. Ce n'est pas l'échec, non plus ce n'est pas la victoire ; loin de là ; mais ces jeunes gens ont pour eux, devant eux, le temps et la vie, comme dirait Paul Adam.

Il y a de belles choses de Charles Guérin, notamment un beau portrait de femme, très solide et très séduisant. De M. Lebasque quelques jolies toiles très fines, de tons charmants. M. Lebasque apparaît comme un petit Watteau de la jeune fille. M. Laprade s'épand en modèles voulus de tapisseries un peu floues, et M. Flandrin en modèles involontaires de tapisseries rectilignes et un peu sèches. Les paysages de M. Camoin soutiennent sa réputation ; ceux de M. Viviès-Apy augmentent la sienne. Quoique un peu noirs pour des paysages de Provence, ils sont larges et solides. M. Viviès-Apy a eu la bonne idée de peindre les *Artauds*, ce hameau que Zola décrit dans

la Faute de l'Abbé Mouret, et son bon paysage s'annexe un incontestable intérêt documentaire de bon aloi. M. Friesz encadre une femme couchée dans un hamac de belles natures mortes, d'un beau style, d'une belle couleur; sa femme étendue est vraie, vivante, bien peinte. Ce qui reste de l'exposition de M. Van Dongen est d'un joli pittoresque. M. Verhoeven s'assagit et il fait bien. Il demeure aussi coloré et ses Javanaises s'imposent par un bon dessin ; ce sont là des images très séduisantes.

Les mysticismes ardents et un peu heurtés de M. Desvallières surprennent. Il y a un joli ragoût coloré dans sa *Fuite en Egypte*, où la nature (une nature décorative) tient plus de place que les personnages. M. Piot a une fresque curieuse et attrayante. M. Bonnard ouvre une large fenêtre sur une chambre ensoleillée pleine de fleurs et de couleurs vives. Le panneau de M. Chapuy est intéressant: des Seines sombres et mélancoliques, au-dessus de tableautins sur la vie populaire ardents et jolis. Il y a dans ce double effort à capter toute la tristesse du Paris moderne une tentative des plus heureuses. Le tableau de M. Maurice Denis est d'une jolie couleur douce. Les nombreux admirateurs du peintre y trouvent nombre des plus hautes et belles qualités. Peut-être exagèrent-ils un peu. M. Girieud est très en progrès avec de bons paysages et une *Toilette de Vénus*, d'allure classique, à laquelle on ne peut plus adresser les anciennes objections que soulevait le faire de ce peintre. Il n'y a plus de raideur dans les figures. La nature y vit réellement. C'est un bon tableau. M. Lombard n'est pas loin de M. Girieud comme tendance. Sa *Bethsabée* est une très belle page, d'une parfaite élégance de figures et de belle coloration. C'est un des meilleurs tableaux du Salon. Voici deux œuvres qui militent pour le classicisme, mais c'est un classicisme qui a fait ses classes impressionnistes.

Un intérêt tout particulier s'attache au beau panneau de M. Picart Le Doux; deux nus de femmes, fermement peints, un port de Saint-Nazaire aux eaux calmes et miroitantes, une belle figure rustique admirablement campée. M. Ottmann, subtilement et légèrement, peint ses femmes à leur toilette et peint de jolis jardins. M. Valtat a deux très belles pages, fouettées de soleil, de séduction parfaite. M. Urbain a peut-être été supérieur à son exposition de cette année, mais son *Tennis* est néanmoins une belle œuvre. M. Charlot est robuste et synthétique, de belle conscience. M. Richard Ranft a deux tableaux ; le meilleur sans doute est cette répétition de ballet, d'harmonieuse coloration et aux mouvements si justes. Il y a dans l'exposition de M. Voguet une bonne étude de femme. M. Synave, très en progrès, expose de jolis gestes féminins dans des intérieurs fleuris. M. Jacques Blot a un tableau très séduisant, *les Heures Dorées*. Il y a de la franchise dans les intérieurs de M. Borgeaud, une

sombre vigueur dans les pages passionnées de M. Marcel Lenoir.

§

Il faut mettre tout à fait à part M. Suréda, qui est actuellement notre orientaliste le plus complet. Sa *Collation de mendiants*, ses *Mauresques sur une terrasse* sont du plus beau luxe coloré : la vérité des mouvements, la valeur du type éthique, la richesse des natures mortes y sont tout à fait remarquables. M. Suréda s'affirme de plus en plus un peintre tout à fait du premier ordre. M. Zak arrive à des colorations exquises. Ses paysages de féerie présentent des eaux de lapis clair parmi des terrains dont la stylisation des formes concourt à un très heureux effet. M. Challié est toujours séduisant. M. Tristan Klingsor continue à prouver la valeur des poètes quand ils veulent (et peuvent) être aussi des peintres. M. Chenard-Huché reste un beau peintre des villes provençales. M. Bausil assombrit sa palette. C'est dommage pour un si excellent coloriste. M. Boggio est toujours le remarquable paysagiste que l'on sait et son *Enlèvement romanesque* a beaucoup de grâce ; et il faut citer à la hâte les paysages de M. de La Villéon, encadrement précieux de contes populaires, les brumes de M. André Barbier, les belles visions d'arbres et d'eau de M. Altmann, les paysages de midi de M. Bacué, ceux un peu flottants, mais fort intéressants, de M. Bergevin, la solide peinture de M. Asselin, de M. Blanchet, de M. Dusouchet un peu académique, mais forte en beaux thèmes ; les paysages de M. Chamaillard, de fort joli ton, la fenêtre bien colorée de Mlle Madeleine Dayot, les ciels tourmentés de M. Diriks, les portraits gracieux et nerveux de M. Fornerod, ceux de Mlle Hassenberg, qui a une fort jolie et spacieuse nature morte, la danseuse élégante et fraîche de Mme de Jong, un nu de M. Graënzow, les œuvres de Mme Lirow, de M. Mainssieux, très en progrès et peignant très large, de M. Le Petit, Le Mordant, Madeline, très vivant, de M. de Mathan, souple, de M. Oberteuffer, très fin, de M. Bloos, très agile, de M. Pecciatte, excellent coloriste, un nu très établi et aussi un bon portrait de M. Thomas-Jean, des pages provençales de M. Fernand Olivier, excellent artiste à la souple vision, les Bretagnes de M. Piet, les *Maternités* de Tarkow, les dessins de M. Ouvré, portraits excellents de J.-H. Rosny aîné, de Maurice Ravel, de Léon Moreau, de de Max, un peu durs d'aspect, mais pleins de vérité, les tableaux d'élégance juste et fort bien peinte de M. Renaudot, les danseuses de Mme Beaubois de Montoriol, les aquarelles fraîches de Mme Anna Diricks, le grand paysage marin plein d'air et d'espace de M. Maufra, les vibrantes colorations de M. O'Connor, de jolies pages de M. Puy, les larges dessins de M. de Warocquier, des paysages de M. Adolphe Jean, MM. Horton, Kaufmann, Morerod, Paviot, les curieuses espagnolades de MM. de Zubiaure, le portrait équestre de M. Lavery, les portraits de Mlle Rice, de

M. Nordfelt, les paysages de M. Vahrenhorst, un portrait de M. Zinowiew, de M. Raulin, un amusant *Tanger*, les vives colorations de M. Butler Clark, les paysages d'une belle émotion de l'abbé Pascal. A citer encore Mme Roboa, M. Claude Rameau, MM. Seyssaud, Reneffer, Gropeano, Lanquetin, un solide portrait de Léon Lafage par M. Domergue-Lagarde, etc..., etc.., et j'en passe, pas des meilleurs, mais de fort intéressants, pour dire la valeur de l'*Adam* de M. Biégas, l'exposition de Mme Aguttes, deux tableaux de fleurs, ou plutôt deux éclatantes harmonies dont la coloration de fleurs donnait le motif principal, et qui sont fortement établies et très largement peintes, de M. Perké, avec un doux paysage méditerranéen, aux beaux arbres tordus et robustes.

L'effort de M. Alcide Le Beau, toujours varié, est cette année très captivant. Ses peintures à la cire sont éclatantes, expressives, avec une science parfaite et neuve du modelé. De Mme Mèla Muter, des portraits expressifs et doux, des aspects d'Espagne, d'une originalité séduisante; de M. Gottlieb, de belles invocations décoratives et des portraits d'une grande justesse. M. Gwodecki est vigoureux; c'est presque un cubiste.

Parmi les cubistes des tendances diverses, faut-il prendre au tragique les enrubannements de lignes, le tango de couleur qui signifie Udnie, jeune fille américaine, d'après M. Picabia? Faut-il chercher le sens des symphonies coloriées de M. Bruce? M. Kupka étonne avec sa *localisation* des *modèles graphiques :* mais il faut se réserver; M. Kupka a donné l'an dernier des arabesques colorées du plus haut intérêt, et c'est sans doute lui cette année qui a raison.

Les ports synthétiques de M. Gleizes sont aussi vigoureux que son portrait de M. Figuière. Il y a dans les deux toiles de M. Metzinger une disposition de lignes volontaire qui peut être combattue, mais qui fixe l'attention, et sa matière est du plus bel aspect. M. de la Fresnaye explique par de bonnes aquarelles son tableau un peu difficile. M. de Segonzac est coloré et ordonné. Son *Eté*, qui ne ressort pas de l'esthétique cubiste, sa nature morte sont de fort bonnes toiles, un peu sombres. M. Le Fauconnier reste au même point que l'an dernier, difficile, mais coloré.

De ce côté, on peut voir encore une arabesque intéressante de Mme Bailly, la large étude de M. Boussingault ; une jolie page de M. Lotiron ; M. Vera, un peu archaïque ; M. Verdilham, âpre et robuste ; M. Marchand, très solide ; M. Risvéra, M. Ribemont-Dessaignes ; M. Luc-Albert Moreau, qui a un dessin robuste et fort ; M. Tobeen n'est plus un cubiste ; sa toile, qui relève d'un certain parallélisme, a un grand charme émotif.

§

A la sculpture rétrospective de Niederhausern-Rodo foisonnent

d'intéressantes recherches et des bustes expressifs ; de beaux envois de MM. Andreotti, Cavaillon, Halou, Bugatti, David, Dejean, Lamourdedieu (un buste de Vielé-Griffin), de M. Quilivic, un beau monument de M. Wiald; des œuvres de M. Wittig, des bois bizarres et amusants de M. Zadkin, une fontaine en pâte de verre de M. Jean Cros. L'attention a été très vive pour un groupe de lévriers, sculpture neuve et hardie de M. Duderick; M. James Vibert, avec son *Rail*, apporte du nouveau : il pratique une sorte de parallélisme très vigoureux. C'est une preuve forte que la valeur des théories nouvelles, si elle n'est pas démontrée pour la peinture qui n'a que des surfaces, est certaine pour la sculpture qui peut montrer les volumes. La réalisation de l'effort ouvrier trouve ici un admirable interprète. M. James Vibert fera certainement école, car il dit là une vérité définitive, et le dit avec puissance. M. Marque a un joli buste d'enfant et une jolie pendule de bronze qui rappelle certaines œuvres du XVIII^e^ siècle et peut lutter d'élégance avec elles. L'art de M. Marque et celui de M. James Vibert, à des pôles opposés donnent les meilleures notes de grâce chez l'un, de force chez l'autre, de la sculpture de ce Salon.

§

L'art décoratif est tout à fait séduisant. Les plus belles œuvres sont un ameublement de M. Jaulmes, très heureux, très pondéré et de fort belle couleur, rehaussé, comme on pouvait s'y attendre, d'une large et belle décoration picturale ; l'ensemble réalisé par M. André Mare, avec M. Duchamps-Villon de la Fresnaye. R. Desvallières est d'un très joli goût audacieux; les reliures et les ornementations de M. Marc sont d'ailleurs notoires, et il est certain que son influence gagne aux colorations très vives nombre de ses voisins d'exposition. Parmi les objets d'art, Metthey, toujours éblouissant, et les verreries parfaites de M. Marinot, qui sera comme verrier ce que M. Metthey est comme céramiste, les coupes et vases en tôle émaillée et décorée de M^lle^ Zillardt, d'un art très neuf et ingénieux, les poteries de M. Simmen, les cuivres de M. Dunand, un collier de M. Rivaud. Il faut aussi citer M. Gampert, pour un bon ensemble, M. Laplante, qui a d'excellents tapis, M^lle^ Lanoa, M. Nathan, M. Feuillatre, M. Lenoble, M. Rumèbe, M^lle^ O'Kin et M. Mallet-Stevens, qui a de curieux et bigarrés aménagements. Aussi M. André Groult, et M. Hellé pour une chambre d'enfants très claire et joyeuse avec des broderies de M^me^ André Hellé. MM. Follot et Dufrêne persistent dans leur voie, qui est bonne, avec des œuvres de grand goût.

A la gravure, tous trois et à divers égards très remarquables, P.-E. Colin, Laboureur, Eugène Vibert, et, parmi l'exposition du livre, de fortes illustrations de Steinlen, pour un *Barrabas* à paraî-

tre de Lucien Descaves, et des eaux-fortes vivantes et solides, d'un très beau métier ; vues de Paris de M. Robert Vallin.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La « Torse Médicis » au Musée du Louvre ; le tapis persan de Mantes ; la question des glaces sur les tableaux. — La liberté de visite des palais nationaux. — Les tapisseries de la « suite de Saint-Cloud » au Petit-Palais. — Le nouveau Musée Ingres à Montauban. — Un nouveau musée régional. — Le Musée Grétry à Liège. — Memento bibliographique. — Errata.

Le **Louvre** a la bonne fortune de posséder depuis le mois d'août une nouvelle œuvre grecque de la grande période de l'art hellénique, qui se trouvait bien déjà à Paris, mais que sans doute assez peu de personnes connaissaient : la statue colossale de Minerve (haute de 2 mètres 60 dans son état actuel, c'est-à-dire sans la tête, disparue depuis longtemps) dite « *Torse Médicis* » et conservée jusqu'ici à l'Ecole des Beaux-Arts. Ingres, lorsqu'il était directeur de l'Académie de France à Rome, de 1834 à 1840, l'avait découverte dans les jardins de la Villa Médicis, ornant une niche où elle avait été apportée on ne sait d'où, et il l'avait expédiée à Paris à l'intention de l'Ecole des Beaux-Arts, en même temps que deux autres torses antiques de dimension et de valeur bien moindres : un *Mars* et une *Vénus*. D'abord juchée au premier étage, dans la fenêtre centrale de la galerie qui domine le musée des moulages, la statue échappa longtemps à l'attention et à l'examen ; ce n'est qu'en 1895 qu'on la descendit au rez-de-chaussée, à l'extrémité gauche du vestibule où sont placés les moulages des frontons du Parthénon avec le style desquels elle est si parente ; mais là encore elle était à peu près ignorée du grand public. C'est cependant, comme nous le disons plus haut, une œuvre admirable qui appartient à la plus belle période de l'art grec et peut-être à l'atelier de Phidias. Taillée dans un bloc de marbre du Pentélique, la déesse, vêtue du chiton, du péplos et du manteau que recouvre sur la poitrine une étroite égide ornée de la tête de Méduse accompagnée jadis de serpents dont une série de clous de bronze atteste l'ancienne présence, se présente toute droite, dans une attitude de calme et de force qu'accentuait sans doute l'expression de la tête aujourd'hui disparue comme les bras. Les fines draperies qui, avec le naturel et la simplicité caractéristiques des grandes époques, tombent en plis droits et serrés, semblables aux cannelures d'une colonne, le long du corps, ajoutent à cette impression de grandeur et de puissance. C'est là vraiment une des plus belles *Minerves* que l'antiquité nous ait léguées. Furtwaengler pensa un moment que ce devait être la figure centrale du fronton oriental du Parthénon, et, de fait, la statue, dont le revers est peu

travaillé, semble avoir été destinée à être vue seulement par devant, mais différentes difficultés matérielles, provenant notamment de la hauteur de la statue et de l'absence de crampons correspondants sur le temple, s'opposent à cette opinion, du reste abandonnée ensuite par son auteur. Amelung, à son tour, voulut y reconnaître la célèbre *Athéna Lemnia* de Phidias; mais c'est là également une hypothèse devenue caduque. La plupart des savants qui font autorité s'accordent plutôt maintenant à y voir une réplique ou copie de l'*Athéna Promachos* de Phidias, le colosse de bronze qui se dressait à l'entrée de l'Acropole et dont le casque et la pointe de la lance dorés, étincelant au soleil, s'apercevaient en mer, dit Pausanias, depuis le cap Sunium. Quoi qu'il en soit, le style rappelle celui des figures du grand sculpteur grec; Ingres, au dire de Clarac, « déclarait que la manière dont ce marbre est travaillé et la richesse des draperies permettent de reporter ce travail au temps de Phidias », et, d'ailleurs, constate M. Etienne Michon (1), « archéologues français et étrangers s'entendent pour déclarer la statue phidiesque (2) ». Si l'on songe que, dans la grande quantité d'antiques que possède notre Louvre, il y a fort peu d'originaux grecs et qu'on ne saurait guère y compter que deux statues importantes : la *Victoire de Samothrace* et la *Vénus de Milo*, on sera d'autant plus reconnaissant à M. Bonnat d'avoir profité de sa situation de directeur de l'Ecole des Beaux-Arts et de président du Conseil des Musées nationaux pour faire entrer cette œuvre magnifique au Louvre, que ses dons personnels ont déjà si souvent et si généreusement enrichi, et où ce morceau capital devait nécessairement prendre place. Le « *Torse Médicis* » est exposé actuellement dans la « rotonde de *Mars* », où, mis en pleine lumière, il se prête mieux à l'examen que dans le vestibule de l'Ecole de la rue Bonaparte. Mais il faudra, comme le souhaite M. Etienne Michon, trouver à cette œuvre exceptionnelle un emplacement exceptionnel aussi, qui en fasse mieux ressortir la valeur.

Une autre œuvre d'art dont nous avons annoncé naguère l'acquisition par le Louvre, le tapis persan provenant de l'église collégiale de Mantes, vient également d'être exposée au musée. En attendant qu'elle

(1) Dans une savante étude sur cette belle œuvre, publiée par *les Musées de France* (1903, n° 4, avec reproduction en planche hors texte de la statue) et à laquelle nous avons emprunté plusieurs des renseignements ci-dessus.

(2) Il est regrettable que la rédaction de l'inscription placée au Louvre sur la statue puisse éveiller dans l'esprit un doute sur la patrie d'origine de cette belle œuvre : « Rome », lit-on d'abord sur ce cartel, et au-dessous : « style de Phidias ». Le lecteur superficiel ou insuffisamment documenté ne pourra-t-il pas croire qu'il s'agit d'une œuvre romaine? « Rome » n'étant là que pour indiquer l'endroit de la provenance, ne serait-il pas préférable d'inscrire d'abord nettement : « Grèce, style de Phidias », et d'expliquer au-dessous : « Provient de la villa Médicis, à Rome »? Dans une galerie de tableaux ou d'objets d'art, inscrirait-on sur les cartels le lieu de provenance d'une œuvre de préférence à la mention de sa patrie réelle?

prenne place dans les nouvelles salles orientales qu'on aménage en ce moment au second étage et qui seront constituées principalement par le magnifique legs de Mme Delort de Gléon, cette pièce somptueuse, dont nous avons donné en son temps la description (1), a été placée sur une petite estrade au milieu de la salle des peintres français du dix-septième siècle. La partie qui manquait dans la bordure du tapis a été remplacée par un fragment de toile peint à l'aquarelle par M. Mariano Fortuny avec une telle habileté qu'il est presque impossible de s'apercevoir de cette restauration.

Allons-nous enfin être débarrassés, comme nous le réclamons depuis le premier jour où elles furent posées, des fâcheuses glaces qu'on a interposées entre nos regards et les plus belles peintures du Louvre? On commence, paraît-il, à s'apercevoir, à l'Administration des Beaux-Arts, des fâcheuses conséquences qu'a pour l'hygiène des tableaux cette déplorable mesure décrétée et appliquée si légèrement il y a quatre ans. Non seulement la glace dénature l'effet du coloris — quand elle n'interdit pas complètement de voir la peinture, — mais elle empêche l'aération nécessaire à la conservation de l'œuvre, laisse les poussières s'introduire entre la toile et la face intérieure de la vitre et, ce qui est plus grave, l'humidité se condenser à l'intérieur par suite des variations de la température des salles ; il en résulte une altération rapide et grave de la matière. Par malheur, c'est sur une œuvre capitale qu'on a reconnu ces effets désastreux : la *Sainte Anne* de Léonard se couvre d'une végétation parasite qui, localisée pour l'instant dans le fond de paysage, pourrait s'étendre et menacer les figures. Cette question des glaces du Louvre avait été portée à la tribune du Sénat par M. Charles Riou lors de la discussion du dernier budget des Beaux-Arts, et le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, qui, lors du précédent budget, avait promis d'étudier la question et fait déjà enlever plusieurs de ces glaces, s'était engagé à poursuivre cette suppression partout où elle serait utile. Qu'il se décide donc enfin à débarrasser tous les tableaux sans exception de ces malencontreux écrans qui, loin d'être un obstacle à un attentat, ne feraient que l'aggraver, et qui se chargent eux-mêmes de détruire lentement les œuvres qu'ils sont censés protéger!

Nous allons devoir à M. Bérard, en attendant, une autre réforme dont il faut espérer que les résultats ne seront pas fâcheux : désormais certains musées ou salles de palais dépendant des Musées nationaux qui ne se visitaient jusqu'ici que sous la conduite d'un guide — les petits appartements de Marie-Antoinette à Versailles, les Trianons et le Musée des voitures qui y est annexé — seront librement ouverts au public. On a estimé, avec raison, que le gardien chargé de guider le troupeau des curieux était incapable d'exercer une surveillance

(1) V. *Mercure de France*, 16 novembre 1912, p. 412.

effective sur les faits et gestes des visiteurs restés en arrière et qu'un personnel suffisant de gardiens répartis dans les salles librement ouvertes assurerait plus efficacement cette surveillance. Il n'y a pas lieu, en tout cas, de regretter la disparition des cohues abominables qui se pressaient sur les pas du *cicerone* et les ineptes réflexions qui la plupart du temps faisaient écho à son insipide bavardage.

On peut admirer en ce moment, au **Petit Palais**, une nouvelle série célèbre de tapisseries prêtée pour quelques mois au musée municipal par le Garde-meuble national. Il s'agit, cette fois, de la tenture dite de la Galerie de Saint-Cloud, tissée en 1685, sur les ordres de Louvois, par la manufacture des Gobelins d'après les peintures dont Pierre Mignard, huit ans auparavant, avait décoré le plafond de la galerie d'Apollon au château de Saint-Cloud, récemment acquis pour Monsieur, frère du Roi, au contrôleur d'Hervart. L'artiste y avait représenté en six panneaux les Saisons, le Parnasse et Latone châtiant les paysans. La tenture nous conserve le souvenir fidèle de ces peintures, d'une composition peut-être trop à effet, mais d'un brillant coloris qui fait de cette suite une des plus somptueuses tissées aux Gobelins.

§

Nouveaux musées.

Des fêtes ont eu lieu à Montauban, au commencement d'octobre, pour l'inauguration du nouveau **Musée Ingres** ou, plus exactement, à l'occasion de la prise de possession complète par le maître de l'ancien palais des évêques de Montauban, dont il n'occupait jusqu'ici qu'un étage, le second étage étant réservé aux services de la municipalité. Grâce aux 30.000 francs de bénéfices produits, il y a deux ans, par l'exposition Ingres à la galerie Georges Petit, le conservateur du musée, M. Achille Bouis, a pu sortir des cartons et présenter dans les salles abandonnées gracieusement par la municipalité deux mille dessins de l'artiste jusqu'ici peu connus en dehors du monde spécial des érudits. Avec les deux mille autres déjà exposés depuis longtemps, les visiteurs du Musée Ingres ont désormais sous les yeux la totalité des études et croquis d'après nature que la ville de Montauban possède de son illustre enfant, et bien qu'on ne puisse se pâmer d'admiration, ainsi qu'il est de bon ton, devant toutes les productions du crayon d'Ingres, devant ce dessin égal et froid, « minutieuse enquête de l'homme qui s'applique, travail qui ne finit jamais » et qui « fait souvent penser que le métier du photographe l'eût rendu inutile », comme le définissait naguère si justement M. André Suarès (1) en l'opposant au dessin d'une

(1) Dans une étude pénétrante publiée par la *Grande Revue*, 25 juin 1911 (réimprimée dans le volume *Sur la vie : Essais*, Paris, 1912, pp. 249 et suiv.) De son

tout autre envergure d'un Holbein, celui-là montrant « une certitude admirable, mais soudaine », on ne peut qu'applaudir à ce zèle pieux.

Et voici une initiative autour de laquelle on n'a pas fait grand bruit et qu'il faut louer plus encore. Il s'agit de la création dans un bourg du Cher, à **Saint-Martin d'Auxigny**, d'un de ces **musées régionaux** comme nos provinces devraient toutes en avoir pour sauvegarder les traditions d'art local, hélas! de plus en plus menacées, ou, tout au moins, en perpétuer le culte et le souvenir. La Société berrichonne des Forétins a eu l'heureuse idée de réunir dans une pittoresque maison du XVe siècle, dite le « Rougevin », ancien pressoir des seigneurs de Saint-Palais et des archevêques de Bourges, une collection de meubles et d'ustensiles d'autrefois : vieux lit à colonnes avec ses courtines, coffre où l'on enfermait les vêtements de fête, dressoirs chargés de rustiques faïences, les « jolies chaises que l'on offrait aux hôtes », une horloge, des landiers, un moulin à sasser, un métier de tisserand, etc., toutes choses qui, dans le cadre des vieilles salles au dallage usé, aux hautes cheminées à crémaillères, exhalent encore plus pénétrant le parfum du « bon vieux temps ».

Enfin, à Liège, a été inauguré en juillet dernier un **Musée Grétry** qui, comme pour Mozart à Salzbourg, pour Beethoven à Bonn, pour Berlioz à La Côte Saint-André, réunit dans la maison natale de l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, restituée avec goût dans son caractère d'autrefois, toutes sortes de reliques ayant trait à sa vie et à son œuvre : autographes, partitions, affiches de spectacle, portraits — entre autres celui au pastel qu'exécuta la femme de Grétry, fille du peintre lyonnais Grandon,— livres, bibelots, etc.

Memento. — On a déjà signalé ici quelques-unes des études si attachantes où, sous le titre général *Les Masques et les Visages*, M. Robert de la Sizeranne excelle à évoquer, devant certains portraits de personnages illustres, l'âme de la vie des modèles, à soulever, pour ainsi dire, le masque immobile posé par le peintre sur leur physionomie et à nous montrer leur visage réel, animé des sentiments et des passions qui remplirent leur vie. Cette fois, c'est *A Florence et au Louvre* (*Portraits célèbres de la Renaissance italienne*) (Paris, Hachette et Cie ; in-8, 251 p. av. 16 planches ; 5 fr.) qu'il nous conduit pour nous introduire, au moyen des documents d'histoire et d'art, dans l'intimité de quelques figures particulièrement attachantes du *quattrocento* italien : la suave Giovanna Tornabuoni dont le fantôme apparaît — quand le jour le permet, et aussi la glace sous laquelle il est emprisonné — dans les fresques de Botticelli au Louvre provenant de son ancienne villa ; la belle Simonetta Vespucci dont l'effigie est à Chantilly, et qui est une des gracieuses figures du *Printemps* de Botticelli ; Lucrezia Tornabuoni, femme de Pierre de Médicis ; la poé-

côté, le peintre Anquetin, dans une série d'articles publiés récemment par *Comœdia*, a montré, avec exemples à l'appui, dans quelles fautes tombe parfois cet « impeccable » dessinateur.

tesse et courtisane Tullia d'Aragon ; la résignée Eléonore de Tolède, épouse de Cosme Ier de Médicis ; l'énigmatique Bianca Capello ; et enfin deux des plus beaux types d'humanistes de la Renaissance italienne : Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, lettrée, amie des arts, collectionneuse, dictant au Pérugin, à Mantegna et à Lorenzo Costa le thème des peintures destinées à décorer son *Studio* et qui sont aujourd'hui au Louvre ; Balthazar Castiglione, dont le portrait par Raphaël occupe aujourd'hui au Louvre la place de la *Joconde* et dont le *Cortegiano* est, comme son auteur, un si exact résumé des préoccupations intellectuelles et morales de son temps. Vus ensuite après cette lecture, il semble que les portraits et les tableaux de nos musées prennent un aspect nouveau, vivent d'une nouvelle vie.

Un charmant petit ouvrage de vulgarisation vient d'être publié sur notre Musée des Arts décoratifs par l'excellente maison d'éditions photographiques D.-A. Longuet, à laquelle nous devons déjà les grands albums consacrés à ce même musée et que nous avons signalés ici. Dans ce petit livre, *Cent chefs-d'œuvre du Musée des Arts décoratifs* (in-24, 60 p. de grav. av. 11 p. de texte ; 1 fr.). M. Jacques Guérin, conservateur adjoint des collections de l'Union centrale des Arts décoratifs, a réuni un choix de cent pièces particulièrement remarquables de ces collections. Si l'on songe que le musée contient plus de vingt mille objets, on jugera que ce choix n'était pas facile. M. Jacques Guérin s'est contenté de faire figurer une ou deux des œuvres les plus marquantes dans chaque série (tissu, bois, fer, céramique, orfèvrerie) de toutes les époques représentées au pavillon de Marsan, en y joignant quelques vues d'ensemble montrant la façon dont les objets sont présentés au public, et ces documents précieux entre tous, classés chronologiquement dans chaque série, forment un ensemble singulièrement instructif qui sera, croyons-nous, vivement apprécié des artisans et des visiteurs du musée.

L'active librairie G. van Oest, de Bruxelles, qui a déjà publié tant et de si beaux livres — et, ce qui ne gâte rien, à la portée de toutes les bourses — sur les questions d'art nous donne aujourd'hui deux nouveaux et luxueux ouvrages sur quelques-unes des richesses des collections royales de Belgique. Dans l'un : *La Peinture au Musée ancien de Bruxelles* (in-4°, 102 p. de texte av. 174 reprod. hors texte; 10 fr.) l'érudit secrétaire des Musées royaux, M. Fiérens-Gevaert, après avoir résumé l'histoire de la création et du développement du musée de peinture, présente, par écoles et par ordre chronologique, en une suite de chapitres où une documentation exacte s'unit à des commentaires judicieux, les principaux chefs-d'œuvre de cette galerie depuis les Primitifs jusqu'à Delacroix, lesquels, reproduits en photogravure à la fin du volume, forment comme un album ajouté à ce guide critique. — Dans l'autre volume : *Les Très belles miniatures de la Bibliothèque royale de Belgique* (petit in-folio, 57 planches av. VIII-5 p. d'introduction ; 20 fr.), M. Eugène Bacha, conservateur des manuscrits à cet établissement, a réuni cinquante-sept miniatures choisies dans les plus beaux manuscrits dont il a la garde, en les faisant précéder, lui aussi, d'une instructive et savante notice. On aura également grand plaisir à feuilleter ce magnifique album et à admirer les compositions religieuses ou profanes, toutes si remarquables d'exécution consciencieuse, d'invention pittoresque ou de sentiment, empruntées à ces manuscrits fameux : l'*Histoire*

d'Alexandre le Grand (XIII^e siècle), le *Livre d'Heures de Jean duc de Berry*, les *Chroniques de Hainaut* (XV^e siècle), la *Fleur des Histoires* de Jean Mance (qui abonde, comme le manuscrit précédent, en tableaux merveilleux), l'*Histoire de Charles Martel* (XV^e siècle), les *Heures de Notre-Dame d'Hennessy*, avec leurs charmantes scènes rustiques (XVI^e siècle), le *Missel de Mathias Corvin*, le *Livre d'Heures de la reine Marie Leczinska*, etc.

Signalons enfin un livre qui rendra grand service aux touristes visitant la Russie et à ceux qui, ne pouvant entreprendre ce long voyage, désirent être renseignés sur les trésors d'art de Moscou : *Le Grand Palais du Kremlin et ses neuf églises. Guide du visiteur*, par S. de Bartenev ; trad. française revue par M. Denis Roche (Moscou, Impr. synodale, 1912 ; in-8, 144 p., av. 87 gr.). On y trouve l'histoire et la description détaillée, salle par salle, avec de belles reproductions, du célèbre palais et de ses richesses, puis des églises édifiées dans son enceinte, avec leurs peintures murales, leurs icones, etc. Il faut être reconnaissant à notre compatriote M. Denis Roche, un de ceux qui chez vous connaissent le mieux et ont fait le mieux connaître la Russie, d'avoir facilité l'édition française de cet ouvrage.

AUGUSTE MARGUILLIER.

Errata. — Dans notre avant-dernière chronique (*Mercure*, 1^er août), une interversion opérée, au cours de l'impression, entre le commencement des lignes 16 et 17 a rendu la phrase incompréhensible. Il faut lire : « La Ville de Paris, qui était déjà redevable à M. Théodore Duret de son portrait par Manet, d'un pastel de Degas et d'un paysage du peintre provençal Guigou... »

Dans notre dernière chronique (1^er septembre), p. 187, il y a lieu de corriger : ligne 11, *l'autel Paumgartner* (et non Baumgartner) ; — ligne 36, la note 3 doit être reportée quatre lignes plus haut après « Catherine de Brabant, sa femme » ; — note 3, ligne 3, lire : « la date *d'exécution* du triptyque » et non « d'extension du triptyque ».

LETTRES ALLEMANDES

Kurt Martens : *Pia, der Roman ihrer zwei Welten ;* Berlin, Egon Fleischel u^o C^o, M. 5 — Franz Blei : *Landfahrer und Abenteurer ;* Munich, Georg Muller, M. 3 — E. W. Bredt : *Erfolgreiche Künstler und andere ;* Munich, Fr. Seybold, M. 1 — E. W. Bredt : *Die Welt der Künstler*, vol. 1 à 4 ; Ravensburg, Otto Maier, à M. 0,90. — Memento.

Pia. — M. Kurt Martens a entrepris d'écrire trois romans consacrés aux « anciens idéals ». Cette trilogie, qui avait débuté par une étude sur le soulèvement de 1813, *l'Allemagne en marche*, dont l'éditeur, par un excès de délicatesse que nous comprenons mal, mais dont nous lui savons gré, ne nous fit pas parvenir d'exemplaire, se poursuit maintenant avec un volume consacré à la tradition religieuse.

Les milieux catholiques allemands sont peu connus à l'étranger et, si nous avons quelques données sur les provinces rhénanes de tradi-

tion démocratique, nous ignorons à peu près complètement l'aristocratie silésienne, aussi farouchement papiste que fidèlement attachée aux préjugés prussiens. C'est dans un milieu de hobereaux, en pleine région agricole de Silésie, que nous transporte M. Kurt Martens dans la première partie de son roman. Pia de Worryn a reçu la sévère éducation des jeunes filles nobles dont la fidélité à la foi est le seul idéal. Son unique distraction est de raconter des légendes de saints aux enfants du village. A côté de son père, le comte Mathias Worryn, agrarien féroce et politicien rétrograde, sa mère apparaît comme une petite personne tout à fait effacée. Il y a aussi la belle figure anecdotique du cardinal Jules Worryn, l'oncle du comte Mathias, qui fut longtemps le confident de Léon XIII, mais que sa mauvaise santé a définitivement éloigné de Rome. Un père jésuite, chapelain du château, une gouvernante irlandaise, un secrétaire cagot et maussade ne sont pas non plus une compagnie digne des grâces à peine écloses de la jeune Pia.

De temps en temps, les châtelains des environs apparaissent à Worryn. On y voit aussi figurer des officiers des garnisons voisines et des politiciens essentiellement ennuyeux, parmi lesquels le comte Karocki, candidat à la députation, apparaît à Pia comme une figure particulièrement sinistre, bien qu'il ait des vues sur elle et s'apprête à lui demander sa main.

Dans ce milieu suranné tombe un beau jour, comme une bombe le jeune comte Joachim de Yelas, cousin germain de Pia, accompagné de sa mère. Joachim est la bête noire de la famille. Libertin cosmopolite, épris d'art et d'aventures, sa présence seule suffit à choquer les préjugés de tous ces braves gens. Mais Pia, depuis leur première enfance, lui a conservé un culte et il parvient à déployer tant d'esprit qu'elle se prend à l'aimer d'amour, par opposition avec son milieu naturel.

Nous vivons en plein dans les contrastes, car on ne saurait rien imaginer de plus différent de l'existence joyeuse que l'on mène à Tschappernitz, fief des Yelas, que la vie recluse des traditionnalistes de Worryn. Joachim a introduit chez sa mère, personne singulièrement tolérante et faible, la société la plus bigarrée. Il y a là un chevalier d'industrie qui a pour spécialité de dénicher des « numéros » de café-concert et de chaperonner des vieilles dames ; un couple hétéroclite, qui constitue précisément un de ces numéros ; une chanteuse légère, un sculpteur génial et sa femme. Avec tout ce petit monde d'origine douteuse et avec d'autres encore, avec des banquiers juifs, des cercleux et des écrivains avancés, Joachim se propose de créer une vaste entreprise artistique qui aurait ses ramifications dans le monde entier et offrirait au public avide de sensations tous les plaisirs, tous les raffinements. Pia, la petite comtesse

bien élevée, est quelque peu ahurie de tomber dans ce milieu, pendant un séjour qu'elle fait à Tschappernitz avec sa mère. Mais le cousin entreprend son éducation, lui fait lire les ouvrages de M. Meier-Graefe et l'initie à tous les arcanes de l'art moderne. Comme elle aime éperdument le beau noceur, elle se laisse faire, bien que profondément troublée. Le comte Mathias de Worryn s'oppose naturellement au mariage des deux jeunes gens. Ils décident donc de fuir tous deux, emmenant avec eux, pour sauver les apparences, le couple sculpteur qui les accompagnera jusqu'à Londres, où ils s'uniront.

C'est alors que commence pour Pia la série des désillusions. « Qui es-tu ? » demande-t-elle avec angoisse à Joachim de Yelas, car, sous le masque qui plaisante sans cesse, sous cette activité factice et vaine, elle ne découvre rien. Il n'a pas d'âme, l'homme qui la transporte dans les milieux esthétiques de Munich et qui essaye de lui faire goûter les joies de la vie libre. Il continue à faire la fête et elle se désole. A un bal travesti, où elle est obligée d'aller sans lui, on la courtise comme une fille, on lui fait voir un cinématographe clandestin, où défilent des « scènes empruntées aux *Mémoires* de Casanova ». Et quand enfin elle a la preuve de la trahison, le dégoût est plus fort que l'amour. Elle fuit vers la maison paternelle délaissée, où son équipée avait semé des ruines, pour trouver enfin un refuge... au couvent.

Ainsi l'ancien idéal a triomphé du nouveau, mais il faut bien avouer que M. Martens, en peignant sous d'aussi répugnantes couleurs le modernisme allemand, s'est fait la partie belle. La plus sordide bohême ne saurait évidemment remplacer dans le cœur d'une jeune fille l'attachement à la foi de ses ancêtres. L'auteur de *Pia*, ne l'oublions pas, est cependant, avant tout, un ironiste. Sur le même ton détaché, où perce une douce moquerie, il a peint les deux milieux qu'il oppose l'un à l'autre, de tel sorte que le lecteur qui ne serait pas averti de ses tendances pourrait parfaitement s'y tromper. Artiste prestigieux qui connaît à fond toutes les roueries de son métier, M. Martens a su composer un récit des plus attachants, où chaque phrase, mise rigoureusement à sa place, prend une signification précise, où aucun détail, noté avec soin, ne doit être considéré comme superflu. On ne saurait assez louer les rares qualités de cet écrivain, lors même que les sujets qu'il traite nous déconcertent quelque peu.

§

Landfahrer und Abenteurer. — L'humanité n'existe que par l'idée que nous nous en faisons. Dans la foule anonyme des passants nous retenons quelques types dont l'aspect nous frappe par des traits caractéristiques. Ceux-là seuls existent et, au fond, ils existent seulement dans la mesure où notre imagination parvient à

les recréer. Il importe donc peu de savoir si tel individu a jamais eu une réalité vivante. Son existence s'impose avec force quand le poète sait lui prêter les qualités qui le font vivre. Les idées et les hommes ne durent que dans la mesure où l'on sait les mettre en relief par l'expression verbale.

Veritas in verbo, non in re consistit, avait déjà dit Thomas Hobbes, que M. Franz Blei cite au début de la préface qu'il a écrite pour ce singulier petit livre. Il suffit de choisir des matériaux et de les bien coordonner pour leur conférer une existence propre. Le poète fait comme Dieu le père : il met de l'ordre dans le chaos. Quand il appelle l'homme par son nom, l'être inanimé agite ses membres, il accourt, il devient vivant. Ainsi le monde harmonieux naît de la parole divine.

On ne connaît donc l'homme que par ce qu'en dit le poète. M. Franz Blei trouve cette définition excellente et, pour les mettre en pratique, il a entrepris d'écrire la vie de dix aventuriers qui tous ont ceci de commun qu'ils ont eu pour principe le néant et qu'ils sont sortis d'eux-mêmes. L'auteur s'est plu à broder agréablement sur les thèmes de l'histoire, car ce ne sont pas tout à fait des types factices qu'il nous présente. Son imagination féconde leur attribue des traits que leurs biographes n'enregistreraient pas tous. Un Lenôtre, lorsqu'il reconstitue, par des documents d'archives, des personnages peu connus de l'histoire contemporaine, s'applique à serrer la vérité d'aussi près que possible et, par son talent incomparable, il sait faire vivant en faisant vrai. La tâche d'un Walter Pater, dans ses célèbres *Vies imaginaires*, était différente. Le psychologue suppléait par l'imagination aux lacunes de l'histoire et, de la sorte, il s'approchait du domaine de la vérité supérieure.

L'auteur allemand paraît avoir choisi un terme moyen entre les deux manières. Les types bizarres qu'il nous présente sont empruntés principalement au monde anglo-saxon. Thomas Whaley, le « breck » ; William Lawrence, le grenadier anglais, qui, sans goût particulier et sans héroïsme, choisit la dangereuse carrière des armes et fait toutes les campagnes contre Napoléon ; John Nelson, le yankee dévoyé, tour à tour peau-rouge et mormon ; le mystérieux lord Seymour, tous ont une destinée commune, le goût de l'imprévu, la manie ambulatoire et la parfaite incapacité d'être heureux à la manière de tout le monde. Cette série de jolis essais, d'une forme très châtiée, comptera parmi les meilleures pages dans l'œuvre déjà abondante de M. Franz Blei.

§

Erfolgreiche Künstler. — Ce n'est pas le talent qui fait le succès. Les circonstances les plus bizarres jouent un rôle considérable dans la carrière de l'artiste. Savoir profiter du moment, exploiter

l'engouement du jour, tirer parti de sa veine, se créer une première base pour y édifier les triomphes futurs, de tous ces éléments est faite la renommée d'un artiste heureux. Mais l'artiste heureux n'est pas toujours celui qui sait s'assurer la consécration de la postérité et ce sont souvent les méconnus qui se voient rendre une tardive et durable justice. M. E. W. Bredt a étudié la vie de quelques grands peintres, non pas en historiographe pédant, mais comme quelqu'un qui sait qu'un trait de caractère, un détail significatif, une anecdote servent mieux à révéler la personnalité que les plus savantes dissertations des professeurs. Comment travaillaient Rembrandt ou Dürer, Michel-Ange ou Benvenuto Cellini, quelle fut leur clientèle et comment ils arrivaient à la satisfaire, c'est plus important pour connaître l'originalité de ces artistes que d'analyser longuement leurs procédés. Ce petit livre, vivant et d'une lecture fort agréable, enseignera au grand public à aimer la bonne peinture parce qu'il parle avec intelligence des bons peintres.

Mais M. E. W. Bredt, pour qui l'art ancien n'est pas une science morte, a voulu faire mieux encore pour qu'un culte vivant soit rendu au Beau sous toutes ses formes. Avec le concours de l'éditeur Otto Maier, à Ravensburg, il vient d'inaugurer une série de monographies qui s'intitule **Die Welt der Künstler**. Le domaine est des plus vastes. Aussi l'auteur ne se contentera-t-il pas de présenter successivement les grands artistes européens; il groupera leurs œuvres d'après les sujets qu'ils ont traités. *Le Monde des Artistes* débute par un fascicule consacré à l'interprétation de la Madone, un autre groupe « les Amours et les *Putti* », un troisième les figurations du personnage d'Hercule. Enfin, une monographie d'ensemble réunit l'œuvre de Dürer. Chaque livraison comporte une préface substantielle qui oriente le lecteur. L'érudition populaire s'y mêle aux appréciations originales et neuves. Les reproductions nombreuses et variées qui suivent sont choisies avec discernement et, au point de vue technique, ne laissent rien à désirer. Un texte en quatre langues les accompagne, de même que des notices explicatives.

§

Memento. — Dans le *Literarisches Echo* (1er novembre), M. Kurt Martens consacre des pages émues au souvenir de Gerhart Quckama Knoop, dont nous avons annoncé la mort. Il rappelle la singulière carrière de cet écrivain de marque venu à Munich il y a sept ans pour s'y fixer définitivement après une existence mouvementée. M. Franz Blei, qui faisait alors une campagne active en faveur de Knoop, parlait avec enthousiasme de ses romans. Nous nous rappelons sa chaleureuse intervention auprès du signataire de ces lignes et M. Martens, sollicité avec la même éloquence, eut comme nous la surprise de trouver une note absolument neuve chez un auteur alors parfaitement inconnu. Knoop fut longtemps une lecture pour les *happy fews* et il ne parvint que très lentement à conquérir son public.

« Il faut savoir trouver l'homme qu'était Knoop dans ses livres, écrit M. Martens. Ce patricien magnifique, distingué et silencieux, était fin et noble dans l'acception ancienne et presque oubliée du mot, il avait su se conserver pur, au milieu de la grossière matérialité de la vie, n'étant plus, en fin du compte, rien qu'esprit, de cet esprit d'une vieille culture dont l'idéal disparaît. » — La même revue fait paraître un article de Mme Hedwig Schulhof intitulé « Psychologie individuelle et Romantisme » où est analysé un curieux ouvrage d'un névropathe viennois, M. Adler, intitulé « le Caractère nerveux ».

Le second fascicule de la nouvelle revue *Die weissen Blaetter* (octobre) débute par un article de M. Max Brod sur les méthodes de la critique et sa légitimité. Le critique ne saisit généralement pas les nuances que l'écrivain a voulu exprimer ; les mobiles qui ont poussé celui-ci à créer une œuvre d'art lui échappent et il cherche à déduire de ses lectures des conséquences absolument secondaires, attribuant à l'auteur des préoccupations qu'il n'a jamais eues. C'est ce qui explique l'anarchie qui règne dans la critique. — M. Ernest Stadler analyse l'œuvre de Romain Rolland. A propos du centenaire de la naissance de George Büchner, ce poète génial, mort à vingt-deux ans, M. Wilhelm Hausenstein donne quelques aperçus de sa vie et de ses œuvres.

M. Oscar A. H. Schmitz, qui a publié, durant ces derniers mois, quelques essais de psychologie sociale des plus intéressants, fait paraître, dans la *Oesterreichische Rundschau* (1er novembre), un curieux essai sur « le caractère norvégien ». Il étudie surtout les mœurs populaires, l'architecture des villages, la langue des campagnes et celle des villes.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉERLANDAISES

A. Roland Holst : *De Belydenis van de Stilte ;* Bussum, C.-A.-J. van Dishoeck.— Is. Querido : *Melvina en de Legende van den Vuurtoren;* Amsterdam, L.-J. Veen. — Maurits Wagenvort : *Aan de Grenzen der Samenleving ;* Amsterdam, H.-J.-W. Becht. — Anna van Gogh-Kaulbach : *Het Licht van Binnen ;* Amsterdam, P.-N. van Kampen en Zoon.— R. van Genderen Stort : *Paul Hooz en Lambert Brodeck ;* Rotterdam, W. L. en J. Brusse. — Jeanne Reynehe van Stuwe: « *Geef ons heden...* » Amsterdam, L.-J. Veen. — Toussaint van Bœlaere : *De bloeiende Verwachting ;* Bussum, C.-A.-J. van Dishœck.— Cyriel Buysse : *Per auto;* Bussum, C.-A.-J. van Dishoeck.

A. Roland Holst — qu'il ne faut pas confondre avec la poétesse socialiste Henriette Roland Holst, dont nous avons parlé dans nos précédentes chroniques — est, à mon sens, le meilleur représentant du groupe de poètes assez considérable qui forme en ce moment en Hollande « la plus jeune école », une école qui veut surtout produire des poèmes ayant pour contenu une idée et qui réagit contre la poésie de 80, où le rendu minutieux des impressions personnelles passait pour la fin essentielle de l'art.

Les idées qui constituent la poésie de A. Roland Holst ont un caractère philosophique. Dans son récent volume **De Belydenis van de Stilte** (*la Confession du silence*), il envisage la vie

comme un rêve philosophique. Ses vers sont à la fois limpides et mystiques. On y sent une conscience de ce qui fait l'essence immuable de la vie, de l'éternité à laquelle tout être, malgré ses attaches terrestres, participe en quelque mesure. Le sentiment religieux, dont la renaissance se remarque aussi avec tant d'évidence en France, se manifeste également dans ces poèmes. Il s'y exprime, conformément à notre nature plus septentrionale, avec une richesse d'images moindre, mais en visions claires, immatérielles.

§

Nous pouvons cette fois descendre peu à peu de la poésie à la prose. Nous avons en effet, comme intermédiaire, un recueil d'Is. Querido qui, pour le contenu, appartient à la poésie et, pour la forme, à la prose. Le recueil porte le titre du morceau de début qui est assez long : **Melvina en de Légende van de Vuurtoren** (*Melvina et la Légende du phare*). L'héroïne est une vieille femme qui a perdu en mer son mari et son fils aîné et qui, maintenant, cherche anxieusement à combattre chez l'enfant qui lui reste l'attrait que la mer exerce sur lui. Elle signale ses dangers et lui fait des récits effroyables de la vie des marins. Il y a, chez l'enfant, une certaine timidité ; aussi ces récits l'impressionnent-ils beaucoup. Mais, en même temps, ils séduisent son esprit rêveur et aventureux, quand, par les belles matinées, la mer d'argent lui sourit. L'enfant part et Melvina passe ses jours dans une anxiété mortelle. Il paraît qu'il n'est pas allé en mer, mais qu'il est devenu soldat et, dans peu de temps, il rentrera. Melvina fait le projet de recueillir pour lui des richesses afin qu'il n'ait pas besoin de s'embarquer et qu'il continue agréablement une existence de terrien. Elle se fait pilleuse d'épaves et même, dans son avidité, elle dépouille les noyés que les flots ont rejetés sur le rivage. Dans un cadavre qu'elle trouve, après une nuit de tempête, et qu'elle s'apprête à dépouiller, elle reconnaît son enfant et peu après elle meurt folle.

Dans cette pièce, Querido fait montre de ses plus grandes qualités d'impressionniste. Il y a des descriptions de nuits d'ouragan, de grottes lugubres et sombres éclairées par la lueur fugitive d'un éclair et, en regard, des peintures de la mer dans la fraîcheur de son réveil matinal, qui sont parmi les plus belles pages de ce genre qui aient été écrites en Hollande. Il y a aussi une puissance dantesque dans la répulsion qu'inspire la vieille femme et dans les inquiétudes folles qui la pourchassent.

Ce sont là des qualités suffisantes pour donner le droit de parler ici d'une œuvre remarquable. Il faut encore y joindre que le caractère légendaire est bien mis en avant. Il y a parfois un manque de continuité dans le récit et c'est là, dans l'occurrence, une qualité. Ainsi nous ignorons que le fils de Melvina, qui était soldat, s'est

embarqué, nous n'en avons qu'un obscur pressentiment... parce que Melvina elle-même en a le pressentiment, et cela aussi ne nous est pas exposé, mais seulement suggéré.

En regard des qualités, il y a aussi des défauts. L'auteur n'est pas maître de lui-même, ce qui se marque dans l'enflure du langage qui nuit à la marche des événements et les relègue dans l'ombre, et il y a aussi trop de descriptions exclusivement « littéraires ». La « légende » se dérobe parfois. Parfois aussi les personnages ne sont pas nettement représentés. Nous avons, comme c'est souvent le cas avec les œuvres de cet écrivain, le sentiment qu'en écrivant il n'avait pas une notion de la vie intérieure et extérieure de ses personnages. Il ne voit aucun inconvénient à attribuer, tout à l'imprévu, dans le cours du récit, l'une ou l'autre particularité à ses personnages, ce qui a pour effet de déconcerter le lecteur. De la sorte, ses figures ont quelque chose d'inconsistant, son histoire a quelque chose de chaotique. C'est un chaos où il y a, ainsi que je l'ai dit, des parties admirables; seulement l'ensemble est manqué.

Comme s'il avait eu le sentiment de ces lacunes et qu'il voulût corriger l'impression qu'elles risquaient de laisser dans l'esprit du lecteur, Quérido a publié après son long récit une suite de croquis, poèmes en prose, esquisses impressionnistes dont quelques-unes, il est vrai, nous apparaissent un peu naïves, mais dont d'autres, comme « Zomerstad », « Herfsthemel », sont des tableaux aux états de sentiments pleins de force et de rêve. L'un des récits, « Laster », nous fait penser à un Odilon Redon dans sa beauté difforme et nous remplit d'effroi et d'admiration.

§

Avec **Aan de Grenzen der Samenleving** (*Aux limites de la Vie Sociale*), du journaliste-littérateur Maurits Wagenvoort, nous prenons pied dans la réalité, et même dans une réalité assez terre à terre. C'est un livre qui s'occupe de la vie agitée des cambrioleurs, des souteneurs et des filles du bas peuple de Rome. Avec un talent d'un relief étonnant — le littérateur et le journaliste ne font ici qu'un — Wagenvoort nous représente ce milieu. Il « raconte » et il le fait d'une manière qui ne laisse pas le moindre répit à notre intérêt. Lorsqu'il nous parle d'un commis des postes qui, dans son appétit de jouissances, sombre de plus en plus bas; lorsqu'il nous expose les considérations de cet homme au sujet des voleurs à la tire, des coureurs de tripots et des cambrioleurs et ses réflexions au sujet de ces différentes méthodes de s'enrichir, il y a, dans ces pages, quelque chose de vif et d'entraînant. Il s'y trouve aussi une ironie latente qui ne se montre jamais à découvert et l'auteur se place entièrement dans l'âme de ses personnages.

Cette œuvre constitue de la sorte un roman de la pègre d'une

grande finesse psychologique et d'un intérêt jamais démenti. Il y a bien quelques petites négligences dans les descriptions, défaut que l'auteur doit sans doute à son métier, mais que rachètent la justesse et la vivacité du récit.

§

Mme Anna van Gogh-Kaulbach nous ramène de nouveau en Hollande. Elle nous décrit d'une façon consciencieuse la vie si particulière de notre petite patrie où les grands courants qui traversent le monde font, avec plus de lenteur, aussi sentir leurs effets; un pays où l'atmosphère est tendre et brumeuse et où les hommes, dans leurs pensées et dans leur conduite, sont réfléchis.

Ce caractère réfléchi est une vertu, mais, dans un roman, mieux vaut cependant ne pas trop remarquer ce caractère. C'est le cas notamment de l'héroïne du dernier livre de Mme Anna van Gogh, **Het Licht van binnen** (*la Lumière intérieure*). Lenie est une jeune fille aveugle et l'auteur se propose de nous montrer une personne douée, dans sa cécité, d'une intuition aux effets miraculeux. Mais l'auteur n'a guère réussi dans son projet. Lenie est une brave fille, intelligente, un peu suffisante, mais ce n'est que dans les toutes dernières pages qu'elle manifeste ses dons intuitifs. L'aveugle qui, en ce moment, à quelques mouvements devine avec une perspicacité extrême ce qui se passe dans l'esprit de celui qu'elle aime, nous montre quel était en somme le but de l'auteur et combien celui-ci est demeuré, dans le reste de l'œuvre, au-dessous de sa matière. Ce roman, qui comporte un grand nombre de fines observations et qui nous fait pénétrer dans les sensations d'une aveugle, a gardé un caractère trop intellectuel et ne constitue pas le livre de psychologie visionnaire que l'auteur a apparemment voulu écrire.

§

M. R. van Genderen Stort et Mme Jeanne Reyneke van Stuwe nous ont donné chacun un recueil de nouvelles. Le premier a appelé son livre d'après les héros de deux de ses récits: **Paul Hooz en Lambert Brodeck**. Ce titre semble indiquer que M. van Genderen Stort donne la préférence à cette partie-là de son livre qui, à mon sens, est la moins réussie. Son œuvre est partiellement ironique et partiellement idéaliste. Le côté ironique est représenté par des récits de la vie moderne où la sentimentalité et la raillerie se mêlent et où il nous raconte, par exemple, les faits et gestes, l'esprit de lucre d'une tenancière de chambres meublées ou l'insignifiance risible de petits littérateurs présomptueux. C'est là que l'auteur se montre le meilleur. Mais dans les pages idéalistes de son livre, son style est d'une rhétorique un peu creuse et il fait bien l'éloge de ses héros, ce qui est fort commode, sans nous montrer en quoi ils sont grands. Il les hisse sur un échafaudage d'adjectifs. Nous pouvons avoir pleine confiance

dans M. van Genderen Stort, le jour où il se sera fait une notion exacte de ses moyens.

Mme Jeanne Reyneke van Stuwe, la femme de Willem Kloos, le chef de l'école de 80, est un auteur très doué. Elle a publié des vers très simples, ou même un peu négligés, mais où il y a des accents sincères comme on en entend rarement ; elle a donné une longue série de romans très divers de valeur, tous écrits avec facilité et dont les meilleurs contiennent des pages de psychologie aiguë et des descriptions d'un grand relief. Avec **Geef ons heden** (*Donnez-nous aujourd'hui...*), série de croquis de la vie des petits bourgeois et des ouvriers de La Haye, elle révèle une nouvelle face de son talent. Elle nous donne, d'un milieu qu'elle n'a pas encore abordé jusqu'ici, des tableaux d'une exactitude frappante ; les personnages qu'elle nous montre emploient le langage populaire de La Haye et des images qui leur sont tout à fait adéquates. Il nous semble qu'il lui arrive parfois de nous représenter le « vieil ouvrier » d'une façon trop idéaliste comme un type de moralité sévère ; mais il y a, par contre, des personnages dont l'être intime et les sentiments divers nous sont dépeints en touches d'une extrême délicatesse.

§

Après ces deux recueils d'écrivains néerlandais, il convient de citer deux recueils d'auteurs flamands. Le jeune Belge Toussaint van Boslaere a réuni une série d'esquisses écrites dans les dix dernières années : **De boeliende verwachting** (*l'Attente fleurie*). Les œuvres sont rangées par ordre chronologique et donnent de la sorte une image du développement de l'auteur.

Nous aurions bien pu sans inconvénient être privés des premières proses ; mais les dernières font preuve d'une délicatesse et en même temps d'un sentiment qui sont bien rares chez nous et où il faut rechercher sans aucun doute l'influence française. Les meilleurs écrivains de la Belgique bilingue, aussi bien ceux d'expression française que flamande, savent d'une façon heureuse tirer parti des éléments de civilisation latine et germanique qui sont réunis dans leur pays.

Un autre Flamand, Cyriel Buysse, a publié un petit livre : **Per Auto** (*En Auto*), un récit d'allure plutôt journalistique racontant une excursion en France.

J.-L. WALCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Marcel Poète : *La Promenade à Paris au XVIIe siècle ;* Colin. 4 »

Esotérisme

Gaston Durville : *Mémoire pour la défense de l'école pratique de magnétisme et de massage devant la justice ;* Durville. 1 »

Ethnographie

Stéphane Gsell : *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord.* Tome I : *Les Conditions du développement historique. Les temps primitifs. La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage* ; Hachette. 10 »

Histoire

Vital Cartier : *Le général Trochu, 1815-1896*, d'après des documents inédits ; Perrin. 5 »

René Cirille : *Les Prêtres danseurs de Rome.* Préface de M. J. Toutain ; Geuthner. 7 50

L. : *Histoire de Savoie, des origines à l'annexion.* Avec 8 pl. et une carte en coul. ; Nouv. Libr. nat. 5 »

Théodore Duret : *Vue sur l'histoire de la France moderne* ; Fasquelle. 3 50

C. de Freycinet : *Souvenirs, 1878-1893* ; Delagrave. 3 50

Frédéric Masson : *Pour l'Empereur* ; Ollendorff. 3 50

Bernard Serrigny : *L'Evolution de l'Empire allemand de 1871 jusqu'à nos jours* ; Perrin. 3 50

Littérature

Amarou : *L'Amour fardé.* Trad. du sanscrit par Franz Toussaint ; Flammarion. 3 50

Léon Bloy : *Exégèse des Lieux-Communs.* Nouvelle série ; Mercure de France. 3 50

Bossuet : *Textes choisis*, commentés par Henri Brémond. Tomes I, II et III ; Plon. 4 50

Ernest Dupuy : *Alfred de Vigny. La Vie et l'œuvre* ; Hachette. 3 50

Guglielmo Ferrero : *Entre les deux Mondes.* Trad. de l'italien par G. Hérelle ; Plon. 3 50

James Fitzmaurice-Kelly : *Littérature espagnole* ; Colin. 5 »

Robert Gaschet : *Paul-Louis Courier et la Restauration* ; Hachette. » »

Remy de Gourmont : *Promenades littéraires*, 5e série ; Mercure de France. 3 50

Philosophie

Georges Dauville : *En Cœloplane* ; Maloine. » »

G. Palante : *Pessimisme et individualisme* ; Alcan. 2 50

Paul Richard : *Les Dieux* ; Fischbacher. » »

Poésie

Jousé d'Arbaud : *Lou Lausié d'Arle.* Préface de F. Mistral ; Oudin. 3 50

Paul Bonté : *Méditations sur la beauté du monde* ; Perrin. 3 50

Paul Castiaux : *Lumières du monde* ; Mercure de France. 3 50

Octave Charpentier : *Notre France.* Avec 3 hors-texte, 24 têtes de pages ou culs-de-lampe, lettres ornées, compositions de Pierre Brunet ; le Croquis. 1 50

Emilia Cuchet-Albaret : *La Flamme sous la cendre* ; Payot. 3 50

Julien Guillemard : *Les Voix de l'âme* ; Jouve. 3 50

Vicomte E. de la Barre de Nanteuil : *Effluves et Cendres* ; Jouve. 3 »

Jules Laroche : *La Voie Sacrée* ; Grasset. 3 50

Jeanne Leuba : *La Tristesse du soleil* ; Plon. 3 50

Maurice Levaillant : *Les Pierres Saintes* ; Dorbon aîné. 3 50

Paul Prist : *Les Chants de vie et d'amour* ; An. des Ecriv. belges, Bruxelles. 3 »

P. Voisin-Miquelon : *Sur l'Audace* ; Jouve. 2 »

Publications d'Art

Murillo. L'œuvre du maître en 287 représentations ; Hachette. 15 »

Max Roodes : *Flandre* (Histoire générale de l'art) ; Hachette. » »

R. Tripier : *Considérations pratiques sur l'art, les artistes, les musées.* Peinture et sculpture ; Grasset. 3 50

Questions coloniales

Georges Jary : *Les derniers Berbères* ; Figuière. 3 50

Cap. Maurice Martin : *Au Cœur de l'Afrique équatoriale.* Avec 26 pl. h. t. et 1 cart. ; Chapelot. 3 50

Questions médicales

Dr Charles Burlureaux : *Traité pratique de psychothérapie* ; Percin. 5 »

Questions militaires

C. M. Radus, Ct R. F. Dufour, etc. : *La Guerre gréco-bulgare, juillet 1913*, Gracia. 3 »

Roman

Lucy Achalme : *Les Poings liés ;* Grasset. 3 50

Alain-Fournier : *Le Grand Meaulnes ;* Emile-Paul. 3 50

Roger d'Auryanne : *La légende de l'Ile des sons ;* Jullien, Genève. » »

Jules Bois : *L'Eternel retour;* Fasquelle. 3 50

Abel Bonnard : *La Vie et l'amour ;* Fasquelle. 3 50

Guy de Cassagnac : *Quand la nuit fut venue...* Ollendorff. 3 50

H. Célarié : *Petite « Novia » ;* Colin. 3 50

Léo Claretie : *Sophie ou les amants infidèles ;* Albin Michel. 3 50

Raoul Desjardins : *Par-dessus la haie.* Préface de Francis Jammes ; Temps présent. 3 50

Carolus Didier : *Le Lys de Florence ;* Tallandier. 3 50

Duriez-Maury : *Le Sursis de Monique;* Tallandier. 2 35

Max et Alex Fischer : *Après vous, mon général !...* Illust. de Lucien Métivet; Flammarion. 3 50

Paul-Louis Garnier : *Les Cœurs farouches ;* libr. des lettres. 3 50

Charles Journel : *Entrave ascétique ;* Sansot. 3 50

Hans Land ; *Arthur Imhoff.* Trad. de l'allemand ; Fontemoing. 3 50

Pierre de Lavernède : *La Timbale ;* Grasset. 3 50

Tancrède Martel : *La Flûte du Chevalier Pèbre ;* Figuière. 3 50

Georges Montignac : *Le Mystère plane;* Tallandier. 3 50

Julien Oscké : *La Feuille morte ;* Grasset. 3 50

René de Planhol : *L'Esclave et les Ombres.* Préface d'André Beaunier ; Crès. 3 50

Cornélius Price : *Hiéronyme ;* Figuière. 3 50

Marcel Proust : *Du côté de chez Swann;* Grasset. 3 50

Michel Provins : *Un roman de théâtre;* Fasquelle. 3 50

Gaston Rageot : *La Voix qui s'est tue;* Calmann-Lévy. 3 50

Robert Randau : *L'Aventure sur le Niger ;* Sansot. 3 50

Henri de Régnier : *Le Plateau de laque ;* Mercure de France. 3 50

Paul Rimbault : *Frères d'armes ;* Figuière. 3 50

Roux-Servine : *Le Planet Saint-Eloy ;* Provençal de Paris. 3 50

Alphonse Séché : *Le Miroir des ténèbres ;* Sansot. 3 50

J. Séré : *Monsieur Ferdinand ;* Figuière. 3 50

Gabriel Soulages : *Idylles vénitiennes ;* Crès. 3 »

Léandre Vaillat : *Modeste et Beauchassis ;* Flammarion. 3 50

L. Werth : *La Maison blanche.* Préface d'Octave Mirbeau ; Fasquelle. 3 50

Hans Wolf : *Journal d'un Viennois ;* Wolf. 3 50

Sciences

Maurice Caullery : *Les Problèmes de la Sexualité.* Avec 49 fig. dans le texte ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Vte Georges d'Avenel : *Le Nivellement des jouissances ;* Flammarion. 3 50

Daniel Bellet : *La Nouvelle voie maritime : Le Canal de Panama ;* Guilmoto. 5 »

Marcel Boulanger : *Cours de vie parisienne à l'usage des étrangers ;* Ollendorff. 3 50

Henry Coulon et René de Chavagnes : *La Famille libre ;* Ollendorff. 3 50

Charles Faure-Biguet : *Paroles plébiscitaires 1906-1913.* Lettre-Préface de M. Frédéric Masson ; Plon. 3 50

Robert Michels : *Amour et Chasteté ;* Giard et Brière. 5 »

Henri F. Secrétan : *La Population et les mœurs ;* Payot. 3 50

Woodrow Wilson : *La Nouvelle liberté.* Trad. d'Emile Maucomble ; Temps présent. 3 50

Théâtre

Roger Martin du Gard : *Jean Barois.* Nouvelle Revue française. 3 50

Alfred Mortier : *Sylla,* tragédie en 4 actes, en vers. Préface de M. Eugène Lintillac. Mercure de France. 3 50

Voyages

Aventino : *Croquis romains ;* Nouv. libr. nat. 3 50

Ch. Demange : *Lettres d'Italie*. Avec des compositions par Zdenka Braunerova, Pierre Ladureau, Robert Quesnel et Jean Scharrak; « Crès. » 3 50

Joseph Mélot : *Entre l'Olympe et le Taygète*. Avec 6 grav.; Plon. 3 50

Mme A. de Rochebrune : *Le Calvaire de l'Islam ;* Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France*. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Une lettre de M. Cornélio Hispano. — Pour M. Fernand Baldensperger.— Sur Camille Lemonnier. — Les Lectures de Benjamin Constant. — Chateaubriand et La Fontaine. — Le Monument Stendhal. — La Bibliothèque Thiers. — Henri Brisson et le Tango.— Un récital. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire le dimanche 7 décembre prochain, à cinq heures, au siège social.

A. VALLETTE.

§

Une lettre de M. Cornelio Hispano.

Bogota, le 24 octobre 1913.

Monsieur le Directeur du « Mercure de France »,
26, rue de Condé,
Paris.

Monsieur le Directeur,

Je relève, dans l'article que publie le *Mercure* à la date du 16 septembre dernier, sous le titre de *Bolivar jugé par un officier de Napoléon*, deux phrases qui contiennent des inexactitudes à mon égard et que je vous saurai gré par conséquent de bien vouloir rectifier de la façon suivante :

1° Le *Journal de Bucaramanga* a été copié par mes soins sous le contrôle et avec l'assentiment personnel du Bibliothécaire de l'Académie d'Histoire Vénézuélienne, qui m'en avait confié gracieusement l'original ;

2° A l'époque où j'ai publié à Paris le journal de M. Peru de Lacroix, je n'étais fonctionnaire d'aucun gouvernement, ce qui démontre suffisamment à mon avis que je n'ai pu être déplacé, comme veut bien l'affirmer l'auteur de l'article en question.

Je fais appel aux sentiments de traditionnelle courtoisie du *Mercure de France* pour vous prier, monsieur le Directeur, de bien vouloir insérer cette petite rectification dans un de vos prochains numéros, et je vous présente, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

CORNELIO HISPANO.

§

Pour M. Fernand Baldensperger. —M. Fernand Baldensperger me fait beaucoup d'honneur. Mais un peu à la façon de certain personnage des

Fables du Bonhomme. Je m'étais borné à constater son mutisme sur l'incident de l'hiver de 1842. Il me réplique en m'indiquant une piste ignorée. Peut-on, avec plus d'élégance, dire à quelqu'un : « *Mon cher Monsieur, en me reprochant mon silence, vous avez perdu une belle occasion de vous taire ! Je possède si parfaitement mon échec académique que, loin de toutes fiches, de la « Nationale », etc., bref, à Cambridge, Mass., je suis à même de vous prouver que c'est vous, et non moi, qui ignorez la question...* » — Je ne sais pas où en serait la critique scientifique, si l'axiome de M. Fernand Baldensperger : *Qu'il ne faut pas relever, chez un auteur, le silence par lui observé sur certaines sources,* se généralisait dans la pratique courante de l'érudition. Tout ce que je sais, c'est que, dans ses comptes rendus de littérature « comparée », ou simplement « française », M. Fernand Baldensperger ne s'est jusqu'à présent pas fait faute de relever de semblables manquements. Il m'a même, parfois, semblé qu'il y mettait une certaine coquetterie. M. E. Lauvrière ne serait-il pas de cet avis, lui qui, dans le n° d'octobre de la *Revue critique des Livres Nouveaux*, vient de nous donner, du *Vigny*, une si rude censure ? Et, je le crois fermement, si unilatérale ? M. Fernand Baldensperger, cependant, relève à mes yeux le défaut manifeste de ce plaidoyer *pro domo* par l'humilité un peu confuse — bien à tort ! — avec laquelle il avoue s'être servi du *Larousse*. Pour avoir, naguère, fait le même aveu, un de ses collègues d'Université m'a courtoisement tancé. C'était, si j'ai bonne souvenance, à propos de mon livre sur le faux hispanisme de Lessing, qui inspira, précisément, à M. Fernand Baldensperger, l'affirmation que mes ouvrages sont « *le triomphe... de l'information à la Bayle* ». (*Revue critique d'Histoire et de Littérature*, 17 février 1910, p. 130.) Oui, tous tant que nous sommes, érudits altiers ou simples manœuvres de la besogne érudite, nous dépendons du *Larousse*, comme, en vérité, nous dépendons des multiples sources d'information existantes, sauf à en épurer le trouble contenu et à en vérifier les assertions au moyen de l'appareil critique. Et cette affirmation, il me plaît de la répéter en enlevant au soupir de M. Baldensperger ce qu'il pourrait conserver de pharisaïque, ou, si le mot est un peu gros, de concession au snobisme académique. Au demeurant, si M. Fernand Baldensperger se plaint de manquer de livres au sein d'une Université yankee, que dirais-je, moi qui opère à Nîmes ? Force m'est donc, en l'excusant de grand cœur de « *ne pouvoir appuyer davantage* », de lui renvoyer sa « *simple suggestion* ». J'ai en horreur la critique conjecturale, aujourd'hui comme au jour où j'écrivais cette phrase : « *L'aspect documentaire des choses, le seul qui vaille à nos yeux* », phrase dont se gaussa, — bien à tort, derechef ! — ce même M. Fernand Baldensperger (*ubi supra*, p. 133). Et, sans doute, je n'ignorais nullement la p. 158 du *Journal d'un Poète*. Mais, de ce que Rollea publié, avant les incidents de 1842, un article en faveur de Vigny dans la feuille de Carrel et à l'instigation de ce dernier (1), s'ensuit-il avec

(1) Qui est mort en 1836, ce qui reporte les choses — en l'espèce, l'article en question de Rolle — à 6 années en arrière, soit donc un peu loin. Mais M. Fernand Baldensperger, professeur d'Université qui se promène en Amérique pour le plus grand bien de la culture française, sans doute, est assez subtil pour, de retour à Paris et au contact de ses fiches, arranger les choses au mieux de sa sévère méthode et... de la poésie, ce dont tout le monde, et, j'imagine, lui le premier, se réjouira.

autre chose qu'une ombre vaine de vraisemblance que la paternité des deux diatribes par moi exhumées lui puisse être imputée? Je m'en tiens donc, jusqu'à nouvel ordre, à la prudente déclaration contenue à la p. 651, *note 2*, du *Mercure*. L'élection académique de Vigny donna naissance, en cet hiver de 1842, à maintes intrigues, fit s'agiter maints intérêts, permit à maintes vengeances de s'assouvir. Un dépouillement méthodique de la presse reste à faire à ce sujet. Or, pour en venir au *National*, l'esprit de ce journal à l'époque est suffisamment clair pour qu'il ne soit pas permis de douter qu'il eût ouvert libéralement ses colonnes à quelque ennemi de Pasquier. Et qui dira jamais quelle secrète rancune peut masquer un article anonyme, à une date où beaucoup signaient ? Qu'on me dispense, donc, d'insister. Il m'eût, je l'avoue, été plus agréable de voir M. Fernand Baldensperger discuter la question des Trois Parques. Il y avait certainement Delphine, un peu jeune encore pour son rôle, mais si intrigante! Il y avait peut-être Mme Thiers — et de là le mécontentement de son époux lorsqu'il lut l'article. Mais la troisième ? Mme Récamier ? Et le *Pindare candidat à la pairie*, où Hugo apparaît comme peu goûté de la feuille d'opposition, ne serait-ce point là, aussi, l'amorce d'une recherche fructueuse sur les appréciations de ce poète dans *le National*? M. Fernand Baldensperger me pardonnera de n'avoir pas voulu clore cette réplique sans un échange de «suggestions ». Cela vaut mieux, en somme, qu'un échange de « témoins » et les « suggestions » sont, au demeurant, les meilleurs « témoins » d'une bonne confraternité littéraire...

CAMILLE PITOLLET (1).

§

Sur Camille Lemonnier. — Notre collaborateur Georges Eekhoud a fait, le 10 novembre dernier, à la Maison du Peuple, à Bruxelles, une conférence dont un passage, que nous reproduisons ci-dessous, fixe un trait peu connu du caractère de Camille Lemonnier :

Ce travailleur de la première heure sera le dernier à se coucher. Et voilà que, par une ironie de la Destinée, l'or qu'il conspuait, la richesse à laquelle il attribuait comme dans la tétralogie de Wagner, une vertu perverse et maléfique — cette fortune dont il a peur, quoiqu'il aurait tant besoin pourtant d'un peu de repos et de confort — cet or tant convoité par la plupart des humains lui tombe brusquement du ciel. Un héritage semble le garantir contre la lugubre éventualité qu'il évoquait dans le discours que je viens de citer. Il va pouvoir, non point se reposer, car il semble avoir adopté la noble devise de Marnix de Sainte-Aldegonde : « Repos ailleurs », — mais du moins travailler moins âprement et sans se tuer à la tâche...

Mais loin de se réconcilier avec cette richesse, il l'accueille plutôt avec méfiance... Il consent bien à l'accepter, mais ce sera pour la partager avec ses frères... A des intimes, il fait part de ses projets. Ayant assuré le sort des siens et ne s'étant réservé que le strict nécessaire, il rêve d'améliorer la condition de tels de ses amis qui ne connurent comme lui que le labeur sans trêve et sans relâche...

Mais la Fortune ne l'entend pas ainsi.

Sans doute trouve-t-elle indigne de ses faveurs cet artiste exempt d'égoïsme, de

(1) Je profite de cette communication pour corriger une petite omission de ma note sur *l'Ancien Régime et les écrivains pensionnés*, dans le *Mercure* du 1er août. Le chiffre exact des pensions versées annuellement aux écrivains par le ministère est de 165.000 francs, dont le détail est, partiellement, public. On le trouvera, en effet, dans les *Annexes* à l'*Officiel*, distribuées aux *députés et aux sénateurs*. Quelqu'un, qui a étudié la dernière liste, m'écrivait récemment que les parts attribuées étaient assez chiches et me citait des noms et des chiffres.

cupidité, de vaniteux étalage et de toutes ces tares qui rendent notre société capitaliste encore plus sinistre que le moyen-âge tant décrié...

Aussi la Fortune n'est-elle apparue à Le nonnier que lorsqu'il était trop tard. Son sourire n'était qu'un leurre. Elle ne le visita qu'au moment où la maladie entrait aussi pour l'emporter.

§

Le Monument Stendhal. — Les membres du Comité constitué pour l'érection d'un monument à Stendhal, comprenant MM. Gabriele d'Annunzio, Maurice Barrès, L. Belugou, Paul Bourget, le Prince de Brancovan, Gaston Calmann-Lévy, Paul Flat, Ganderax, P. Guillemin, Adrien Hébrard, Paul Hervieu, Marquis de Monteynard, Comte Primoli, G. Rivet, Alfred Vallette, etc..., etc..., se sont réunis hier chez M. Adolphe Paupe, leur trésorier, pour l'élection du président en remplacement de M. Chéramy, décédé. Ils ont fait choix de l'éditeur des œuvres complètes de Stendhal : M. Edouard Champion.

L'inauguration du médaillon de Rodin, au Luxembourg, aura lieu, croyons-nous, au mois de mars.

§

La Bibliothèque Thiers. — Les cinq Académies viennent d'être prévenues par la commission spéciale de la fondation Dosne que la Bibliothèque Thiers s'ouvrira le 25 courant.

On sait que cette Bibliothèque a été créée par l'Institut depuis 1905, suivant le vœu de Mlle Dosne, la belle-sœur de Thiers, dans l'hôtel de l'ancien Président de la République donné par elle à l'Institut. Elle sera particulièrement consacrée à l'histoire contemporaine de la France, depuis et y compris la Révolution, jusqu'à nos jours. Le fonds de livres laissés par Thiers et par Mlle Dosne était fort peu important. L'Institut a dû le compléter au moyen des ressources que la donatrice lui fournissait. Il a acheté notamment, en 1911, la belle bibliothèque militaire et napoléonienne d'Henry Houssaye. Des dons particuliers sont déjà venus enrichir ce nouveau dépôt de livres, qui contient présentement environ vingt mille volumes. Cette nouvelle bibliothèque de l'Institut sera soumise au même règlement que celle du quai Conti, dont elle est administrativement l'annexe et dont elle sera le complément. Quoique privée, elle sera accessible aux travailleurs sur la présentation personnelle ou sur la recommandation écrite de deux membres de l'Institut. Elle sera ouverte trois fois par semaine, les mardis, mercredis et jeudis, de 1 h. à 5 heures.

§

Henri Brisson et le tango. — La rue de l'Echiquier, qui joint le faubourg Poissonnière au faubourg Saint-Denis, vient d'être prolongée jusqu'au boulevard de Strasbourg. Elle débouche maintenant juste devant le Théâtre-Antoine. Or, la municipalité a décidé d'attribuer au tronçon le nom de rue *Henri-Brisson*.

Seulement, les habitants de ce quartier plutôt folâtre ont jugé avec raison un tel parrain trop austère : de sorte que les passants peuvent voir, au coin du faubourg Saint-Denis, vis-à-vis juste le Concert Mayol, une large bande de calicot portant en belles lettres bleues : *rue du Tango*.

§

Un récital sera donné par Mme Roger-Miclos, sous le patronage de la Société Frédéric Chopin, à la Salle Pleyel, le 15 décembre, en soirée.

§

Publications du « Mercure de France » :

PROMENADES LITTÉRAIRES, 5e série, par Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3,50 (5 japon, 3 chine, 43 hollande).

SYLLA, tragédie en 4 actes, en vers, par Alfred Mortier. Préface d'Eugène Lintilhac. Vol. in-18, 3,50.

LA VIE UNANIME, poésies, par Jules Romains. Vol. in-18, 3,50 (7 hollande).

RÉGNER, poésies, par Léon Deubel, avec un portrait de l'auteur. Préface de Louis Pergaud. Vol. in-18, 3,50 (51 hollande).

LE SILENCE DES HEURES, poésies, par Henry Spiess. Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

Anvers, 18 novembre. — Un vol de 300.000 tonnes de diamants a été commis cet après-midi dans une taillerie de diamants de la rue du Pélican. — *Eclair*, 19 novembre.

AVANT

APRÈS

Le Journal. Annonces, 15 juillet.

Avant-hier, en l'église Saint-Sulpice, avait lieu le mariage, etc. Sa Sainteté Léon X avait bien voulu envoyer sa bénédiction aux nouveaux époux.

Coquilles et drôleries.

Mithouard (Adrien). La perdition de la bière. — Catalogue de la librairie Melet.

Anteayer se han embarcado con destino a nuestra capital la compania de bailarines rusos que dirige la interesante Mlle Nijinsky. — Santiago, *la Manana*, 17 août.

Le *summum jus* recherché aboutirait fatalement à la *summum injuria*. — *Journal*, 2 novembre.

Les Anglais se préparent à célébrer le cinquième centenaire de Roger Bacon, né en 1214. — *Débats*, 1er novembre.

A la fin de la journée, sept nouveaux cadavres furent transportés à l'hôpital, où déjà trente-trois corps étaient déposés. On craint que cette liste funèbre de trente-neuf tués, etc. — *Echo de Paris*, 6 novembre.

... La neige qui tomba en abondance deux jours plus tard ne devait pas gêner davantage ces courageux animaux dans leur marche, et c'est ainsi que S. A. S. le Prince de Monaco entreprit une ascension de 4.000 mètres environ. — *Journal officiel de Monaco*, 28 octobre.

C'est d'une voix forte que le roi a répondu à M. Poincaré:

Le café est servi sur la plage arrière du « Diderot ». — *Dépêche de Toulouse*, 11 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

LES VENTES ANGLAISES

Nos libraires d'occasion ne se soucient pas, d'ordinaire, de publier d'amples catalogues décrivant, selon toutes les exigences de la bibliographie, les ouvrages les plus rares et les plus précieux de leur collection.

Le catalogue Ellis, de Londres, vient de nous donner un modèle qui pourrait être utilement imité. La maison qui l'a établi a d'ailleurs une longue pratique des affaires, puisque, depuis 1728, — voilà bientôt deux siècles — elle est établie dans la New Bond Street.

Les livres et manuscrits français se rencontrent dans ce fond avec les livres et manuscrits anglais, allemands et latins. Comme cela pourra servir à donner une idée de la valeur de certains ouvrages, outre-Manche, nous allons donner quelques prix caractéristiques.

Boethius : *Le livre de consolation*, manuscrit du XV^e^ siècle écrit en lettres bâtardes, est marqué 400 francs.

Pierre Gringore : « *Notables enseignemens, adages et prouerbes :* faitz et composez par Pierre Grīgore dit vouldemōt herault darmes de haut et puissant seigneur monsieur le duc de Lorraine, Nouuellemēt reueuz et corrigez. Auecqs plusieurs aultres adioustez oultre la precedente Impression », à Paris chez Nicolas Couteau, en 1528, vaut 900 francs.

Les « *Heures à l'usage d'Orleans*, avec Calendrier ». Manuscrit sur vélin du début du XV^e^ siècle, enrichi de 12 miniatures et de 207 lettres capitales, sont estimées 8.000 francs. Tandis que les « *Heures à lusaige de Rōme tout au long sans rien requerir.* Auec la destruction de Jerusalē : et les figures de la vie de l'hōme, et plusieurs aultres belles figures, imprimées à Paris par Gillet Hardouyn en 1515, se vendent 1.300 francs et les « Heures. — *Ces presentes heures sont a lusaige de Rōme*, toutes au long sans requérir : ont este imprimées nouuellement a Paris par

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL TOILETTE
à l'usage des dames soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

CAPSULES DE QUININE PELLETIER
Les Capsules de Quinine de Pelletier sont souveraines contre les *Fièvres*, les *Migraines*, les *Névralgies*, l'*Influenza*, les *Rhumes* et la *Grippe*.
EXIGER LE NOM :
PELLETIER
Dans toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT
DOULEURS PÉRIODIQUES IRRÉGULARITÉS PROMPTEMENT SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.
SANTÉ RÉGULARITÉ

Germain Hardouyn « demourant au dict lieu : entre les deux portes du Palais : a lenseigne Saincte Marguerite « l'an 1534, se trouvent estimées 1.100 francs.

Les Margverites de la Margverite des Princesses, Tresillustre Royne de Nauarre. — Suite des Marguerites de la Marguerite des Princesses. A Paris, par Jehan Ruelle, libraire demourant en la rue Sainct Jacques, a l'enseigne Sainct Nicolas, 1558, vallent 375 francs.

D'autres ouvrages peu connus mais curieux cependant par leur contenu se trouvent aussi sur les catalogues londoniens. Ainsi : « *Le Tocsain*, contre les Massacreurs et Auteurs des confusions en France. Par lequel la source et l'origine de tous les maux, qui de long temps travaillent la France, est decouverte. Afin d'inciter et esmouvoir tous les Princes fidelles, de s'employer pour le retrēchement d'icelle. Adressé à tous les Princes Chrestiens », 1579. Cet ouvrage vaut, à Londres, 270 francs, trouvant là-bas une estimation que certainement il n'obtiendrait pas à Paris. Nous avons déjà attiré l'attention sur l'intérêt que possèdent par conséquent les propriétaires de livres à vendre en Angleterre. En voici un nouveau témoignage !

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

F. Rops : Légendes et aventures d'Ulenspiegel (32 eaux-fortes, dont 3 de Rops). Paris, Lacroix, 1869.

Boccace : La Fiamette amoureuse. Paris, 1585.

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madame Putiphar, 1877.

Champfleury : Les vignettes romantiques.

G. Beranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.

Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour ; Turin, 6 vol.

Péchon de Ruby : Vie généreuse des matois, gueux, bohémiens, cagoux, contenant leurs façons de vivre, subtilités et gergons, Paris, 1622, in-8.

Ch. Butler : Principes de musique ; 1636.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

COLOMBES Pr. av. Menelotte, 14. **M. à pr. : 60.000** fr. 3 terrains à bâtir. **M. à p. : 5.000, 7.000, 500 fr.**

CHAUVRY 2 pr. (chasse), 2 ha. et 8 ha. **M. à p. : 50.000** et **8.000** fr. Adj. ch. not., 16 déc. S'adr. Me Constantin, 9, r. Boissy-d'Anglas.

2 MAISONS, 1° r. Clignancourt, 145 ; 2° r. Championnet, 10. Rev. net : 8.000 et 3.200 fr. **M. à p. : 80.750** fr. et **30.000** fr. Adj. ch. not., 9 déc. Me Constantin, 9, r. Boissy-d'Anglas.

Imm. Boul[d] **MENILMONTANT,** 59. Ce 660m. Rev. br. 21.321 fr. **M. à pr. : 210.000** Maisons-Laffitte. Pr. en 2 lots, av. Lavoisier, 9 et r. Muette, 12 *bis*. Cont. 697 et 610 m. **M. à p. : 18.000** fr. Adj. 16 déc. Me A. Morel d'Arleux, n., 5, r. du Renard.

Angle Bd **BASTILLE,** **24** et **1**, r. Jules-César. 287 m. R. b. : 17.787 fr. **M. à pr. : 150.000** fr. Adj. ch. not., 16 déc. S'adr. : Mes Robineau et Breuillaud, 323, r. Saint-Martin.

R. DES ARCHIVES, 77 Ce 842m. Rev. net : 16.800 fr. **M. à p. : 250.000** fr. Adj. 1 E., ch. not., 16 déc. S'ad. : Mes Phudhomme et Breuillaud, 323, r. Saint-Martin.

2 MAISONS, r. **Michel-Lecomte, 32** (3e) et r. **Godefroy-Cavaignac, 49** (11e). Ce 200 et 500 m. Rev. br. : 8.756 et 8.450 fr. **M. à p. 70.000** fr. chaque. Adj. ch. not., 16 déc., Me Faiv, not., 11, rue Saint-Florentin.

TERRAIN et Const[ons], **r. Duret, 26** et **26** *bis*. Ce 708 m. **M. à p. : 250.000** fr. Adj. ch. not., *9 déc.* S'adr. Me Thion de la Chaume, not., 8 boulevard Sébastopol.

IVRY Gde **Prop.**, *r. Parmentier, 27 et Denis-Papin*, av. gr. **Terrain à bâtir.** Ce 8.461 m. Rev. br. : 4.629 fr. M. à pr. : **82.470** fr. Adj. ch. not., 16 déc., Me Moisy, not., 9, r. Grenelle.

Propr. Av[e] **LEDRU-ROLLIN, 74** Cont. 500 m. M. à p. : **80.000** f Adj. ch. not., 9 déc. Me Josset, not., 66, r. Pts-Champs.

TERRES ET BOIS A AUVERS à adjer le 7 déc. 1913, à 2 h. 1/2, par Me Delvaux, notaire à Pontoise.

VENTE au Palais, le 18 déc. 1913, à deux heures. Immeuble à Paris (16e arlondis.), **5, RUE SCHEFFER.** Contenance : 1.252 m. carrés env. : Rev. 8.055 fr. **Mise à prix : 303.334 fr.** S'adr. à Mes Gieules, Peyrot, Léger, Cahon, Dubail, Courot, avoués; G. Morel d'Arleux et Amy, notaires à Paris.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **500** MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale-Opéra : 25 à 29, Boulevard Haussmann.

Succursale : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. — **Ordres de bourse** (France et étranger) ; **Souscriptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement d'Effets de commerce et de Coupons** Français et Etrangers ; — **Mise en règle et garde de titres ; — Avances sur titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Virements et Chèques** sur la France et l'étranger ; — **Lettres et Billets de crédit circulaires ; — Change de Monnaies étrangères.** — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension).

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 984 agences en province ; 7 agences en Afrique : Alger, Oran, Tunis, Souss, Sfax, Tanger et Casablanca ; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street. — Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street) et St-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts :

Bruxelles, Anvers, Ostende.

Certa igitur cum illo qui a te totus diversus est « ACAD »

J. GAMBER, 7, rue Danton, PARIS

BULLETIN FINANCIER

Le ministre des Finances a soumis au Conseil des Ministres, qui l'a approuvé, le projet de loi autorisant l'émission de 1 milliard 300.000.000 francs de rente 3 o/o perpétuelle.

On sait que la commission du budget a réduit le montant de l'emprunt à 900 millions, d'où conflit entre elle et le Gouvernement, bien décidé à se montrer intransigeant. M. Barthou entend poser la question de confiance et il est fort possible que la Chambre rétablisse les propositions gouvernementales.

Cette question de l'emprunt paralyse les affaires, et il est concevable que dans ces conditions notre 3 o/o perpétuel fasse preuve de nervosité. Après des oscillations assez larges, nous le retrouvons pourtant en hausse d'un point à 86,90.

Les fonds russes ont accentué le mouvement de reprise qu'ils avaient esquissé la dernière quinzaine. Le Consolidé 4 o/o passe de 91,15 à 92,50; le 4 o/o 1901 est sans changement à 89,40; le 4 1/2 o/o 1909 gagne un point et demi à 100,45; le 5 o/o 1906 reprend à 102,90 et le 3 o/o 1891 est en progrès marqué à 75,40.

Privés d'indications précises, et partant de nouvelles pessimistes, les fonds des Etats Balkaniques sont tous fermement tenus. Le Bulgare 5 o/o 1902 s'attribue près de cinq points à 494,75; seul l'Hellénique est stagnant à 299. Le Serbe est en vive reprise à 83,20 ainsi que le Roumain 4 o/o 1898 à 88,50.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont donné lieu à quelques échanges, qui ont porté l'Est à 902 au lieu de 896 et le Lyon à 1289 contre 1266. Le Nord est mieux tenu à 1697; l'Orléans un peu plus faible à 1306 et le Midi sans changement à 1121.

On ne saurait encore préciser et annoncer la date à laquelle se fera l'emprunt français. Disons seulement qu'elle ne saurait être éloignée et que l'émission projetée est appelée à un grand succès, tant à cause des immunités dont jouiront ces rentes que par la forme adoptée pour l'amortissement.

On escompte donc la conclusion rapide de l'emprunt, qui servira de préface à un grand nombre d'émissions préparées par les établissements financiers.

Les cours pratiqués sur les actions de nos grandes banques témoignent suffisamment de l'espoir de les voir participer à de nombreuses affaires de placement.

Le Crédit Lyonnais est à 1674; la Banque de Paris monte à 1725; le Crédit Mobilier à 630, le Crédit Français reste à 480, l'Union Parisienne est ferme à 1070, la Banque française à 293; le Comptoir National d'Escompte est mieux à 1052; la Société Générale est sans changement à 815. Le Crédit Foncier s'inscrit à 871 et les obligations nouvellement émises gagnent 5 fr. à 485.

Dans le groupe étranger, la Banque Ottomane fait 654.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.